This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE
ET
FAIRE

LETTRES

PHILOSOPHIQUES

Sur l'origine des Préjugés, du Dogme de l'Immortalité de l'Ame, de l'Idolâtrie & de la Superſtition; ſur le Syſtême de Spinoſa & ſur l'origine du mouvement dans la matiere.

TRADUITES DE L'ANGLOIS DE

J.ⁿ TOLAND.

Par le Baron d'Holbach.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.

CICERO DE NAT. DEOR. LIB. II.

à LONDRES.

MDCCLXVIII.

AVERTISSEMENT.

CEt ouvrage du célebre Toland eſt devenu très-rare en Anglois. Il parut à Londres en 1704. ſous le titre de Letters to Serena ; on a lieu de croire que c'eſt à la Reine de Pruſſe que ces lettres furent adreſſées ; cependant M. Mosheim n'eſt point de cet avis. Quoi qu'il en ſoit, cet ouvrage fit beaucoup de bruit dans le tems de ſa publication & a depuis été très-recherché par les curieux. Il contient :

1°. *Une Préface dans laquelle l'Auteur rend compte des motifs qui l'ont déterminé à faire les cinq Diſſertations ou Lettres contenues dans cet ouvrage.*

2°. *La premiere traite de l'origine & de la force des Préjugés.*

3°. *Dans la ſeconde, l'Auteur fait l'hiſtoire du Dogme de l'Immortalité de l'Ame chez les Payens.*

4°. *Dans la troiſieme, il examine l'origine de l'Idolâtrie & les fondemens de la Religion Payenne.*

429630

5°. *Dans la quatrieme, qui eſt adreſſée à un ami Hollandois, M. Toland réfute le ſyſtême de Spinoſa & prouve qu'il peche dans ſes principes.*

6°. *Enfin, dans la cinquieme, l'Auteur prouve que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere; ſentiment que le Docteur Samuel Clarke a tâché en vain de réfuter dans ſon Traité* de l'Exiſtence de Dieu. chap. IV. page 35. Edition de 1717.

LET-

PRÉFACE

Ou

Lettre à un Ami, en lui envoyant les Diſſertations ſuivantes, dans laquelle l'Auteur rend compte des motifs qui les ont fait écrire.

PAR *toutes vos lettres, Monſieur, il me ſemble que vous croyez que, vu l'endroit où je ſuis & les compagnies que je fréquente, je dois négliger l'étude & oublier mes anciens amis. Sans m'approuver en cela, vous avez néanmoins la bonté de m'excuſer. Je me flatte cependant que ma derniere Lettre vous aura détrompé, & dans celle-ci, au lieu de vous mander des nouvelles, je veux vous rendre compte de mes occupations. J'avoue que l'objet en eſt ſtérile & peut-être peu amuſant; mais c'eſt à vous-même qu'il faut vous en prendre, & j'eſpere que vous ſentirez que ce travail n'étoit pas de mon choix. Avant tout, je dois vous dire que vous êtes injuſte dans les jugemens que vous portez ſur les perſonnes de ce pays. Pour vous faire revenir de vos préju-*

gés, il n'eſt beſoin que de vous rappeller les noms de pluſieurs hommes célebres dans la profeſſion des armes, dans la politique, dans les Sciences, les Lettres & les Arts, que ce pays a produits, qui lui font honneur à préſent, & avec leſquels vous ſeriez charmé de converſer, ſi vous étiez moins prévenu contre Londres & ſes habitans. J'oſe vous aſſurer que, quoique cette ville ſoit le centre des affaires, de la diſſipation & du luxe, on ne laiſſe pas d'y rencontrer des hommes appliqués à l'étude & un grand nombre de Bibliothéques tant publiques que particulieres où l'on peut puiſer des connoiſſances propres à rendre la converſation plus inſtructive & plus amuſante.

Ce ſeroit donc ma faute ſi dans un lieu ſi favorable je négligeois les études que vous ſavez m'être ſi cheres & qui ſont ici interrompues par des intervalles agréables & variées. Je puis vous aſſurer que tant que je jouirai de la liberté & de la ſanté, rien ne ſera capable de me détourner de la lecture & de l'étude, dans leſquels je trouve les plaiſirs les plus purs. Sans être ennemi des amuſemens honnêtes, je trouve qu'il n'en eſt point de plus propres à ſatisfaire l'eſprit que la culture des Lettres, qui par le bonheur actuel qu'elles nous procurent, nous font oublier le paſſé & l'avenir. J'ai donc le pouvoir & la volonté de continuer les études auxquelles je me ſuis précédemment li-

vré; je veux tâcher d'augmenter des connoiſſances qui ſont l'ornement & les délices de la nature humaine; ſi je n'y réuſſis pas, vous ne devez point en accuſer les circonſtances où je me trouve, mais mon peu de talent & de capacité.

Quoique j'aye peu d'affaires, cependant en arrivant ici j'avois pris la réſolution de me borner uniquement à la lecture & à la converſation, ſans jamais ſuccomber à la tentation d'écrire; mais je me ſuis bientôt trouvé forcé de renoncer à mon projet, par les ſollicitations réitérées d'une perſonne à qui je ne puis rien refuſer. Cette perſonne eſt dans ce pays, quoiqu'elle n'habite point cette ville; & ce qui mortifiera encore plus votre partialité, cette perſonne eſt une femme aimable, qui a bien voulu me conſulter ſur les objets que j'ai traités dans les trois premieres Diſſertations du paquet que je vous adreſſe, pour vous prouver que je ne ſuis point auſſi déſœuvré que vous vous l'êtes imaginé. Cette perſonne eſt la femme d'un homme très-diſtingué, c'eſt tout ce qu'il eſt néceſſaire que vous ſachiez ſur ſon compte pour le préſent.

Je vois d'ici tout ce qui ſe paſſe dans votre eſprit. Vous pouvez vous ſouvenir que, contre vos préjugés, j'ai ſouvent plaidé la cauſe des femmes. Il eſt vrai que j'avois la conſcience de la bonté de cette cauſe; mais, ſans

m'en faire accroire, quand elle n'eût pas été ſi bonne, je crois que j'aurois pu la défendre avec ſuccès contre les argumens ordinaires, tirés de la mauvaiſe éducation qu'on donne aux femmes, & des exemples journaliers qu'elles ne fourniſſent que trop ſouvent. Je leur ai ſouvent oppoſé l'exemple d'un grand nombre d'hommes ſans culture, ſans éducation & ſans connoiſſances dont les femmes avoient beaucoup d'eſprit & de fineſſe. Je n'examine point ici ſi c'eſt pour ſe conformer à l'uſage ou par politique que l'on exclud les femmes de l'étude des Sciences; je ne décide point ſi c'eſt avec raiſon que l'on ſe plaint du ton impertinent & décidé que l'on prétend trouver aux femmes qui s'appliquent aux Lettres ou qui donnent dans le bel-eſprit; je n'entre point dans la queſtion ſi les hommes ſont fondés dans la haute opinion qu'ils ont de leur propre ſupériorité pour le génie & le jugement; tout cela ne fait rien à la choſe, & l'on peut oppoſer à ces exemples ceux d'un grand nombre d'hommes qui pour peu qu'ils ayent lu, annoncent des prétentions auſſi impertinentes, & ſe rendent ridicules par leur affectation & leur pédanterie. Je ne vous répéterai point ici ce que je vous ai dit en faveur de l'égalité & de la conformité qui ſe trouvent entre les organes intellectuels des deux ſexes; il doit ſuffire pour prouver que les femmes ſeroient ſuſceptibles de perfectionner leur eſprit &

d'acquérir des connoiſſances tout comme nous, ſi on ne les privoit pas des avantages qui peuvent réſulter d'une bonne éducation, des converſations intéreſſantes, des voyages, & ſi on leur donnoit part aux affaires.

*Je pourrois me diſpenſer de la peine d'alléguer bien des raiſonnemens, vû que j'ai l'expérience pour moi. Vous ne pouvez point avoir oublié que les livres ſont remplis des noms de femmes qui, tant parmi les anciens que parmi les modernes, ſe ſont diſtinguées dans les Arts, dans les Lettres, dans les Sciences, dans la Politique, dans le commandement des armées, dans la Philoſophie. Diogène Laërce dédie à une femme ſon hiſtoire de la vie & des opinions des Philoſophes, ce qui nous donne lieu de ſuppoſer qu'elle entendoit leurs ſyſtêmes, quelqu'abſtraits qu'ils puſſent être. M. Ménage a fait un livre entier en l'honneur des femmes philoſophes, qu'il a dédié à Madame Dacier, qui étoit elle-même une femme très-ſavante & très-célebre. Sans recourir aux Dames Pythagoriciennes de l'ancienne Italie, je pourrois vous citer, ſans ſortir d'Angleterre, un grand nombre de femmes très-inſtruites & très-éclairées, & ſur-tout vous parler de celle qui a depuis peu pris la plume pour défendre l'*Eſſai *de M. Locke* ſur l'entendement humain, *contre un très-ſavant Théologien.*

A l'égard de la capacité des femmes pour

gouverner des Empires & même pour conduire des guerres, je n'ai pas beſoin de vous rappeller les noms fameux de Sémiramis en Aſſyrie, de Thomyris en Scythie, de Boadicea en Angleterre, de Zénobie Reine de Palmyre. Je vous parlerai ſeulement de Margueritte d'Autriche qui gouverna ſi ſagement les Pays-Bas Eſpagnols; de l'immortelle Elizabeth, qui porta notre nation à un ſi haut point de richeſſe & de gloire; de la Reine Anne, qui de nos jours fait la loi à l'Europe entiere, & dont le régne n'eſt aucunement obſcurci par celui de Guillaume III. d'immortelle mémoire. Si tous ces exemples ne ſuffiſoient point pour vous convertir, vous ſeriez un hérétique opiniâtre, qui pour être puni, mériteriez d'être livré au mépris d'un ſexe enchanteur, à qui vous refuſeriez la juſtice qui lui eſt dûe.

Quoi qu'il en ſoit de vos idées là-deſſus, le nombre & la longueur des diſcours que je vous envoie, ſuffiront, je penſe, pour vous apprendre à quoi je m'occupe ici. La Dame à qui je les adreſſe a tout ce qu'il faut pour les entendre; ce ne ſont que des réponſes à des queſtions qu'elle m'a propoſées. J'ai mis en notes les paſſages & les autorités ſur leſquels je me fonde; dans mes Lettres originales je les avois inſérés dans le texte. En un mot je puis vous aſſurer que la perſonne à qui mes Lettres ſont adreſſées eſt infiniment éclairée, & qu'en

rendant juſtice aux gens de mérite parmi les modernes & les vivans, elle fait un très-grand cas des anciens & des morts.

Quelqu'un croira peut-être que Serena *eſt une Dame imaginaire; mais je puis vous aſſurer qu'elle exiſte très-réellement; je vous le répete avec plaiſir, tant pour vous faire prendre une meilleure opinion des femmes & vous exciter au mariage, que pour vous engager à donner à vos filles, ſi jamais vous en avez, une éducation qui ſerve d'exemple à d'autres. En effet une methode embraſſée par un homme qui a de la naiſſance & de la fortune, ſuffit quelquefois pour contribuer à la réforme de tout un pays. Quant aux autres, il m'eſt aſſez indifférent qu'ils regardent* Serena *comme un perſonnage romanesque, ſemblable à la Marquiſe à qui M. de Fontenelle adreſſe ſon traité* de la pluralité des mondes. *En tout cas, ils trouveront que la Dame enfantée par mon imagination eſt bien différente de ces femmes frivoles qui ne s'occupent que de bagatelles, faites pour ne plaire qu'un moment, & qui ſont incapables de procurer des agrémens ſolides à la ſociété. En parlant ſur ce ton, je ne prétends pas plus faire la ſatyre de la plupart des femmes que du plus grand nombre des hommes. En effet ceux-ci ne donnent que trop ſouvent dans les frivolités & les extravagances que l'on reproche à l'autre ſexe:*

d'ailleurs cela ne doit pas vous dégoûter du mariage; comme vous n'êtes pas de ces hommes futiles vous êtes en droit d'eſpérer une femme ſenſée qui vous reſſemble.

Mais en voilà aſſez ſur les femmes. Il eſt bon, Monſieur, que je vous prépare à la lecture des Lettres cy-jointes, en vous mettant au fait des circonſtances qui les ont fait écrire. L'objet de la premiere Lettre eſt d'examiner l'origine & la force des préjugés, & d'en chercher non les cauſes phyſiques, mais les cauſes morales. Je l'ai fait à l'occaſion du paſſage ſuivant de Cicéron que j'avois fait lire à Serena. „ *Ce ne ſont, dit cet Orateur,* „ *ni nos Parens, ni nos Nourrices, ni nos* „ *Inſtituteurs, ni nos Poëtes, ni nos Acteurs* „ *qui nous corrompent, ce n'eſt pas le con-* „ *ſentement de la multitude qui nous entraî-* „ *ne; de toutes parts des pièges ſont tendus* „ *à nos eſprits, & ce ſont les perſonnes que* „ *je viens de dire qui en s'en emparant dans* „ *l'âge tendre les dépravent & leur donnent* „ *les impreſſions qu'ils veulent: ou bien ces* „ *pièges nous ſont tendus par la volup-* „ *té, dont nos ſens ſont occupés ſans ceſ-* „ *ſe, qui en nous flattant d'un bien-être* „ *dont elle n'a que l'apparence, eſt la ſource* „ *de tous les maux; enivrés de ſes charmes* „ *nous ne ſommes point en état de diſcerner* „ *les choſes qui ſont bonnes par leur nature,*

» *lorsqu'elles n'ont pas les mêmes attraits* » *qu'elle & ne flattent point autant nos* » *ſens* (1). *Elle admira la beauté de ce paſſage, après quoi elle m'avoua que, même après être parvenue à découvrir qu'un grand nombre de ſes opinions n'étoient que des préjugés, elle ne laiſſoit pas d'en reſſentir quelquefois les influences, & d'en être tourmentée. En conſéquence elle me pria de lui faire part de mes idées ſur ce ſujet; je l'ai fait le plus brièvement qu'il m'a été poſſible, & j'ai pris pour texte le paſſage de Cicéron qui vient d'être rapporté. Je fais voir dans cette premiere Lettre la naiſſance & l'accroiſſement progreſſif des préjugés pendant tout le cours de notre vie. Je prouve que tous les hommes ſont ligués & conſpirent pour dépraver la raiſon. Je fais une peinture en petit des préjugés attachés à chaque état. Je n'ai attaqué que les choſes que les hommes blâ-*

(1) Senſus noſtros non Parens, non Nutrix, non Magiſter, non Poëta, non Scena depravat, non multitudinis conſenſus abducit: at verò animis omnes tenduntur inſidiæ, vel ab iis quos modo enumeravi, qui teneros & rudes cùm acceperunt inficiunt & flectunt ut volunt; vel ab ea quæ penitus in omni ſenſu implicata inſidet, imitatrix boni voluptas, malorum autem mater omnium, cujus blandîtiis corrupti, quæ naturâ bona ſunt, quia dulcedine hac & ſcabie carent, non cernimus ſatis. *Cicer. de Legibus. Lib.* I. *cap.*

ment dans les autres, quoiqu'ils ayent de l'indulgence pour leurs propres erreurs. Si quelqu'un m'accuſoit d'être l'ennemi de la Science, de la Religion ou du Gouvernement, à cauſe des reproches que je fais à nos Ecoles, à nos Univerſités, à nos Eccléſiaſtiques, à nos Politiques, il auroit autant de raiſon de conclure des choſes que je blâme, que je prétends que l'on ne doit ni donner des nourrices aux enfans, ni les élever, ni leur apprendre aucune profeſſion, ni les faire vivre dans la ſociété, attendu qu'il n'y a aucune de ces choſes qui ne ſoit ſujette à des abus.

La ſeconde Lettre contient l'hiſtoire du Dogme de l'Immortalité de l'Ame chez les Payens. Je l'ai faite à la priere de Serena *qui, m'ayant un jour demandé ſi la traduction françoiſe du* Phœdon *de Platon, que je lui avois conſeillé de lire, étoit exacte; je lui dis que le ſens de l'Auteur y étoit aſſez bien rendu, quoique l'on n'eût rendu que foiblement l'élégance de l'Original. Elle fut ſurpriſe que la lecture de cet ouvrage eût pu fortifier dans Caton la réſolution de ſe donner la mort, pour ne point tomber entre les mains de Céſar; elle fut encore bien plus étonnée que cette lecture eût tranſporté Cléombrote d'Ambracie au point de le déterminer à ſe précipiter dans la mer pour arriver plutôt à l'état heureux annoncé dans cet ouvrage, où elle me*

dit n'avoir point trouvé de preuves convaincantes, mais une foule de ſuppoſitions hazardées dont cet ennuyeux Dialogue eſt rempli. Je lui répliquai que l'autorité divine étoit le fondement le plus ſolide de nos eſpérances, en même tems que la meilleure & l'unique démonſtration de l'Immortalité de l'Ame; j'ajoûtai qu'il n'étoit point ſurprenant qu'un grand nombre de grands hommes parmi les Payens euſſent douté de cette opinion, ou même euſſent refuſé de l'admettre, & que la plupart d'entre eux l'euſſent regardée comme une choſe totalement indifférente, ſur-tout ſi l'on conſidere la façon dont cette opinion s'étoit répandue parmi eux, & les foibles raiſons qu'on leur donnoit pour la croire. Je conclus que Caton n'auroit pas ſurvécu à la liberté de Rome, quand même il n'eût jamais lû les ouvrages de Platon; qu'à l'égard de l'aventure de Cléombrote elle ne me paroiſſoit pas bien atteſtée; que les anciens eux-mêmes ne faiſoient pas grand cas des raiſonnemens que Platon dans ſon Dialogue met dans la bouche de Socrate; que Cicéron qui étoit un des plus grands enthouſiaſtes de Platon, & qui faiſoit un cas particulier de cet ouvrage, s'en étoit expliqué d'une façon qui montre qu'il ne l'approuvoit pas. „ Je ne ſcais, „ dit-il, comment il arrive que lorſque je lis „ cet ouvrage, j'y ſouſcris, mais quand je „ mets le livre de côté, & que je réfléchis à

„ *l'Immortalité de l'Ame, mon aſſentiment* „ *diſparoit* " (2). Serena *fut ſurpriſe de me voir parler d'un tems où cette opinion avoit commencé à s'établir parmi les Payens, & avoit trouvé des partiſans ainſi que des contradicteurs. Je lui dis que la choſe étoit pourtant ainſi, & que j'étois en état de lui faire voir la maniere dont cette doctrine s'étoit répandue par dégrés dans les différentes parties du monde qui pour lors étoient connues; ainſi que de lui montrer l'origine de ce que les Poëtes ont dit dans leurs fables des Champs Elyſiens, des Fleuves des Enfers, des Juges des Morts, des Portes, du Nautonier Caron, des Ombres errantes & inquiettes faute d'avoir reçu la ſépulture; enfin qu'on pouvoit prouver que les anciens Egyptiens avoient été les inventeurs de la ſcience & de la religion du monde payen. J'ai donc tâché de remplir ces engagemens en m'appuyant, ſi non d'autorités inconteſtables, du moins des livres les meilleurs & les plus anciens qui nous ſoient demeurés. En effet, en pareil cas, les ſuppoſitions doivent n'être comptées pour rien; ainſi lors que nous diſons que tels ou*

(2) Sed neſcio quomodo, dùm lego, aſſentior: cùm poſui librum & mecum ipſe de immortalitate animarum cœpi cogitare, aſſenſio omnis *illa elabitur.* TUSCUL. QUÆST. LIB. I. cap.

tels perſonnages ont été les premiers qui enſeignerent l'Aſtronomie, qui bâtirent des Temples, qui pratiquerent la Magie, nous ne prétendons point aſſûrer que ces perſonnes furent abſolument les premieres qui ayent fait ces choſes, ce qu'il ſeroit impoſſible de prouver avec certitude; nous voulons ſimplement indiquer que, d'après les plus anciens monumens, ces perſonnes paroiſſent avoir les premieres exercé ces arts divers; voilà comment il faut entendre la choſe.

J'ai encore fait voir dans cette Lettre que la doctrine de l'Immortalité de l'Ame n'eſt point dûe originairement à des Philoſophes qui ayent conclu que cette ame étoit immortelle d'après ſes mouvemens ſpontanés, d'après ſa raiſon, d'après la faculté de parler dans les hommes; au contraire j'ai prouvé que cette opinion eſt originairement venue du peuple chez les Payens, vu que ſouvent des traditions & des notions populaires ſont devenues la doctrine & le ſyſtême des Philoſophes, qui ſe ſont efforcés d'appuyer par des argumens ſolides ce que le peuple avoit admis ſans raiſons ou du moins ſans en en avoir de bonnes. Si ce que j'ai dit eſt vrai, il ſervira à réfuter l'opinion de ceux qui ſuppoſent que les Payens avoient appris des Juifs la doctrine de l'Immortalité de l'Ame, ainſi que celle qu'a embraſſée le Docteur

Coward, qui croit que la doctrine de l'exiſtence des ames ſéparées des corps, étoit dûe aux Philoſophes Payens, & non à d'autres. (3) *Cependant dans le tems où j'ai écrit ma Lettre, ſon ouvrage m'étoit encore totalement inconnu, & l'ayant lû depuis je n'y ai rien trouvé dont je puſſe faire uſage.*

Dans la troiſieme Lettre qui eſt pareillement adreſſée à Serena, *& qui fut écrite à ſon inſtigation, vous trouverez mes idées ſur l'origine de l'Idolâtrie, que j'ai expliquée d'une façon très-différente de celle qui eſt communément reçue. Vous y verrez ce qui a donné lieu à la conſtruction des Temples, à l'établiſſement des Prêtres, des Autels, des Fêtes & des Sacrifices, des Images, des Statues; aux notions ſur les Dieux tutelaires, les Eſprits, les Spectres, les Oracles, la Magie, l'Aſtrologie judiciaire. J'y donne la raiſon pourquoi les peuples ſe ſont imaginé que le Ciel, ou le Palais des bons, étoit au deſſus de leurs têtes, & l'Enfer ou la Priſon des méchans, au deſſous de leurs pieds. Je dis pourquoi ils levent les yeux pour prier, & j'explique la cauſe de pluſieurs autres uſages ſemblables, dont communément l'on ne nous rend d'autre rai-*

(3) Grand Eſſay pag. 105.

ſon que de dire qu'elles ſont dûes à l'uſage, & que leur origine ſe perd dans la nuit des tems. Dans la même Lettre je rends encore raiſon des principaux rites du Paganiſme, des Peintures bizarres que les Payens nous ont laiſſées de leurs Divinités, de l'hiſtoire ſcandaleuſe qu'ils nous en ont tranſmiſe, & de beaucoup d'autres particularités que l'on avoit longtems regardées comme des fictions poëtiques ou comme des productions extravagantes de l'imagination en délire, que l'on ne pouvoit concilier avec la vérité hiſtorique. Enfin, je rends compte de la triple diſtinction de la Théologie Payenne en naturelle, *en* civile, *&* poëtique, *& je donne l'explication allégorique des Myſteres, ainſi qu'un parallele des Pratiques & des Cérémonies du Paganiſme avec celles du Chriſtianiſme depuis qu'il s'eſt corrompu. On verra par là que la ſuperſtition eſt la même dans tous les tems, quoiqu'elle ſe préſente ſous des noms différens. C'eſt la partie de cette Lettre ſur laquelle j'ai le plus inſiſté. Vous ſentirez que j'ai été forcé de m'étendre ſur des objets ſi variés, afin de me rendre intelligible pour une femme; cependant je n'ai pas dit à beaucoup près tout ce que l'on pouvoit dire ſur une matiere ſi ample. Ne croyez donc pas que j'aye manqué d'autorités pour appuyer mes rai-*

ſons; ces raiſons pourront paroître des paradoxes dangereux à ceux qui ſont toujours effrayés quand on s'écarte d'un pas de la route battue, lors même qu'on ne ſe propoſe que de leur préſenter une voie plus courte, plus facile & plus ſûre que celle qu'ils ſont accoutumés de ſuivre à travers des déſerts, des précipices & des rochers.

Vous ſerez peut-être ſurpris de voir combien mes idées ſur l'origine de l'Idolâtrie different de celles d'un auteur qui a traité le même ſujet & à l'ouvrage duquel vous m'avez vû donner de grands éloges. Je veux parler de l'ouvrage de M. Antoine van Dale, laborieux antiquaire qui pratique la Médecine à Harlem. Je fais toujours le même cas de ſon livre, j'obſerve néanmoins qu'au lieu de l'intituler de l'Origine & du progrès de l'Idolâtrie, *il auroit dû l'annoncer comme une collection complette des plus anciennes ſuperſtitions Payennes, Judaïques & Chrétiennes. En effet, elles y ſont décrites avec la plus grande exactitude; mais on y dit très-peu de choſes ſur leur origine, & il ne renferme rien qui contrediſe les autorités dont je me ſuis appuyé, à l'exception du Syſtême que j'ai réfuté ſur l'origine du culte rendu aux Aſtres; & celui du paſſage de l'Idolâtrie de la Chaldée en Syrie & en d'autres contrées de l'Aſie, & ſur-tout en Jonie, d'où il prétend qu'elle s'eſt répandue dans la*

Grece

Grece, & de là, plus loin encore; ce que M. van Dale n'a pas même eſſayé de prouver. Je ne doute pas que ce ſavant ne conſente à préférer de bonnes autorités, quoiqu'on n'y faſſe pas communément autant d'attention qu'elles en méritent, à des erreurs vulgaires qui ont l'approbation générale. Vous avez ſans doute lu avec plaiſir l'Hiſtoire des Oracles de M. van Dale, il a depuis peu publié onze diſſertations qui ont ſur-tout pour objet les fonctions Sacerdotales chez les Payens; il y donne de très-grands éclairciſſemens ſur l'Antiquité à l'aide de Médailles, d'Inſcriptions & d'un grand nombre de paſſages des Auteurs. Il eſt actuellement ſur le point de mettre au jour une réfutation du prétendu Ariſtée; *& par conſéquent de l'hiſtoire de la verſion grecque de l'ancien Teſtament, fauſſement attribuée aux Septante. Dans ce même ouvrage il traite des anciens rites pour la purification & la régénération; de l'uſage de jetter de l'eau ou du ſang ſur les hommes, ainſi que de les plonger & de les laver; il faut donc s'attendre à y trouver des recherches curieuſes ſur le Baptême des Chrétiens, faites avec autant de candeur que de liberté; car quoique M. van Dale ſoit Mennonite ou Anabaptiſte, je le connois pour un homme ſincérement attaché à la vérité & à ſes amis; ſon ame eſt grande malgré la médiocrité de ſa fortune; il a*

l'eſprit trop éclairé pour ſoutenir rien de contraire à la raiſon & à des preuves ſolides.

J'ai adreſſé d'autres Lettres à Serena *ſur des objets très-intéreſſans ; mais comme je n'ai point encore eu le tems de les tranſcrire, je vous envoie pour y ſuppléer deux* Lettres Philoſophiques *que j'ai écrites à des perſonnes qui vous ſont inconnues. La premiere, qui fait la quatrieme de ce Recueil, eſt adreſſée à un partiſan outré de Spinoſa, qui eſt totalement imbu de ſes principes, & qui paſſe pour un de ceux qui entendent le mieux ſon ſyſtême. Un jour après avoir longtems diſputé avec lui ſur différens points de ce ſyſtême, je lui dis qu'il péchoit par les fondemens ; il faiſit ce que je lui avois dit, & ne voulut point me donner de repos jusqu'à ce que je l'euſſe convaincu par cette Lettre que je lui écrivis pendant un ſejour que je fis dans une campagne agréable. Comme j'avois affaire à un homme plein de bonne foi & de droiture, il reconnut très-franchement que Spinoſa s'étoit trompé dans ſes principes, &, par conſéquent, ſur les inductions qu'il en avoit tirées ; il avoua ne s'en être point apperçu jusque-là ; d'autres Spinoſiſtes ſe ſont conduits avec la même franchiſe. Cependant un homme auſſi diſtingué par ſes connoiſſances que par ſon rang ayant vû ma réfutation de Spinoſa qui étoit paſſée de*

mains en mains, fit des éloges que vous me diſpenſerez de répéter de la portion de ma Lettre qui regarde ce Philoſophe directement, mais il parut mécontent de la partie de cette Lettre où je déclare mon opinion propre en diſant que le mouvement eſt auſſi eſſentiel à la matiere que ſon étendue; que la matiere n'eſt point & ne peut point être inerte, morte, dépourvue d'action, ni dans un repos abſolu. *Je répondis article par article aux objections qu'il me fit dans la ſeconde Lettre qui eſt la cinquieme & la derniere de ce Recueil. Je vous renvoie à la Lettre même pour juſtifier un ſentiment ſi contraire aux idées tant des Anciens que des Modernes. Je ne flatte que vous demeurerez convaincu que mon opinion ne peut point être accuſée des dangereuſes conſéquences auxquelles elle paroît au premier coup d'œil expoſée. Je ne veux point anticiper ce que vos propres réflexions vous feront découvrir ſur les avantages que ce ſyſtême peut procurer à la Philoſophie, vû qu'il ne s'agit point d'examiner l'utilité mais la vérité de la choſe.*

Je ne m'excuſerai pas non plus auprès de vous pour avoir écrit ſi ſimplement ſur les myſteres de la Philoſophie; je ſuis fâché que le tems ne m'ait point permis de rendre ces matieres plus intelligibles & plus à la portée de tout le monde, vû qu'il eſt plus aiſé de les

traiter en ſe ſervant des termes de l'art; mais auſſi moins de gens ſont à portée d'en juger, & le ſujet en devient plus aride & moins agréable.

J'eſpere que ſi le Docteur Coward, dont j'ai lu depuis peu le dernier ouvrage, vient à voir cette Lettre, il n'affirmera plus comme il a fait qu'il eſt évident que le mouvement n'eſt point matiere, quoique, *dit-il*, quand nous venons à le définir nous avons de la peine à trouver des mots pour exprimer ce que c'eſt ou ſa quiddité. (4) *En effet, je crois avoir prouvé clairement que le mouvement eſt la matiere enviſagée ſous un certain point de vue, qui ne renferme & n'épuiſe pas plus toutes les idées de la matiere, que ne fait l'étendue. Un homme qui, comme lui, a vu* la poſſibilité que Dieu ait donné à la matiere le pouvoir de ſe mouvoir elle-même (5) *ne peut point ſoutenir que cela ſoit* philoſophiquement impoſſible, *ni prétendre* que ce pouvoir ne ſe déploye point toujours pour des raiſons cachées ou pour des cauſes réglées par la ſageſſe divine (6). *Il préſume que ces raiſons ſont de maintenir l'ordre & l'arrangement dans l'univers qui, ſelon lui, ſeroient totalement*

(4) V. Grand Eſſay pag. 74.
(5) Ibidem, dans la préface.
(6) *Ibidem* pag. 153.

détruits ſi toutes les matieres alloient d'elles-mêmes ſe mettre en mouvement, ce qui fait que Dieu les en empêche. *S'il daigne faire attention à mes raiſonnemens, il verra que l'univers ne ſeroit point en danger, comme il paroît le craindre, ſi la matiere exerçoit conſtamment la faculté qu'elle a de ſe mouvoir. En effet, ce ſeroit une contradiction de dire que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere, & de prétendre en même tems qu'il n'y a que quelques parties de la matiere qui dans de certaines occaſions fuſſent douées du pouvoir de ſe mouvoir elles-mêmes, attendu que, ſelon moi, il ſeroit auſſi raiſonnable de dire que la matiere peut quelquefois être privée d'étendue, que de dire qu'elle peut être privée de mouvement, quoique les directions particulieres de ce mouvement ne ſoient point eſſentielles à cette matiere, mais dépendent entiérement des déterminations qui réſultent de l'action mutuelle des corps les uns ſur les autres, ou du pouvoir immédiat d'un Dieu ſage & tout-puiſſant : mais dire que Dieu puiſſe ôter le mouvement à la matiere, quoique ce mouvement lui ſoit eſſentiel, c'eſt prétendre que Dieu peut lui ôter ſon étendue & ſa ſolidité, ce qui ne ſignifie rien ſinon que Dieu peut faire que la matiere ne ſoit point de la matiere.*

Au reſte, Monſieur, vous êtes le maître de

montrer ces Lettres à toutes les perſonnes de votre connoiſſance qui ſont curieuſes de ces ſortes de matieres, ſans qu'il ſoit beſoin de vous informer ſi elles ſont de mes amis ou de mes ennemis ; ſi elles ſont Whigs *ou* Toris, *attachées ou non à quelque ſecte. Il n'y a rien dans ce Recueil qui touche aux objets qui les diviſent ſoit en matiere de Religion ſoit en matiere de Politique, & qui ne puiſſe être lu ſans colere par les gens de toute ſecte, de toute faction, de tout parti. Mes Lettres ne contiennent que des recherches innocentes dans les ruines vénérables de l'Antiquité, ou de petits Eſſais Philoſophiques qui ne ſont faits pour offenſer perſonne, & qui peuvent amuſer, s'ils ne ſont point capables d'inſtruire. Quant à ceux qui s'allarment de tout, perſonne ne fait cas de leurs cenſures ; il eſt bon de traiter ces Chevaliers-errans, hargneux & querelleurs qui cherchent des exploits & des avantures & qui voyent des monſtres par-tout, comme on fait les enfans qui crient, & que l'on fait taire en ne les écoutant pas. Ce ſeroit en effet une méthode très-ſûre pour empêcher les progrès de l'Eſprit Humain que de craindre les clameurs des modernes lorſqu'ils prétendent que c'eſt eux à qui l'on en veut quand on offre au public les opinions, les mœurs, les ſyſtêmes religieux ou les gouvernemens des anciens. Je ne nie point que l'on ne*

puiſſe trouver des applications très-naturelles à faire, même dans un ouvrage dont l'Auteur n'a eu aucun deſſein de bleſſer perſonne; & je déclare ici que c'eſt-là la diſpoſition où je ſuis conſtamment, excepté dans les cas où j'ai fait moi-même des applications & des paralleles. Ce ſont les perſonnes qui ſe croient intéreſſées qui ſont les plus promptes à découvrir les reſſemblances; mais ici il me paroît qu'il ne leur reſte que deux partis à prendre; c'eſt ou de rejetter les opinions qu'ils défendent, ſi elles ne ſont pas mieux fondées que celles qu'ils condamnent dans les anciens, de qui peut-être elles ſont dérivées, ou bien de faire paſſer en loi que l'on ne dira point au public ce que les anciens ont cru, & que les modernes n'en ont jamais rien emprunté que ce qui étoit utile & bon, & ont laiſſé tout ce qui étoit mauvais ou erroné.

A l'égard des invectives & du mal que vous craindrez peut-être d'entendre dire de moi à des perſonnes de mauvaiſe humeur, je vous ſupplie de ne point vous occuper de ſemblables bagatelles. Les perſonnes les plus conſtituées en dignité dans l'Égliſe & dans le Gouvernement, ſont ainſi que moi expoſées à la calomnie & à la médiſance de ceux qui ſont intéreſſés à décrier leurs perſonnes ou leurs actions. Le genre-humain eſt le même dans tous les ſiecles, on s'eſt en tout tems ſervi des

mêmes artifices pour exciter les paſſions des hommes, pour allumer leur zéle & pour les égarer; il eſt inutile de vouloir ſe juſtifier auprès de ceux qui ſont fâchés ſans raiſons ou qui ſont animés par des haines perſonnelles. Auſſi tous les ſages ont-ils toujours mépriſé les clameurs de cette eſpece, & quand ils ont fait quelque choſe de louable, ils ont eu toujours lieu d'être bien plus étonnés de n'être point blâmés & déchirés, (ce qui eſt rarement arrivé) que de voir la malice déchaînée contre eux. Le ſilence des méchans leur a fait ſouvent croire qu'il falloit que leurs ouvrages fuſſent mauvais, & l'approbation générale leur a fait craindre de n'avoir pas dit la vérité. Mais quel qu'ait été leur ſort dans le tems où ils ont vécu, la poſtérité plus équitable rend juſtice à leur mémoire, tandis que les noms de leurs adverſaires ſont entiérement oubliés, ou ſont accompagnés de l'opprobre qui doit être le partage des hommes qui, ſoit par envie, ſoit par ignorance, ſe ſont élevés contre des ouvrages qui méritoient leur approbation & leur reconnoiſſance. De toutes les foibleſſes la vanité eſt celle qui convient le moins à un homme ſenſé qui jouit d'un mérite réel. Quand un homme dit des injures, on eſt tenté de croire qu'il n'a pas de bonnes raiſons à dire; quand il ſe fâche, on croit qu'il ne ſait que répondre; on penſe qu'il n'a rien d'intéreſſant à rappor-

ter, lorsqu'il s'écarte de ſon ſujet pour ſe jetter ſur des objets étrangers, en un mot, lorsqu'il éleve de la pouſſiere, on ſuppoſe que c'eſt pour aveugler & pour s'échapper à la faveur du nuage qu'il a formé. Il y a des gens qui ne peuvent ſe paſſer de ſe quereller les uns les autres; ſi la choſe eſt néceſſaire à leur ſanté ou ſi leur tempérament exige qu'ils ſe débarraſſent ainſi de leur bile, nous ne devons pas leur en ſavoir plus mauvais gré qu'à ceux qui ont la patience de les écouter.

Cela poſé, je ne ſuis nullement choqué des injures qui me ſont prodiguées par des perſonnes dans les querelles desquelles je ne devrois point me trouver mêlé. Je crois dans mon Vindicius Liberius *m'être aſſez juſtifié des accuſations qui m'ont été intentées au ſujet de mon livre du* Chriſtianiſme ſans Myſteres (7) *par des gens qui montrent plus de méchanceté que de zêle, plus d'hypocriſie que de charité ou d'intérêt au ſalut de mon ame, plus d'envie de cabaler que de deſir de ſervir l'Egliſe. Ce ſont eux qui ne peuvent me pardonner le tort qu'ils ont fait au Clergé, car je*

(7) Livre de M. Toland qui parut en 1695. qui fit beaucoup de bruit, & qui excita les clameurs du Clergé contre l'Auteur. Ce livre fut brûlé par ordre du Parlement d'Angleterre en 1702. Toland publia ſon apologie ſous le titre de *Vindicius Liberius.*

ſuis bien éloigné d'imputer à ce corps reſpectable les fautes d'un petit nombre de ſes membres qui écrivent ſans ſon aveu...

Après vous avoir ainſi préparé à la lecture des Diſſertations cy-jointes, il ne me reſte plus qu'à vous exprimer le deſir que j'ai de vous voir & les ſentimens que je vous ai voués pour toujours. Je ſuis &c.

PRE-

PREMIERE LETTRE.

DE L'ORIGINE ET DE LA FORCE DES PRÉJUGÉS.

§. I. VOUS vous plaignez, Madame, d'être encore ſous l'empire de pluſieurs Préjugés; pour moi je ſuis très-ſurpris que vous ayez même pu en écarter un ſi grand nombre; vous vous conſolerez facilement & vous prendrez une meilleure opinion de vous-même, quand vous conſidérerez avec attention la malheureuſe condition où tous les hommes ſe trouvent réduits par la naiſſance; combien il leur eſt impoſſible de ſe défendre de l'erreur; combien il eſt difficile de ſe défaire dans l'âge mûr des préventions dont on a été abreuvé dans l'enfance; enfin combien il eſt dangereux d'y renoncer, même lorſque nous avons découvert la vérité.

§. 2. Néanmoins, puiſque vous l'ordonnez, *je vais* examiner cette matiere

en peu de mots; je remonterai à la ſource des Préjugés; je ferai voir comment ils ſe fortifient. Nous ne ſommes que trop diſpoſés à prendre les impreſſions de ceux à qui nous devons le jour, & à recevoir les paſſions inhérentes au ſang qui coule dans nos veines ou qui nous eſt tranſmis par nos parens. Si nos traits & notre conduite n'étoient déjà des preuves convaincantes que nous ſommes ſuſceptibles d'être modifiés en bien ou en mal dans le ſein de nos meres, les marques extraordinaires que les deſirs de ces meres impriment ſur notre corps, & qui ſont des effets de leur imagination, ſuffiroient pour prouver que, même avant de naître, nous ſommes diſpoſés aux Préjugés. Le tempérament que nous recevons, dès le premier moment de notre formation, contribue non ſeulement à cette diſpoſition & décide de notre humeur, de nos penchans, de notre caractere, mais encore eſt le principe de la plupart de nos actions & de la conduite de notre vie, & ces choſes ne peuvent être combattues & déracinées que par les plus grands efforts & par l'exercice de la raiſon.

§. 3. A peine avons-nous ouvert les yeux à la lumiere que nous ſommes de *toutes parts* expoſés à l'illuſion. La Sa-

ge-femme qui nous met au monde fait ſur nous des cérémonies ſuperſtitieuſes, & les bonnes femmes qui aſſiſtent à l'accouchement ont une infinité de charmes qu'elles croient propres à procurer du bonheur à l'enfant qui vient de naître ou à en écarter les accidens ; elles ont des préſages ridicules d'après leſquels elles prétendent connoître ſon ſort futur. Dans quelques endroits le Prêtre n'eſt pas moins alerte que ces Commeres, il s'empare promptement de l'enfant pour le mettre dans l'eſclavage, il l'initie à ſes myſteres, en prononçant de certaines formules qui reſſemblent à des enchantemens, en lui appliquant ou du ſel ou de l'huile, ou de l'eau, ou même, comme il arrive dans de certains pays, en lui appliquant le fer ou le feu, il annonce qu'il en prend poſſeſſion & lui fait porter les marques de l'empire qu'il exercera ſur lui. Il eſt vrai que l'enfant n'eſt pas encore affecté de ces cérémonies futiles qu'on fait ſur lui à ſon inſçu, quelque vertu qu'il y attache par la ſuite; mais cela nous prouve que ceux qui l'entourent s'y prennent de très-bonne heure pour tâcher de l'infecter de leurs propres opinions & pour dépraver ſa raiſon ; enſorte que devenu grand & ne ſe rappellant plus ni le tems où il a reçu la

plupart de ſes notions, ni les perſonnes qui les lui ont données, il eſt tenté de croire qu'elles lui viennent de la nature même, & il eſt tout ſurpris de voir quelqu'un qui doute de leur certitude. C'eſt ce que je vais montrer plus clairement d'après les réflexions ſuivantes.

§. 4. Immédiatement après notre naiſſance on nous livre à des Nourrices, choiſies dans la partie la plus groſſiere & la plus ignorante du peuple, qui nous font ſucer leurs erreurs avec le lait, qui nous effrayent pour nous tranquiliſer, qui nous menacent de fantômes & de *loups-garoux*; qui pour nous empêcher de nous éloigner d'elles nous font peur des eſprits, & des revenans, nous inſpirent de la terreur pour la ſolitude & les ténebres, en nous diſant que des puiſſances inviſibles y exercent leur pouvoir. Toutes ces choſes ont été imaginées pour gouverner les enfans dont on commence ainſi par faire des eſclaves miſérables. Quand ils ſont plus avancés en âge, ils croient tout de bon à la réalité des chimeres qu'on leur a inſpirées dans l'enfance. C'eſt ainſi que toutes les générations d'un pays entier ſe trouvent infectées de vaines terreurs, qui vont au point que des perſonnes ſenſées d'ailleurs n'oſent pas coucher ſeules dans

une chambre, craignent d'aller dans un endroit obſcur, & pour tout au monde n'entreroient pas dans une Egliſe ou ne paſſeroient pas par un Cimetiere.

§. 5. En quittant les Nourrices on nous ramene dans la maiſon paternelle, où nous tombons dans des mains plus mauvaiſes encore; ce ſont celles des Domeſtiques oiſifs & ignorans, qui ne nous parlent que de Fées, de Revenans, d'Eſprits, de Devins, de Sorciers & d'autres chimeres; ils prennent plaiſirs à s'effrayer les uns les autres & à ſe faire illuſion à eux-mêmes, ce qui ne manque pas de faire des impreſſions fâcheuſes ſur les enfans, & ſouvent nos parens ne ſont pas eux-mêmes plus ſenſés que leurs domeſtiques.

§. 6. On nous envoie enſuite aux Ecoles publiques où ſe rendent de toutes parts de jeunes gens qui ont été également empoiſonnés dans la maiſon paternelle. Là on ne nous entretient que d'hiſtoires de Démons, de Nymphes, de Génies, de Satyres, de Viſions, de Prophéties, de Métamorphoſes & d'autres événemens merveilleux ou miraculeux. Les jeunes gens répetent entre eux les contes qu'on leur a faits, & ce qu'on a pu dérober à la connoiſſance d'un enfant dans une famille ſenſée, *il eſt ſûr* de l'apprendre à l'é-

cole où tant d'enfans viennent ſe rendre non pour ſe perfectionner l'eſprit, mais pour ſe tranſmettre réciproquement leurs opinions ridicules & leurs mauvaiſes habitudes, pour ſe rendre plus ſtupides, & pour prendre de mauvais exemples. On nous fait dévorer les Poëtes, les Orateurs, les Fabuliſtes & les Mythologues; nous apprenons par cœur leurs fictions; nous ſommes ſéduits par leur ſtile & par leurs images; ainſi nous avalons avec plaiſir le poiſon de leurs menſonges; nous jettons par là les fondemens de notre crédulité future; nous nous accoutumons à prêter l'oreille à des récits merveilleux & incroyables, à nous imaginer que nous croyons ce que nous ne faiſons que deſirer ou craindre, à penſer que nous ſommes convaincus quand nous ne ſommes réellement que dans la perplexité, enfin à adopter comme des vérités ce que nous ne comprenons pas.

§. 7. Dans les Univerſités, & ſur-tout dans les étrangeres, nous ne devenons ni plus éclairés ni plus ſages; les Pédagogues qui nous inſtruiſent ſont forcés de s'accommoder aux loix & à la religion du pays; ſi par hazard ils nous enſeignent de la Philoſophie, la leur donne toujours *dans des* extrêmes; ils nous inſpirent trop

ou trop peu de confiance pour le témoignage de nos ſens, ou ils nous occupent de ſubtilités abſtraites, qui réduiſent à rien les objets à force de les placer hors de notre portée. Les Univerſités ſont les vraies pépinieres des préjugés; le plus fâcheux de ceux que nous y prenons conſiſte à croire que nous apprenons quelque choſe, tandis que dans le vrai nous n'y apprenons rien; nous ne faiſons que répéter des mots vuides de ſens, & nous parlons d'un ton déciſif de ſyſtêmes peu fondés & de notions fauſſes, & dès qu'on nous contredit, nous ne ſavons plus que répondre; mais nous nous conſolons par l'idée d'en ſavoir tout autant que nos maîtres, qui affectent de parler un langage barbare & dépourvu de ſens, & qui n'apprennent à leurs éleves qu'à ſe ſervir de termes extraordinaires & inintelligibles pour traiter les matieres les plus communes. Cependant ces choſes ne les rendent pas à beaucoup près auſſi inſupportables aux perſonnes ſenſées que leur pédanterie, leur opiniâtreté & leur humeur querelleuſe. J'évite à deſſein de vous dire que l'on profite communément alors de la confiance que la jeuneſſe eſt forcée d'avoir dans ſes maîtres pour lui inſpirer *de bonne heure* l'eſprit de parti,

des animoſités, de la mauvaiſe humeur, de la bigoterie. En un mot à peine apprend-on quelque choſe dans les Univerſités qu'un homme de ſens ne ſoit obligé d'oublier quand il veut ſe faire entendre ou quand il ne veut pas paroître incommode ou ridicule à la bonne compagnie.

§. 8. Comme ſi tout cela ne ſuffiſoit pas encore pour nous dépraver le jugement, il y a des hommes payés par la ſociété & ſéparés des autres dans preſque toutes les nations, non pour détromper ou éclairer leurs concitoyens, mais pour entretenir les peuples dans leurs erreurs. On trouvera peut-être ceci très-injurieux; mais il ne peut point s'appliquer à un Clergé *Orthodoxe*. Quant aux Prêtres des autres Religions, on peut ſans témérité le leur appliquer, vû qu'ils ſont *hétérodoxes* ou *hérétiques*. On nous répete tous les jours dans la chaire des choſes étranges & des hiſtoires merveilleuſes qui ſouvent n'ont aucun rapport avec notre Religion; tout ce que dit le Prédicateur eſt regardé comme des vérités par ſon auditoire; il n'y a perſonne qui ait la liberté de le contredire; il profite de leur ſilence pour faire paſſer ſes propres opinions pour des oracles divins. Chacun ne conviendra pas de ce que je dis pour

ſa propre ſecte, & nous ſavons, Madame, que cela n'eſt point applicable à la Religion que nous profeſſons; cependant chacun dira la même choſe, & ſe croira très-fondé à le dire en parlant de la ſecte dont il n'eſt point. En effet, il eſt impoſſible que toutes les ſectes ayent raiſon; il n'y en a jamais qu'une ſeule qui jouiſſe de cet avantage, ce qui doit nous convaincre que toutes les autres ont tort & par conſéquent que preſque toute la maſſe du genre-humain eſt retenue dans ſes erreurs par ſes Prêtres. Les doutes & les incertitudes où ſont les hommes ſur les joyes du Paradis & ſur les tourmens de l'Enfer ſuffiſent pour rendre ſacrée l'autorité de ces Prêtres, malgré leurs contradictions & leurs diſputes continuelles; tant eſt grande la force des eſpérances & des craintes qui ſont fondées ſur l'ignorance des humains!

§. 9. Lorſque nous entrons dans le monde, nous trouvons les erreurs ſi bien établies que l'on regarde comme un monſtre tout homme qui ne ſe conforme point à la façon de penſer des autres; ſi par quelque hazard heureux nous parvenons à nous détromper, notre intérêt ou, ſi vous voulez, notre prudence nous rend hypocrites *& nous oblige* de parler & d'agir

contre notre penſée dans la crainte de nuire à notre fortune, à notre avancement, à notre repos, à notre réputation. Alors par notre exemple nous confirmons les autres dans les préjugés où nous étions nous-mêmes autrefois. Ils ignorent notre façon de penſer & n'en jugent que par nos actions qu'ils trouvent ſi conformes aux leurs, qu'ils nous ſuppoſent les idées qu'ils ont eux-mêmes. Joignez à cela que l'on nous accuſeroit de préſomption & d'inſulter les autres, ſi nous prétendions qu'ils ont tort & que nous ſeuls avons raiſon, ce qui, pour peu qu'on connoiſſe les hommes, ſuffit pour troubler la tranquillité.

§. 10. La plupart de ceux qui vivent dans le monde veulent y jouer un rôle en embraſſant quelque profeſſion; par là ils ſe trouvent forcés d'adopter un grand nombre de préjugés favorables à leur profeſſion, & lorſqu'ils n'en ſont pas dupes eux-mêmes, ils ſentent qu'il eſt de leur intérêt que d'autres y croient afin d'obtenir leur confiance, d'acquérir de la conſidération & de prendre de l'autorité. Caton le Cenſeur croyoit qu'un (*) Au-

(*) Vetus autem illud Catonis admodum ſcl-

gure ne pouvoit point en rencontrer un autre ſans rire de la ſimplicité de ceux qui croyoient à leur art. L'hiſtoire nous montre en effet qu'ils en rioient quelquefois entre eux; mais nous ne devons pas croire qu'ils fuſſent pour cela plus diſpoſés à découvrir les impoſtures de leur Corps au peuple, qui les regardoit comme les interprêtes infaillibles du ciel, & qui les payoit richement des nouvelles qu'ils en apportoient. De là vient que les perſonnes de tout rang & de toute profeſſion ſe font un langage particulier que le vulgaire, qui n'y comprend rien, croit renfermer des choſes très-importantes & fort au deſſus de la portée ordinaire. La Nobleſſe, les Gentilshommes campagnards, les Maquignons, les Petits-maîtres ont un jargon entre eux, qui cependant n'eſt point ſi barbare que celui des Théologiens, des Juriſconſultes, des Médecins, des Philoſophes. Tous, à l'exception d'un petit nombre qui ſont plus éclairés que les autres, ſe regardent comme des hommes bien ſupérieurs à ceux qui ignorent leur ſublime jargon. J'ai ſouvent vû un chaſſeur mépriſer au-

tum eſt, qui mirari ſe aiebat, quod non rideret Haruſpex, Haruſpicem cum vidiſſet. Apud Cicer. de Divinat. Lib. 2. Cap. 24.

tant ceux qui n'entendoient point ſon langage bruyant, qu'un Aſtrologue peut mépriſer la canaille à qui il débite des choſes qu'il n'entend pas lui-même. Dans la plupart des mêtiers on n'admet communément dans le Corps que des hommes à qui l'on fait jurer de ne point révéler le myſtere de la profeſſion; l'idée ſeule du ſecret ſuffit pour faire ſuppoſer quelque choſe d'extraordinaire dans les choſes les plus communes. Les myſteres de la politique, dans leſquels il n'eſt point permis à des yeux vulgaires de pénétrer, & qui ne ſont faits que pour admirer, ſont quelquefois auſſi futiles que les autres myſteres que le peuple révère.

§. 11. De tous les préjugés, les plus difficiles à déraciner ſont toujours ceux de la ſociété où nous vivons, & où nous avons reçu notre éducation. Cela eſt également vrai pour les opinions & les pratiques. On a bien de la peine à nous perſuader que nos ancêtres ſe ſoient ſouvent trompés, & bien plus encore que les perſonnes avec leſquelles nous converſons journellement ſoient peu fondées à penſer ou à agir comme elles font; nous ſommes portés à faire autant de cas des opinions que des perſonnes avec qui nous vivons, *d'autant plus* que nous avons été nous-mê-

mes élevés dans les mêmes principes. D'un autre côté, nous haïſſons ſouvent une opinion à cauſe de la perſonne pour ſes opinions. Cette averſion n'eſt communément fondée que ſur ce que nous avons été différemment éduqués & accoutumés à croire qu'un homme qui a des opinions erronées ne peut point avoir une conduite honnête. C'eſt ainſi que partout nous nous attachons à tout ce qu'on nous apprend à imiter ou à reſpecter dès l'enfance, & ſans autre preuve l'on eſt prêt à mourir dans un âge plus avancé pour ſoutenir la vérité de ſes opinions. C'eſt le hazard qui nous rend martyrs d'une habitude & non de la vérité ou de la religion. Bien plus l'habitude, que l'on appelle avec aſſez de raiſon *une ſeconde nature*, influe tellement ſur le langage de la ſociété, que certains mots, quelqu'abſtraits ou inintelligibles qu'ils ſoient, paſſent pour déſigner des vérités conſtantes; mais ſi vous changez ces mots & ſi vous faites uſage des termes du parti oppoſé, quand même vous prononceriez des oracles, tout ce que vous direz paſſera pour faux ou du moins paroîtra très-ſuſpect. Il eſt bien difficile que la choſe ne ſoit point ainſi, puiſque l'on établit pour régle que ces ſortes de préjugés ne doivent

jamais être examinés. Il vous eſt, par exemple, très-permis de raiſonner pour vous convaincre de telle religion que vous adopterez; mais quelle eſt la religion qui vous permette de raiſonner pour vous en détromper? Je ſçai que quelques religions ſe vantent de permettre la liberté de l'examen; mais les partiſans de ces religions prouvent par leur conduite qu'ils ne permettent point ſincérement cet examen: en effet pour peu qu'après avoir examiné vous doutiez de quelques-uns de leurs dogmes ou que vous refuſiez de les adopter, on vous fera éprouver de mauvais traitemens & des perſécutions de toute eſpece; vous ſerez excommunié, privé de vos emplois, banni, & même exterminé ſuivant que l'Egliſe aura plus ou moins de pouvoir; ou ſi l'on n'en vient point à ces extrêmités, vous ſerez abhorré & fui par les autres membres de la ſociété, traitement que peu de gens ont le courage de ſoutenir, même pour la défenſe des plus importantes vérités. L'attachement pour ceux qui nous entourent a ſouvent forcé les perſonnes les plus éclairées de faire profeſſion à l'extérieur de croire les erreurs les plus abſurdes & les plus ridicules.

§. 12. Ajoutez à tout cela nos propres

craintes & notre propre vanité, notre ignorance du paſſé, nos incertitudes ſur le préſent, notre curioſité inquiette ſur l'avenir, notre précipitation à juger, le peu de réflexion que nous employons avant que d'acquieſcer, & le peu de tems que nous donnons à l'examen; toutes ces cauſes réunies font que nous ſommes entraînés par les erreurs du vulgaire, que nous nous laiſſons égarer par nos ſens & par nos deſirs, & que nous prenons une infinité de fauſſetés pour des vérités démontrées. En même tems nous devenons *injuſtes lorſque* nous jugeons du mérite des autres; nous confondons l'innocent & le coupable, & gouvernés par nos préjugés, nous ſommes dans une incapacité totale de décider avec candeur ſur la bonté d'une cauſe. La premiere queſtion que nous faiſons n'a pas pour objet de ſavoir ce qu'un homme a fait, mais qui il eſt & quelle eſt ſa façon de penſer; nous approuvons ou nous condamnons ſon ouvrage, nous liſons ſon livre ou nous le rejettons avec dédain ſuivant les opinions & le parti qu'il embraſſe. Une pareille conduite n'eſt ni juſte ni honnête; elle ne peut aſſûrément pas nous conduire à la découverte de la vérité, ni nous donner le courage *de la défendre*. En effet,

comment concevoir qu'un Turc puiſſe ſe détromper des réveries de l'Alcoran, s'il ne lui eſt jamais permis de lire nos Livres Saints ? ſi un Mahométan eſt obligé de lire la Bible, pourquoi un Chrétien craindroit-il de lire l'Alcoran ? On peut en dire autant de tous les livres du monde. Il ſeroit inutile de parler ici de l'influence de nos paſſions, de la contagion qui réſulte du conſentement de la multitude, du pouvoir de l'uſage, ce tyran qui ſubjugue également les Princes, les Prêtres & les Peuples.

§. 13. Ces réflexions ſuffiſent pour faire ſentir la poſition périlleuſe & précaire dans laquelle chaque homme ſe trouve, & pour montrer combien il lui eſt difficile ou même impoſſible d'échapper à la contagion générale & de conſerver ſa liberté, vû que tous les autres hommes ſemblent ligués pour le tromper. Cependant quoiqu'une perſonne exempte de préjugés ſemble à l'extérieur avoir peu d'avantages ſur les autres, néanmoins le ſoin de cultiver ſa raiſon ſera pour elle une occupation agréable pendant tout le cours de ſa vie ; elle s'applaudira elle-même en comparant la tranquillité intérieure dont elle jouit avec les inquiétudes, les embarras *& les craintes* qui tourmentent les autres,

& auxquelles la mort même ne doit point mettre fin; elle ſe voit par un uſage convenable de ſa raiſon raſſûrée contre les vains fantômes & les chimeres qui infeſtent ſans relâche la plupart des mortels; content de ce qu'il lui eſt permis de connoître & des découvertes qu'il fait chaque jour, un tel homme ne ſe croit point intéreſſé à ſonder des profondeurs impénétrables; il n'eſt point comme un animal ſtupide entraîné par une autorité impérieuſe; libre lui-même, il conforme ſes actions aux régles de la raiſon.

§. 14. Je ſens très-bien, Madame, que vous n'avez pas beſoin que je m'étende davantage ſur cette matiere. Vous avez déjà tant de lumieres & ſi peu de préjugés, vous raiſonnez avec tant de juſteſſe, vous penſez d'une façon ſi ſaine, vous vous exprimez avec tant de préciſion que je croirois vous faire injure ſi je m'arrêtois plus longtems là-deſſus. Ce n'eſt pas dans la vue de vous inſtruire que je cede à vos ordres & que je prens la plume; c'eſt plutôt pour vous montrer que mes idées ſont conformes aux vôtres, & pour faire connoître que je me fais gloire de penſer comme vous. Vous verrez du moins par cette lettre qu'en fait de préjugés, s'il vous en reſtoit encore

quelques-uns, vous ſeriez à cet égard au même point où ſe trouvent beaucoup d'autres perſonnes; ſi vous êtes plus heureuſe qu'elles, comme je ne puis en douter, vous devez vous contenter du plaiſir & de la ſatisfaction intérieure dont vous jouiſſez, ſans vous attendre aux applaudiſſemens du vulgaire qui ſeroit plutôt capable de vous blâmer que de rendre juſtice à vos vertus. Cependant cela ne doit point vous empêcher de vous livrer au plaiſir qui réſulte de converſer librement avec ceux que vous jugerez dignes d'être admis à cet honneur, & en qui vous trouverez autant de lumieres & de raiſon, que j'ai d'attachement & de reſpect pour vous. Je ſuis, &c.

SECONDE LETTRE.

HISTOIRE DU DOGME DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME CHEZ LES PAYENS.

§. 1. SI l'on doit reconnoître la meilleure des Religions à la bonté de ſa morale ainſi qu'à la vérité & l'utilité de ſes préceptes, je ne connois perſonne, Madame, qui ait une Religion plus ſincere que la vôtre. C'eſt un témoignage que ſeront obligés de rendre à vos vertus tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître. Je ſuis aſſûré que vous n'avez aucuns doutes ſur l'Immortalité de l'Ame. La Religion Chrétienne en fournit la plus forte preuve, puiſqu'elle fonde ce dogme ſur la révélation de Dieu lui-même; mais vous êtes ſurpriſe, dites-vous, de voir que les Payens ſoient parvenus à découvrir cette importante vérité, vû qu'ils n'avoient point reçu de révélation du

ciel, & que l'on eſt auſſi fondé à nier qu'à aſſûrer qu'ils l'ayent appriſe des Juifs. En effet rien n'autoriſe cette opinion; les livres des Juifs ne nous diſent rien de poſitif là-deſſus, & le Pentateuque, auſſi bien que les autres hiſtoires, nous font voir que pluſieurs nations avoient des religions & des loix différentes longtems avant que Moyſe devînt le Légiſlateur des Hébreux. Cette opinion n'eſt pas plus autoriſée que la prétendue prédication d'Abraham & que la tradition transmiſe par les enfans de Noé, qui n'eſt rien moins qu'appuyée ſur des faits, & que pluſieurs circonſtances rendent même fort improbable. Cela poſé, Madame, pour obéir à vos ordres, je vais vous faire part de mes idées ſur ce ſujet. Je ne partirai point de ſuppoſitions ou de conjectures; elles ne ſeroient propres à convaincre perſonne quand même elles ſeroient capables d'amuſer; je ne me fonderai que ſur des raiſons, & ſur le conſentement unanime des Ecrivains de l'Antiquité.

§. 2. Des perſonnes moins éclairées & plus prévenues que *Serena*, trouveroient fort étrange, peut-être, de me voir parler du Dogme de l'Immortalité de l'Ame comme d'une opinion qui ſemblable à

quelques autres de la Philoſophie, a pu commencer dans un certain tems, avoir quelqu'homme pour auteur ou pour inventeur, & qui ait été admiſe ou rejettée par les peuples d'après leurs paſſions, leurs inclinations & leurs intérêts. Cependant ce dogme fut dans ce cas chez les Payens, & j'ai ſouvent été ſurpris de la foibleſſe de l'eſprit de ceux qui, en dépit de leurs propres lumieres, refuſoient de reconnoître la vérité de ce fait; comme ſi les erreurs dans leſquelles on a pu tomber à ce ſujet portoient quelque atteinte à la certitude de ce dogme; ou comme ſi les Payens n'avoient point eu des opinions tout auſſi extravagantes ſur l'eſſence de Dieu même auſſi bien que ſur beaucoup d'articles de notre religion; opinions que perſonne néanmoins ne regarde comme capables d'ébranler ſa ſolidité, ou de rendre ſa vérité douteuſe.

§. 3. Les Prêtres Egyptiens, les Mages de la Chaldée, & les Brachmanes Indiens, ſe ſont diſputé l'honneur d'avoir inventé ce dogme, avec autant de chaleur que les villes de Mayence & de Harlem ſe ſont diſputé l'invention de l'Imprimerie, ou comme les Chinois diſputent aux Européens l'invention de la poudre à canon *& de l'artillerie*. Cependant A-

riſtote aſſûre très-poſitivement, & ſon ſentiment eſt confirmé par les anciens Ecrivains, que dans l'antiquité la plus reculée les Philoſophes Grecs n'avoient point imaginé qu'il y eût un principe actif ou un eſprit moteur dans l'Univers non plus que dans aucun des êtres qui en font partie; ils expliquoient tous les phénomenes de la nature par la matiere, le mouvement, la gravité & la légéreté; &c. (1) ils rejettoient tout ce que diſoient les Poëtes ſur les Dieux, les Démons, les Ames, les Eſprits, le Ciel, l'Enfer, les Viſions, les Prophéties, les Miracles &c., comme des fables inventées à plaiſir ou comme des fictions qui n'étoient propres qu'à amuſer leurs lecteurs.

Après que Thalès, Anaximandre, Anaximène, & bien d'autres eurent enſeigné que l'univers étoit infini & que la matiere exiſtoit de toute éternité, quoique ſes formes fuſſent ſujettes au changement, ſelon l'aveu unanime de tous les Auteurs tant

(1) Τῶν δὴ πρώτων φιλοσοφησάντων, οἱ πλείστοι τας ἐν ὕλης εἴδει μόνον ἀρχὰς εἶναι πάντων. Plurimi igitur eorum qui primò philoſophati ſunt, ſolas illas exiſtimarunt omnium eſſe principia, quæ in materiæ ſpecie ſunt. Ariſtot. Metaphyſic. Lib. I. Cap. 3.

tant Payens que Chrétiens, (2) Anaxagore fut le premier qui ajoûta à la matiere un autre principe qu'il nomma ΝΟΥΣ ---- *Eſprit* ou *Intelligence* qu'il regarda comme le moteur ou l'ordonnateur de la matiere. Cette invention, qui parut très-étrange, fit donner à ce Philoſophe le ſurnom ou le ſobriquet de ΝΟΥΣ ---- ou d'*Eſprit*, à cauſe d'une idée qui quoiqu'adoptée par quelques-uns; paroiſſoit très-ridicule à d'autres (3). Nous allons voir bientôt comment Anaxagore parvint à cette découverte, tandis que la plupart de ceux qui l'avoient précédé avoient regardé la matiere infinie comme le principe de toutes choſes. Il eſt vrai que Thalès ſoutenoit que l'eau étoit le principe de toute matiere; Anaximène prétendoit que cet honneur étoit dû à

(2) V. Ariſtot. Métaphyſic. Lib. I. — Plato in Phœdone. — Cicero de naturâ Deorum. Lib. I. — Diogen. Laërt. in Anaxagorâ — Plutarch. in Pericl. & in placit. Philoſoph. — Tertullian: de animâ. — Clem. Alexandr. in Stromat lib. 2. — Euſeb. de præpar. Evangel. lib. 14. — Auguſtin. de Civitate Dei lib. 8. — Themiſt. orat. 15. — Proclus. — Simplicius &c. ainſi que beaucoup d'autres Auteurs tant Chrétiens que Payens.

(4) V. Diogen. Laërt. in Anaxagor. — Suidas in Anaxagor. — Plutarch. in vitâ Pericl.

l'air ; ces Philoſophes croyoient que tout étoit produit par la raréfaction & la condenſation de ces élémens dans lesquels tout étoit enſuite forcé de ſe réſoudre. Mais tous deux ont voulu indiquer que les molécules de la matiere ſont extrêmement ſubtiles & ſont, comme l'air & l'eau, dans un mouvement continuel. C'eſt de ce mouvement & de l'immenſité de l'univers que tous les Philoſophes s'étoient ſervi, comme on vient de le dire, pour rendre raiſon de tous les phénomenes de la nature, juſqu'à ce qu'Anaxagore vint y joindre l'Eſprit ou l'Intelligence motrice qui régloit ou ordonnoit les mouvemens de l'univers.

§. 4. On ſeroit tenté de croire qu'un homme, qui avoit ſi bien mérité des Grecs, a dû recevoir des applaudiſſemens proportionnés à l'importance de ſa découverte ; mais ſoit qu'il excitât l'envie des autres Philoſophes, ſoit qu'ils deſiraſſent qu'il n'exiſtât point d'Eſprit, ſoit qu'Anaxagore ne fût pas en état de répondre à leurs opjections d'une maniere ſatisfaiſante, il eſt certain qu'il eut le malheur d'être peu eſtimé de ſon vivant & il fut maltraité par tous les partis qui ſont venus depuis ; à quoi je ne puis voir d'autre

cauſe ſinon par ce qu'il n'étoit pas en tous points d'accord avec leurs opinions. Quelques-uns diſent qu'il n'étoit point au fait de la Philoſophie corpuſculaire ; mais qu'il avoit adopté l'idée d'un eſprit ou d'une intelligence motrice, dont il n'étoit point lui-même l'inventeur, pour s'épargner l'embarras d'étudier la nature & ſon énergie. Pour confirmer ce qu'ils avancent, ils nous diſent qu'Anaxagore étoit très-ignorant dans la Phyſique ; qu'il prétendoit que le ſoleil n'étoit guere plus grand que le Péloponèſe, que la Terre étoit platte & qu'elle n'étoit point ſphérique, que le Firmament étoit de pierres ; que leur mouvement rapide de rotation empêchoit de tomber ; que dans la génération les mâles venoient du côté droit de la mere & les femelles du côté gauche ; que la neige étoit noire ; que les particules dont tous les corps tels que l'or, le ſang, les os, le lait ſont compoſés, exiſtoient de toute éternité ; mais qu'elles ne conſtituoient du ſang, de l'or, du lait, du noir ou du verd que lorſque le hazard venoit à en rapprocher une quantité ſuffiſante dans un corps pour y ſurpaſſer les particules d'un autre genre, opinion que les Grecs ont déſignée

ſous le nom d'*Homéomérie* (*). D'ailleurs Anaxagore ſembloit ridicule à ſes concitoyens, parcequ'il abandonnoit ſes terres à la diſcrétion de ſes moutons, pour ſe livrer à l'étude de l'Aſtronomie, dans laquelle ſes idées ſur le Soleil & ſur la voute de pierres du Firmament prouvent qu'il n'étoit pas fort avancé. On le blâmoit de négliger ce qui étoit utile & néceſſaire à la vie pour s'occuper uniquement de ſpéculations abſtraites qui ſont totalement inutiles & douteuſes. On diſoit que s'il manquoit de pain dans ſa vieilleſſe il le méritoit bien, vû que ſans les ſecours de Périclès, qui avoit été ſon diſciple, il ſeroit mort de faim. Ceux qui admettoient un être intelligent & divin regardoient Anaxagore comme un Philoſophe amphibie qui allioit leurs opinions avec celles de la Secte Ionique, & ſe fâchoient de ce qu'il ne faiſoit point uſage en toute occaſion de ſon *Intelligence* ou *Eſprit* ordonnateur. En effet il n'y avoit point recours (†) toutes les fois

(*) Voyez une curieuſe & ſavante expoſition du ſyſtême des homéomérie dans Lucrece Liv. 1. vers. 830. & ſeqq. Voyez auſſi Bayle Diction. crit. voce *Anaxagoras*.

(†) Auſſi Ariſtote dit-il de lui : Anaxagoras

qu'il pouvoit s'en paſſer ; alors il expliquoit tous les phénoménes de la nature par l'action & la réaction réciproques des corps. Platon dans ſon *Phœdon* fait parler Socrate qui blâme Anaxagore par ce côté & qui montre du mépris pour ſes ouvrages. Par la même raiſon pluſieurs Peres de l'Egliſe ne l'ont point regardé comme orthodoxe, quoiqu'il joignît un *Eſprit* à la matiere. S. Irénée dans ſon ſecond livre *contre les héréſies* non ſeulement l'appelle impie, mais encore l'accuſe formellement d'Athéiſme, & dit que d'autres l'en taxoient pareillement. Clément d'Alexandrie fait ſur lui des plaiſanteries fort vives que je traduis ici mot à mot ; „ Anaxagore, *dit-il*, fut le premier qui joignit un *Eſprit* à la nature „ des choſes ; mais il n'a point eu des „ idées convenables de la cauſe efficien„ te; il parle de tourbillons dépourvus „ d'intelligence, & ſuppoſe en même „ tems une abſence d'intelligence & une

tanquam machinâ utitur intellectu ad mundi generationem, & cùm dubitat propter quam cauſam néceſſario eſt, tunc eum attrahit. In cæteris verò, magis cætera omnia, quàm intellectum, cauſam eorum quæ fiunt, ponit. Métaphyſic. Lib. I. cap. 4.

„ inaction dans l'intelligence " (4). Ariſtote compare Anaxagore à un Poëte tragique qui tire d'affaire ſon héros à l'aide d'un miracle lorſqu'il ne peut le ſauver par des voies naturelles. En effet, il dit qu'*Anaxagore ſe ſert de l'intelligence comme d'un inſtrument dans la formation du monde & n'en fait uſage que lorſqu'il eſt incertain de la cauſe par laquelle il exiſte néceſſairement*; *dans d'autres occaſions il aime mieux aſſigner aux phénomenes toute autre cauſe que l'eſprit* (5). Il y eut néanmoins chez les Anciens & les Modernes des gens qui ont eu des idées plus favorables d'Anaxagore, & le ſavant Docteur Burnet dans ſon *Archéologie* (6) trouve que le ſurnom de *l'Eſprit* qui lui avoit été donné étoit bien plus honorable que les ſurnoms d'Afriquain ou d'Aſiatique donnés à des Généraux Romains. Anaxagore lui-même étoit aſſez épris de ſon propre mérite ; car ayant été exilé, ſoit comme Athée, pour avoir refuſé de regarder les Planetes comme des Dieux, ſoit comme traître pour avoir conſpiré

(4) Stromat. lib. II. pag. 364.

(5) V. Ariſtot. Métaph. lib. I. cap. 4. J'ai cité ci-deſſus le paſſage d'Ariſtote en latin.

(6) Liv. I. chap. 10.

avec Périclès, & étant enſuite revenu de ſon exil, quelqu'un lui dit qu'il avoit eu le malheur d'être privé des Athéniens; à quoi il répondit ſur le champ, *ce n'eſt pas moi qui ai été privé d'eux, mais ce ſont eux qui ont été privés de moi* (7).

§. 5. Phérécide de l'Iſle de Syros, comme Cicéron & d'autres nous l'apprennent, fut le premier parmi les Philoſophes Grecs, qui enſeigna par écrit la doctrine de l'Immortalité de l'Ame humaine (8). Cependant Thalès paſſe pour avoir enſeigné la même opinion; mais il ne publia rien (9); & Maxime de Tyr dans ſa XXVIII. Diſſertation aſſûre avec Cicéron *que Pythagore le Samien, qui étoit diſciple de Phérécide, fut le premier parmi les Grecs qui oſa ſoutenir ouvertement qu'il n'y avoit que le corps qui mourût, tandis que l'ame étoit immortelle, n'étant ſujette ni à la vieilleſſe ni à la corruption, & qu'elle exiſtoit avant que de ſe joindre au corps.* Cela vous prouve que cette opinion eſt ſi neuve que l'on trouvoit

(7) Diogen. Laërt. in Anaxagor.

(8) Credo equidem etiam alios; ſed (quod litteris extet) Pherecydes Syrus primùm dixit animos hominum eſſe ſempiternos. Hanc opinionem diſcipulus ejus Pythagoras maximè confirmavit. *Tuſculan. quæſt. lib.* 1. *cap.*

(9) *V. Diogen. Laërt.* in Thalete. ſegm.

Je ne parle point ici des Poëtes tels qu'Orphée, Homere, ou les plus anciens d'entre eux, qui tous ont viſiblement emprunté leurs fictions des Egyptiens, comme on peut s'en convaincre en liſant le premier livre de Diodore de Sicile Anaxagore avoit pu apprendre ſa doctrine des Mages, vû qu'il avoit vingt ans dans le tems de l'expédition de Xerxès, & ſuivant le rapport de Denis de Phalere, ce fut à cet âge qu'il commença à enſeigner la Philoſophie dans Athenes (13). Il avoit écouté les leçons d'Anaximene, comme nous l'atteſtent Théodoret & Ammien-Marcellin; il avoit auſſi voyagé en Egypte; (14) ce qui nous fait voir clairement les ſources où il avoit puiſé ſes notions ſur l'*Eſprit* ordonnateur ou l'*Intelligence*. Les Grecs avoient appris un grand nombre de dogmes des Mages; c'eſt-là ce qui fit naître à beaucoup de Savans l'idée d'aller dans leur

hiſt. nat. lib. 36. & lib. 25. — Diogen. Laërt. in Pythagor. —— Iſocrat. in laude Buſiridis, &c. &c. Clem. Alex. Theodoret. in ſermo. contr. Græcos.

(13) V. Diogen. Laërt. in Anaxagor. ſegm.

(14) V. Theodoret de Græc. affect. Serm. 2. — Idem Meliteníor. proœm. in Aſtronom. —— Ammian. Marcell. lib. 22. cap.

pays pour ſe perfectionner dans les ſciences.

§. 7. Mais tout cela ne nous apprend point encore quels ont été les premiers inventeurs de la doctrine des Eſprits chez les Prêtres Egyptiens, chez les Mages Chaldéens, chez les Brachmanes Indiens & chez les autres Payens. Pauſanias décide formellement la queſtion en faveur des Indiens & des Mages; „ *car*, dit-il, „ (15) je ſçai que les Chaldéens & les „ Indiens ſont les premiers qui aient a„ vancé que l'ame humaine eſt immortel„ le, opinion qu'ils ont perſuadée aux „ Grecs, & ſur-tout à Platon fils d'Aris„ ton ". Pluſieurs autres Ecrivains Grecs & d'après eux les Romains ont cru comme Pauſanias que les Chaldéens étoient du moins les inventeurs de l'Aſtrologie, ſinon de l'Immortalité de l'Ame; mais je pourrois, s'il en étoit beſoin, produire une foule de témoins qui atteſtent que les Chaldéens, dont les Brachmanes étoient les diſciples (16), tenoient toute leur

(15) Enim vero primos omnium Chaldæos, & Indorum Magos memoriæ prodidiſſe novi, eſſe hominum animos immortales. Aſſenſi deinde ſunt eis tum alii Græcorum, tum Ariſtonis filius Plato. Pauſan. in Meſſenic. lib. 4. pag. 329. édit. Baſil. 1557.

(16) V. Diogen. Laërt. in proœmio hiſt. philoſoph.

ſcience & leur religion, & par conſéquent la doctrine de l'Immortalité de l'Ame, auſſi bien que l'Aſtrologie elle-même, des Egyptiens. Je pourrois faire voir que Macrobe n'a rien dit de trop quand il a nommé l'Egypte *la mere des ſciences*, & ſes habitans, *les peres des Arts & de la Philoſophie, les premiers des hommes qui oſerent meſurer les Cieux, & les ſeuls qui fuſſent verſés dans les choſes divines.* Ce qui ſignifie qu'ils étoient les plus grands Théologiens de l'univers (17): mais une pareille recherche n'eſt point ici néceſſaire, il faut ſe borner à notre ſujet.

§. 8. Ceux qui ont attribué aux Chaldéens l'invention de la religion, n'ont point eu d'autre raiſon de le dire que par ce qu'ils s'étoient rendus fameux par l'Aſtrologie qu'ils apprirent aux Grecs, & par le bruit que firent leurs notions ſur les Eſprits & les Démons, leur hiérarchie des Anges, la conflagration généra-

(17) Dies quidem hic intercalaris, antequam quintus annus incipiat inſerendus, cum Ægypti matris artium ratione conſentit. *Macrob. Saturnal. lib. I. cap.* 15. Plato Ægyptios, omnium philoſophiæ diſciplinarum parentes, ſecutus eſt. *Somnium Scip. lib. I. cap.* 10. quos conſtat primos omnium cœlum ſcrutari & metiri auſos. *ibidem cap.* 21. Imitatus Ægyptios ſolos divinarum rerum omnium conſcios.

le du monde, & d'autres opinions pareilles. Mais cette aſſertion eſt renverſée par pluſieurs autorités plus anciennes & plus nombreuſes. Hérodote, le pere de l'hiſtoire, dit *que les Egyptiens furent les premiers qui inſtituerent des aſſemblées, des cérémonies pompeuſes, des proceſſions en l'honneur des Dieux, & que ce fut d'eux que les Grecs les apprirent*; il en donne pour preuve *que ces choſes étoient en uſage parmi les Egyptiens de tems immémorial, tandis que les Grecs ne les pratiquoient que depuis peu de tems.*

Tout le monde convient que les Athéniens tenoient une grande partie de leur culte de Cécrops leur premier Roi, qui étoit un Egyptien. Ils tenoient encore pluſieurs uſages de Danaüs & de ſes filles qui étoient du même pays; les myſteres d'Eleuſis & de Samothrace n'étoient que des imitations de ceux d'Iſis & d'Oſiris. A l'égard de l'Aſtrologie, Hérodote (18) prétend que, „ les Egyptiens imagine-„ rent les premiers de conſacrer des mois „ & des jours à chaque Divinité, & que „ d'après le jour auquel un homme étoit „ né ils décidoient quel devoit être ſon „ ſort, comment il devoit vivre & quel

(18) *V. Herodot. lib. II. cap.*

„ devoit être ſon genre de mort ; & que „ ceux d'entre les Grecs qui ſe livrerent „ à la Poëſie firent uſage de leurs idées ". Cela eſt encore confirmé par Dion Caſſius (19), qui dit que la diſpoſition des „ jours ſuivant les ſept Planetes étoit „ une invention des Egyptiens, qui ne „ fut communiquée aux autres Peuples „ que fort tard, & qu'elle étoit totale„ ment inconnue des anciens Grecs. Hé„ rodote nous apprend encore que les „ Egyptiens furent les premiers qui dis„ tinguerent par des ſurnoms les douze „ grands Dieux que les Grecs ont em„ pruntés d'eux, & qu'ils furent pareille„ ment les premiers qui dreſſerent des „ Autels, des Statues, des Chapelles aux „ Dieux & qui ſculpterent des animaux „ en pierre (20). Ce ſentiment eſt confirmé par Lucien dont voici les propres paroles. „ On prétend que les Egyp„ tiens furent les premiers qui eurent la „ connoiſſance des Dieux, qui bâtirent „ des Temples, & des Chapelles, & qui „ établirent des aſſemblées ; ils furent en„ core les premiers qui entendirent les „ noms ou les mots ſacrés, & qui enſei„ gnerent le langage ſacré ; mais peu

(19) V. Dio Caſſ. hiſt. lib. 37.
(20) V. Hérodot. lib. II. cap.

„ après les Aſſyriens apprirent des Egyp-
„ tiens la doctrine des Dieux ; alors ils
„ bâtirent comme eux des temples & des
„ chapelles ou niches où ils placerent des
„ images & des ſtatues ; cependant dans
„ les anciens tems les temples des Egyp-
„ tiens n'avoient point de ſtatues (21).
Voilà des paſſages qui ſont déciſifs con-
tre les Aſſyriens & les Grecs. Mais vo-
yons ce que Diodore de Sicile nous dira
des Mages en particulier. „ Les Egyp-
„ tiens, *dit-il*, aſſurent que pluſieurs co-
„ lonies ſont ſorties de leur pays pour ſe
„ répandre dans le monde. Belus, qui
„ paſſe pour le fils de Neptune & de Li-
„ bye, conduiſit une colonie dans le pays
„ de Babylone, & ayant fixé ſon ſéjour
„ ſur les bords de l'Euphrate, ſuivant la
„ maniere des Egyptiens il inſtitua des
„ Prêtres, qu'il exempta de toutes les
„ charges publiques. Ceux-ci ſont appel-
„ lés *Chaldéens* par les Babyloniens, ils
„ obſervent les aſtres à l'exemple des Prê-
„ tres, des Philoſophes & des Aſtrolo-
„ gues d'Egypte". (22) Cela eſt enco-
re appuyé par Pauſanias qui dit *que Belus*

(21) V. Lucian de Deâ Syriâ. princip. pag. 656, 657. tom. 2. Edit. varior.

(22) *V. Diodor. Sicul. lib. I. Sect.*

le Babylonien reçut ſon nom d'un autre Bélus Egyptien, qui étoit fils de Libye (23). Diodore de Sicile répete encore ailleurs „ *que les* Egyptiens aſſuroient que les „ Chaldéens de Babylone deſcendoient „ d'eux; & qu'ils avoient appris de leurs „ Prêtres l'Aſtrologie qui leur avoit acquis tant de réputation (24).

Je ne vous fatiguerai point d'un plus grand nombre de preuves. Il eſt certain que les Egyptiens ne manquerent pas d'occaſions pour répandre leur doctrine en Aſie auſſi bien qu'en Afrique, ſur-tout avant la fondation de la Monarchie Aſſyrienne, par les conquêtes de Séſoſtris & de ſes ſucceſſeurs, qui pénétrerent juſqu'aux Indes & allerent plus avant qu'Alexandre le Grand ne fit pluſieurs ſiecles après. Séſoſtris fut auſſi dans la Thrace & dans quelques parties de l'Europe. Necepſos, autre Roi d'Egypte, paſſe pour avoir enſeigné des rites myſtérieux aux Mages; pour lors les Princes ne dédaignoient point les ſciences (25). En effet

(23) V. Pauſanias Meſſeniac. ſive lib. 4.
(24) V. Diodor. Sicul. lib. I. Sect.
(25) V. Quique magos docuit myſteria vana *Necepſos.*

Auſon. Epiſt. 19.

» ſet Porphyre nous dit que la race des
» Mages étoit ſi reſpectée chez les
» Perſes que Darius fils de Hyſtaſ-
» pe voulut que l'on gravât ſur ſon tom-
» beau qu'il avoit été le chef des Ma-
» ges (26).

Je ſçai que les Juifs & une foule de Chrétiens prétendent que les Egyptiens reçurent toutes leurs ſciences d'Abraham qui étoit Chaldéen de nation & non de profeſſion; c'eſt-à-dire d'un étranger qui ne vécut que deux ans chez eux. Cependant la Géneſe ne fait pas mention de ſon grand ſavoir, & s'il eût eu des connoiſſances ſi merveilleuſes dans l'Aſtronomie ou dans toute autre ſcience, pourquoi ne prit-il pas la même peine pour les enſeigner à ſes compatriotes qu'aux Egyptiens? en effet les Hébreux ſes deſcendans furent le peuple le plus ignorant des Orientaux, au point que dans les actes des Apôtres il eſt dit de Moyſe non qu'il étoit verſé dans les ſciences d'Abraham, mais qu'il avoit été élevé & inſtruit dans les ſciences des Egyptiens. Le Pentateuque lui-même fait mention de leur religion & de leurs ſciences qui étoient antérieures de beaucoup à la loi de Moyſe;

(26) V. Porphyr. de abſtinent. animal. lib. 4. ſect.

ce qui prouve inconteſtablement l'antiquité de cette nation.

§. 9. Après avoir ainſi rendu juſtice aux Egyptiens, & après avoir prouvé que ce ſont eux qui ont enſeigné la religion & les ſciences aux Chaldéens & à tous les peuples de l'Orient ainſi qu'aux Grecs, je vais actuellement faire voir que ces mêmes Egyptiens furent parmi les Payens les premiers qui enſeignerent le dogme de l'Immortalité de l'Ame, ainſi que les doctrines qui en dépendent; telles que celles du Paradis, de l'Enfer, des Séjours intermédiaires, des Spectres, des Viſions, de la Magie, de la Nécromancie, des différentes eſpeces de Divinations. Hérodote, qui vécut longtems dans leur pays, qui avoit converſé familiérement avec leurs Prêtres, qui diſtingue avec ſoin ce qu'il a vû & examiné par lui-même de ce qu'il n'avoit qu'entendu dire, & de ce qui étoit fondé ſur des bruits populaires, qui eut occaſion de faire des recherches exactes dans leurs antiquités & leurs opinions s'exprime là-deſſus de la façon la plus poſitive. „ Les „ Egyptiens, *dit-il*, ont été les premiers „ qui aient ſoutenu que l'ame de l'homme eſt immortelle, qu'après la mort „ du corps elle paſſe dans quelqu'animal

„ qui vient de naître, & que quand elle
„ a parcouru ſucceſſivement toutes les
„ eſpeces d'animaux de la terre, de l'air
„ & des eaux, elle rentre de nouveau
„ dans le corps d'un homme qui vient de
„ naître; cette révolution ſe fait dans l'eſ-
„ pace de trois mille ans. Quelques
„ Grecs ont fait uſage de cette doctrine,
„ qu'ils ont donnée comme de leur pro-
„ pre invention, les uns plutôt, les autres
„ plus tard; mais quoique leurs noms me
„ ſoient très-bien connus je m'abſtiens
„ de les écrire". (27). Diodore de Sicile y ſupplée & nous apprend qui étoient ces Grecs: c'étoit Orphée, Muſée, Mélampe, Dédale, Homere, Licurgue, Solon, Platon, Pythagore, Eudoxe, Démocrite, Ænopis, auxquels quelques-uns en joignent d'autres. (28) Mais, ſans faire mention des autres, nous voyons que c'eſt chez les Egyptiens que Pythagore avoit puiſé ſa doctrine de la *Métempſycoſe* ou transmigration des ames, dont j'aurai occaſion de parler encore avant de finir ce que j'ai à dire ſur cette matiere. Il en fut de même de beaucoup d'autres dogmes; cependant, comme je

(27) V. Herodot. lib. II. cap.
(28) *V. Diodor. Sic. lib.* I. ſect.

l'ai déjà fait entendre, les Grecs ayant appris des Mages la plus grande partie de ce qu'ils ſavoient en Aſtronomie & en Aſtrologie, les prirent pour les inventeurs de ces Sciences. En effet leurs colonies en Aſie & dans les Iſles Ioniennes les mettoient à portée de converſer avec les Mages bien plus aiſément qu'avec les Egyptiens, qu'ils connurent très-peu juſqu'à ce que leur pays eût été conquis par les Perſes & juſqu'au tems d'Alexandre le Grand; ce ne fut qu'alors qu'ils y voyagerent en grand nombre.

§. 10. Les Getes tenoient le dogme de l'Immortalité de l'Ame de Zamolxis leur compatriote qui avoit été l'eſclave & le diſciple de Pythagore, & qui trouva le moyen de devenir non ſeulement le Légiſlateur des Scythes, à qui il porta la doctrine de la vie future; mais encore qui par ſes bienfaits excita tellement leur reconnoiſſance & leur reſpect qu'après ſa mort ils lui rendirent un culte comme à un Dieu (29). L'idée d'échanger la vie préſente pour une meilleure les rendoit intrépides dans les combats & leur faiſoit

(29) V. Herodot. lib. IV. — Strabo. lib. 16. — Mnaſeas & Hellanicus in etymologico magno. — Porphyr. in vita Pythagor. — Diogen. Laërt. *in Pythagorâ.* ſegm.

braver les dangers les plus grands; ils étoient durant la mêlée encouragés par leurs Poëtes, qui, de même que les *Bardes* des Gaulois, éterniſoient la mémoire des Guerriers qui périſſoient à la guerre (30).

Les Druides des Gaulois dont étoient deſcendus ceux de la Grande-Bretagne, qui admettoient la même doctrine que les Getes, & qui enſeignoient la métempſycoſe, (31) avoient emprunté leurs lettres des Grecs & probablement leur philoſophie, comme Jules Céſar le dit en termes exprès (32). Cela pouvoit s'être fait à l'aide de Marſeille, colonie très-ancienne des Grecs, fameuſe par ſes arts & ſes connoiſſances. D'ailleurs ils pouvoient avoir eu quelque communication avec les habitans de la grande Grece, qui faiſoit partie de l'Italie, ainſi qu'avec les Germains, qui de même que les Gaulois étoient ſouvent compris ſous le nom de Celtes, & qui pouvoient avoir reçu de

(30) V. Pomponius Mela lib. II. cap. 2.

(31) Cæſar de Bello Gallico lib. VI. Pompon. Mela lib. III. cap. 2. — Ammian. Marcell. lib. 15 cap.

(32) Cum in reliquis ferè rebus, publicis privatisque rationibus, Græcis litteris utantur. *lib. VI. de Bello Gallico.* cap. 13.

proche en proche la doctrine de Zamolxis. De quelque maniere que les Gaulois eussent reçu cette doctrine, voici ce que Lucain dit de ces peuples. „ Les peuples „ du Nord ſont heureux dans leur erreur; „ la crainte de la mort ne fait aucune im„ preſſion ſur eux; de-là vient l'ardeur „ avec laquelle ils s'expoſent dans les „ combats; leurs ames hautaines leur „ font braver la mort & ils regardent „ comme une lâcheté d'épargner une vie „ dont ils jouiront encore par la ſui„ te" (33).

§. II. Quoique j'aye ſuivi cette opinion juſques dans ſa ſource; cependant, Madame, votre queſtion n'eſt point encore réſolue; il faut que je vous explique comment les Egyptiens, ſans le ſecours de la révélation divine, ont pu enfanter ce ſyſtême. Je répons que leurs cérémonies funebres, leur méthode pour transmettre la mémoire des hommes qui s'étoient diſtingués par leur mérite, parois-

(33) — Certè populi, quos deſpicit Arctos
Felices errore ſuo, quos ille timorum
Maximus haud urget lethi metus, inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces,
Mortis, & ignavum redituræ parcere vitæ.
Lucanus, Pharſal. Lib. I. vers.

ſent avoir donné lieu à cette opinion. Vous ſçavez qu'ils étoient dans l'uſage d'embaumer les corps des morts, qu'ils dépoſoient dans des grottes ſouterraines, où ils ſe conſervoient entiers pendant des milliers d'années; de ſorte que même avant que l'on eût inventé l'idée de la ſéparation de l'ame du corps ou de ſon immortalité, on diſoit dans le langage ordinaire qu'un tel homme étoit ſous terre, qu'il avoit été tranſporté de l'autre côté de la riviere d'Achéruſe par *Charon*; c'étoit le nom du Nautonnier chargé de cette fonction publique; qu'il repoſoit dans les Champs Elyſiens, qui étoient le lieu de la ſépulture des habitans de Memphis.

Une maniere que les Egyptiens avoient de perpétuer les événemens conſiſtoit à donner aux conſtellations les noms des perſonnes & des choſes mémorables; ces monumens étoient en effet les plus propres à en éterniſer le ſouvenir, vû qu'ils ſont à l'abri de la violence des hommes, des animaux & des injures du tems. Cette coutume paſſa des Egyptiens à d'autres nations qui donnerent pareillement & dans la même vue de nouveaux noms aux aſtres. C'eſt ainſi que dans les commencemens on montroit dans le ciel Iſis, Oſiris, *Anubis*, *Tauth*, & l'on expliquoit

leur hiſtoire; on diſoit que Suphis, Séthos, Phanès, & Moſès étoient ſous terre: le vulgaire, toujours dépourvu de réflexion, entendant les Savans parler continuellement de quelques perſonnages réſidans dans les étoiles, ſe perſuada qu'ils y faiſoient réellement leur ſéjour, & que les autres demeuroient ſous la terre; parceque, comme dit Cicéron, *les corps morts tombant à terre & étant couverts de terre, on croyoit que les morts paſſoient là le reſte de leur vie* (34). Il remarque que cette croyance donna lieu à un grand nombre d'erreurs, & ſur-tout à toutes les fables effrayantes des Enfers.

§. 12. Je parlerai dans une autre occaſion plus au long de la vie de ceux qu'on croyoit placés dans les aſtres; ce ſera dans la diſſertation que je vous ai promiſe ſur l'origine de l'idolâtrie. Quant à préſent je vais continuer à examiner les cérémonies funebres qui ont donné lieu à tant d'opinions relatives à un état futur en Egypte, dans pluſieurs contrées de l'Aſie, en Europe & particuliérement dans la Grece. Diodore de Sicile dans le premier livre de ſa Bibliothéque, qui eſt un

(34) In terram cadentibus corporibus, hiſce humo tectis, ſub terrâ cenſebant reliquam vitam agi mortuorum. Tuſculan. quæſt. lib. I. cap.

ouvrage très-précieux, rapporte au long les cérémonies pratiquées dans les funérailles des Egyptiens ; il nous apprend qu'ils avoient le ſecret d'embaumer les corps ſi parfaitement qu'au bout de pluſieurs ſiecles on y trouvoit les mêmes traits; après quoi il continue en ces termes. „ Les parens du mort qui doit être „ enterré avertiſſent les Juges, auſſi bien „ que la famille & les amis, du jour de ſes „ funérailles ; après avoir donné ſon nom „ ils certifient qu'il ſera tranſporté dans „ tel tems au-delà du Lac. Pour lors il „ s'aſſemble plus de quarante Juges qui „ prennent ſéance en demi-cercle dans un „ lieu préparé ſur le bord du Lac ; pendant „ ce tems la barque eſt conduite vers cet „ endroit par un Nautonnier que les E- „ gyptiens nomment *Charon* dans leur lan- „ gue. Voilà, ſelon eux, ſurquoi Or- „ phée, qui avoit vu cet uſage lorsqu'il „ voyageoit parmi eux, avoit compoſé „ ſa fable des Enfers, qui eſt en partie „ fondée ſur ce qu'il avoit vu réellement „ & en partie ſur des inventions de ſon „ propre cerveau " (35).

Diodore continue enſuite à raconter que chacun étoit en droit d'accuſer le

(35) V. Diodor. Sicul. Biblioth. lib. I. ſect.

„ les fictions des Enfers". Un peu plus bas il nous aſſure comme témoin oculaire que „ la prairie que l'on feignoit être la „ demeure des morts étoit un lieu placé „ près du Lac d'Achéruſe à peu de diſ- „ tance de Memphis, dont les environs „ étoient remplis de prairies charmantes „ & de bocages plantés de Lotos & de „ Calamus ; & ce n'eſt point impropre- „ ment que ces lieux paſſoient pour être „ le ſéjour des morts, vû que c'étoit là „ que ſe trouvoient les plus belles ſépul- „ tures des Egyptiens, dont les cadavres „ tranſportés au delà de la riviere & du „ Lac Achéruſe étoient placés dans des „ grottes ou niches deſtinées à cet uſa- „ ge. Les autres fictions des Grecs ſur „ l'Enfer s'accordent encore avec ce qui „ ſe pratique en Egypte jusqu'à ce jour ; „ car la barque deſtinée à tranſporter les „ corps eſt appellée *Baris*, & l'on don- „ ne une piece de monnoie de la valeur „ d'une obole pour le paſſage au Nauton- „ nier, que l'on nomme *Charon* dans la „ langue du pays. On dit auſſi que près „ de ces lieux eſt le temple de la téné- „ breuſe *Hécate*, & qu'on y voit les por- „ tes du *Cocyte* & du *Léthé*, fermées par „ des verroux d'airain. On y trouve „ encore les portes de la Vérité près des-

» quelles eſt la ſtatue de la juſtice, qui » eſt ſans tête. On voit beaucoup d'au» tres choſes parmi les Egyptiens qui ont » donné lieu à nos fables, elles ſont dé» ſignées par les mêmes noms, & l'on y » obſerve les mêmes uſages " (36).

Voilà une façon toute naturelle de rendre compte de l'origine des fictions poëtiques ſur les Champs Elyſiens, ſur *Charon*, ſur la piéce de monnoie, ſur les différentes demeures des ames ſéparées des corps & ſur les portes des Enfers. Toutes les autres origines ſont fauſſes ou du moins évidemment abſurdes & incertaines. Tout l'ouvrage de Diodore de Sicile mérite d'être lu, mais j'en ai tiré ce qui avoit rapport à mon ſujet.

§. 13. Je crois, Madame, vous avoir montré la maniere dont l'opinion de l'Immortalité de l'Ame & les conſéquences qu'on en a tirées, ſont paſſées des Egyptiens aux Grecs, qui les ont répandues dans leurs colonies d'Europe & d'Aſie, & qui les ont communiquées aux Romains dont la religion & les loix venoient des Grecs. Je vous ai fait voir les progrès de ce dogme chez les Scythes, les Germains, les Gaulois & les Britons. J'ai

(36) *Diodor. ibidem.*

encore montré que d'Egypte où il avoit été enfanté, ce dogme étoit passé aux Chaldéens & aux Indiens qui l'ont répandu chez tous les peuples Orientaux. Il n'est point surprenant que cette doctrine ait été reçue avec un empressement universel, quoiqu'elle ne fût pas fondée pour les Payens sur des motifs aussi réels que pour nous. En effet elle flattoit les hommes de l'espoir d'obtenir ce qu'ils desirent le plus fortement, c'est-à-dire de continuer à exister au delà même du trépas. En effet il est peu d'hommes qui puissent supporter l'idée de cesser d'exister quelque part; la plupart même préferent une existence malheureuse à la non-existence.

Tel étoit le fondement du dogme de l'Immortalité de l'Ame chez les peuples qui n'étoient point éclairées des lumieres de la révélation. Les peres adopterent cette doctrine, ils l'enseignerent à leurs enfans, elle fit partie de l'éducation de tous les hommes, comme il arrive à toutes les opinions qui sont universellement reçues; ainsi les Savans eux-mêmes la crurent avant d'avoir des motifs pour la croire. Il est vrai que le vulgaire, qui n'est point dans l'usage de réfléchir, reçut cette doctrine, comme il fait encore aujourd'hui, sur parole & en s'en rapportant à

l'autorité ; mais il n'en fut pas de même des Philoſophes qui imaginerent un grand nombre d'argumens pour prouver l'exiſtence ſéparée des ames & leur éternelle durée. Ils comprirent que leurs propres penſées ou que leurs idées étoient immatérielles & n'avoient rien de commun avec l'étendue. Ils découvrirent de la liberté dans leurs volontés, & des mouvemens ſpontanés au dedans de leurs propres corps ; ils virent un conflit continuel entre leurs paſſions & leur raiſon ; ils firent un grand fond ſur leurs rêves, & ils crurent quelquefois éveillés qu'ils avoient eu des préſages des dangers qui les menaçoient. Ils s'apperçurent que les hommes avoient une ſoif inextinguible pour la ſcience, des idées confuſes de l'avenir, & deſiroient une félicité qui n'eût jamais de fin ; ils conclurent que toutes ces choſes procédoient néceſſairement d'un être diſtingué du corps, qui ſe mouvoit de lui-même & qui par-conſéquent devoit être immortel, vû que chaque molécule de matiere eſt mûe par quelque cauſe extérieure, & que ce qui ſe meut de ſoi-même ne peut jamais perdre la faculté de ſe mouvoir.

Le dogme de l'Immortalité de l'Ame fut pareillement ſoutenu chez les Payens

par des Légiſlateurs, dont pluſieurs ne le croyoient point eux-mêmes; mais ayant remarqué qu'il y avoit des hommes vertueux naturellement ou par tempérament, tandis que d'autres ne pouvoient être rendus tels que par le moyen des récompenſes & des châtimens, ils adoptèrent cette opinion comme propre à influer ſur les hommes dans toutes les circonſtances, & ils leur perſuaderent que les méchans étoient aſſurés d'être punis de leurs crimes dans une autre vie, quand même ils auroient trouvé le ſecret d'échapper dans celle-ci à la rigueur des loix; & que les bons y recevroient pareillement la récompenſe que ſouvent en ce monde on refuſe à la vertu.

D'autres ont cru que cette opinion étoit plutôt fondée ſur la raiſon que ſur des vues politiques, & ils ſe ſont efforcés de prouver que cette doctrine étoit vraie, parcequ'elle étoit conforme à la bonté & à la juſtice du plus ſage des êtres. Il y eut de grandes diſputes au ſujet de la préexiſtence de l'ame, de ſon eſſence, de ſa durée, de ſa jonction avec le corps & de ſa ſéparation d'avec lui; on écrivit là-deſſus un grand nombre d'hypotheſes ingénieuſes & ſubtiles; mais un plus grand nombre encore qui furent abſurdes, ex-

extravagantes & impoſſibles. Les philoſophes modernes n'ont pas mieux réuſſi ſur ce point que ceux de l'antiquité; à peine s'en trouve-t-il deux qui ſoient du même avis là-deſſus; cependant il me paroît que les modernes n'ont pas le même droit que les anciens d'examiner cette matiere; ils devroient humblement ſe ſoumettre à l'autorité de notre Sauveur Jéſus-Chriſt, qui eſt venu nous manifeſter l'immortalité & la vie.

§. 14. Il n'eſt pas ſurprenant qu'une opinion qui n'étoit pas mieux fondée que celle de l'Immortalité de l'Ame ne l'étoit chez les Payens, parût douteuſe ou même entiérement abſurde à beaucoup d'entre eux. Des Sectes entieres, & entre autres celle des Epicuriens, rejetterent ce (*)

(*) Voyez Lucrece *de rerum naturâ*. Lib. 3. vers. 418. & ſeqq. Il y prouve par trente argumens la plupart très-ſolides, que l'ame meurt avec le corps; & cette doctrine ſi vraie, ſi conforme à la ſaine raiſon, en un mot ſi utile aux hommes (car la vérité ne peut jamais nuire) ne ſauroit leur être enſeignée de trop bonne heure. Toutes les idées religieuſes, même les plus conſacrées chez toutes les nations policées, ſont incompatibles avec une bonne morale & une légiſlation ſagement inſtituée, & les Théologiens ignorans ou de mauvaiſe foi qui font tant d'efforts pour prouver l'immortalité de l'ame, la liberté de l'homme, la néceſſité *d'un culte extérieur* ou intérieur, la vérité

ſyſtême; dans d'autres Sectes on détruiſoit totalement l'exiſtence ſéparée de l'ame après la mort en ſuppoſant qu'elle ſe réuniſſoit à l'ame du monde, par qui elle étoit abſorbée. Mais dans toutes les Sectes il ſe trouva toujours des hommes qui nierent l'immortalité de l'ame, quoique dans leurs écrits ils s'accommodaſſent au langage & à la croyance du peuple. En effet nous trouvons que la plupart des Philoſophes avoient deux ſortes de doctrines, l'une intérieure & cachée, & l'autre extérieure ou publique; la derniere étoit deſtinée à tout le monde indiſtinctement, tandis que la premiere n'étoit communiquée qu'aux amis avec précaution ou à des perſonnes capables de la recevoir & qui ne pouvoient pas en faire un mauvais uſage. Pythagore lui-même ne croyoit point à la Métempſycoſe ou transmigration des ames qui le rendit ſi fameux à la poſtérité. Suivant la doc-

de la révélation & l'exiſtence d'un Régulateur univerſel, ne ſont pas ſeulement les détracteurs de la raiſon humaine, ils ſont encore les plus grands ennemis du bonheur de leurs ſemblables; puiſqu'ils s'oppoſent aux progrès de la vérité & de la vertu ſans leſquelles il n'y a point de félicité pour l'homme. Note de Mr. Fréret trouvée ſur ſon exemplaire Anglois de ces *Lettres* de Toland à *Serena*.

trine ſecrette il ne vouloit indiquer par là que la révolution éternelle des formes de la matiere, ces viciſſitudes & ces changemens continuels qui dénaturent les êtres & les transforment les uns dans les autres. C'eſt ce qu'on voit dans les animaux & les végétaux qui deviennent des parties de nous-mêmes, comme nous devenons des parties d'eux, & qui contribuent à la formation d'une infinité d'êtres dans la nature, dans la combinaiſon deſquels ils entrent. C'eſt ainſi que la terre ſe change en eau, l'eau ſe change en air, l'air en matiere Ethérée, &c. Mais dans la doctrine extérieure ou populaire, Pythagore, à l'aide d'une façon de s'exprimer équivoque, faiſoit entendre au vulgaire que les hommes ſeroient transformés en des animaux de différentes eſpeces après leur mort, afin de les détourner efficacement du crime.

Faites attention, Madame, à la façon dont s'exprime Timée de Locres, le diſciple & l'ami de Pythagore; „ ſi quelqu'un, *dit-il*, s'obſtine dans ſes déréglemens il ſera puni par les loix, & ſuivant la doctrine qui le menace de châtimens céleſtes dans les enfers; & qui annonce que les eſprits malheureux

» ſubiront des ſupplices cruels & tous les
» tourmens que le Poëte d'Ionie a décrits
» d'après les anciennes traditions. Car
» comme nous employons toutes ſortes
» de remedes pour guérir les perſonnes
» malades lorſqu'elles refuſent ceux qui
» ſont les plus ſalutaires, nous retenons
» dans l'ordre par des raiſons fauſſes les
» eſprits des hommes, lorſqu'ils ne veu-
» lent point ſe laiſſer gouverner par des
» raiſons véritables. Il eſt donc néces-
» ſaire d'employer ces ſupplices *étrangers*
» & de dire qu'il y aura une transmigra-
» tion des ames, que celles des lâches
» paſſeront dans des corps de femmes,
» que celles des aſſaſſins paſſeront dans
» des animaux féroces pour être châtiés,
» que celles des débauchés paſſeront dans
» des boucs & des pourceaux, que cel-
» les des hommes vains & inconſtans paſ-
» ſeront dans des animaux qui volent dans
» les airs, que celles des gens oiſifs,
» pareſſeux, indiſciplinables paſſeront
» dans les poiſſons qui vivent ſous les
» eaux " (*).

Quant aux fictions qu'Homere nous a

(*) Timée de Locres *de animâ mundi* pag. 565. 566. inter opuſcula mythologica, phyſica & Ethica. Edit. Thom. Gale. Amſt. 1688.

laissées sur les tourmens des Enfers, j'ai déjà fait voir qu'il les avoit empruntées des Egyptiens. Timée de Locres les appelle *des supplices étrangers*, parce que Pythagore tenoit cette doctrine des Prêtres Egyptiens.

§. 15. Quoique quelques-uns d'entre les Poëtes enseignassent dans leurs ouvrages le dogme de l'Immortalité des Ames, embelli par leurs fictions, plusieurs d'entre eux le rejettoient entiérement. Il est aisé de le prouver par leurs propres paroles. „ Il n'y a rien après la mort, dit „ Séneque ; la mort elle-même n'est „ rien, elle n'est que le dernier terme „ d'une course rapide ; que les gens avi„ des de l'avenir perdent leurs espéran„ ces, que les lâches se défassent de „ de leurs craintes. Si vous demandez „ où vous serez après votre mort, c'est „ où sont les êtres qui ne sont point en„ core nés. Le tems avide & le chaos „ nous dévorent ; la mort en même tems „ qu'elle détruit le corps, n'épargne pas „ plus l'ame ; ce qu'on raconte du Té„ nare, de l'Empire cruel de Pluton, de „ Cerbere qui défend l'entrée de son sé„ jour, sont de vains bruits, des mots „ vuides de sens, & ne sont que des rê-

„ ves ſemblables à ceux qui troublent un „ ſommeil inquiet " (37).

Il me paroît que la raiſon la plus forte que l'on puiſſe alléguer de l'incrédulité des Poëtes, c'eſt la conſcience qu'ils avoient d'être eux-mêmes les inventeurs des fictions, qu'ils débitoient ſur l'état futur des ames. En effet il n'eſt pas probable qu'un ſeul d'entre eux pût croire les deſcriptions qu'ils faiſoient des Champs Elyſiens, ni celles qu'ils donnoient en termes ſi énergiques des tourmens de l'Enfer. Virgile qui nous a donné la deſcription la plus exacte & la plus détaillée des régions infernales, ne laiſſe pas de ſuivre le ſentiment d'Epicure & de s'écrier avec un enthouſiaſme philoſophique: „ heureux

(37) Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil,
Velocis ſpatii meta noviſſima.
Spem ponant avidi; ſolliciti metum.
Quæris quo jaceas poſt obitum loco?
Quo non nata jacent.
Tempus nos avidum devorat & chaos.
Mors individua eſt noxia corpori,
Nec parcens animæ. Tænara, & aſpera
Regnum ſub domino, limen & obſidens
Cuſtos non facili Cerberus oſtio,
Rumores vacui, verbaque inania
Et par ſollicito fabula ſomnio.

TROAD. ACT. 2. in fine.

„ celui qui a ſçu approfondir les vraies „ cauſes ! qui a pu fouler aux pieds les „ terreurs & les décrets du Deſtin inexo- „ rable, & mépriſer les bruits de l'avare „ Achéron (38).

Je ne finirois point ſi je vous rapportois tous les paſſages d'Horace, de Juvenal & de beaucoup d'autres Poëtes qui tournent en ridicule les fables ſur l'Enfer. Cornelius Severus s'eſt expliqué là-deſſus d'une façon ſi poſitive dans ſon Poëme ſur le Mont Etna, qu'il ne reſte rien à y ajoûter. „ La plupart des choſes que „ l'on nous raconte ſont, dit-il, des fauſ- „ ſetés ; ce ſont les Poëtes qui ont vu „ dans leurs vers les Mânes errans dans „ les triſtes royaumes de Pluton. Ce „ ſont les Poëtes dont les menſonges ont „ inventé les ondes du Styx, & le chien „ des Enfers. Ce ſont eux qui ont éten- „ du Titye ſur ſept arpens de terre ; ce „ ſont eux, pauvre Tantale, qui te tour- „ mentent par la faim & la ſoif ; ce ſont „ eux qui vantent vos jugemens, Minos

(38) Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari.

VIRGIL. GEORG. LIB. II. V. 490.

„ & Æacus, ſur les ombres; ce ſont eux
„ qui font tourner la roue d'Ixion; ce
„ ſont eux qui forgent toutes les fables
„ dont ils placent la ſcène dans les en-
„ trailles de la terre, qui fait qu'il n'en
„ eſt rien. La terre ne leur ſuffit point;
„ ils veulent approfondir la nature des
„ Dieux, ils ont l'audace de vouloir avec
„ leurs yeux pénétrer jusques dans les
„ cieux qui leurs ſont étrangers & dont
„ ils ſeront exclus (39). Vous m'accu-
ſerez peut-être de manquer de charité
en excluant ainſi les Poëtes du Paradis;
mais indépendamment qu'ils le méritent
pour les outrages qu'ils ont faits à la vé-

(39) Plurima pars ſcenæ rerum eſt fallacia: vates
Sub terris nigros viderunt carmine Manes,
Atque inter cineres Ditis pallentia regna.
Mentiti vates ſtygias undasque, canesque.
Hi Tityon ſeptem ſtravere in jugera fœdum;
Sollicitant magna te circum, Tantale, pœna,
Sollicitantque ſiti; Minos, tuaque, Æace, in umbris
Jura canunt: iidemque rotant Ixionis orbem;
Quidquid & interius falſi ſibi conſcia terra eſt.
Non eſt terra ſatis: ſpeculantur numina divûm,
Nec metuunt oculos alieno admittere cælo.

V. CORNEL. SEVER. ÆTNA. vers.

rité, je ne leur fais pas grand tort, vu qu'ils n'ont point à craindre un Enfer qu'ils ont eux-mêmes inventé.

§. *16.* Les raiſons ſur leſquelles s'appuyoient ceux qui nioient l'immortalité de l'ame, ſoit qu'ils fuſſent Poëtes ou Philoſophes, ſont raſſemblées en peu de mots dans un paſſage du ſeptieme livre de Pline l'ancien. „ Il y a, dit-il, plu„ ſieurs opinions & conjectures incertai„ nes ſur le ſort des ames après la ſépultu„ re des corps. Mais après la mort l'é„ tat de tous les hommes eſt le même „ qu'avant leur naiſſance; & à la ſuite „ du trépas le corps ou l'ame ſont auſſi „ dépourvus de ſentiment qu'avant de „ naître. Cependant la vanité des hom„ mes s'étend encore aux ſiecles futurs, „ & fait qu'ils ſe promettent une vie nou„ velle au moment de leur mort; les uns „ ſuppoſent l'ame immortelle, d'autres „ diſent qu'elle paſſe dans d'autres corps, „ d'autres donnent du ſentiment à ceux „ qui ſeront dans les Enfers & rendent un „ culte aux Mânes en faiſant un Dieu de „ celui qui a déjà ceſſé d'être un hom„ me. Comme ſi la maniere de reſpirer „ de l'homme différoit de celle des au„ tres animaux; & comme ſi pluſieurs „ *êtres auxquels on n'accorde point l'im-*

„ mortalité ne duroient pas plus long-
„ tems que lui. Mais quelle conſiſtance
„ ou quel corps l'ame a-t-elle par elle-
„ même? De quelle matiere eſt-elle com-
„ poſée? D'où lui vient la penſée? Com-
„ ment peut-elle voir, entendre, tou-
„ cher? Quelles ſont ſes fonctions? Quels
„ biens peut-elle éprouver ſans avoir l'u-
„ ſage des ſens? Quel peut être ſon ſé-
„ jour? Quelle multitude d'ames a-t-il dû
„ s'amaſſer depuis tant de ſiecles? Ce
„ ſont-là, ſans doute, des fables propres
„ à endormir des enfans; ce ſont des fic-
„ tions qui n'ont pour baſe que le deſir
„ de ne jamais ceſſer d'exiſter. Nous vo-
„ yons la même extravagance dans l'uſa-
„ ge de conſerver les corps & dans l'i-
„ dée qu'ils revivront un jour, comme
„ l'a promis Démocrite, qui n'eſt pas lui-
„ même reſſuſcité. Peut-il y avoir rien
„ de plus inſenſé que d'imaginer que la
„ vie puiſſe ſe renouveller par la mort?
„ quel repos les hommes auront-ils ſi l'a-
„ me conſerve la faculté de ſentir lors-
„ qu'elle s'eſt élevée en haut ou lors-
„ qu'elle n'eſt plus qu'une ombre dans les
„ enfers? Il eſt certain que ces idées flat-
„ teuſes, fondées ſur la crédulité, nous
„ font perdre les avantages de la mort
„ qui eſt un des plus grands biens de la

, nature; elles ne ſervent qu'à doubler
, les chagrins d'un mourant lorſqu'il ſe
, perſuade qu'il peut encore ſouffrir dans
, l'avenir. En effet s'il eſt doux de vi-
, vre, à qui peut-il être avantageux d'a-
, voir vécu? Combien eſt-il plus aiſé &
, plus ſûr de s'en rapporter à ſoi-même,
, à ſa propre expérience, & de ſe raſſu-
, rer par l'idée de ce qu'on étoit avant de
, naître" (40)!

(40) Poſt ſepulturam variæ manium ambages. Omnibus à ſuprema die eadem quæ ante primum; nec magis à morte ſenſus ullus aut corpori aut animæ, quàm ante natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam ſe propagat, & in mortis quoque tempore ipſa ſibi vitam mentitur: alias immortalitatem animæ; alias transfigurationem; alias ſenſum inferis dando, & manes colendo, Deumque faciendo qui jam etiam homo eſſe deſierit. Ceu verò ullo modo ſpirandi ratio homini à cæteris animalibus diſtet; aut non diuturniora multa in vita reperiantur, quibus nemo ſimilem divinat immortalitatem. Quod autem corpus animæ per ſe? quæ materia? ubi cogitatio illi? Quomodo viſus, auditus, aut qui tangit? Quis uſus ejus? Aut quod ſine his bonum? Quæ deinde ſedes? Quantave multitudo tot ſæculis animarum velut umbrarum! puerilium iſta deliramentorum, avidæque nunquam deſinere mortalitatis commenta ſunt. Similis & de aſſervandis hominum corporibus, ac reviviſcendi promiſſa Democrito vanitas, qui non revixit ipſe. Quæ (malum) iſta dementia eſt, iterari vitam morte? Quæve genitis quies unquam, *ſi in ſublimi ſenſus animæ* manet inter infernos

Tels ſont les raiſonnemens d'hommes qui parloient d'une choſe qu'ils n'entendoient pas, qui s'étoient formé des idées fauſſes ſur l'origine de l'ame, qui n'en avoient aucunes de ſon union avec le corps, qui n'avoient que des conjectures hazardées ſur ſon eſſence; ce qui les conduiſoit à douter de ſon exiſtence ſéparée & à nier ſon immortalité; mais quoique les hommes abandonnés à eux-mêmes ſoient ſujets à ſe tromper, il eſt impoſſible que Dieu nous trompe, & ce qu'il a révélé, quand même il ſeroit au-deſſus de notre entendement, doit être regardé comme certain & indubitable. C'eſt en cela même que conſiſte l'avantage de ceux qui ont de la foi; en effet quoiqu'ils puiſſent ignorer comme les autres la nature d'une choſe, ils peuvent néanmoins être parfaitement convaincus de ſon exiſtence, & faire de leur découverte un uſage avantageux.

umbr[illegible] Perdit profecto iſta dulcedo credulitasque [illegible]ipuum naturæ bonum, mortem; ac duplicet obitu[illegible]i dolere etiam poſt futuri æſtimatione evenit: etenim ſi dulce vivere eſt, cui poteſt eſſe vixiſſe? At quanto facilius certiusque, ſibi quemque credere, ac ſpecimen ſecuritatis antegenitali ſumere experimento?

V. PLIN. HIST. NATUR. LIB. VII. CAP. 55.

§. 17. Mais je ſors de ma ſphère d'hiſtorien ; joint à ce que vous n'avez pas beſoin d'antidote contre le poiſon que pourroit vous préſenter même un homme plus redoutable que Pline. Je vous ai expoſé avec franchiſe la façon dont les Payens ont acquis l'idée de l'immortalité de l'ame ; je vous ai rapporté les autorités ſur leſquelles je me fonde, & ſi j'attribue l'invention de cette doctrine auſſi bien que de l'Aſtrologie & de la plupart des autres ſciences aux Egyptiens, ce n'eſt pas pour faire honneur à une nation qui n'exiſte plus, quelque ſavante, ſage & policée qu'elle ait été, mais parceque les preuves hiſtoriques m'ont pleinement convaincu. En faiſant des recherches dans les ſentiers tortueux de l'antiquité, je me crois à couvert de ſoupçon de flatterie, d'intérêt ou de crainte. Ce n'eſt pas pour flatter Necepſos que je le fais paſſer pour le Monarque des Aſtrologues. Je ſuis venu trop tard au monde pour attendre des récompenſes de Séſoſtris, qui, ſelon moi, a ſurpaſſé tous les Héros & les Conquérans de l'Antiquité. En faiſant mes recherches, je n'ai voulu que découvrir la vérité & obéir à vos ordres qui ont plus de pouvoir ſur moi que ceux du plus puiſſant Monarque de l'univers. Je ſuis, &c.

TROISIEME LETTRE.

SUR L'ORIGINE DE L'IDOLATRIE ET SUR LES FONDEMENS DE LA RELIGION PAYENNE.

§. I. JE me trouve, Madame, doublement engagé à vous communiquer mes idées sur l'origine de l'Idolâtrie ; d'abord pour remplir la promesse verbale que je vous ai faite & ensuite par ce que je vous ai depuis écrit dans ma lettre sur l'histoire du dogme de l'Immortalité de l'Ame chez les Payens. Cependant ne vous attendez pas à trouver ici un détail de toutes les superstitions des anciens, qui demanderoit un grand nombre de volumes, ni même des pratiques superstitieuses d'aucune religion particuliere. Je vais seulement tâcher de vous faire voir par quels moyens la raison humaine s'est dépravée au point d'admettre des Divinités subalter-

ſes, & de rendre un culte à pluſieurs Dieux. J'examinerai ce qui a pu porter les hommes à décerner des honneurs divins à des créatures de leur eſpece, ſoit qu'elles fuſſent dans le Ciel ou ſur la Terre. J'expliquerai enſuite les fables des Payens d'après des principes ſûrs & je ferai voir ce qui a donné lieu à bâtir des Temples, élever des Autels, établir des Prêtres, à faire des Images & des Statues. Je montrerai l'origine des Oracles, des Sacrifices, des Expiations, des Solemnités, de l'Aſtrologie judiciaire, de la croyance des Fantômes & des Eſprits, des Dieux tutélaires de chaque pays. Je dirai ce qui fit naître dans l'eſprit des hommes l'idée que le Ciel eſt au-deſſus de leurs têtes & l'Enfer ſous leurs pieds. Enfin je ferai connoître la ſource d'un grand nombre d'uſages que nous trouvons dans les ouvrages des Grecs & des Romains. Cependant il me ſeroit facile de prouver clairement ce que dit Ammien Marcellin qu'*en Egypte on étoit parvenu bien plutôt que dans les autres pays à retrouver, pour ainſi dire, le berceau des différentes religions, & que les Egyptiens conſervoient ſoigneuſement dans leurs livres ſecrets l'origine & les motifs*

des uſages ſacrés (1). Mais je ne vous fatiguerai point en vous répétant les preuves de cette vérité que je vous ai déjà rapportées en vous faiſant l'hiſtoire du dogme de l'Immortalité de l'Ame, & que j'ai tirées d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Lucien, de Dion Caſſius, de Macrobe, &c. Je ne m'appuyerai pas non plus des exemples & des loix rapportés dans les cinq livres de Moyſe, qui nous font voir évidemment que la Magie, l'Art d'interpréter les ſonges, l'Aſtrologie, la Nécromantie ont été long-tems en uſage en Egypte avant d'être connus en Chaldée ou dans tout autre Pays.

§. 2. Dans l'antiquité la plus reculée les Egyptiens, les Perſes & les Romains, non plus que les Patriarches des Hébreux & les autres Sectes & Nations, n'avoient point d'images ſacrées ou de ſtatues, ni de lieux deſtinés au culte, ni de rites pompeux. Leur religion, toute ſimple qu'elle étoit, n'en étoit que plus conforme

(1) Hic primum homines, longè ante alios, ad varia religionum incunabula, ut dicitur, pervenerunt; & initia prima ſacrorum cautè tuentur conſtita ſcriptis arcanis. Lib. XXII. cap. 1.

mé à la ſimplicité de la Divinité ; rien n'étoit en effet plus propre à annoncer ſa toute-puiſſance & ſa préſence partout que l'indifférence ſur le lieu & ſur le tems où on l'honoroit. Mais comme a dit le plus ſage des Rois d'Iſraël, *quoique Dieu eût fait l'homme juſte il inventa bien des choſes* (2). Il n'eſt pas douteux que quand un homme a conſenti une fois à ſe ſoumettre à des pratiques arbitraires & précaires, il n'a plus de motifs pour s'arrêter, & ſi l'une de ces pratiques lui paroît bonne, toutes les autres doivent l'être pareillement. Je crois qu'il me ſeroit aiſé de prouver que ceux qui les premiers formerent des projets funeſtes contre la liberté des hommes ont été les premiers qui s'efforcerent de dépraver leur raiſon. En effet nul homme de bon ſens ne peut ſe départir de l'uſage de ſa liberté ; celui qui emploie la force pour l'en priver doit préalablement en avoir gagné ou ſéduit beaucoup d'autres pour les engager à ſoutenir ſes injuſtes prétentions. C'eſt en s'appuyant de leurs forces qu'il vient à bout de ſéduire, d'effrayer, de ſubjuguer les autres. Il ne doit donc pas ſembler improbable que l'on ait appris de

(2) Eccléſiaſt. chap. VII. v. 29.

très-bonne heure aux hommes à ſe f
de Dieu les mêmes idées qu'ils avo
de leurs ſouverains. En conſéquenc
dûrent le regarder comme fantaſq
changeant, jaloux, vindicatif, deſp
que, & ils firent des efforts pour gag
ſes bonnes graces de la même façon
pour gagner celles de ceux qui prét
doient être ſes repréſentans & ſes lie
nans ſur la terre, ou même qui ſe
ſoient paſſer pour des Dieux ou pour
rejettons d'une race céleſte, comme
anciens ſouverains étoient dans l'uſag
le faire.

§. 3. Les monumens hiſtoriques les
anciens ſemblent prouver évidemm
que dans l'origine toutes les ſuperſtiti
ont eu pour objet les honneurs rendus
morts, vû qu'elles étoient dérivées
cérémonies funéraires. Quoique dans
rigine primitive ces cérémonies fuſſ
innocentes & louables & ne conſiſtaſſ
que dans des Oraiſons Funebres ou
Panégyriques, tels que ceux que nou
vons vus chez les Egyptiens, ou ſe b
naſſent à élever des ſtatues avec des r
pompeux en l'honneur des morts, e
dégénérerent bientôt en abus. La fla
rie pour les Princes & les Grands dan
perſonne de leurs prédéceſſeurs; l'aſſ

tion excessive pour ses Parens ou ses Amis, l'intérêt des Prêtres, qui sçûrent toujours tirer parti de la crédulité des simples, firent pousser les choses très-loin. On rendit ces honneurs non seulement à des Rois & à des Reines, à d'habiles Généraux, à de grands Législateurs, aux Protecteurs & aux Inventeurs des sciences & des arts, mais encore à des particuliers qui s'étoient distingués par des actions vertueuses, & ils furent proposés comme des exemples à suivre à leurs concitoyens. Voilà, comme j'aurai occasion de le prouver par la suite, ce qui fit que toutes les nations eurent des Dieux tutélaires. (*Divi indigetes*). De-là sont encore venus les Cultes religieux particuliers à de certaines familles. (*Sacra Gentilitia.*)

Pline dans le second livre de son histoire naturelle dit „ que la maniere la „ plus ancienne de témoigner sa reconnoissance à ceux dont on avoit reçu des „ bienfaits étoit de les mettre au nombre „ des Dieux, après leur mort, & que les „ différens noms des Divinités & des „ Astres étoient fondés sur les actions „ vertueuses des hommes " (3). Cicé-

(3) Hic est vetustissimus referendi bene mere-

ron & beaucoup d'autres ont dit la même choſe (4).

Ainſi dans ſon origine l'Idolâtrie ne fut pas, comme on le ſuppoſe pour l'ordinaire, fondée ſur l'éclat, la beauté, l'ordre & l'influence des aſtres; mais, comme je vous l'ai dit dans la lettre précédente, les hommes s'étant apperçu que les monumens hiſtoriques & les écrits périſſoient par le feu, par la pourriture ou par les vers; & que même le fer, l'airain, le marbre ne réſiſtoient point aux injures du tems, donnerent aux aſtres, comme aux ſeuls monumens durables, les noms de leurs héros ou de quelqu'événement mémorable de leur hiſtoire. Eratoſthene le Cyrénéen, Philoſophe très-ancien & fort ſavant, écrivit ſur les Conſtellations un livre qui ſubſiſte encore & dans lequel il rend raiſon de leurs noms, qui ſont des alluſions continuelles à l'hiſtoire ancienne

tibus gratiam mos, ut tales Numinibus adſcribant; quippe & omnium aliorum nomina Deorum, & quæ ſuprà retuli Syderum, ex hominum nata ſunt meritis.

(4) Suſcepit autem vita hominum conſuetudoque communis, ut beneficiis excellentes viros in cœlum famâ ac voluntate tollerent; hinc Hercules, hinc Caſtor & Pollux, &c.

V. CICERO DE NATUR. DEOR. LIB. II. cap. I.

déjà merveilleuſement obſcurcie & déguiſée par des fables. Le ſavant M. Le Clerc nous a donné l'extrait du livre d'Eratoſthene, qu'il a publié dans le huitieme volume de ſa *Bibliothéque univerſelle*, avec quelques autres traités de Mythologie; il y joignit de plus une épigramme dont voici la traduction. *L'Antiquité ſachant que les monumens en pierre ou en métaux étoient ſujets à périr, s'eſt ſagement ſervie des feux éternels des cieux pour tranſmettre ſon hiſtoire aux âges futurs* (5).

Dans d'autres endroits M. Le Clerc adopte ce ſentiment ſur les noms donnés aux aſtres, & même il explique pluſieurs fables d'après cette hypotheſe. Comme différentes nations apprirent cet uſage les unes des autres, elles n'eurent point toutes la même ſphère; chacune donna aux corps céleſtes des noms relatifs à ceux de ſa propre hiſtoire. Nous en avons une preuve convaincante dans les ſphères des Grecs & des nations barbares; c'eſt pour cela que les Crétois diſoient que *la plupart des Dieux étoient nés parmi eux &*

(5) Tempore, cùm lapidum ſciret monumenta vetuſtas,
Atque perire ſuo cuncta metalla ſitu;
Cauta, ſuam, ætates ferrent doceriſſe futuras
Cœlorum æternis ignibus, hiſtoriam.

V. Biblioth. univ. vol. 7.

avoient été des hommes qui pour leurs bienfaits avoient mérité des honneurs immortels (6). En effet ils croyoient que les Dieux des Grecs étoient ceux de tout le Genre-Humain; & ils ne ſavoient pas que dans d'autres pays cette méthode d'impoſer des noms aux conſtellations, & de diviniſer des hommes illuſtres avoit été long-tems en uſage avant eux. Il s'eſt même trouvé quelqu'un parmi les Chrétiens qui, approuvant cette méthode, s'eſt efforcé d'abolir les noms payens comme inintelligibles & peu intéreſſans pour nous, afin de donner aux aſtres des noms tirés de l'Ancien & du Nouveau Teſtament; mais comme il n'a pu venir à bout de faire entendre raiſon aux Aſtronomes, je ne m'arrêterai pas ſur ce ſujet. A la fin ceux qui ignoroient ou qui rougiſſoient des vraies raiſons de ces choſes, s'efforcerent de juſtifier leur culte en diſant qu'il étoit fondé ſur l'ordre conſtant & périodique avec lequel les aſtres faiſoient leurs révolutions, ſur les avantages que procuroient le ſoleil, la lune, les planetes & les étoiles. Cela donna lieu aux Philoſophes d'expliquer les mouvemens des Planetes en ſuppoſant qu'elles étoient habitées par des Intelligences qui régloient

(6) *V. Diodore de Sicile Liv. V. Sect.*

perpétuellement leur cours. C'eſt-là, ſans doute, la raiſon pour laquelle le ſoleil & la lune ſont repréſentés comme ayant des faces humaines.

§. 4. L'opinion qui admettoit douze grands Dieux étoit fondée ſur quelques hiſtoires dont le ſouvenir avoit été attaché aux douze ſignes du Zodiaque; il en eſt de même des ſept planetes qui portent les noms d'autant de perſonnages à qui l'on conſacra pareillement les jours de la ſemaine qui furent regardés comme plus ou moins ſaints, comme heureux ou malheureux, ſuivant le caractere du Dieu dont ils portoient le nom. Ainſi la méthode qu'avoient les Egyptiens de diviſer le tems en mois & en ſemaines, & les hiſtoires qu'ils voulurent perpétuer à l'aide des aſtres, ont donné la naiſſance aux plus grands Dieux des Payens.

C'eſt de cette ſource que ſortit très-naturellement l'Aſtrologie judiciaire. En effet, comme je le ferai voir plus loin, le peuple s'étant imaginé que ces Dieux étoient en commerce avec les Prêtres, & ſuppoſant qu'il leur étoit auſſi facile de prédire tous les événemens cachés que les éclipſes, ne manqua pas de les conſulter ſur toutes les choſes qu'il pouvoit deſirer ou craindre. Une des principales ſources

de la ſuperſtition vient de ce que l'eſprit des hommes eſt toujours flottant entre l'eſpérance & la crainte ; incapables de prévoir les événemens qui les intéreſſent le plus, tantôt ils ſe flattent d'un bon ſuccès & tantôt ils craignent des infortunes, ce qui les porte à prendre pour un bon ou un mauvais augure tout ce qui leur eſt précédemment arrivé d'heureux ou de malheureux, & à ſaiſir avidement tous les conſeils que leur donnent les Aſtrologues, les Devins & les Prophêtes qu'ils conſultent. Il en eſt du vulgaire comme d'un malade qui ſouvent préfere un ſorcier, un devin, un charlatan au meilleur médecin & un charme ridicule ou amulette au plus excellent remede. Suivant Pline „ la Magie elle-même dut indubitablement ſa naiſſance à la Médecine, & elle s'introduiſit à ſa place „ comme étant plus ſalutaire & poſſédant „ des ſecrets plus merveilleux & plus divins. A ſes promeſſes flatteuſes elle „ ſçut joindre les forces de la religion, à „ laquelle les hommes ſont toujours très-„ ſoumis, & celles de l'art des Mathématiciens, c'eſt-à-dire, de l'Aſtrologie, „ vû que chacun deſire de ſavoir ſon ſort „ futur & croit que le ciel peut l'en inſtruire avec certitude. C'eſt ainſi que

„ la Magie, par la force de ce triple „ lien, s'eſt acquis la force que nous lui „ voyons " (7).

Indépendamment des impreſſions de la religion masquée ſous des mots barbares, ſous des cérémonies, ſous des enchantemens, & appuyée des ſecours de l'Aſtrologie ou de l'influence des aſtres, les Magiciens ſembloient avoir des fondemens raiſonnables de leur art, vû qu'ils employoient des plantes, des pierres, des métaux & d'autres choſes difficiles à ſe procurer, auxquels ils attribuoient des vertus connues d'eux ſeuls. J'ai déjà fait voir dans ma derniere lettre que les Egyptiens ont été les inventeurs de l'Aſtrologie; &, quoique Cicéron, qui étoit diſciple des Grecs, ſemble plutôt en attribuer l'invention aux Chaldéens d'Aſſyrie, il eſt néanmoins bon que vous vo-

(7) Natam primum è medicinâ nemo dubitat, ac ſpecie ſalutari irrepſiſſe velut altiorem ſanctioremque, quàm medicinam; ita blandiſſimis deſideratiſſimisque promiſſis addidiſſe vires religionis, ad quas maximè etiamnum caligat humanum genus: atque ut hoc quoque ſuggeſſerit miſcuiſſe artes mathematicas, nullo non avidè futura de ſeſe ſciendi, atque ea è cœlo veriſſimè peti credente. Ita poſſeſſis hominum mentibus triplici nodo, in tantum faſtigium adolevit. V. Plin. hiſt. naſur. lib. 30. cap. 1.

yiez avec quelle précaution il s'explique ſur ce ſujet. „ Les Chaldéens, dit-il, „ (non ceux qui ſont ainſi nommés d'a- „ près leur profeſſion, mais d'après leur „ nation) à cauſe du ſoin avec lequel ils „ ont conſtamment obſervé les aſtres, ſont „ regardés comme les inventeurs d'une „ ſcience à l'aide de laquelle on peut pré- „ dire à chacun ce qui doit lui arriver & „ le ſort qui lui eſt deſtiné dès ſa naiſſan- „ ce. On dit auſſi que les Egyptiens ont „ eu la même ſcience dans l'antiquité la „ plus reculée & depuis des ſiecles pres- „ que innombrables " (8).

§. 5. Après vous avoir rendu compte de l'origine de la Magie & de l'Aſtrologie judiciaire; avant que d'aller plus loin, je dois vous dire deux mots de l'uſage où ſont les hommes de porter les yeux en haut quand ils prient, dans l'idée que le Ciel eſt au-deſſus de leurs têtes & que l'enfer eſt au-deſſous de leurs pieds. Je vous ferai connoître auſſi ce qui a donné

(8) Chaldæi, non ex artis ſed ex gentis vocabulo nominati, diuturnâ obſervatione ſyderum ſcientiam putantur effeciſſe, ut prædici poſſet quid cuique eventurum, & quo quisque fato natus eſſet. Eandem artem etiam Ægyptii longinquitate temporum innumerabilibus penè ſæculis conſequuti putantur.

CICER. DE DIVINAT. LIB. I. cap.

lieu à la croyance des eſprits, des ombres & des ſpectres; car toutes ces choſes ſont venues de la même ſource que l'Idolâtrie, c'eſt-à-dire, des rites que les anciens pratiquoient ſur les corps des morts.

Dans la Lettre précédente ſur l'Immortalité de l'Ame, je vous ai fait voir par quels dégrés le peuple parvint à ſe perſuader qu'il y avoit des êtres vivans dans les aſtres; je vais ici vous montrer comment ces mêmes êtres ſont devenus des Dieux. Vous ſentez, Madame, que cette opinion dut naturellement engager les hommes à lever les yeux & à tendre les mains vers le Ciel dans leurs prieres, c'eſt-à-dire, en s'adreſſant à ces divinités qu'ils croyoient voir au-deſſus de leurs têtes.

D'après les mêmes rites & cérémonies funebres, ils crurent que les Enfers étoient au-deſſous de leurs pieds, & qu'ils étoient la demeure des bons ainſi que des méchans, quoiqu'ils y euſſent un ſort bien différent. En effet ils voyoient que tous les hommes étoient également mis en terre, & il n'y en avoit qu'un petit nombre qui étant déifiés étoient ſuppoſés avoir monté au Ciel. Cependant, à proprement parler, il ne peut y avoir ni haut ni bas, ni côté droit ni côté gauche, ni

orient ni occident, ni ſeptentrion ni midy dans l'univers; ces mots ne déſignent que des notions abſtraites, qui indiquent des rapports ſubſiſtans entre certains corps & leur poſition relativement à nous.

Les idées des eſprits, des ſpectres, des fantômes tirerent pareillement leur origine des Momies Egyptiennes, qui ſe conſervoient ſi longtems entieres non ſeulement dans les grottes ou niches près de Memphis, mais encore dans quelques appartemens des maiſons particulieres. Ces Momies, ſoit en conſervant leurs traits naturels, ſoit en les défigurant à la longue, dûrent devenir aſſez hideuſes & effrayantes pour faire peur à des enfans, à des étrangers & ſur-tout au vulgaire ignorant. Quoique la méthode d'enfouir les corps en terre dans leur entier fût la plus ancienne & la plus univerſelle, & quoique les Athéniens l'euſſent appriſe des Egyptiens, vous ſavez que les Romains étoient dans l'uſage de brûler les corps des morts ; cependant, comme Cicéron l'a très-bien remarqué, cet uſage ne les détrompa nullement de leurs notions au ſujet des eſprits & des fantômes, vû que dans l'origine ils avoient auſſi pratiqué la méthode d'inhumer. „ L'erreur, *dit-il*, „ *eut* tant de force que, quoiqu'ils ſçus-

» ſent que les corps avoient été brûlés,
» ils ne laiſſoient pas de croire que l'on
» rempliſſoit aux Enfers les fonctions qui
» ne peuvent ſe remplir ſans corps & qui
» ne peuvent être conçues ſans lui. Car
» comme ils ne pouvoient ſe faire des
» idées d'Ames vivantes par elles-mê-
» mes, ils cherchoient à leur donner quel-
» que forme ou figure. C'eſt là-deſſus
» qu'eſt fondée toute la divination par
» les morts dont parle Homere ; de-là
» ces cérémonies de la Nécromantie que
» pratiquoit mon ami Appius ; de-là tou-
» tes les idées que l'on s'eſt faites du Lac
» Averne dans notre voiſinage, d'où l'on
» dit que l'on voit ſortir dans les téne-
» bres de la nuit des ames qui s'y ren-
» dent des portes du profond Achéron
» qui s'ouvrent pour laiſſer ſortir les om-
» bres des morts " (9).

(9) Tantumque valuit error — ut corpora cremata cùm ſcirent, tamen ea fieri apud inferos fingerent, quæ ſine corporibus nec fieri poſſent nec intelligi. Animos enim per ſeipſos viventes non poterant mente complecti. Formam aliquam figuramque quærebant. Inde Homeri tota Νεκυια: — inde ea quæ meus amicus Appius Νεκρομαντια — faciebat: inde in vicinia noſtra Averni Lacus,

unde animæ excitantur obſcura umbra, aperto oſtio
alti acherontis, falſo ſanguine imagines mortuorum.

Tuſcul. quæſt. I. cap.

Vous voyez, Madame, comment les Anciens prirent le ſoin de peupler les Enfers ; le fait eſt que le Ciel lui-même étoit habité par des colonies qu'on y avoit envoyées de la terre. Cicéron dans le premier livre de ſes Tuſculanes dit très-hardiment : „ Le Ciel n'eſt-il pas entiérement rempli d'êtres de l'eſpece humaine ? ſi je me donnois la peine de fouiller dans l'antiquité & ſur-tout dans les écrits des Grecs, je trouverois que même les grands Dieux des nations ſont partis de la terre pour habiter le Ciel. Demandez à qui appartiennent les tombeaux qne l'on montre dans la Grece ; puiſque vous êtes initié, rappellez-vous ce que l'on découvre dans les myſteres & vous verrez juſqu'où ce que je dis peut s'étendre " (10).

Ce n'étoit pas ſeulement aux myſteres d'Eleuſis que l'on révéloit ces choſes ; ceux des Egyptiens repréſentoient la mort

(10) Totum penè cœlum nonne humano genere completum eſt ? ſi verò ſcrutari vetera, & ex his ea quæ Scriptores Græci prodiderunt eruere coner ; ipſi illi majores gentium Dii qui habentur hinc à nobis profecti in cœlum reperientur. Quære quorum demonſtrantur ſepulchra in Græciâ. Reminiſcere, quoniam es initiatus, quæ traduntur myſteriis : tum denique quàm latè hoc pateat intelliges. *V.* CICER. TUSCULAN. QUÆST. LIB. I. CAP.

d'Oſiris leur Roi dont on avoit fait un Dieu & de ſa femme Iſis. Je ne vous parle point des cérémonies pratiquées en Syrie en l'honneur d'Adonis, que le Roi David appelle avec raiſon *des ſacrifices de morts*. L'on peut appliquer en général à tous les myſteres ce que Cicéron dit dans un autre endroit de ceux d'Eleuſis, de Samothrace & de Lemnos, que *quand on en a entendu l'explication & quand on s'en eſt fait des idées raiſonnables, on eſt plus inſtruit de la nature des choſes que de la nature des Dieux* (11).

Euhemere, ancien Poëte & Philoſophe de Sicile, écrivit l'hiſtoire de Saturne, de Jupiter & des autres Dieux en rapportant les détails de leur naiſſance, de leur pays, de leurs actions & le lieu de leur ſépulture; en un mot, pour me ſervir de l'expreſſion de Plutarque, *il humaniſa les Dieux*, c'eſt-à-dire, il en fit des hommes tels qu'ils avoient été réellement autrefois (12).

Mais les Payens, peu contens de déi-

(11) Quibus explicatis ad rationemque revocatis, rerum magis natura cognoſcitur quàm deorum. V. CICER. DE NATUR. DEOR. LIB. I.

(12) Ab Euhemero autem & mortes & ſepulturæ demonſtrantur Deorum. CICER. DE NATUR. DEOR. LIB. I. *cap.*

fier les morts, leur attribuoient encore les mêmes inclinations & les mêmes fonctions qu'ils avoient eu pendant leur ſéjour ſur la terre. Il en étoit d'eux comme des guerriers dont Virgile dit (13) *que leur goût pour les courſes & pour les armes, que leurs paſſions pour les chevaux les ſuivent même au delà du trépas.* Héſiode confirme ce que nous diſons; il repréſente les heureux perſonnages qui vécurent ſous l'âge d'or comme les plus anciens des Princes, jouiſſans encore dans les cieux de leur pouvoir primitif, & diſtribuans les richeſſes & les honneurs aux habitans de la terre. „ Ils ſont, dit-il, par les „ décrets de Jupiter devenus des Démons „ ou Génies céleſtes & bons, qui veillent à la ſûreté des hommes, qui obſervent leurs bonnes & leurs mauvaiſes „ actions; ils ſont revêtus d'air & parcourent la terre pour diſtribuer des richeſſes & des honneurs à ceux qu'ils favoriſent; car ils exercent toujours leurs „ fonctions de Rois " (14). C'eſt d'après

(13) ——— Quæ gratia currûm
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
Paſcere equos, eadem ſequitur tellure repoſtos.
VIRGIL. ÆNEID. LIB. VI. vers. 653.

(14) V. Héſiod. oper. & dies, vers.

près les mêmes idées, que, comme nous l'apprend Strabon, *les anciens Ethiopiens croyoient que leurs bienfaiteurs & les personnes du ſang royal étoient des Dieux* (15) dont, ſuivant les apparences, ils attendoient des bienfaits de leur céleſte ſéjour comme lorsqu'ils vivoient ſur la terre.

§. 7. Je ne prétends point, Madame, que ces fauſſes idées des Payens ſur les morts aient été les uniques ſources de l'Idolâtrie; je dis ſeulement qu'elles furent celles qui y conduiſirent le plus naturellement & le plus univerſellement. Le reſpect exceſſif que l'on avoit pour les Dieux ou pour les Hommes diviniſés fut peu-à-peu transféré à d'autres choſes à cauſe de leur utilité & parce qu'on les regardoit comme des préſens de ces Dieux. „ Il y a, dit Cicéron, beaucoup d'autres „ choſes que l'on fit participer à la natu„ re divine, à cauſe des grands avanta„ ges que l'on en retiroit; & ce ne fut „ pas ſans raiſon qu'elles furent regardées „ comme divines & ſacrées par les plus „ ſages d'entre les Grecs; vû qu'ils cro„ yoient que tout ce qui procuroit un „ très-grand bien aux hommes ne pou„ voit être que l'effet de la bonté di-

(15) Strabo lib. 17. pag.

„ vine" (16). Mais ils ne bornoient point cette idée aux choſes utiles qui ſont hors de nous, ni aux corps céleſtes, ils l'étendoient aux diſpoſitions de l'ame, à ſes facultés, à ſes vertus. En effet, ſuivant le même Cicéron, *les choſes dans leſquelles on trouve une grande force ſont appellées divines à cauſe de leur excellence, comme l'eſprit, la bonne foi*, &c. (17). C'eſt ainſi que les Payens ſont parvenus à faire des Divinités de la vertu, de l'honneur, de la concorde, de la chaſteté, de la liberté, de la victoire, de la clémence, de la piété & des autres qualités morales. Il ajoute „ qu'on fit des Divinités „ de ces choſes, parce qu'on trouva „ qu'elles ne pouvoient venir que de „ Dieu; c'eſt ce qui a fait diviniſer le „ deſir ſous le nom de Cupidon & la vo„ lupté ſous le nom de Vénus (18).

(16) Multæ autem aliæ naturæ Deorum ex magnis beneficiis eorum, non ſine cauſâ, & à Græciæ ſapientiſſimis & majoribus noſtris conſtitutæ nominatæque ſunt: quidquid enim magnam utilitatem generi afferret humano, id non ſine divinâ bonitate erga homines fieri arbitrabantur. DE NATUR. DEOR. LIB. II. cap.

(17) Tum autem res ipſa, in quâ vis ineſt major aliqua, ſic appellatur, ut ea ipſa vis nominetur *Deus*, ut fides, ut mens &c. IBIDEM.

(18) Quarum omnium rerum, quia vis erat tan-

Il n'eſt pas douteux que lorsque des hommes éclairés & bons s'apperçurent que le peuple vouloit à toute force avoir pluſieurs Dieux auxquels on dédiât des temples, ils prirent le parti de diviniſer ces choſes pour ſe conformer à ſa foibleſſe & pour l'amener à des idées plus relevées. Cela peut nous faire connoître comment un ſi grand nombre de choſes parvinrent à être déifiées, quoiqu'elles n'euſſent point de forme ou d'exiſtence réelle, & ne ſoient que des propriétés, des modes, des accidens. Voilà pourquoi Cicéron vouloit que l'on diviniſât les choſes pour lesquelles on étoit admis dans le Ciel; ainſi que cela s'étoit pratiqué avant lui dans Rome. „ Il eſt, *dit-il*, très-ſa-„ ge que l'intelligence, la piété, la ver-„ tu, la bonne foi ſoient regardées com-„ me des choſes ſacrées auxquelles on a „ élevé des temples à Rome, afin que „ ceux qui comme les gens de bien poſſe-„ dent ces qualités ſe perſuadent que les „ Dieux mêmes réſident en eux " (19).

ta ut ſine Deo regi non poſſet, ipſa res Deorum nomen obtinuit, quo ex genere Cupidinis & voluptatis & lubentinæ Veneris vocabula conſecrata ſunt. IBIDEM.

(19) Propter quæ datur homini aſcenſus in cœlum — *bene verò quod* mens, pietas, virtus, fi-

C'eſt dans cette même ſource que les Poëtes ont puiſé pour augmenter le catalogue des Dieux; ils ont adreſſé la parole dans leurs vers aux vents, aux météores, aux nuées, aux rivieres, aux fontaines, en un mot à toutes les parties de l'univers; ils ont pareillement apoſtrophé les facultés intellectuelles, les paſſions, les vertus, qu'ils ont perſonifiées, & ils en ont fait des Dieux ou des Déeſſes, guidés uniquement par le genre du mot dont ils étoient occupés.

§. 8. Mais comme les ſuperſtitieux pervertiſſent tout & dans le ciel & ſur la terre, ils ne manquerent pas de pervertir ces idées & d'en abuſer en diviniſant les choſes les plus criminelles & les plus abominables, comme Cicéron le leur reproche avec très-grande raiſon. Les Athéniens s'étoient fait deux étranges Divinités de l'*impudence* & de l'*opprobre*. Les Romains avoient diviniſé la crainte, l'eſpérance, la pâleur & le tremblement; la fièvre même avoit des autels; en un mot ils admettoient une foule de Dieux ignobles qui préſidoient aux plus vilaines maladies

des conſecrantur manu, quarum omnium Romæ dedicata publicè templa ſunt: ut illa qui habeant (habent autem omnes boni) Deos ipſos in animis *ſuis collocatos* putent. De Legib. lib. II. cap.

& à des actions obſcenes & cruelles.

Indépendamment du culte des Dieux céleſtes, c'eſt-à-dire, des aſtres & des planetes, les Egyptiens en rendoient un ſymbolique aux êtres terreſtes. Ils attribuoient des vertus divines aux animaux les plus abjects & les plus mépriſables ainſi qu'aux plantes, & leur montroient un reſpect religieux. Néanmoins toutes les parties de l'Egypte n'adoroient pas les mêmes objets. Pour ſe juſtifier, ils alléguoient leur utilité & prétendoient que les Dieux manifeſtoient leur pouvoir par quelques-uns de ces objets préférablement aux autres; ou bien ils expliquoient leur culte par des allégories empruntées de la Morale ou de la Phyſique. Plutarque dit „ que dans leurs cérémonies ſacrées „ il n'y avoit rien de déraiſonnable, com„ me quelques-uns ſe l'imaginent; mais „ qu'elles étoient fondées ſur des motifs „ utiles & moraux, & que pluſieurs de „ ces cérémonies renfermoient des véri„ tés morales, hiſtoriques & phyſiques „ (20). Cicéron dit auſſi que les Egyp„ tiens, qui paroiſſoient ſi ridicules, n'a„ voient diviniſé aucun animal qu'en vue „ de l'utilité que l'on en retiroit" (21).

(20) V. *Plutarch. de Iſide & Oſiride. pag.*

(21) Ipſi illi, qui irridentur, Ægyptii, nullam

Cette Théologie ſymbolique a fait croire à bien des ſavans que toutes les autres parties de la religion payenne devoient être expliquées de la même maniere; mais avant de terminer cette lettre je ferai voir que c'eſt une erreur. Il eſt bien vrai que les Egyptiens ont pouſſé le ſymbolisme beaucoup plus loin que tous les autres; non ſeulement ils rendoient un culte à l'Ibis, aux Faucons, aux Chats, aux Chiens, aux Crocodiles, aux Hippopotames, aux Boucs, aux Taureaux, aux Vaches, aux Oignons &c. mais ſuivant Porphyre on adoroit un homme dans la ville d'Anubis, & on lui offroit des ſacrifices & de l'encens (22).

§. 9. Dans d'autres pays on rendoit un culte philoſophique aux quatre élémens & à quelques parties du corps humain. Des villes furent auſſi bien que celle de Rome révérées comme des Déeſſes. Enfin certains peuples, dans la crainte d'offenſer quelques Dieux, élevoient des autels aux Divinités inconnues (23). Les Romains

Belluam, niſi ob aliquam utilitatem quam ex eâ caperent conſecraverunt. DE NATUR. DEOR. LIB. I. cap.

(22) V. Porphyr. de abſtinent. Lib. IV. §.

(23) V. Diogen. Laërt. in Epimenide ——— *Pauſanias in Attic.* — Lucianus in Philopat. pag.

naturaliſoient avec facilité tous les Dieux des autres nations, & tomboient à genoux même aux pieds de ceux qui n'avoient pu défendre leurs adorateurs contre le pouvoir de leurs armes. Cependant cette conduite pouvoit être plutôt l'effet d'une tolérance politique que d'une dévotion ſincère. Quoi qu'il en ſoit, tout cela nous prouve clairement que non ſeulement les Dieux étoient en très-grand nombre & ſurpaſſoient les hommes en pouvoir & en dignité; mais encore que, quoiqu'il fût impoſſible de contenir la ſuperſtition dans des bornes, cependant toute Idolâtrie tiroit ſon origine des opinions que les hommes avoient des morts & des cérémonies qu'ils pratiquoient à leur égard. Mais de toutes les abſurdités, il n'en eſt point qui me paroiſſe plus grande que d'attribuer la Divinité au hazard, qui eſt directement oppoſé à tout ordre, à toute intelligence, à tout plan. Cependant le hazard, ſous le nom de *fortune* bonne ou mauvaiſe, avoit des temples; on lui rendoit un culte en même tems qu'on lui donnoit les épithetes offenſantes de *légere*, d'*inconſtante*, d'*aveugle*, & tandis qu'on l'accuſoit de favoriſer les méchans, de perſécuter les bons & de *ſe jouer* de tout le monde.

Mais, comme nous le ferons voir, ces idées ne ſont venues qu'après coup & toute Idolâtrie dans l'origine fut fondée ſur le culte des morts.

§. 10. Je n'ai nul deſſein de rapporter toutes les preuves dont je pourrois me ſervir pour appuyer mon ſentiment ſur l'origine de l'Idolâtrie; cependant je ne puis m'empêcher de citer un exemple qui montre à quel dégré d'extravagance l'eſprit humain eſt capable de ſe porter. Quoique bien des Chrétiens aient voulu faire de Socrate un martyr en ſuppoſant qu'il mourut victime de la croyance d'un ſeul Dieu, & quoiqu'on lui ait fait un crime dans ſon pays d'avoir voulu introduire d'autres Dieux que ceux qui étoient admis dans l'Etat; cependant il eſt aiſé de montrer que ces deux ſentimens ſont également faux, vû que ce Philoſophe adhéra juſqu'à la mort au culte de ſon pays, perſuadé qu'un particulier ne doit point ſe ſéparer de la religion publiquement établie. Quoiqu'il pût très-bien ſe faire qu'il n'admît intérieurement qu'un ſeul Dieu, nous ne voyons pourtant pas que ſes accuſateurs lui en fiſſent un crime auprès des Juges. Cependant en conſidérant les idées que tous les hommes ſe *ſont* formées de Socrate, il paroît bien dif-

ficile de croire que ce Pere de la ſaine Morale, ce Prince des Philoſophes, cet habile médecin des ames ait pu lui-même obtenir un culte, un temple & des honneurs divins après ſa mort, & qu'on ait conſacré une fontaine ſous ſon nom. Il eſt vrai que nous liſons que les Athéniens ſe repentant de leur ſentence injuſte & pour reconnoître ſon mérite, éleverent une ſtatue pour perpétuer ſa mémoire, & nous ſavons que ſes partiſans célébroient ſa fête, ce qui eſt aſſez naturel, & portoient ſa figure en bagues ou en cachets. Mais peu-à-peu ces ſignes de vénération ſe changerent en un culte. En effet Marinus le diſciple & le ſucceſſeur de Proclus à Athenes, qui écrivit la vie de ſon maître, en rapportant les heureux préſages qui accompagnerent Proclus quand il fut mis à la tête de l'Ecole de Platon, dit que „ lorſqu'il fut arrivé au Pyrée, Ni„ colaüs, qui par la ſuite devint fameux „ dans l'art de la déclamation, mais qui „ pour lors étudioit ſous les profeſſeurs „ d'Athenes, alla au port & reçut Pro„ clus comme un homme de ſa connois„ ſance & le logea chez lui comme un de „ ſes compatriotes; vû que Nicolaüs é„ toit comme lui de Lycie, & il le con„ duiſit *ainſi dans la* ville. Mais Pro

tinguerent que par leurs crimes, leurs débauches & leurs cruautés. Ils firent le méme honneur à leurs femmes, à leurs parens, à leurs favoris; les Empereurs imiterent en cela les Rois Barbares qui par de ſemblables artifices tenoient leurs ſujets dans un eſclavage perpétuel, vû que ceux-ci n'oſoient point ſe révolter contre des Dieux ou contre ceux qui par leur choix avoient été élevés à ce rang.

Il n'y a rien de mieux prouvé dans l'hiſtoire que les honneurs divins rendus à des Princes après leur mort par les Egyptiens, les Aſſyriens, les premiers Grecs & par d'autres nations. On fit encore des Dieux & des Déeſſes de leurs femmes, de leurs amis, de leurs parens, de leurs ſœurs; le Monarque ſucceſſeur étoit toujours intéreſſé à entretenir ces idées ſublimes de ſa race dans l'eſprit de ſes ſujets. Que dis-je! il y eut des Princes à qui l'on rendit des honneurs divins même de leur vivant, comme on fit à Auguſte. Plutarque, au témoignage duquel je pourrois joindre celui de beaucoup d'autres auteurs, rapporte qu'Artaban, grand Seigneur de Perſe, diſoit à Themiſtocle, qui pour lors étoit fugitif: „ parmi le „ grand nombre de bonnes loix que nous

» avons, la plus excellente de toutes eſt » celle qui nous ordonne d'honorer le » Roi & de le regarder comme l'image » de Dieu " (25). Perſonne n'ignore que la race Ottomane eſt regardée comme ſacrée, quoique cette opinion ne la garantiſſe pas toujours de la fureur d'une ſoldatesque inſolente ou des ſujets outragés. Le *droit divin* que depuis quelque tems des Rois Chrétiens ont prétendu leur appartenir, & l'obéiſſance paſſive & illimitée qu'un Clergé mercénaire aſſûre leur être dûe, tendent au même but & ſont des notions plus propres que celles des Payens mêmes à appuyer la tyrannie; mais à meſure que les hommes ſe ſont éclairés ils ont ceſſé d'admettre ces idées aviliſſantes; & plus ils ont eu les yeux ouverts ſur la conduite de leurs Princes, plus ils ſont devenus jaloux de leur liberté, de leur bonheur & des droits du genre-humain. La religion & la raiſon ſont des obſtacles odieux pour l'erreur & la ſuperſtition: Cicéron remarque que de ſon tems pluſieurs oracles ceſſerent de donner des réponſes, parce que les peuples étoient devenus moins crédules & moins faciles à tromper.

(25) V. *Plutarch. in Themiſtocle.* pag.

§. 12. Après avoir montré la véritable origine de l'Idolâtrie, je vais, en partant des mêmes principes, rendre raiſon des rites du Paganiſme, s'il eſt poſſible de rendre raiſon de pratiques qui ſouvent étoient abſurdes & extravagantes. Les hommes croyant ſe rendre agréables à leur Dieu, quel qu'il fût, employerent les mêmes moyens dont ils ſe ſervirent pendant que ce Dieu étoit ſur terre ; en conſéquence ils lui éleverent des Temples ſomptueux ou des Palais, ils lui firent des repas ou des ſacrifices ſur des tables ou des autels ; ils ſe perſuaderent que ce Dieu, ainſi que ſa Cour compoſée des héros morts, aimoit à ſe nourrir du ſang des animaux égorgés, que ſon nez étoit flatté de l'odeur des parfums, que ſes yeux étoient charmés d'un ſpectacle pompeux. Le cérémonial du Dieu fut formé ſur le modele de celui que l'on obſervoit à ſon égard de ſon vivant; on fixa des jours pour lui donner des feſtins & célébrer des fêtes en ſon honneur, & ceux qui par la ſuite furent appellés des *Prêtres*, furent chargés du ſoin d'ordonner ces fêtes, de ſervir le Dieu, de prononcer le Panégyrique du mortel diviniſé. Ceux-ci furent vêtus ſuperbement, on leur donna de grands privilèges, on les *diſtingua* comme on fait ceux qui ſont at-

tachés au ſervice du Prince ; les prérogatives qu'on leur accorda conſiſterent ſurtout à être exemptés des fonctions publiques & des charges de la ſociété ; enfin on leur aſſigna des revenus pour les faire ſubſiſter. Ces fêtes furent encore accompagnées de muſique, de danſes, de parfums, d'illuminations, de cérémonies, de proſternations, de prieres, &c. En un mot, on y mit en uſage tout ce qui ſe pratique d'ordinaire pour flatter la vanité d'un Prince orgueilleux & deſpotique. Toutes ces choſes ne pouvoient être regardées comme agréables à un être divin à moins que l'on ne ſuppoſât que c'étoit le culte des morts qui avoit donné naiſſance à l'Idolâtrie, ce qui rend ce culte & ces cérémonies intelligibles.

§. 13. Comme les hommes s'efforcent de mériter la bienveillance des Miniſtres de leurs Princes, ils tâcherent auſſi de ſe rendre favorables les Courtiſans de leurs Dieux qu'ils ſuppoſoient dans le ciel & leurs Prêtres qu'ils voyoient ſur la terre. Non ſeulement ils chercherent à les gagner pour obtenir leur interceſſion ou du moins pour qu'ils ne s'oppoſaſſent point à leurs demandes, s'ils ne vouloient point les appuyer ; car on ſuppoſa là-haut comme ici-bas des *factions* différentes. Il eſt

§. 15. Soutenus par l'autorité du Prince, les Prêtres ſçurent encore fortifier leur propre pouvoir par le ſecours de leurs propres inventions, dont j'ai déjà parlé dans ma lettre précédente & au commencement de celle-ci; ils effrayerent les hommes par les idées de cachots infernaux & ténébreux, de flammes dévorantes, de rivieres, de chaînes, d'Hydres, de Harpies, de Chimeres, de Gorgones, de Dragons & de Monſtres, qu'ils firent regarder comme les miniſtres des vengeances du Prince. Ils entretinrent les peuples de fables ſur les ombres, les eſprits, les ſpectres; ils leur parlerent de viſions, de voix qui s'étoient fait entendre; ils les firent trembler au ſon des mots terribles du Tartare, de l'Erèbe, & au bruit des flots du Styx, de l'Achéron, du Phlégéton, du Cocyte, de l'Averne, &c. Ils leur firent entendre les affreux aboyemens du Cerbere à trois têtes; ils leur peignirent la face auſtere de Charon; les inexorables furies Alecton, Tiſiphone & Mégere furent encore plus redoutées que Pluton ou Proſerpine les Souverains de ces régions infernales.

De ce que je vous ai dit plus haut ſur l'origine des notions ſur les Eſprits & ſur

l'Aſtrologie, il eſt aiſé de conclure que ces Prêtres s'exercerent dans toutes les eſpeces de Divinations & de Magie. Ils inventerent la ſcience des *Augures*, des *Auſpices*, des *Haruſpices* ou la divination par le vol & le chant des oiſeaux; des *Extiſpices*, qui conſiſtoit à deviner par les entrailles des animaux. Ils imaginerent la *Nécromancie* & la *Nécyomancie* ou l'art de conſulter les Morts ou les Eſprits; la *Pyromancie* ou divination par le feu; la *Pſycomancie* ou l'art d'évoquer les ames; la *Néphélomancie* ou l'art de deviner par les nuages; l'*Hydromancie* ou la divination par les eaux; la *Capnomancie* ou l'art de deviner par la fumée; les *Sortileges* ou les divinations par les ſorts. En un mot, ces Prêtres imaginerent une infinité de pratiques futiles & ſuperſtitieuſes, qui ſont encore en vigueur dans la plus grande partie de la terre & que l'on trouvera décrites au long dans l'ouvrage de Van-Dale.

Par la même raiſon nous ne pouvons douter que les peuples n'euſſent une grande quantité de Magiciens, de Sorciers & de Sorcieres, de Diſeurs de bonne avanture, qui à l'aide d'un pacte avec les Démons, de leur ſcience dans l'Aſtrologie, de la connoiſſance qu'ils avoient des

vertus occultes des plantes & des minéraux, des enchantemens dans lesquels ils employoient des mots barbares, & des rites extravagans, forçoient les Dieux à paroître, faiſoient ſortir les morts de leurs tombeaux, obſcurciſſoient le ſoleil & la lune, faiſoient rétrograder les planetes, pouvoient eux-mêmes changer de formes & en faire changer aux autres, affligeoient de maladies, concilioient l'amour ou la haine, annonçoient les événemens futurs, découvroient des tréſors cachés, endommageoient les fruits & les moiſſons, changeoient des enfans au berceau, enfin faiſoient une infinité de tours qu'il ſeroit ennuyeux de rapporter & qui paroîtroient incroyables aux perſonnes de bon ſens. Lucain & Ennius nous apprendront ce que les perſonnes éclairées penſoient de ces inventions ſacerdotales (26).

(26) Quis labor hic ſuperis, cantus herbasque ſequendi
Spernendique timor? cujus commercia pacti
Obſtrictos habuere Deos? &c.

V. LUCAN. PHARSAL. LIB. VI.

Non habeo denique Nauci Marſum Augurem, non vicanos Aruſpices, non de circo Aſtrolo-

On peut encore joindre à tout cela les hiſtoires fabuleuſes des Payens ſur les Nymphes, les Faunes, les Silvains & les Satires, qui reſſemblent à nos contes de fées; leurs Larves & leurs Lémures; les Divinités ou les Génies qui ſous les noms de Naïades, de Néréides, de Driades, d'Hamadriades, d'Oréades préſidoient aux fontaines, aux rivieres, aux mers; enfin il en eſt de même d'une infinité d'autres fables à amuſer des femmelettes & des enfans.

§. 16. Mais revenons maintenant aux Dieux d'un rang ſupérieur. En effet, il y en avoit de différens ordres après la mort de même que durant la vie. On comptoit des grands Dieux (*Dii majorum gentium*); des Dieux d'un rang inférieur (*Dii minorum gentium*); des Dieux moyens (*Dii medioxumi*), qui étoient errans & vagabonds, ſans demeure fixe & destinés à faire des commiſſions, à porter

gos, non Iſiacos conjectores, non Interpretes ſomniûm: non enim ſunt ii aut ſcientiâ aut arte divini, ſed ſuperſtitioſi vates, impudentesque harioli aut inertes, aut inſani, aut quibus egestas imperat. &c.

Vid. Cicer. de Divinat. lib. I. cap.

aux Dieux les prieres des hommes, à annoncer à ceux-ci la colere ou la faveur du ciel, à être les miniſtres de la vengeance céleſte; car ces Princes déifiés avoient des armées dans les cieux comme ils en avoient eu autrefois ſur la terre. Ainſi les Divinités furent diſtribuées en pluſieurs ordres; il y eut chez elles une Nobleſſe & des Communes; mais comme les Payens plaçoient dans le ciel les plus diſtingnés & les meilleurs de leurs Dieux, ils les en faiſoient redeſcendre à volonté pour les confiner dans de petites chapelles ou dans l'idole à qui elles étoient conſacrées. En effet, ils croyoient que pluſieurs de ces Dieux habitoient les tombeaux ou erroient dans les airs avant qu'on leur eût aſſigné des demeures commodes, d'où ils furent plus diſpoſés à écouter les prieres de leurs adorateurs. Souvent ces Payens ſe proſternoient devant les ouvrages de leurs mains, tandis qu'un peu de réflexion auroit dû leur faire ſentir qu'il étoit plus naturel & plus raiſonnable d'honorer ceux à l'habileté desquels ces Dieux devoient tout leur mérite; les ſouris, les rats, les vers, les araignées, beaucoup plus ſenſés que les hommes, nonobſtant les vertus que la conſécration donnoit à leurs ſtatues, pre-

noient des libertés avec ces Dieux, tandis que les hommes ſe voyoient obligés de les garantir contre ces animaux impies.

Ces ſtatues mêmes nous fourniſſent la preuve que ces Dieux avoient été originairement des hommes. Nous ſavons le reſpect que l'on portoit aux ſtatues même des Princes vivans; leurs chapelles étoient ſouvent fréquentées par les dévots les plus ignorans, qui ſuſpendoient des offrandes dans leurs temples, qui conſultoient les oracles dans tous les événemens douteux, qui faiſoient des vœux dans les calamités, qui regardoient leurs rêves mêmes comme des inſpirations divines, & qui rendoient leur piété auſſi incommode qu'ils pouvoient pour eux-mêmes & pour les autres.

D'après ce que ces Princes déifiés pratiquoient ſur la terre, il n'y eut point de vices, d'excès, de débauches auxquels les Grands ſe livrent que l'on n'attribuât aux Dieux; on leur ſuppoſa du goût pour es plaiſirs de l'amour, pour l'intempérance, la chaſſe &c. Nous ne trouvons dans la Mythologie payenne que les hiſtoires de leurs amours, de leurs mariages, de leurs violences, de leurs adulteres, de eurs diſſolutions, de leurs diſputes, de

leurs vols, de leurs combats, de leurs bleſſures; nous les voyons accablés d'infortunes, exilés, empriſonnés & même expulſés du Ciel par des Géans, venir chercher un aſyle ſur la terre; ce qui prouve encore que c'eſt de la terre qu'ils tiroient leur origine. Après cela nous ne devons point être ſurpris ſi nous les voyons toujours repréſentés au même état où ils étoient au tems de leur mort, & diſtingués par tous les attributs qui leur appartenoient de leur vivant. Les uns ſont toujours repréſentés comme vieux, tandis que d'autres ſont repréſentés jeunes. Nous leur voyons des Peres, des Enfans, des Parens. Nous en voyons de boiteux & d'aveugles; nous les trouvons animés de différentes paſſions. Quelques-uns ſont repréſentés avec le pied fourchu de même que le vulgaire ſe figure le Diable; quelques-uns ſont aîlés, d'autres ſont armés d'épées, de lances, de casques, d'arcs, de tridens, de maſſues; d'autres ſont aſſis ſur des chars traînés par des lions, des tigres, des chevaux, des paons, des colombes. Toutes ces choſes ſont viſiblement empruntées en partie de leur véritable hiſtoire, & ſont en partie des déguiſemens allégoriques, *poëtiques* & fabuleux de circonſtances &

de faits que l'on ne connoît plus.

§. 17. Oenomaüs, Euhemere, Lucien & beaucoup d'autres hommes éclairés qui faiſoient uſage de leur raiſon, ne craignirent point de tourner en ridicule les Dieux ſur les différens métiers qu'on leur faiſoit exercer. C'eſt ainſi qu'Apollon exerçoit le métier de devin & de diſeur de bonne avanture à Delphes; Eſculape tenoit une boutique d'Apoticaire à Pergame; Vénus tenoit un lieu de proſtitution à Paphos; Vulcain étoit forgeron à Lemnos. Quelques Déeſſes faiſoient le métier de ſages-femmes; d'autres ne s'occupoient que de la chaſſe, enfin d'autres cherchoient à gagner leur vie comme elles pouvoient; & lorſqu'elles ne faiſoient pas bien leurs affaires dans un endroit, ces Divinités alloient chercher fortune ailleurs. Tous les événemens étant regardés comme des effets de leur faveur ou de leur inimitié, les hommes imaginerent divers moyens de les appaiſer ou de leur marquer leur reconnoiſſance; ils leur offrirent ſur-tout les prémices de toutes les productions des animaux ou des végétaux, des dixmes, des offrandes, en ſigne de leur ſoumiſſion, de même qu'ils avoient fait autrefois à leurs Princes vivans. Tout étoit bon dans les ſacrifices

qu'on leur offroit ; ce qui déplaiſoit à une Divinité étoit très-agréable à une autre ; quelques-unes ne s'appaiſoient que par le ſang humain, ce qui annonçoit leurs diſpoſitions cruelles pendant leur ſéjour ici-bas. Nous voyons ſouvent les Dieux ainſi que les Princes & les Grands entrer dans une grande colere lorsqu'on négligeoit leurs autels & ſurtout lorsque les peuples offroient des ſacrifices à des Dieux étrangers. D'un autre côté nous voyons ſouvent les hommes reprocher aux Dieux leur ingratitude, inſulter leurs images & ſe révolter contre eux, lorsqu'ils ne ſe trouvoient pas ſuffiſamment récompenſés des riches préſens dont ils s'étoient ſervis pour les gagner.

§. 18. Quoique les plus ſages & les plus éclairés d'entre les Payens euſſent des notions plus ſenſées que le vulgaire ſur leurs Divinités, nous ne laiſſons pas de trouver qu'ils s'en faiſoient des idées très-obſcures & peu fixes, ce qui venoit ſurtout de la crainte d'être perſécutés, s'ils annonçoient la vérité, ou s'ils tentoient de ramener leurs concitoyens à des idées plus raiſonnables. Nous en avons la preuve dans la mort de Socrate. Nous trouvons dans Plutarque la raiſon pour-*quoi la théorie* des Planetes & des Aſtres

étoit ſi peu connue: le peuple ne ſouffroit pas que l'on examinât ces choſes philoſophiquement ou qu'on les expliquât par les loix ordinaires de la nature, par des cauſes dépourvues d'intelligence, par des forces aveugles, vû qu'il les regardoit comme des Dieux éternels, intelligens & immortels (27). Voilà pourquoi lorsqu'Anaxagore découvrit que la lune n'avoit qu'une lumiere empruntée du ſoleil, & rendit ainſi raiſon de ſon croiſſant & de ſon décours, on n'oſa pas rendre publique cette doctrine, elle ne fut communiquée qu'à peu de gens dont on exigea de la tenir cachée. Il y eut néanmoins en Europe & en Aſie des hommes qui, détrompés eux-mêmes, oſerent montrer aux autres la futilité de la religion payenne; mais nous ne devons point mettre au nombre des Payens ceux qui ſoutinrent l'unité de Dieu & qui démasquerent la ſuperſtition. Sous le nom de *Payens*, nous ne devons comprendre à proprement parler que les Idolâtres qui croyoient la pluralité des Dieux, qui prétendoient que ces Dieux s'étoient révélés, qui leur rendoient un culte & qui leur aſſignoient des départemens divers. Les Juifs regardoient tous les autres peu-

(27) *V. Plutarch. in* vit. Niciæ. pag.

ples comme Payens & les déſignoient en général ſous le nom de *Nations* ou de *Gentils* du mot latin *Gentes*. Mais parmi les Payens tous ceux qui avoient aſſez de pénétration & de courage pour découvrir & contredire les folies & les impoſtures du Paganiſme ou de la Théologie furent regardés comme des athées & traités en conſéquence à l'inſtigation des Prêtres. Pluſieurs Philoſophes ſur-tout furent bannis, empriſonnés, condamnés juridiquement à la mort, exterminés par la populace comme des impies & des ſcélérats; parce qu'ils ne croyoient point les myſteres ou parce qu'ils expoſoient aux yeux du public les fraudes pieuſes de leur ſiecle. Il ne faut point ſavoir gré aux Prêtres du Paganiſme s'ils nous ont donné des exemples moins fréquens de perſécutions que les Prêtres Chrétiens. En effet les Prêtres Payens étoient peu différens des Magiſtrats civils; pluſieurs d'entre eux ne poſſédoient pas même leur dignité à vie, & d'ailleurs ils étoient entiérement ſubordonnés à l'Etat; au lieu qu'à l'exception des Pays Proteſtans, les Prêtres Chrétiens ont un pouvoir ſupérieur à celui du Gouvernement même & ſont les maîtres abſolus de l'eſprit des *Laïques*.

Ainſi quand nous parlons des anciens, nous devons attribuer les notions ſaines qu'ils avoient à la lumiere de la raiſon que le Paganiſme avoit viſiblement corrompue. Faute de faire cette diſtinction, on eſt tombé dans une infinité d'erreurs. L'un ſoutient fort imprudemment que le Paganiſme fourniſſoit une baſe plus ſolide à la vertu que le Chriſtianiſme; tandis que, pour parler avec plus de préciſion, on auroit dû ſe contenter de dire que la loi naturelle avoit été ſouvent plus fidélement obſervée par les Payens que par les Chrétiens. D'autres s'imaginent que tous ceux qui vivoient du tems du Paganiſme étoient des Idolâtres, & par conſéquent étoient dans l'erreur la plus groſſiere. Mais eſt-il, par exemple, rien de plus abſurde que de mettre Cicéron au nombre des Payens, lui qui dans ſes admirables Traités *ſur la Divination* & *ſur la nature des Dieux* a fait voir clairement l'extravagance du Polythéiſme, des Sacrifices, des prétendues révélations, des prophéties, des miracles, des oracles, des augures, des interprétations des ſonges, des enchantemens &c.? C'eſt dans ces ouvrages & dans d'autres de la même eſpece que Minutius Felix, Tertullien & les premiers Apologiſtes de la Religion Chré-

tienne puiſoient les meilleurs argumens contre le Paganiſme, & les rapportoient ſouvent mot pour mot. Arnobe, après avoir rendu juſtice à d'autres Ecrivains, dit que ſi on liſoit les ouvrages de Cicéron, les Chrétiens n'auroient aucun beſoin d'écrire; il reconnoît que ce grand homme a attaqué les Dieux avec force, avec eſprit, & avec piété, & prétend que c'eſt pour cela qu'un grand nombre de Payens décrioient ſes ouvrages ou refuſoient de les lire, & ſollicitoient le Sénat de les faire brûler pour les anéantir. Sur quoi Arnobe obſerve *que de ſupprimer ces ouvrages ou d'en interdire la lecture au public, ce n'étoit pas défendre les Dieux, mais montrer que l'on craignoit que la vérité ne fût connue* (28).

Je pourrois citer un grand nombre d'autres perſonnages de l'antiquité qui ſe diſtinguerent par leur valeur, leurs vertus, leur piété, leur équité, & qui furent bien plus éloignés d'être des Idolâtres que ceux qui ont le front de les en accuſer. On n'eſt pas plus en droit de les traiter de

(28) Nam intercipere ſcripta, & publicatam velle ſubmergere lectionem, non eſt Deos defendere, ſed veritatis teſtificationem timere. V. ARNOB. ADV. GENT. LIB. III. pag.

Payens que l'on ne peut traiter de Mahométans ceux qui en vivant à la Mecque, ne croient point à l'Alcoran. Ceux qui accuſent les uns & les autres d'être Payens ou Muſulmans montrent ou qu'ils ignorent le ſens des mots, ou qu'ils ne ſentent point la diſtinction entre la loi naturelle & toutes les inſtitutions poſitives.

§. 19. En un mot, Madame, la religion des Gentils, ſoit qu'on la regarde comme contraire à la lumiere de la raiſon, ſoit comme un ſupplément à cette même lumiere, n'étoit point de nature à pouvoir influer ſur les mœurs ou à rendre vertueux en cette vie, ni à fournir des motifs capables de raſſurer contre les craintes de la mort. Il eſt vrai que parmi les Payens il s'eſt trouvé bien des gens qui ne pouvant croire une religion auſſi ridicule que celle que décrivoient les Poëtes, ont cru que leurs Divinités ſans nombre n'étoient que des noms divers deſtinés à déſigner les qualités, les attributs, les fonctions d'un Dieu unique; tels étoient le Soleil, Bacchus ou tout autre Dieu dont ils avoient la plus haute idée. Les Légiſlateurs ſe ſont efforcés de donner à la religion les couleurs les plus favorables

qu'ils purent, & ſans rien examiner, ſans approfondir ce qui étoit vrai ou faux, ils ont approuvé tout ce qui leur a paru devoir contribuer à contenir les hommes dans l'ordre, à les porter à la vertu, par l'appas des récompenſes ou par la crainte des châtimens. D'autres, parmi leſquels on doit compter les Philoſophes bien intentionnés, ont allégoriſé toute la doctrine du Paganiſme & l'ont appliquée aux effets de la nature par leſquels la Divinité manifeſte ſon pouvoir, ſa bonté, ſa juſtice. Cette triple façon d'enviſager les choſes donna lieu à la fameuſe diſtinction de la Théologie en poëtique, politique & philoſophique.

Néanmoins les perſonnes les plus éclairées rioient de ces ſubtilités, ſachant très-bien qu'il étoit impoſſible de juſtifier la plupart des fables de la religion payenne. Cicéron blâme les Stoïciens pour avoir prétendu que toute la Théologie des Grecs étoit myſtérieuſe. „ Zénon, *dit-* „ *il*, le premier & après lui Cléanthe & „ Chryſippe prirent bien des peines inu- „ tiles pour donner des explications rai- „ ſonnables des fables, & pour découvrir „ les étymologies des noms des Dieux. „ Leur conduite nous prouve évidem-

„ ment

„ ment qu'ils n'ont point cru ces choſes
„ dans un ſens littéral (29).

Cependant pour vous donner quelques exemples de leurs allégories, ils prétendoient que *Jupiter* & *Junon* ſignifioient l'Air & les Nuées; que *Neptune* & *Thétis* déſignoient la Mer & les Flots; que *Cérès* & *Bacchus* étoient la Terre & toutes ſes productions; que *Mercure* & *Minerve* indiquoient les Talens de l'eſprit, l'Induſtrie, les Arts, le Commerce, & que *Cupidon* & *Vénus* marquoient les deſirs des hommes & leurs penchans à l'amour; que *Mars* & *Bellone* déſignoient la Guerre & les Querelles; que *Pluton* & *Proſerpine* ſervoient à indiquer les Mines, les Tréſors & tout ce qui eſt caché dans les entrailles de la terre.

C'eſt ainſi qu'ils continuoient à expliquer les noms de tous les autres Dieux; & comme les allégories ſont auſſi fécondes & auſſi diverſifiées que les imaginations des hommes, à peine trouvons-nous deux

(29) Magnam moleſtiam, ac minimè néceſſariam, primus Zeno, poſt Cleanthes, deinde Chryſippus, commentitiarum fabularum reddere rationem: vocabulorum, cur quique ita appellati ſint, cauſas explicare. Quod cum facitis, illud profecto confitemini, longè aliter rem ſe habere atque hominum opinio eſt. CICER. DE NATUR. DEOR. LIB. III. cap.

auteurs qui aient expliqué les mêmes fables de la même maniere; mais, en ſuppoſant pour un moment que quelqu'un d'entre eux ait rencontré juſte, leur religion n'en eût pas été meilleure pour cela, & n'en méritoit pas moins d'être abolie, vû que, de quelque nature que fuſſent les ſpéculations de quelques ſavans, il eſt évident que le vulgaire prenoit tous ces êtres pour des Dieux véritables qu'il craignoit extrêmement & qu'il adoroit; ſans compter les fraix immenſes qu'il en coutoit aux nations pour le culte, c'eſt-à-dire, pour payer les fourberies & la tyrannie des Prêtres. C'eſt ce que Cicéron avoit clairement apperçu; puiſqu'en faiſant l'énumération des Dieux du Paganiſme il dit: „ il y eut encore une autre raiſon phyſi„ que qui donna naiſſance à une grande „ foule de Dieux; ceux-ci revêtus de „ formes humaines ont fourni des fables „ aux Poëtes & ont rempli la vie des „ hommes de toutes ſortes de ſuperſti„ tions (30). On peut dire avec autant

(30) Aliâ quoque ratione & quidem phyſicâ, magna fluxit multitudo Deorum, qui induti ſpecie humanâ fabulas Poëtis ſuppeditaverunt, hominum autem vitam ſuperſtitione omni referſerunt. V. CICER. DE NATUR. DEOR. LIB. II.

de vérité la même choſe des Saints modernes & de leurs images. En effet, malgré la diſtinction ſubtile que l'on fait d'un culte ſuprême & abſolu & d'un culte inférieur & relatif, le vulgaire donne partout dans une idolâtrie groſſiere, & dans les pays où le culte des Saints eſt établi, ſi l'on fait attention au pouvoir & aux impoſtures des Prêtres, on trouvera que toutes les ſuperſtitions du monde combinées feroient encore une religion plus raiſonnable que celle qu'on y profeſſe. Il eſt encore bon de ne pas oublier que cette idolâtrie moderne des Chrétiens eſt, ainſi que celle des anciens Payens, entiérement fondée ſur une vénération exceſſive pour des morts, dont des Prêtres artificieux ont ſçu tirer parti pour ſoumettre les peuples à leurs ordonnances, qui ont toujours pour but leur propre vanité, leur puiſſance & leurs intérêts.

§. 20. Les Payens d'aujourd'hui qui habitent la plus grande partie de l'Afrique, des vaſtes contrées de l'Aſie & de l'Amérique, auſſi bien que quelques coins de l'Europe, s'accordent aſſez dans leurs opinions avec les anciens Payens; mais ils different entre eux comme eux à pluſieurs égards. Ils ont chacun leurs *Cosmogonies* ou des hiſtoires de la création

du monde ; leurs *Théogonies* ou généalogies de leurs Dieux, que quelques-uns ſont égaux, d'autres ſubordonnés, que les uns ſuppoſent bons & d'autres méchans. Pluſieurs admettent deux principes ſouverains du bien & du mal, ſemblables à l'*Oromaze* & à l'*Arimane* des anciens Chaldéens. Il y en a même qui ſoutiennent l'unité de Dieu en lui joignant des miniſtres inférieurs & ſubordonnés, ou en l'en privant ; il y en a qui ſoutiennent l'éternité & l'immenſité du monde & que tout ce qui arrive eſt l'effet d'un décret irréſiſtible du Deſtin. Leurs ſentimens ſont auſſi variés ſur la Providence, ſur la durée du monde, ſur un état futur ; ils ne ſont point d'accord ſur l'immortalité de l'ame, ſur le ſéjour qu'elle habite après la mort, ſur ſes transmigrations d'un corps dans un autre, opinion qui eſt la plus univerſellement répandue. Leurs cultes & leurs ſacrifices ſont accompagnés de rites & de cérémonies infiniment variés ; une nation adore un animal qu'une autre nation ſacrifie à ſon Dieu ; un homme employe une poſture & une cérémonie qui eſt rejettée par un autre comme indécente & profane. Chacun, comme Juvénal le remarque, *s'échauffe contre les Dieux de ſes voiſins, & les*

hait. parcequ'il croit que ce ſont les ſiens qui ſeuls aient droit de recevoir des hommages (31). Ils célebrent leurs fêtes tantôt ſur le ſommet des montagnes ou à l'air libre, tantôt dans des temples, dans des cavernes & des ſouterrains. Ils admettent des bons & des mauvais génies qui ſont les protecteurs ou les ennemis des hommes & de leurs pays. Ils ont des hiérarchies de Prêtres & de Prêtreſſes, des colléges deſtinés à l'éducation, des maiſons religieuſes où ces Prêtres ſont entretenus. Ils ont chacun leurs livres ſaints, leurs traditions, leurs images, leurs prétendus miracles, leurs prophéties, leurs oracles, leurs révélations, leurs ſortileges, leurs augures, leurs divinations. Ils ont des tems de réjouiſſances deſtinées à honorer leurs Dieux par des chants, par des danſes, par des feſtins; ils ont auſſi des tems de pénitence, de jeûnes, de triſteſſe; ils ont des hommes & des femmes qui ſouffrent volontairement, qui s'impoſent des régles auſteres,

(31) Inde furor vulgo quod Numina vicinorum
Odit uterque locus, cum ſolos credat habendos
Eſſe Deos, quos ipſe colit.

JUVENAL. SAT. 15. vers. 36. & ſeqq.

qui ſe tourmentent & ſe déchirent dans l'idée que ce qui leur fait bien du mal cauſe un très-grand plaiſir à la Divinité. Quand on leur reproche la déraiſon & l'obſcurité de leurs dogmes, ils vous répondent que rien n'eſt impoſſible aux puiſſances d'en-haut, que ces choſes ſont des myſteres impénétrables, qu'il n'eſt point permis de les examiner, & que l'eſprit borné de l'homme ne doit point les approfondir.

§. 21. Après vous avoir ainſi rendu compte en peu de mots, Madame, du Paganiſme tant ancien que moderne, il eſt bon de vous faire remarquer que preſque toutes les ſuperſtitions & les rites de l'Idolâtrie ont été renouvellés dans nos contrées occidentales ainſi que par les Chrétiens orientaux. Nous y voyons des ſacrifices, de l'encens, des cierges, des luſtrations, des fêtes, du chant, des autels, des pélerinages, des jeûnes, un célibat religieux, des conſécrations, des divinations, des ſortileges, des augures, des préſages, des enchantemens, des cultes en l'honneur des morts, des hommes & des femmes canoniſés après leur trépas, des médiateurs entre Dieu & les hommes, des génies bienfaiſans & malfaiſans, des génies tutélaires mâles & femel-

les auxquels on dédie des temples, pour qui l'on célebre des fêtes, que l'on honore par des cérémonies particulieres, à qui non ſeulement on aſſigne des diſtricts divers, mais encore que l'on ſuppoſe capables de guérir des maladies & de diſpoſer de tout ce dont les hommes jouiſſent ou de ce qu'ils deſirent. Je conviens que l'on ne retrouve point par-tout la totalité de ces opinions & de ces uſages; mais on en trouve en tout lieu des veſtiges plus ou moins marqués avec leſquels l'éducation familiariſe & qui ſont fortifiés par l'autorité de la loi. Cependant, pour peu que l'on y faſſe attention, on ſentira que ceux qui s'obſtinent à conſerver des choſes que Jéſus-Chriſt eſt venu abolir n'ont guere droit de ſe faire appeller des Chrétiens, ou ne peuvent ſe donner pour les partiſans d'une religion deſtinée à corriger les mœurs, à donner des idées vraies de la Divinité, & par conſéquent à déraciner toutes les opinions & les pratiques ſuperſtitieuſes : en un mot de tels gens ſont des Antichrétiens; vû que rien n'eſt plus contraire à la doctrine de Jéſus-Chriſt, & que ceux qui s'attachent à ces pratiques ſont des Payens ou des Juifs & non de vrais Chrétiens.

§. 22. Cette réflexion eſt un homma-

ge qui eſt dû à la religion & à la vérité. En effet, je ne penſe point que le deſir de contenter la curioſité ſuffiſe pour juſtifier les recherches que l'on fait, ſi elles ne contribuent à l'inſtruction, qui naturellement contribue à rendre les hommes plus éclairés & plus vertueux. En effet, Madame, toute cette diſſertation fournit une preuve mémorable des extravagances dont la nature humaine peut être ſuſceptible; elle nous montre que la ſuperſtition eſt la même dans tous les tems, quoique ſes noms puiſſent changer, ſes objets varier, & quoiqu'elle puiſſe être plus ou moins forte dans les différens pays ſuivant les dégrés de liberté de conſcience dont on y jouit.

Si quelqu'un étoit ſurpris de voir que les hommes ſe ſoient écartés des voies ſimples & droites de la raiſon pour s'égarer dans des labyrinthes ſi tortueux, qu'il conſidere comment dans pluſieurs régions conſidérables les inſtitutions ſi ſimples de Jéſus-Chriſt ont dégénéré en des doctrines abſurdes, en un jargon inintelligible, en des pratiques ridicules, en des myſteres inexplicables. On trouvera que dans preſque toutes les parties du monde la religion & la vérité ſe ſont changées en *ſuperſtition* & en impoſture. En un mot,

tout ce qui eſt contenu dans cette longue Lettre eſt excellemment rapproché dans ces vers d'un de nos Poëtes qui ſont dans la bouche de tout le monde. *La religion de la Nature fut dans ſon origine facile & ſimple ; des fables l'ont rendue myſtérieuſe, des offrandes l'ont rendue lucrative ; on la chargea peu-à-peu de ſacrifices & de ſpectacles qui mirent les Prêtres à portée de faire bonne chere, tandis que les peuples ouvrirent de grands yeux* (32).

Je crains, Madame, d'abuſer de votre patience, ainſi je finis cette lettre dont la lecture a pu vous fatiguer, en me diſant &c.

(32) Natural Religion was eaſy firſt and plain,
Tales made it myſtery, offrings made it gain;
Sacrifices and shows were at length prepar'd,
The Prieſts ate roaſt meat, and the people ſtar'd.

QUATRIEME LETTRE,

A UN GENTILHOMME HOLLANDOIS POUR LUI PROUVER QUE LE SYSTÊME DE SPINOZA EST DÉPOURVU DE FONDEMENS ET PECHE DANS SES PRINCIPES.

§. 1. VOus avez raiſon, Monſieur, de ſuppoſer que je jouis d'un vrai bonheur dans l'agréable retraite où je vis; j'y jouis en effet de la ſanté du corps & de la tranquillité de l'eſprit, c'eſt-à-dire, des deux plus grands biens que la terre puiſſe procurer. Indépendamment de la ſalubrité de l'air, ce pays abonde en gibier, & mes voiſins ne connoiſſent d'autre violence & d'autre ruſes que celles qu'ils mettent en uſage contre les bêtes ſauvages, les oiſeaux & les poiſſons: on *ne lit point* dans leurs regards, comme

dans ceux des habitans affairés des villes, les bons ou les mauvais ſuccès des flottes & des armées ; ils ne s'inquiétent pas plus d'affaires étrangeres que de ce qui ſe paſſe dans les autres Planetes ; ſi par hazard ils s'informent de l'état des choſes à la Cour, ce n'eſt point pour ſavoir qui eſt-ce qui eſt en faveur ou en disgrace, ni celui qui doit entrer dans le miniſtere ou en ſortir ; c'eſt pour s'inſtruire de la façon dont on travaille au bien public de la nation & dont on s'y prend pour lui aſſûrer ſa ſûreté, ſa puiſſance, ſes richeſſes ; ils regardent comme un ami quiconque s'occupe de ces grands objets, & l'eſprit de faction & de parti ne changera jamais leurs diſpoſitions à ſon égard.

§. 2. Mais, Monſieur, j'ai de la peine à vous pardonner la crainte où vous êtes de troubler le repos dont je jouis au milieu de ces gens innocens ; toutes vos lettres ſont auſſi inſtructives & amuſantes que leur converſation eſt franche & ſincere. Je ne blâme pas plus les pompeux éloges que vous faites de Spinoſa, que les louanges emphatiques que Lucrece a prodiguées à Epicure. En effet, tant que vous regarderez ce Philoſophe comme un homme ſi extraordinaire, ſi ſupérieur au *reſte des* humains, vous ne po

rez rien retrancher de ce que vous en dites, & ſi vous étiez un Poëte vous iriez encore plus loin.

§. 3. Pour moi, je me garderai bien de prétendre que Spinoſa n'a rien dit de bien, parce qu'il s'eſt trompé ſur beaucoup de choſes; au contraire, je trouve dans ſes écrits un grand nombre d'idées heureuſes, & il me paroît avoir été un homme doué de très-grands talens; quoique ſes connoiſſances ſemblent avoir été aſſez bornées, ſi l'on excepte celles qu'il avoit dans quelques branches des Mathématiques & dans l'érudition des Rabbins. Je vous accorderai pareillement qu'il fut ſobre, rigide obſervateur des loix de ſon pays, entiérement dégagé de la paſſion d'acquérir des richeſſes. L'hiſtoire ancienne ainſi que l'expérience journaliere ſuffiſent pour nous convaincre que ſi ceux qui ſoutiennent la cauſe de la vérité ne ſont pas toujours de grands ſaints, les partiſans de l'erreur ont ſouvent une conduite eſtimable. Vous ſavez que M. Bayle dans ſes *penſées diverſes* a prouvé que l'Athéiſme lui-même ne conduit point les hommes néceſſairement au crime, quoiqu'il convienne en général que la conſidération de la ſûreté, de la réputation, *de l'intérêt*, n'eſt pas ſi propre à conſerver

les mœurs que la (*) Religion. Je conviendrai encore avec vous que les adverſaires de Spinoſa n'ont pu détromper ſes diſciples par les épithetes injurieuſes qu'ils ont prodiguées à ſa perſonne à cauſe de ſes opinions ; ces moyens honteux ne conviennent qu'aux partiſans de l'erreur ; ils ſont auſſi contraires à la religion qu'aux régles de la politeſſe ; ils peuvent bien ſervir à exciter la fureur de la populace, mais jamais ils n'en impoſent aux perſonnes ſenſées qui jugent des choſes par elles-mêmes & non d'après la maniere dont les paſſions les repréſentent.

§. 4. Ne croyez point, Monſieur, que je montre cette modération par complaiſance pour vous ou par reſpect pour l'opinion que vous avez de Spinoſa, ou parce que je ſuis plus convaincu de la vérité de

(*) C'eſt préciſément l'inverſe de cette propoſition qui eſt vraie, & Bayle ne peut avoir avancé cette opinion abſurde & démentie par une expérience continuelle que *propter metum Judæorum*. Toutes les religions, quelles qu'elles ſoient, & principalement la Chrétienne, ſont les plus grands fléaux qui aient jamais affligé l'eſpece humaine. Effacez de l'hiſtoire de tous les peuples de la terre les crimes commis au nom des Dieux & de Dieu, & vous retrancherez la plus grande partie des atrocités qu'elle préſente. *Hinc prima mali labes.* Seconde note de M. Fréret trouvée ſur ſon exemplaire Anglois.

ſes opinions que vous ne me l'avez trouvé ci-devant; cette modération eſt fondée ſur l'idée où je ſuis que l'on doit traiter ainſi tout le monde quand il s'agit de matieres de pure ſpéculation; c'eſt aux loix à punir les mauvaiſes actions de ceux qui s'en rendent coupables; mais bien loin d'adopter les ſentimens ſur leſquels nous avons ſi ſouvent raiſonné chez vous, je ſuis perſuadé que le ſyſtême de Spinoſa eſt entiérement faux & deſtitué de fondemens. Je ne disconviens point qu'il ne ſe trouve par hazard des vérités dans ſon livre, de même qu'il s'eſt ſouvent gliſſé des erreurs dans les meilleurs ouvrages: mais je ſoutiens que d'après ſon ſyſtême dont les fondemens me paroiſſent peu ſolides, les principes faux & contraires à la ſaine phyſique, on ne peut point répondre à des difficultés déjà faites ou à faire, ni donner de meilleures raiſons pour appuyer les opinions reçues.

§. 5. Quelque réglé dans ſa conduite qu'ait été Spinoſa, je ſuppoſe pourtant que vous ne prétendrez point qu'il ait été exempt des fragilités humaines auxquelles les plus honnêtes gens ſont ſouvent expoſés. Je ſoupçonnerois même aſſez volontiers qu'une de ſes principales foi*bleſſes* a été un deſir immodéré de ſe fai-

re chef de ſecte, de former des diſciples à un nouveau ſyſtême de Philoſophie qui pût porter ſon nom; il a pu être tenté par les ſuccès de ſon maître Descartes. Je ne prétends pas tirer mes inductions de ces expreſſions *ma philoſophie*, *notre ſyſtême*, & d'autres façons de parler ſemblables qu'il employe très-fréquemment; je ne ferois pas un crime de cette affectation à tout homme qui auroit fait des découvertes particulieres, ou même qui auroit changé la face entiere de la Philoſophie, ou qui ſe ſeroit ſervi d'une méthode entiérement neuve; un homme de cette trempe pourroit n'avoir d'autres motifs que l'amour de la vérité & le deſir de faire du bien à la ſociété, & pourroit ne ſe propoſer que de rejetter les choſes qu'il trouveroit ou nuiſibles, ou fauſſes, ou inutiles. Socrate, nonobſtant la grande réforme qu'il apporta dans la Philoſophie, ne fut jamais ſoupçonné d'avoir voulu ſe faire le chef d'une ſecte; Cicéron a très-bien remarqué que ſes diſciples ont multiplié les diſputes, ſe ſont partagés en factions, & ont corrompu ſa doctrine dès qu'ils voulurent la réduire en un ſyſtême, à l'aide duquel ils prétendirent, ſans doute, expliquer une infinité de choſes auxquelles Socrate n'a-

voit jamais ſongé, & auxquelles nous voyons que ces diſciples ont tâché d'appliquer ces ſpéculations ſubtiles & aëriennes que leur maître rejettoit comme inutiles dans la conduite de la vie, comme propres à faire perdre le tems, comme peu intéreſſantes pour les hommes, & comme impoſſibles à concevoir (1).

§. 6. Mais lorsqu'un homme conſtruit un ſyſtême entier de Philoſophie ſans aucuns principes ou ſur des fondemens précaires, & quand on l'avertit enſuite de ſa faute, ou quand on lui montre les difficultés auxquelles ſon ſyſtême eſt expoſé, s'il ne cherche point à y remédier ni à réſoudre les objections qu'on lui propoſe par les principes qu'il a établis; en un mot, s'il ne reconnoît point qu'il s'eſt trompé, nous pouvons avec raiſon ſoupçonner un tel homme d'être trop épris de ſon nouveau monde, (car c'eſt-là ce qu'eſt un nouveau ſyſtême de Philoſophie)

(1) Illam autem Socraticam dubitationem de omnibus rebus, & nulla adhibita affirmatione conſuetudinem diſſerendi, reliquerunt. Ita facta eſt diſſerendi (quod minime Socrates probabat) ars quædam, philoſophiæ & rerum ordo, & deſcriptio diſciplinæ.

Vid. Academ. quæſt. lib. I. cap.

phie) pour admettre un Créateur plus ſage; tandis qu'un homme qui n'auroit en vue que de faire connoître & de répandre la vérité, & qui ne peut ſe contenter de fantaiſies & de conjectures, ne feroit aucune difficulté de reconnoître ſes erreurs & de les corriger.

§. 7. Cela poſé, examinons ſi Spinoſa eſt réellement coupable de ce dont je l'accuſe. Je rapporterai avec franchiſe les motifs ſur leſquels je me fonde, & je vous laiſſerai enſuite décider vous-même, malgré les préventions que vous avez en ſa faveur. Je n'ai pas beſoin de dire à un de ſes plus grands admirateurs que Spinoſa n'admet qu'une ſeule ſubſtance dans l'univers, ou qu'il prétend que la matiere de tous les êtres de l'univers n'eſt qu'une exiſtence continuée; qu'elle eſt partout de la même nature, quoique diverſement modifiée, & douée d'attributs invariables, eſſentiels & inſéparables. Les principaux de ces attributs, que Spinoſa ſuppoſe éternels, ainſi que la ſubſtance à laquelle ils appartiennent, ſont, ſelon lui, l'Etendue & la Penſée; quoiqu'il en ſuppoſe une infinité d'autres dont il ne s'eſt pas donné la peine de faire l'énumération, & il n'a, nulle part même, fait entendre que le mouvement fût un de ſes

attributs, & s'il l'eût dit nous ne l'en aurions point cru ſur ſa ſimple parole ni ſans des argumens plus convaincans que ceux dont il s'eſt ſervi pour prouver que chaque particule de la matiere penſe continuellement. Cela eſt en effet contraire à la raiſon & à l'expérience qui s'accordent toutes les deux à prouver l'étendue dans la matiere. De quelque nature que ſoit le principe penſant dans les animaux, la penſée ne peut être produite que par le cerveau. Les hommes n'ont la conſcience d'aucune penſée tant que les fonctions du cerveau ſont ſuſpendues; c'eſt là uniquement que nous trouvons que nous penſons, & nous n'appercevons aucuns ſignes de la penſée dans aucun des êtres qui n'ont point de cerveau ; tandis que toutes les créatures qui en ont un ſemblent par leurs façons d'agir nous annoncer de la penſée jusqu'à un certain point.

A l'égard des ſubtilités dont Spinoſa ſe ſert pour tâcher de prouver par la raiſon ce qui eſt rejetté par l'expérience, je pourrai quelque jour vous communiquer mes idées là-deſſus; mon but actuel n'eſt point de réfuter toutes ſes erreurs les unes après les autres, mais ſeulement de montrer que ſon ſyſtême ne porte ſur rien, *ce qui* fait tomber tout d'un coup ce

que l'on a pu fonder ſur ce ſyſtême.

§. 8. Tout le monde convient que les changemens perpétuels que l'on voit dans la matiere ſont dûs au mouvement, qui produit une infinité de formes, de combinaiſons & de qualités ſenſibles. Mais nous devons bien diſtinguer entre le mouvement local & l'action ou la force motrice. Le mouvement local n'eſt que le changement de ſituation, ou l'application ſucceſſive du même corps aux parties reſpectives de différens autres corps ; ainſi ce mouvement local ne differe point du corps lui-même, ce n'eſt point un être réel dans la nature, c'eſt ſimplement un mode ou une façon d'enviſager ſa ſituation, c'eſt l'effet de quelque force ou action qui eſt ou au-dedans ou au-dehors du corps. Quoique les loix ordinaires du mouvement ne ſoient que des obſervations fournies par l'expérience de ce qui arrive communément dans le mouvement local, ou les calculs probables déduits de ces obſervations ; cependant l'action ou la force motrice eſt ſouvent appellée du nom de *mouvement*, & pour lors l'on confond l'effet avec la cauſe, ce qui a été une ſource intariſſable d'embarras & d'abſurdités. Cependant il faut que tous ceux qui ont traité des changemen

ſubit la matiere, aient regardé cette action comme leur cauſe, ſans cela ils auroient travaillé vainement; en effet cette action étant une fois expliquée, nous pourrons aiſément rendre raiſon du mouvement local qui eſt ſon effet, ſans cela nous n'en viendrons jamais à bout. Les Mathématiciens ſuppoſent la force motrice & conſiderent le mouvement local tel qu'ils le trouvent, ſans s'embarraſſer d'en chercher l'origine; mais les Philoſophes procedent différemment ou doivent du moins le faire.

§. 9. Cela poſé, quiconque entreprend d'expliquer, à l'aide des premieres cauſes, l'origine du monde, ſon méchanisme actuel ou les affections de la matiere, doit commencer par chercher la premiere cauſe du mouvement. En effet la ſimple idée de l'étendue ne renferme aucune idée de variété ni aucune cauſe de changement; en voyant que c'eſt l'action ſeule qui peut produire un changement dans l'étendue, il eſt important de bien établir & d'expliquer clairement cette action ou ce principe du mouvement, ſans quoi tout le ſyſtême paroîtra bientôt défectueux: ſi l'on ne fait que ſuppoſer ce principe, le ſyſtême ne ſera qu'une pure hypo*theſe*, *mais* ſi on le prouve & l'explique,

nous pourrons nous promettre une plus grande certitude que celle que nous en a juſqu'ici procurée. Il ne faut donc pas de fonder un ſyſtême ſur le mouvement local qui, comme on l'a dit, n'eſt que l'effet de cette action, ainſi que toutes les varietés qui ſont dans la matiere : il en eſt de même du repos que l'on ne regarde plus actuellement comme une privation ni comme un état d'inertie abſolue, vu qu'il faut autant de force pour tenir les corps dans le repos que pour les mettre en mouvement. Cela poſé, le mouvement local & le repos ne ſont que des termes relatifs, des modes paſſagers qui ne peuvent point être regardés comme des êtres réels & poſitifs.

§. 10. Il eſt bien difficile de découvrir quelles ont été les vraies opinions des premiers Sages de la Grece. Depuis Anaxagore les Philoſophes ont aſſez generalement établi pour principe que la matiere étant par elle-même inerte, c'eſt-à-dire, une maſſe ſans mouvement, la Divinité que l'on regarda comme un être diſtingué de cette matiere, lui avoit communiqué le mouvement, quoique d'une façon qui ſurpaſſe l'entendement humain. En partant de-là, ces Philoſophes nous montrent les diviſions que ce mouve

a produit dans la matiere, les particules de volumes & de figures différens qui en réſulterent, & comment l'Univers & toutes ſes parties ont pris l'arrangement que nous voyons. Au contraire, Spinoſa ne reconnoît point d'Etre ſéparé ou diſtingué de la ſubſtance de l'univers; il n'admet point d'Etre qui lui donne le mouvement ni qui l'y faſſe perſévérer, s'il n'en a pas de lui-même. Il ſe fonde ſur toutes les notions communes au ſujet du mouvement local ſans jamais en indiquer la cauſe, attendu qu'il ne veut pas reconnoître l'impulſion de la Divinité qui préſide à l'univers, & parce que, comme je vais vous montrer, il n'a point été capable de lui aſſigner une meilleure cauſe ou du moins une raiſon équivalente. Cependant ce Philoſophe regardoit la matiere comme inerte de ſa nature. Dans la ſeconde partie de ſon *Ethique* ou de ſon ſyſtême, *propoſition* XIII. *axiome* I. il dit en termes exprès *que tous les corps ſont ou en mouvement ou en repos* (2). Et pour vous faire voir qu'il ne vouloit point parler d'un repos relatif ou produit par la réſiſtance des autres corps, dans la démonſtration du ſecond Lemme il affirme que

(2) *Omnia* corpora moventur aut quieſcunt.

tous les corps peuvent tantôt être mus absolument & tantôt peuvent être dans un repos absolu (3). Il ne pouvoit s'expliquer plus nettement ; cependant ſi quelques particules ou ſi toutes les particules de la matiere peuvent être dans un repos abſolu, elles doivent toujours demeurer dans cet état, ſi une cauſe exterieure ne les met en mouvement, & Spinoſa n'a nulle part aſſigné cette cauſe : outre cela toute la matiere pourroit être dans l'inaction ſi quelques-unes de ſes parties peuvent jamais s'y trouver.

§. 11. Spinoſa n'a nulle part tenté de définir le mouvement & le repos, ce qui eſt impardonnable dans un Philoſophe, ſoit qu'il l'ait fait à deſſein, ſoit qu'il n'y ait pas ſongé ; néanmoins il dit ailleurs dans ſon *Ethique*, *que le mouvement & le repos ſont les cauſes des differences qui ſe trouvent entre les corps*. C'eſt-à-dire, ſelon lui, *que réſulte la diverſité qui ſe trouve entre les corps particuliers*. Il dit encore que *c'eſt le mouvement & le repos qui produiſent une infinité d'êtres* (4). Dans

(3) Omnia corpora ..... abſolute jam moveri, jam quieſcere poſſunt.

(4) Corpora ratione motus & quietis, celeritatis & tarditatis, & non ratione ſubſtantiæ ab invicem diſtinguuntur. *Lemm. I. ante propoſit.* 14. *part.* II.

l'examen que je vais faire je ne citerai aucuns paſſages de ſes autres ouvrages, vu que dans ſon traité *Théologico-politique* il n'a point eu occaſion de parler de ces matieres, & que dans une de ſes lettres il déclare ne vouloir ſe rendre reſponſable de rien de ce qu'il a dit *dans* ſa *Démonſtration des principes de Descartes*; & il obligea Meyer ſon Editeur d'en avertir dans la préface de ſon livre, compoſé à la priere d'un de ſes diſciples, & dans lequel il fonde ſes démonſtrations ſur les définitions, les hypotheſes & les axiomes de Descartes, qu'il ſuppoſe, mais qu'il ne croit pas vrais. Ainſi ſon *Ethique*, à laquelle il a réduit toute ſa Philoſophie contient ſon vrai ſyſtême, & c'eſt là ainſi que dans ſes lettres que l'on peut trouver ſes véritables ſentimens.

Après en avoir ainſi uſé de bonne foi avec Spinoſa, comme l'équité l'exige, il n'eſt point néceſſaire de prouver par des

Corpora res ſingulares ſunt, quæ ratione motus & quietis ab invicem diſtinguuntur. *Demonſtrat. lemm.* 3 *ante propoſit.* 11.

Non tamen propterea Deus magis dici poteſt ex libertate voluntatis agere, quam propter ea quæ ex motu & quiete ſequuntur (infinita enim ex his etiam ſequuntur) dici poteſt ex libertate motus & *quietis agere. Coroll.* 2. *propoſit.* 3. *part.* I.

inductions qu'il n'a point regardé le mouvement comme un attribut éternellement inhérent à la matiere; & s'il l'eût dit nous ne l'aurions point cru ſans de bonnes preuves; mais il nous épargne cette peine puiſqu'il affirme poſitivement le contraire, & certainement perſonne n'a pu connoître mieux que lui ſes propres ſentimens. Dans ſa premiere Lettre à Oldenbourg par laquelle il lui communique une partie de ſon *Ethique*, voici comment il s'exprime. „ Il faut remarquer „ que par attribut j'entends tout ce qui „ ſe conçoit par ſoi-même & en ſoi, de „ façon que ſon concept ne renferme „ point le concept d'une autre choſe. „ L'étendue, par exemple, ſe conçoit „ par elle-même & en elle-même; mais „ il n'en eſt pas de même du mouvement, „ car on le conçoit dans une autre choſe „ & ſon concept renferme l'étendue ". Cela eſt déciſif. Nous n'examinerons point quant à préſent juſqu'à quel point cette aſſertion eſt vraie ou fauſſe appliquée à l'étendue, qui n'eſt qu'une idée abſtraite & qui ne peut pas plus être conçue ſans un ſujet que le mouvement (5).

(5) Ubi notandum me per attributum intellige-

§. 12. Ainſi Spinoſa, qui ſe vante dans ſon *Ethique* de déduire les choſes de leurs premiers principes, ce que dans l'Ecole on appelle argumenter *à priori*; Spinoſa, dis-je, n'ayant point expliqué comment la matiere a été miſe en mouvement, ni comment le mouvement ſe perpétue en elle, ne regardant point Dieu comme ſon premier moteur, ne prouvant point & ne ſuppoſant même point que le mouvement eſt un attribut eſſentiel de la matiere, & même diſant le contraire, n'expliquant point ce que c'eſt que le mouvement, il lui a été impoſſible de montrer que la diverſité des corps particuliérs pouvoit s'accorder avec l'unité de la ſubſtance ou l'homogénéité de la matiere dans tout l'univers. D'où je me crois autoriſé à conclure que ſon ſyſtême eſt ruineux, informe, ſans fondement & peu digne d'un Philoſophe.

Vos préventions vous empêcheront peut-être de croire qu'un homme dont vous faites tant de cas ait pu ſe tromper

re omne id quod concipitur per ſe & in ſe, adeò ut ipſius conceptus non involvat conceptum alterius rei: ut, exempli gratiâ, extenſio per ſe & in ſe concipitur, at motus non item; nam concipitur in alio, & ipſius conceptus involvit extenſionem.

ſi groſſiérement dès le premier pas; mais pour que vous n'imaginiez pas qu'il a ſuppléé à ce défaut énorme dans quelque endroit qui auroit pu échapper à mes recherches, je me flatte que vous vous en rapporterez à ce qu'il dit lui-même à une perſonne qui ne vouloit point ſouſcrire aveuglément à ſa Philoſophie; mais qui, quoique dans des opinions différentes, n'en étoit pas moins de ſes amis que je le ſuis de vous. Il eſt aiſé de s'appercevoir des ruſes & des artifices que Spinoſa met en uſage pour éviter de répondre aux objections qui lui furent faites ſur cet article, ce qui me confirme dans l'idée qu'il étoit opiniâtrément attaché à ſon ſyſtême, & qu'il ſe promettoit de devenir le chef d'une ſecte nouvelle.

§. 13. Quoi qu'il en ſoit, car nous devons être réſervés quand il s'agit de deviner les intentions des morts, l'auteur de la ſoixante-troiſieme Lettre contenue dans *les Oeuvres poſthumes* de Spinoſa lui fait une priere & lui propoſe avec beaucoup de modération des difficultés qui ſans une réponſe ſolide ſont de nature à renverſer de fond en comble tout l'édifice de ſa Philoſophie. „ *Si vous en avez le loiſir* „ *& l'occaſion*, dit-il à Spinoſa, je vous „ conjure de nous donner une vraie déf-

„ nition du mouvement, de l'expliquer „ & de dire comment (l'étendue entant „ qu'elle eſt conçue par elle-même étant „ indiviſible, immuable, &c.) nous pou„ vons démontrer *à priori* qu'il ait pû ſe „ produire une ſi grande quantité d'êtres „ variés, & par conſéquent comment la „ figure exiſte dans les particules d'un „ corps, vû que dans chaque corps ces „ particules different par la figure de cel„ les qui conſtituent la forme d'un autre „ corps" (6). Qu'eſt-ce que Spinoſa répond à cela? Renvoye-t-il ſon ami à quelques endroits de ſes ouvrages où cette difficulté ait été déjà levée? Point du tout. Voici comme il réplique dans la Lettre qui ſuit. „ A l'égard du reſte, „ c'eſt-à-dire, du mouvement, & des „ choſes relatives à la méthode, comme „ elles ne ſont point encore miſes en or„ dre, je les garde pour une autre occa-

(6) Si otium ſit & occaſio ſinit, a te ſubmiſſè peto veram motus definitionem ut & ejus explicationem; atque quâ ratione (cum extenſio quatenus per ſe concipitur, indiviſibilis, immutabilis, &c, ſit) a priori deducere poſſimus tot tamque multas oriri poſſe varietates, & per conſequens exiſtentiam figuræ in particulis alicujus corporis, quæ tamen in quovis corpore variæ diverſæque ſunt a figuris partium quæ alterius corporis formam conſtituunt.

„ ſion " (7). Son ami qui ne ſe payoit pas de ces délais & à qui le deſir de s'inſtruire donnoit de l'impatience, lui remet encore cette difficulté ſous les yeux dans la ſoixante-neuvieme Lettre. „ J'ai, dit-„ il, bien de la peine à concevoir com-„ ment on peut prouver *à priori* l'exiſten-„ ce des corps qui ont du mouvement & „ de la figure, vû que nous ne les trou-„ vons point dans l'étendue conſidérée „ par elle-même (8). Dans la Lettre qui ſuit, Spinoſa répond ſans donner aucune explication, „ non ſeulement il eſt diffi-„ cile, comme vous dites, mais il eſt ab-„ ſolument impoſſible de démontrer l'exi-„ ſtence des corps particuliers d'après l'é-„ tendue, telle que Descartes la conçoit, „ c'eſt-à-dire, comme une maſſe inerte; „ car la matiere qui eſt en repos continue-„ ra à y reſter autant qu'il eſt en elle, „ & ne peut être miſe en mouvement „ que par une cauſe extérieure plus for-„ te; & c'eſt pour cette raiſon que ci-de-

(7) Cœterum de reliquis, nimirum de motu, quæque ad methodum ſpectant, quia nondum ordine conſcripta ſunt, in aliam occaſionem reſervo.

(8) Difficulter admodùm concipere queo, qui a priori corporum exiſtentia demonſtretur quæ motus & figuras habent; cùm in extenſione rem abſolutè conſiderando nil tale occurrat.

„ devant je n'ai pas fait difficulté d'affir-
„ mer que les principes phyſiques de
„ Descartes ſont inutiles, pour ne pas di-
„ re abſurdes" (9). L'ami de Spinoſa qui ſavoit très-bien qu'il n'admettoit point de cauſe extérieure, quoique ſon ſyſtême, qu'il avoit déja fini auparavant, n'eût point encore paru, le ſupplie inſtamment de dire ſes idées ſans détour; car dans la lettre que nous venons de citer il s'enveloppe d'expreſſions communes. „ Je ſouhaiterois, dit cet ami dans
„ la ſoixante-onzieme Lettre, que vous
„ vouluſſiez me faire le plaiſir de me dire
„ comment on peut prouver que la varié-
„ té des choſes procede de l'idée de l'é-
„ tendue ſuivant vos propres notions;
„ puisque vous faites mention de l'opi-
„ nion de Descartes, qui ſoutient qu'il
„ ne connoit pas d'autre moyen de déduire cette variété de l'étendue, qu'en
„ ſuppoſant qu'elle vient du mouvement

(9) Ex extenſione, ut eam Carteſius concipit, molem ſcilicet quieſcentem, corporum exiſtentiam demonſtrare non tantum difficile, ut ais, ſed omninò impoſſibile eſt: materia enim quieſcens, quantum in ſe eſt, in ſuâ quiete perſeverabit, nec ad motum concitabitur niſi a cauſâ potentiori externâ; & hâc de cauſâ non dubitavi olim affirmare rerum naturalium principia Carteſiana inutilia eſſe, *ne dicam* abſurda.

» que Dieu a imprimé à la matiere. Ainſi il me paroît que Descartes dérive » l'exiſtence des corps particuliers, non de » la matiere en repos, à moins que vous » ne faſſiez aucun cas de la ſuppoſition » d'un Dieu moteur, puisque vous n'avez pas vous-même démontré comment » cette variété devoit découler néceſſairement de l'eſſence de Dieu *a priori*, & » Descartes voulant le faire voir a dit » que la choſe ſurpaſſoit l'intelligence humaine. Ainſi j'exige que vous vous » expliquiez là-deſſus, ſachant bien que » vous avez d'autres idées, à moins qu'il » n'y ait quelque motif legitime qui vous » ait empêché juſqu'ici de vous déclarer » ouvertement " (10).

(10) Velim ut in hàc re mihi gratificèris, indicando, quî ex conceptu extenſionis ſecundùm tuas meditationes varietas rerum a priori poſſit oſtendi; quando quidem meminiſti opinionis Carteſianæ, in quâ Carteſius ſtatuit ſe eam ex extenſione nullo alio modo deducere poſſe, quàm ſupponendo motu à Deo excitato hoc effectum fuiſſe in extenſione. Deducit ergò juxtà meam opinionem corporum exiſtentiam non ex quieſcente materiâ, niſi fortè ſuppoſitionem motoris Dei pro nihilo haberes; quando quidem, quî illud ex eſſentiâ Dei à priori neceſſariò ſequi debeat, abs te non ſit oſtenſum, id quòd Carteſius oſtenſurus captum humanum ſuperare credebat. Quare à te hanc rem requiro, ſciens bene te alias cogitationes habere, niſi alia

Cet homme rendoit juſtice à Descartes ; car quoique ſon ſyſtême ne puiſſe être regardé que comme un Roman Philoſophique très-ingénieux, cependant il n'a jamais pu pouſſer la négligence ou l'inexactitude jusqu'à imaginer que l'on pouvoit déduire la variété des corps de la ſeule étendue ; c'eſt pour cela qu'il a ſuppoſé que Dieu au commencement avoit donné l'impulſion à la matiere inerte, ce qui produiſit ſucceſſivement ſes matieres des premiers, des ſeconds & des troiſiemes élémens, dont eſt réſulté, ſelon lui, l'arrangement de tout l'univers. Mais Spinoſa ne partant point du même principe & n'en établiſſant point d'autre pour expliquer les variétés des corps particuliers dans une ſubſtance identique ou homogene ; je crois avoir prouvé très-clairement que ſa Philoſophie n'eſt élevée ſur aucun fondement ſolide ou probable, mais ſur des ſuppoſitions gratuites desquelles il déduit ce que ſes Diſciples appellent des démonſtrations. Il s'étoit accoutumé à cette eſpece de prétendues démonſtrations géométriques, quoiqu'il les ſçût fauſſes, vû

ſontica ſubſit forte cauſa, quare illud hactenus *manifeſtum* facere noluerit &c.

vû que c'eſt ainſi qu'il avoit antérieurement démontré les principes de Deſcartes ; mais cet ouvrage même nous fournit un exemple mémorable de la facilité avec laquelle on peut être induit en erreur par cette méthode géométrique, quoique certaine en elle même ; quand on omet dans ſes déductions un ſeul chaînon, quand on part d'après des ſuppoſitions comme ſi elles étoient des vérités démontrées, ou quand c'eſt ſur l'autorité des autres & ſur ſes propres préventions que l'on regarde un principe comme évident ou comme prouvé.

Mais, pour revenir à l'ami de Spinoſa, il n'obtint malgré toutes ſes prieres, qu'une réponſe vague & conçue en termes généraux. En effet dans la Lettre 72. Spinoſa, après avoir rejetté la définition que Deſcartes a donnée de la matiere, parle en ces termes : „ quant à ce „ que vous me demandez ſi l'on peut dé„ montrer *à priori* la variété des Etres du „ ſeul concept de l'étendue, je crois „ avoir déjà fait voir très-clairement que „ cela eſt impoſſible, & que par conſé„ quent Deſcartes a mal défini la matiere „ par ſon étendue ; mais qu'il faut expli„ quer néceſſairement cette variété par „ un attribut qui exprime une eſſence in-

„ finie & éternelle. Mais ſi je vis aſſez „ longtems, peut-être que je vous parle- „ rai d'une façon plus claire; car juſqu'à „ préſent je n'ai pu donner de l'ordre à „ mes idées là-deſſus " (11).

Nous ne trouvons point que Spinoſa ait jamais rempli ſa promeſſe ni qu'il ſe ſoit expliqué ſur le mouvement; il eſt d'autant plus inexcuſable que, quoique ſon Ethique fût achevée dans ce tems, il pouvoit y changer, y ajoûter ou en retrancher tout ce qu'il auroit voulu; puiſque cet ouvrage ne fut publié qu'après ſa mort. On ne peut pas dire que le mouvement fût l'attribut dont il parle ici, vû qu'il avoit formellement déclaré le contraire auparavant, & vû que rien dans ſes ouvrages ne ſemble favoriſer ce ſentiment.

§. 14. Il ne faut pas de meilleure preuve pour convaincre que les hommes qui ont le plus de lumieres & de candeur peu-

(11) Quod petis, an ex ſolo extenſionis conceptu rerum varietas à priori poſſit demonſtrari, credo me jam ſatis clarè oſtendiſſe id impoſſibile eſſe, ideòque materiam a Carteſio malè definiri per extenſionem; ſed eam neceſſariò debere explicari per attributum, quod æternam & infinitam eſſentiam exprimat. Sed de his forſan aliquandò, *ſi vita ſuppetit*, clariùs tecum agam; nam huc *usque nihil de his* ordine diſponere mihi licuit.

vent être en bien des occaſions ſéduits par leurs préjugés. Vous ne vous étiez jamais vous-même apperçu de ces défauts dans le ſyſtême de Spinoſa, que vous vantiez toujours comme ayant tout démontré *à priori*. Bien loin de-là, dans votre Lettre du 10. de ce mois vous inſiſtez beaucoup ſur les difficultés qui accompagnent les ſyſtêmes ordinaires ſur le mouvement. Vous ne doutiez pas que votre héros n'en eût parlé d'une façon plus ſatisfaiſante ; mais vous voyez qu'il ne l'a point fait. Ainſi pour terminer ce que j'avois à dire de Spinoſa, & pour vous éclaircir vous-même, je vous dirai qu'il eſt évident que la plupart des difficultés que vous alléguez viennent de ce que l'on confond la cauſe avec l'effet ou la force motrice avec le mouvement local, & quand on croit avoir donné une définition véritable du mouvement, il ſe trouve qu'on n'a rien dit ſinon que *le mouvement eſt le mouvement*, en ne faiſant que changer un peu les termes. Quand on voit rouler une boule ſur la pelouſe & que l'on demande ce que c'eſt que le mouvement, on répond gravement que c'eſt *l'éloignement d'un corps du voiſinage d'autres corps* ; c'eſt ce que ceux qui jouent à la boule ſavent tout auſſi bien

que les plus grands Philoſophes; puiſque leurs yeux ſuffiſent pour les en convaincre; mais c'eſt la cauſe de cet effet qu'il faudroit expliquer, & pour lors les Philoſophes n'en ſavent pas plus que les joueurs de boule.

§. 15. Vous avez raiſon de dire que ceux-même qui diſtinguent avec ſoin la cauſe de l'effet ſont très-embarraſſés pour dire de quelle nature eſt la force motrice, où elle réſide, ſi elle eſt dans la matiere ou hors d'elle, par quels moyens elle peut mouvoir la matiere, comment elle peut paſſer d'un corps dans un autre, comment elle ſe partage entre pluſieurs corps, tandis que d'autres demeurent en repos, ainſi qu'une infinité d'autres effets qui ſont de véritables énigmes. Ainſi ne pouvant découvrir un tel être dans la nature, dans l'impoſſibilité de décider ſi c'eſt un corps ou un eſprit; incapable de ſavoir ſi c'eſt un mode, puiſqu'entre autres objections, un accident ne peut point paſſer d'un ſujet dans un autre, ni ſe trouver dans un ſujet quelconque ſans ſa cauſe particuliere, & vû que l'accident peut être détruit tandis que le ſujet reſte dans ſon entier; à la vue de ces difficultés, dis-je, on eſt forcé de recourir *à Dieu* & de ſoutenir que comme au

commencement il a communiqué le mouvement à la matiere, il l'y entretient & l'y continue ou l'y produit toutes les fois qu'il en eſt beſoin, & que Dieu concourt ainſi à chaque mouvement qui ſe produit dans l'univers.

Mais ce ſyſtême eſt ſujet à des conſéquences plus fâcheuſes même que celles que l'on voudroit éviter en l'adoptant. En effet, outre que l'on détruit par là le ſyſtême de bien des gens qui prétendent que la premiere impulſion donnée à la matiere au commencement par la Divinité ſuffiſoit pour toujours, ce ſeroit encore de plus ſuppoſer Dieu l'auteur de tout le mal qui ſe commet dans le monde, quand même on ne regarderoit le mouvement que comme un mode. Ce ſera, par exemple, lui qui fera mouvoir la langue d'un faux témoin, la main & le poignard d'un aſſaſſin &c. Voilà, ſans doute, des difficultés frappantes dont on ne peut point ſe tirer par des diſtinctions phyſiques ni morales.

Mais pourquoi perdre du tems à réfuter ce ſyſtême? Cicéron n'a-t-il pas obſervé que de tout tems les Philoſophes, quand ils ont ignoré la cauſe des choſes, ont eu recours à Dieu pour trancher la

difficulté (12) ; ce qui n'eſt point la réſoudre mais déguiſer adroitement ſa pareſſe & ſon ignorance. La vanité ne permet point d'admettre d'autre cauſe que la Divinité pour les choſes qu'on ſe ſent incapable d'expliquer.

§. 16. Vous ne prévoyez peut-être pas quels doutes vous vous créez à vous-même & quel travail vous me préparez en me demandant mes idées particulieres ſur le mouvement. Il eſt toujours plus aiſé de découvrir les fautes des autres que d'y ſuppléer, & un homme court le riſque de n'être pas bien entendu ſur-tout quand il donne des opinions nouvelles avant de les avoir bien éclaircies & appuyées de bonnes preuves ; mais l'amitié qui nous lie ne me permet point de vous rien refuſer, je m'expliquerai donc clairement avec vous.

Je vous dirai donc que je regarde le mouvement comme eſſentiel à la matiere, c'eſt-à-dire, comme auſſi inſéparable de ſa nature que ſon étendue ou ſon impénétrabilité, & qu'il doit entrer dans ſa dé-

(12) Sed omnium talium rerum ratio reddenda eſt: quod vos cum facere non poteſtis, tanquam in aram confugitis ad Deum. *Vid. Cicero de Natur. Deor. lib. III.* cap.

finition. Mais, comme dans la matiere nous diſtinguons les quantités qui conſtituent les corps particuliers de l'Etendue, du tout dont ces quantités ne ſont que des modes ou déterminations qui ſubſiſtent ou diſparoiſſent avec leurs différentes cauſes, je voudrois pour me rendre plus intelligible que ce mouvement du tout fût appellé *action*, & que tous les mouvemens locaux ſoit directs ſoit circulaires, ſoit lents ſoit rapides, ſoit ſimples ſoit compoſés, retinſſent le nom de *mouvemens*, vû qu'ils ne ſont que différentes déterminations changeantes de l'action qui ſubſiſte toujours dans le tout ainſi que dans chacune de ſes parties, & ſans laquelle il ne pourroit recevoir aucunes modifications.

Je nie que la matiere ſoit ou ait jamais été une maſſe inerte ou morte, jouiſſante d'un repos abſolu; & lorsque je vous écrirai expreſſément ſur ce ſujet j'eſpere vous faire voir qu'il y a la même quantité de mouvement dans l'univers, vous prouver qu'il n'eſt pas beſoin qu'il y ait & qu'il ne peut point y avoir de vuide; que la matiere ne peut point être définie ſans faire entrer le mouvement dans ſa définition; enfin que mon ſyſtême réſout toutes les difficultés ſur les forces mouvan-

tes ainſi que toutes celles dont je vous ai parlé cy-devant.

§. 17. Vous me direz, ſans doute, qu'indépendamment de la ſingularité de cette opinion, je vais me faire une foule d'adverſaires à cauſe des hypotheſes & des doctrines qu'elle doit néceſſairement anéantir. Je réponds à cela que je ne m'embarraſſe point des clameurs pourvû que je contribue en quelque choſe à la découverte de la vérité. Mon ſyſtême n'eſt point un ſyſtême *d'accommodement* tel que ceux que l'on imagine quelquefois pour concilier des ſyſtêmes différens, ſans que l'on ſoit aſſûré ſi celui qu'on propoſe eſt mieux fondé que les autres. Mais ſi je ſuis en état de prouver par la nature même de la choſe, non dans la vue de favoriſer ou de contredire aucun parti, que *l'action eſt eſſentielle à la matiere*, que la matiere ne peut être ni bien conçue ni bien définie ſans elle; que ſans cette action l'on ne peut rendre compte d'aucuns des phénomenes que la matiere nous préſente; qu'il eſt aiſé de prouver qu'elle exiſte même dans les corps les plus durs & les plus peſans; ſi, dis-je, je démontre ces choſes, je laiſſerai ceux qui le voudront, diſputer contre Dieu ou la Nature; ils ne pourront s'en prendre à

moi qui ne ſuis que leur interprête. Après tout je ne crains point d'ennemis, quand même je publierois à la face de l'univers ce que je me permets d'écrire à un ami ſur ce ſujet. En effet quelque ſyſtême ou parti que l'on adopte, on ſera toujours obligé de recourir au mouvement pour expliquer les phénomenes de la nature. Ainſi ceux qui croient que la matiere a été créée peuvent aiſement ſuppoſer que Dieu au commencement lui a donné de l'action auſſi bien que de l'etendue; quant à ceux qui croient la matiere éternelle ils pourront la ſuppoſer active de toute éternité de même qu'elle eſt éternellement diviſible. On ne pourra jamais ſans admettre ce principe rendre raiſon d'aucun des changemens dans la nature, comme je l'ai prouvé contre le ſyſtême de Spinoſa. Ma ſeule affaire eſt donc de prouver que *la matiere eſt auſſi néceſſairement agiſſante qu'étendue*, & de me ſervir de ce principe pour expliquer autant que je pourrai ſes différentes affections, ſans entrer dans les diſputes que d'autres pourroient exciter ſur ſon origine ou ſa durée.

§. 18. La longueur de ma Lettre doit vous prouver, Monſieur, que j'ai du tems & du loiſir; mais votre correſpondance

eſt faite pour étendre mes facultés. Après avoir tant philoſophé ſur le monde primitif, je ne vous parlerai point de ce qui ſe paſſe dans le monde actuel, & la grace que je vous demande c'eſt de ne point me parler de nouvelles dans vos lettres pendant mon ſéjour dans cette ſolitude; elles troubleroient à-coup-ſûr la ſérénité dont j'y jouis; les ſeules qui m'intéreſſent ſont celles qui vous regardent & nos amis communs. *Je ſuis* &c.

CINQUIEME LETTRE.

DANS LAQUELLE ON PROUVE QUE LE MOUVEMENT EST ESSENTIEL A LA MATIERE; EN RÉPONSE A QUELQUES REMARQUES QUI ONT ÉTÉ FAITES A L'AUTEUR AU SUJET DE SA RÉFUTATION DU SYSTÊME DE SPINOZA.

Nunc quæ mobilitas ſit reddita Materiæ
Corporibus paucis licet hinc cognoſcere, Memmi.

Lucret. lib. II. vers 142.

1. PArdonnez, Monſieur, le dou-
: où je ſuis; je ne ſçai ſi les éloges que
ous daignez faire de ma réfutation de
pinoſa ſont dûs à votre amitié pour moi
i à votre conviction. Cependant ce qui
e fait pencher à croire que vous parlez
ncérement, c'eſt que je vois par votre

Lettre qu'en approuvant le commencement de la mienne, vous témoignez avoir de la peine à en admettre la fin, où je dis que *la Matiere eſt auſſi néceſſairement agiſſante qu'étendue.* Vous ne pouvez, dites-vous, adopter ce principe, & je ne puis vous en blâmer; les opinions ne doivent être de nulle valeur quand elles ne ſont point appuyées ſur de bonnes raiſons. La Philoſophie ne reconnoît point les droits de l'amitié ni ceux qui ſont fondés ſur la poſſeſſion ou la preſcription dont l'autorité a tant d'influence ſur la juriſprudence & les uſages des nations. L'autorité eſt faite pour décider des faits & non des vérités phyſiques. Vous avez bien fait, je l'avoue, de donner vos obſervations & vos objections avant même que je vous euſſe développé mes preuves; mais cela prouve d'un autre côté que vous regardez mon aſſertion comme inſoutenable, ou même comme ſi abſurde & ſi téméraire que vous n'imaginez pas que l'on puiſſe alléguer de raiſons plauſibles pour ſoutenir un tel paradoxe. Je n'en ſuis point ſurpris; voilà l'idée que l'on ſe fait pour l'ordinaire des notions qui contrediſent les opinions qui ont été admiſes univerſellement & depuis longtems. Dans *la réponſe* que vous exigez de moi, je

ſuivrai le plan que vous me tracez dans votre Lettre, & je tâcherai d'être auſſi concis que je pourrai ſans tomber dans l'obſcurité.

§. 2. Vous avez très-bien ſaiſi ma penſée en m'oppoſant que ſi l'activité doit entrer dans la définition de la matiere, elle doit auſſi en exprimer l'eſſence. En effet, il eſt certain qu'une définition pour être bonne doit faire connoître toutes les propriétés d'une choſe, ou ces propriétés devroient néceſſairement en découler, ſans cela la définition n'eſt pas ſuffiſante pour diſtinguer la choſe, elle eſt confuſe & incomplette. Cela poſé, il me ſemble que jusqu'ici on n'a pas parfaitement défini la matiere en diſant qu'elle eſt étendue, vû qu'il y a pluſieurs de ſes modifications qui ne peuvent point découler de ſa ſeule étendue. Voilà la raiſon pour laquelle l'on n'a point regardé les effets que le mouvement y produit (*motive effects*) comme eſſentiels à la matiere, mais comme accidentels & d'une nature différente, vû qu'on ne les a point compris dans ſa définition: au lieu que ſi dans la définition de la matiere, l'on fait entrer l'activité, avec l'étendue & la ſolidité, comme l'a dit M. Locke, on verra tous ſes effets en découler naturellement & l'on ne ſera

plus obligé de recourir à aucune autre cauſe pour les expliquer non plus que les conſéquences de l'étendue.

En ſuppoſant que c'eſt une erreur de dire que le mouvement ſoit étranger à la matiere, vous conviendrez que toutes les définitions qu'on en donne pour l'ordinaire étant fondées ſur cette définition, ont contribué beaucoup à fortifier cette erreur dans l'eſprit des hommes. Par-là ils ſe ſont accoutumés à priver la matiere de mouvement, & ils ſe ſont fait de cette idée un principe qu'ils ont cru évident, & que jamais ils n'ont oſé révoquer en doute. D'ailleurs, vous ſavez que ceux qui ſe ſont propoſé d'introduire des opinions fauſſes qu'ils jugeoient propres à favoriſer leurs deſſeins ou à leur attirer de la célébrité, ou que ceux qui ont voulu maintenir leur autorité en ſoutenant des opinions abſurdes qui étoient déjà établies, ont poſé pour régle invariable *que l'on ne doit point diſputer ſur les principes*; après quoi ils ont donné pour des principes toutes les maximes qu'ils jugeoient utiles à leurs propres vues. Quoi qu'il en ſoit, ſi le mouvement eſt eſſentiel à la matiere, il eſt eſſentiel de le faire entrer dans la définition de la matiere.

§. 3. Je conviens avec vous qu'avant

de faire une telle définition de la matiere, il faut commencer par prouver clairement que l'activité lui eſt néceſſaire. C'eſt auſſi ce que je me propoſe de faire dans le cours de cette Lettre, & je tâcherai de vous faire goûter la définition que je demande par les raiſons que j'apporterai pour prouver que dans la nature toute la matiere ainſi que toutes ſes particules ont toujours été en mouvement & ne peuvent jamais en être privées; que les molécules qui ſont renfermées au centre des rochers les plus durs & les plus grands, au centre d'une barre de fer ou d'un lingot d'or, ſont dans une action auſſi conſtante que les molécules du feu, de l'air ou de l'eau; quoique ſuivant des dégrés divers & des déterminations différentes; de même que ces dernieres le ſont comparées entre elles. En effet cette action interne leur eſt également naturelle à toutes, ainſi qu'à toutes les autres claſſes de matieres qui ſont dans l'univers, quoique leurs mouvemens ſpécifiques ſoient ſi variés, ce qui vient des différentes façons dont elles s'affectent les unes les autres. Mais il ſera tems de chercher une nouvelle définition de la matiere lorſque nous aurons fait voir évidemment que le mouvement lui eſt eſſentiel.

§. 4. Il paroît que vous n'auriez jamais imaginé que je puſſe ſoutenir que la matiere ne pouvoit pas même être conçue ſans une action qui lui fût propre ou ſans quelque effet de cette action. Cependant je perſiſte à ſoutenir que la matiere ne peut pas plus être conçue ſans mouvement que ſans étendue, & que l'une de ſes propriétés en eſt auſſi inſéparable que l'autre. Je connois votre pénétration, je vous invite donc à en faire uſage dans cette occaſion; eſſayez de me faire concevoir l'idée que vous pouvez vous former de la matiere ſans action. Il faudroit pour y parvenir que vous en fiſſiez quelque choſe qui fût privé de toute couleur, de toute figure, de toute légéreté, de toute peſanteur, qui ne fût ni rude ni liſſe, ni doux ni aigre, ni chaud ni froid; en un mot un être privé de toutes les qualités ſenſibles, dépourvu de parties, de proportions, & de tous rapports, vu que toutes ces choſes dépendent immédiatement du mouvement, ainſi que les formes des êtres corporels, leurs générations, leurs ſucceſſions, leurs corruptions, leurs combinaiſons infinies, leurs tranſpoſitions, les arrangemens de leurs parties, qui ſont indubitablement des *effets* naturels du mouvement, ou plutôt

qui

qui ſont le mouvement lui-même déſigné ſous ces noms divers & ſous ces déterminations.

La diviſibilité de la matiere, qui eſt généralement reconnue, eſt encore une preuve convaincante que l'on ne peut la concevoir ſans mouvement; puiſque c'eſt le mouvement qui ſeul la diviſe & la diverſifie; par conſéquent, le mouvement eſt préſuppoſé ainſi que l'étendue dans l'idée de la diviſibilité; d'où il faut conclure que le mouvement eſt auſſi eſſentiel à la matiere que ſon étendue. En effet comment pouvez-vous concevoir que la matiere ſoit une ſubſtance ou quelque choſe, à moins qu'elle n'ait de l'action? comment la matiere pourroit-elle être le ſujet des accidens, ſuivant qu'on le dit dans ſa définition vulgaire, puiſque tous les accidens ne ſont que les différentes déterminations de l'action dans la matiere, diverſifiées ſuivant qu'elles ſont différemment placées relativement à nos ſens; mais qui réellement ne ſont point diſtinguées de notre imagination ou de la choſe même dans laquelle nous diſons que les accidens exiſtent? La rondeur ne differe en rien du corps rond; il en eſt de même de toutes les autres figures. En effet la rondeur n'eſt point le nom d'un être réel,

c'eſt ſeulement un mot deſtiné à exprimer la façon d'être particuliere d'un certain corps. Le chaud & le froid, les ſons, les odeurs, les couleurs ne ſont pas même les façons d'être ou les poſtures des choſes, ce ne ſont que des noms que nous donnons aux façons dont elles affectent notre imagination; car la plupart des choſes ſont conçues par nous relativement à notre propre corps & non relativement à leur vraie nature. Voilà pourquoi ce qui eſt doux pour l'un paroît aigre à un autre, ce qui donne du plaiſir à l'homme ſain eſt douloureux pour le malade; cependant les organes étant à-peu-près les mêmes dans la plupart des hommes, ils ſont conſéquemment affectés de la même maniere quoiqu'avec des différences plus ou moins marquées. Mais ces différences, ainſi que toutes les autres que l'on voit dans la matiere, étant dûes à des changemens divers, ou ces choſes elles-mêmes n'étant que les concepts de différens mouvemens, je crois pouvoir hardiment affirmer que la matiere n'eſt jamais conçue qu'agiſſante, & je compte prouver qu'elle l'eſt même dans ce qu'on appelle le repos.

Cela poſé, que l'on prive ſi l'on peut la matiere de mouvement, & alors je devi-

nerai d'avance l'idée que l'on en aura ; elle ſera la même que celle qu'ont prétendu nous en donner ceux qui ont ci-devant tenté de la définir ; ſelon eux la matiere premiere *eſt neque quid, neque quale, neque quantum, neque quidquam eorum quibus ens denominatur.* Ce qui en beaucoup de mots ſignifie que la matiere n'eſt rien du-tout.

§. 5. Cependant vous prétendez que l'étendue de la matiere eſt très-facile à découvrir, ſi même elle n'eſt évidente par elle-même ; mais vous dites qu'il n'en eſt point ainſi de ſon activité. Je ne puis être en cela de votre avis, & je ſoutiens que l'une de ces propriétés eſt auſſi facile à découvrir que l'autre, & qu'elle ne peut être méconnue ou révoquée en doute que par ceux qui ne jugent que d'après les apparences, l'habitude & l'autorité, ſans daigner conſulter leur propre raiſon. En ſuivant cette méthode de raiſonner ils pourroient nous prouver que la Lune n'eſt pas plus grande qu'un fromage ; car comme le vulgaire ne croit pas qu'il y ait de l'étendue lorſqu'il n'apperçoit pas d'objet viſible, de même bien des perſonnes qui ſeroient très-choquées d'être miſes au rang du vulgaire en bien d'autres choſes, s'accordent néanmoins avec lui pour croi-

re qu'il n'y a point d'action lorſqu'elles n'apperçoivent point de mouvement local & déterminé. L'expérience doit nous convaincre que la multitude des adverſaires ne prouve rien contre la vérité d'une propoſition quelconque ; les choſes les plus claires & les plus ſimples ont été de grands myſteres pendant des ſiecles entiers ; cependant il n'eſt point ſurprenant que l'on ne trouve rien où l'on n'a point cherché. Pour peu que vous ayez de patience, je me flatte que je vous montrerai ce qui a conduit toutes les ſectes des Philoſophes ainſi que le vulgaire à croire la matiere inerte ou dépourvue d'activité. Cependant pluſieurs des premiers ſe ſont très-bien apperçus de ſon mouvement univerſel ; mais aveuglés par les préjugés de l'enfance, ils l'ont attribué à toutes ſortes de cauſes par préférence à la véritable, ce qui les a ſouvent forcés d'imaginer des hypotheſes ridicules & bizarres.

§. 6. Je ſuis d'accord avec vous ſur la remarque que vous faites que pluſieurs ſavans Philoſophes ſoutiennent l'exiſtence du vuide, idée qui ſemble fondée ſur l'inertie de la matiere. A quoi j'ajoûte que quelques-uns de ces Philoſophes nient avec les Epicuriens que le vuide ait une *étendue* réelle, & prétendent qu'il n'eſt

rien tandis que d'autres en font une ſubſtance étendue qui n'eſt, ſelon eux, ni corps ni eſprit. Ces notions ont fait éclore une infinité de diſputes ſur la nature de l'eſpace. La croyance du vuide eſt une des conſéquences erronées ſans nombre qui ſont réſultées de la définition de la matiere par ſa ſeule étendue, de ce qu'on l'a ſuppoſée dépourvue d'action & de ce qu'on l'a crue diviſée en parties réelles indépendantes les unes des autres. D'après de pareilles ſuppoſitions, il eſt impoſſible de ne pas conclure qu'il doit y avoir du vuide, & il eſt pareillement impoſſible de n'en pas conclure une foule d'abſurdités. Ce que nous appellons *parties* dans la matiere n'eſt, comme on peut le prouver, que des façons différentes de concevoir ſes affections, ſes diſtinctions, ſes modifications; ainſi ces parties ne ſont qu'imaginaires ou relatives & ne ſont pas réelles & abſolument diviſées. L'eau, comme telle, peut être produite, diviſée & corrompue, augmentée ou diminuée, mais non quand elle eſt conſidérée comme matiere.

§. 7. Pour éviter toute équivoque là-deſſus, il eſt à propos de vous avertir que par *corps* j'entends certaines modifications de la matiere, que l'eſprit conçoit comme autant de ſyſtêmes limités, ou des

quantités particulieres abſtraites mentalement; mais qui ne ſont point réellement ſéparées de l'étendue de l'univers. Nous diſons donc qu'un corps eſt plus grand ou plus petit qu'un autre, eſt briſé ou diſſout &c., lorsqu'il éprouve des changemens divers dans ſes modifications; mais nous ne pouvons point dire proprement que des matieres ſont plus grandes les unes que les autres, parce qu'il n'y a qu'une eſpece de matiere dans l'univers, & ſi elle eſt infiniment étendue, elle ne peut avoir de parties abſolues indépendantes les unes des autres, vû que les parties ou molécules ne ſont conçues que comme je viens de dire que l'étoient les corps.

On a inventé une infinité de mots pour aider notre imagination; ils ſervent comme les échaffauts aux ouvriers, mais ils doivent être ſupprimés quand l'édifice eſt achevé; il faut bien ſe garder de les prendre pour des piliers ou des fondemens. De cette eſpece ſont, par exemple, les mots de *grand* & de *petit* qui ne ſont que des comparaiſons que fait notre eſprit & non les noms de ſujets poſitifs. Un homme eſt grand relativement à ſon enfant & petit comparé à un éléphant, & l'enfant eſt grand ſi on le compare à ſon oiſeau &c. Ces mots & ceux de même nature

ſont très-utiles quand on les applique convenablement; mais on en fait un abus fréquent, & de relatifs ou faits pour déſigner des modes, on en fait des réalités, des êtres poſitifs & abſolus. Tel eſt l'abus qu'on fait des mots *corps*, *parties*, *particules*, *quelque choſe*, *un certain être* &c. On peut bien les paſſer dans l'uſage ordinaire de la vie; mais jamais on ne devroit les permettre dans les ſpéculations de la Philoſophie.

§. 8. Mais revenons à votre objection. D'autres n'ont admis dans la nature que des parties modales & relatives, & non des parties réelles & poſitives; cependant, nonobſtant leur ſubtilité, ils n'ont pu alléguer aucunes preuves contre l'exiſtence d'un vuide que leurs adverſaires ne puſſent aiſément détruire, vû qu'ils s'accordoient avec eux à ſuppoſer la matiere dépourvue d'action. Vous, Monſieur, qui êtes ſi bien au fait de l'hiſtoire de la Philoſophie, vous ſavez que les difficultés ſont égales des deux côtés, ce qui a fait que bien des gens ont cru que la choſe étoit par ſa nature inexplicable. Ils s'en prenoient, comme ſouvent on fait très-injuſtement, à leur propre entendement qui n'étoit point ſatisfait, & non aux ſuppoſitions précaires que l'on fait de part

& d'autre, qu'ils n'ont point apperçues.

Il n'y a rien de plus certain que de deux contradictoires l'une doit toujours être vraie, de même que l'autre doit être fauſſe; ainſi quoiqu'il ſoit indubitable ou qu'il doit y avoir du vuide ou que tout eſt plein, (pour me ſervir de leurs expreſſions impropres) quoiqu'il ſoit évident que la vérité doit ſe trouver dans l'une de ces deux propoſitions, aucun des deux partis n'a été capable de démontrer laquelle étoit la vraie; parce que tous deux ſont partis d'un faux principe duquel il ne pouvoit découler que des fauſſetés & des abſurdités.

§. 9. Mais ſi vous êtes convaincu, comme j'eſpere que vous le ſercz bientôt, que la matiere eſt active auſſi bien qu'étendue, toutes vos difficultés ſur le vuide diſparoîtront ſur le champ. En effet, comme les quantités particulieres & limitées que nous nommons *corps* ne ſont que des modifications diverſes de l'étendue générale de la matiere qui les renferme tous, & qu'ils ne peuvent ni augmenter ni diminuer; de même tous les mouvemens locaux ou particuliers de la matiere ne ſont que les déterminations diverſes de ſon action générale, qui les dirige vers *un côté* ou vers un autre à l'aide de tel-

le ou telle cauſe, de telle ou telle maniere, ſans que ces mouvemens augmentent ou diminuent l'action générale.

Dans tous les traités que l'on a faits ſur les loix ordinaires du mouvement, vous trouvez les différens dégrés de mouvement qu'un corps perd ou acquiert; mais ces loix ont pour objet la quantité de l'action des corps particuliers les uns ſur les autres & non l'action de la matiere en général; de même que des quantités particulieres de matiere ſont meſurées par d'autres quantités moindres & non l'étendue du tout. Les Mathématiciens calculent les quantités & les proportions du mouvement lorſqu'ils voyent les corps agir les uns ſur les autres, ſans s'embarraſſer des raiſons phyſiques qu'ils laiſſent à expliquer aux Philoſophes. Ceux-ci les expliqueroient bien mieux, s'ils commençoient par étudier les faits & les obſervations des Mathématiciens comme Newton l'a très-bien remarqué (1).

(1) In Matheſi inveſtigandæ ſunt virium quantitates & rationes illæ, quæ ex conditionibus quibuscunque poſitis conſequuntur: denique ubi in phyſicam deſcenditur, conferendæ ſunt hæ rationes cum phenomenis, ut innoteſcat quænam virium conditiones ſingulis corporum attractivorum generibus competant; & tum demum de virium ſpe-

§. 10. Il n'y a pas dans la matiere d'attribut inſéparable, qui n'ait un nombre infini de modifications qui lui ſont auſſi propres que l'étendue. L'action & la ſolidité ſont dans ce cas; cependant il faut que tous les attributs concourent à produire les modes particuliers à chacun; parce qu'ils ne ſont que la même matiere conſidérée ſous des points de vue différens. Ainſi en diſant comme vous faites d'après une foule de Philoſophes que *s'il n'y avoit point de vuide il n'y auroit point de lieu où le corps C pût ſe placer, ni aucun eſpace libre pour que le corps B pût pouſſer le corps C*; en parlant ainſi je dis que c'eſt n'avoir de l'eſpace que les idées groſſieres du peuple; c'eſt ſuppoſer que les points B & C, ainſi que tous ou la plus grande partie des points qui les environnent, ſont réellement fixes & dans un repos abſolu. Mais vous n'êtes point fait pour donner dans les erreurs de la multitude, & ſi je parviens à vous prouver que l'action eſt naturelle, eſſentielle, intrinſeque & néceſſaire à la matiere, vous verrez bientôt que ces objections ne ſont

ciebus, cauſis, & rationibus phyſicis tutiùs disputare licebit.

V. Philoſoph. nat. princip. math. pag. 192.

d'aucune force, & que les exemples qu'on nous oppoſe de cercles formés par des boules contigues, d'un poiſſon ſur le point de ſe mouvoir dans l'eau &c. ne prouvent rien; vû que toutes ces choſes ſuppoſent un repos abſolu auſſi bien que la génération du mouvement, ce qui eſt préciſément la choſe en queſtion. Si elle pouvoit être prouvée il n'y auroit point d'argument ſolide pour répondre à ceux dont on ſe ſert pour établir le vuide.

§. 11. Je vous ai déjà fait preſſentir quelque choſe ſur l'abus des mots dans la Philoſophie; nous en avons une preuve en particulier dans quelques termes utilement inventés par les Mathématiciens, mais mal entendus & pervertis par d'autres, & ſouvent mal appliqués par les Mathématiciens eux-mêmes; ce qui ne peut manquer d'arriver quand on prend des notions abſtraites pour des êtres réels, dont on fait enſuite la baſe pour élever des hypotheſes. C'eſt ainſi que les lignes, les ſurfaces, les points mathématiques ont été regardés comme des choſes réellement exiſtantes, ce qui a fait tirer une infinité de fauſſes concluſions. Dire, par exemple, que l'étendue eſt compoſée de points, c'eſt dire que la longueur, la largeur & la profondeur ſont for-

mées par ce qui n'eſt ni long, ni large, ni profond ou la meſure d'aucune quantité.

C'eſt ainſi que le mot *infini* a donné lieu à de très-grands embarras qui ont fait naître une foule d'erreurs & d'équivoques. On a rendu le nombre infini, comme ſi de ce que des unités peuvent ſe joindre à des unités ſans fin il s'enſuivoit qu'il exiſte réellement un nombre infini; c'eſt ainſi que l'on a fait un tems infini, on a fait la penſée de l'homme infinie, on a imaginé des lignes aſymptotes, & pluſieurs autres progreſſions ſans fin, qui ne ſont infinies que relativement aux opérations de notre eſprit, ſans l'être en elles-mêmes: car ce qui eſt réellement infini devroit exiſter actuellement comme tel, au lieu que ce qui n'eſt que potentiellement infini ne l'eſt pas poſitivement.

§. 12. Mais il n'eſt point de mot que l'on ait plus mal appliqué & qui par-conſéquent ait donné lieu a plus de diſputes que celui de l'*Eſpace*, qui n'eſt qu'une notion abſtraite, comme vous le verrez par la ſuite, ou qui n'eſt que le rapport qu'un être a avec d'autres êtres qui ſont à une diſtance de lui, ſans avoir égard aux choſes qui ſe trouvent entre eux; quoique ces choſes aïent une exiſtence réelle.

Ainſi le *Lieu* eſt ou la poſition relative d'un corps eu égard aux autres corps qui l'environnent, ou la place que ce corps remplit de ſon propre volume, d'où l'on conçoit que tous les autres corps ſont exclus; ce ne ſont-là que de pures abſtractions, vû que la capacité ne differe point du corps contenu. De même la diſtance eſt la meſure entre deux corps quelconques ſans avoir égard aux choſes dont l'étendue eſt ainſi meſurée. Néanmoins comme les Mathématiciens ont eu beſoin de ſuppoſer un eſpace ſans matiere, de même qu'ils ont ſuppoſé une durée ſans êtres, des points ſans quantité &c., les Philoſophes, qui n'ont point pu ſans cela rendre raiſon de la génération du mouvement dans la matiere qu'ils regardoient comme inerte, ont imaginé un eſpace réel diſtingué de la matiere, qu'ils ont regardé comme étendu, incorporel, immobile, homogene, indiviſible, infini.

1. Si la matiere elle-même eſt eſſentiellement active, on n'a pas beſoin de recourir à cette invention pour lui procurer le mouvement, & il n'eſt pas néceſſaire de chercher la génération de ce mouvement.

2. Si la matiere eſt infinie, elle ne peut point avoir de parties ſéparées qui ſe

§. 14. A l'égard de ce que vous alléguez en faveur de l'inertie de la matiere auſſi bien que de l'exiſtence du vuide, en diſant qu'un corps eſt ou plus peſant ou plus léger qu'un autre corps de même volume ; il faut que vous ſuppoſiez que la peſanteur & la légéreté ne ſont point de pures relations, ou des comparaiſons de quelques ſituations & de quelques preſſions extérieures ; il faut que vous les regardiez comme des êtres réels, ou comme des qualités abſolues & inhérentes, ſentiment qui eſt maintenant rejetté par tout le monde, & qui eſt contraire aux notions que vous avez vous-même en méchanique. Il ne ſeroit pas difficile de prouver même à des perſonnes d'une capacité très-ordinaire qu'il ne peut y avoir ni gravité ni légéreté dans le *chaos* qu'on ſuppoſe, & que ces qualités dépendent uniquement de la fabrique ou du méchanisme de l'univers, c'eſt-à-dire, ſont des conſéquences néceſſaires du monde actuellement exiſtant, des effets néceſſaires de ſon arrangement préſent ; mais non des attributs eſſentiels de la matiere, vû que le même corps devient alternativement peſant ou léger ſuivant qu'il ſe trouve placé parmi d'autres corps, & d'au*tant* qu'il n'y a rien de plus connu que

bien

bien des êtres ne ſont quelquefois ni dans un état de légéreté ni de peſanteur. Vouloir imaginer qu'aucune partie de matiere ait par elle-même de la gravité ou de la légéreté, parce que vous voyez ces effets dans la fabrique de l'univers, ou vouloir déduire ces effets des loix communes de la gravitation, c'eſt non ſeulement ſuppoſer que la matiere eſt également affectée en tout lieu, mais encore c'eſt ſuppoſer que les roues, les reſſorts & les chaînes d'une montre peuvent étant ſéparés produire les mêmes mouvemens qu'ils produiſent réunis.

C'eſt néanmoins d'après des ſuppoſitions ſi fauſſes que les Philoſophes, dans les ſyſtêmes qu'ils ont imaginés ſur la formation de l'univers, ont inventé la fable des quatre élémens qui venoient ſe placer d'eux-mêmes ſuivant leurs différens dégrés de peſanteur & de légéreté. La Terre, ſelon eux, ſe plaça dans le lieu le plus bas ou au centre; les eaux vinrent enſuite; le ſéjour des airs & le feu occuperent la région ſupérieure. Tous les peuples & toutes les ſectes ont été ſuperſtitieuſement attachés à ces idées du Chaos primitif; notion auſſi informe & auſſi embrouillée que ſon nom ſemble l'an-

noncer, & qui dans toutes ſes parties eſt fondée ſur des ſuppoſitions non ſeulement arbitraires, mais entiérement chimériques & fauſſes. Telles ſont les idées groſſieres que l'on s'eſt faites du nombre & du non-mélange des quatre élémens, tirés des corps les plus compoſés de l'univers; telle eſt la légéreté & la peſanteur des molécules de la matiere; telle eſt la ſéparation de ce qu'on appelle *les germes des êtres*, ſéparation qui, dit-on, n'auroit pu ſe faire ſans cette légéreté & cette gravité, & qui d'après ces conditions ne pouvoit s'exécuter ſans les ſecours d'un Architecte tout-puiſſant que l'on n'a point toujours pourvu de ce qui étoit néceſſaire, ou à qui l'on a fourni des inſtrumens ſi mauvais & ſi mal inventés qu'ils prouvent la foibleſſe du jugement de ceux qui ont formé le monde ſur leur propre modele.

En un mot c'eſt d'après une ſuppoſition auſſi précaire que l'on a décidé qu'il fut un tems où la matiere a été dans le désordre, ſans nous dire combien ce tems a duré, ni la cauſe de cette confuſion. Cela peut nous prouver au reſte combien peu l'on doit compter ſur le conſentement univerſel, ou plutôt qu'il

faut ſe défier des erreurs épidémiques qui ſe répandent ſous le nom impoſant de *conſentement univerſel.*

§. 15. Mais ne nous jettons point dans des digreſſions quoiqu'elles ſe préſentent très-naturellement. Vous convenez que la plupart des corps ſont actuellement en mouvement, & vous dites que cela ne prouve pas qu'ils y aient toujours été, & qu'il n'y en ait pas d'autres qui ſoient dans un repos abſolu. Je vous accorde que, quoique la choſe ſoit vraie, une pareille conſéquence n'en ſuit point néceſſairement; cependant, avant d'aller plus loin, il ne ſeroit pas hors de propos de voir juſqu'où peut s'étendre ce mouvement actuel dont vous convenez. Quoique la matiere de l'univers ſoit par-tout la même, cependant, eu égard à ſes différentes modifications, on la conçoit diviſée en une infinité de ſyſtêmes particuliers & de tourbillons de matiere; ces ſyſtêmes ou tourbillons ſe ſoudiviſent encore en d'autres plus ou moins grands, qui dépendent les uns des autres, comme chacun d'eux dépend du tout dans leurs centres, leurs tiſſus, leurs formes, leur cohérence. Notre ſoleil, par exemple, eſt le centre de l'un de ces grands ſyſtêmes qui en renferme un grand nombre d'autres

plus petits dans la ſphere de ſon activité, de même que toutes les planetes qui ſe meuvent autour de lui; ces ſyſtêmes ſont ſoudiviſés en d'autres plus petits qui en dépendent, comme les ſatellites de Jupiter dépendent de lui, ou comme la Lune dépend de la Terre. Notre Globe eſt ſoudiviſé en Atmosphere, en Terre, en Eau &c.; ceux-ci ſe ſoudiviſent encore en hommes, en quadrupedes, en oiſeaux, en plantes, en arbres, en poiſſons, en vers, en inſectes, en pierres, en métaux & en une infinité d'autres êtres différens. Comme tous ces êtres ſont liés ou dépendent les uns des autres, de même, pour me ſervir du langage ordinaire, leur matiere ſe réſout l'une dans l'autre. En effet, non ſeulement la terre, l'eau, l'air & le feu ſont intimement unis & combinés; mais par une révolution continuelle ils ſont transformés les uns dans les autres. La terre devient eau, l'eau ſe change en air, l'air ſe convertit en matiere éthérée, & enſuite ils ſervent à former des combinaiſons ſans nombre & ſans fin. Les animaux que nous détruiſons contribuent à nous conſerver, jusqu'à ce que détruits nous-mêmes nous contribuions à la conſervation d'autres êtres; nous devenons *de l'herbe*, des plantes, de l'eau, de l'air

ou d'autres ſubſtances qui ſervent à produire d'autres hommes & d'autres animaux ; ceux-ci à leur tour ſe changent en pierre, en bois, en métaux, en minéraux, ou de nouveau en animaux, ou bien deviennent des parties de ces êtres ou de beaucoup d'autres, vû que les animaux & les végétaux ſe conſomment & ſe dévorent les uns les autres. Tant il eſt vrai que chaque être vit par la deſtruction d'un autre !

Toutes les parties de l'univers ſont continuellement dans un mouvement qui produit & détruit ; les ſyſtêmes les plus grands ont leurs mouvemens continuels de même que les molécules les plus petites ; les globes placés aux centres des tourbillons tournent ſur leurs propres axes, & chaque molécule du tourbillon gravite vers ſon centre. Quelque idée flatteuſe que nous ayons de nous-mêmes, nos corps ne different en rien de ceux des autres êtres ; comme eux ils s'accroiſſent ou diminuent par la nutrition & les ſécrétions, par l'accrétion, la transpiration, & par beaucoup d'autres voies, par leſquelles nous faiſons part de notre ſubſtance à d'autres corps de qui nous recevons quelque choſe en échange. Il réſulte de-là que nous ne ſommes plus au-

jourd'hui ce que nous étions hier, & que nous ne ſerons pas demain ce que nous ſommes aujourd'hui. Tant que nous vivons, nous ſommes dans un flux & reflux perpétuel, & quand nous ſommes dans l'état de la diſſolution totale de notre ſyſtême, ce qui arrive par notre mort, nous devenons partie d'une infinité d'autres êtres qui s'emparent de nos dépouilles; nos cadavres ſe mêlent en partie avec la pouſſiere & les eaux de la terre; une portion s'évapore dans l'air, d'où elle va voltiger en différens lieux; elle ſe mêle & s'incorpore avec une infinité d'êtres.

§. 16. Aucunes parties de la matiere ne ſont attachées à une figure ou forme, elles en changent perpétuellement, c'eſt-à-dire qu'étant dans un mouvement continuel elles ſont diviſées, uſées, triturées, diſſoutes par d'autres parties qui prennent leur figure & changent ainſi ſans ceſſe de forme; la terre, l'air, le feu & l'eau, le fer, le bois, le marbre, les plantes & les animaux ſont raréfiés ou condenſés, liquéfiés ou congelés, diſſouts ou coagulés, ſont en un mot par une infinité de mouvemens changés les uns dans les autres; toute la ſurface de la terre nous montre ces changemens à chaque moment; il n'eſt point d'être qui demeure

le même pendant une heure de ſuite; or tous ces changemens n'étant que des mouvemens de différentes eſpeces, ſont indubitablement des effets d'une action univerſelle. Mais les changemens des parties ne produiſent aucuns changemens dans l'univers; car il eſt évident que les altérations, les ſucceſſions, les révolutions, les transmutations continuelles de la matiere ne peuvent pas plus accroître ou diminuer la ſomme de cet univers que l'alphabet ne peut perdre aucune de ſes lettres malgré les combinaiſons infinies que l'on en fait dans une langue. En effet, auſſitôt qu'un être quitte une forme il en prend une autre, il ſort, pour ainſi dire, de la ſcene dans un certain habillement pour y reparoître bientôt ſous un déguiſement nouveau, ce qui produit dans la nature une jeuneſſe & une vigueur perpétuelle, qui n'eſt jamais ſuivie de déclin ni de décrépitude comme l'ont imaginé follement quelques hommes qui n'ont conſulté ni l'expérience ni la raiſon. L'univers ainſi que toutes ſes parties demeure toujours le même.

Les grands ſyſtêmes de l'univers étant ſoudiviſés en des ſyſtêmes plus petits de matiere, les individus qui compoſent ces moindres ſyſtêmes périſſent à la véri-

té, ſans cependant être anéantis; ils conſervent quelque tems leur forme en raiſon de la force ou de la foibleſſe de leurs diſpoſitions, de leurs ſtructures ou de leurs conſtitutions; c'eſt-là ce que nous appellons l'âge ou le tems de la durée d'un tel être; néanmoins, quand cette conſtitution eſt détruite avant d'avoir achevé ſon période ordinaire, par des mouvemens plus puiſſans partis des êtres qui l'environnent, nous donnons à ce changement le nom d'*accident* ou de *violence*, comme lorſqu'un jeune homme eſt aſſaſſiné nous diſons qu'il eſt mort par accident, qu'il eſt péri par une mort violente, qu'il eſt mort avant le tems.

Les eſpeces ſe perpétuent par la propagation nonobſtant le déclin & la deſtruction des individus; la mort de nos corps n'eſt que de la matiere qui va ſe revêtir de quelque forme nouvelle: les empreintes de la cire peuvent varier, mais la cire demeure toujours la même, & dans la réalité notre mort eſt la même choſe que notre naiſſance. En effet mourir n'eſt que ceſſer d'être ce que nous étions auparavant, naître c'eſt commencer à être ce que nous n'étions point jusqu'à ce moment.

Avant de quitter cette matiere je dois

vous obſerver, Monſieur, qu'en conſidérant que les générations ſans nombre qui ſe ſont ſuccédées ſur ce globe ſont par leur mort rentrées dans la maſſe commune & ſe ſont diſperſées & combinées avec ſes autres parties, & en joignant à cela les flots de matieres que la tranſpiration fait inceſſamment ſortir des corps des hommes pendant qu'ils vivent, ainſi que la nourriture qu'ils prennent journellement, l'inſpiration de l'air, & les additions continuelles des matieres qui augmentent leur volume; en conſidérant, dis-je, ces choſes il paroîtra probable qu'il n'y a point ſur la face de la terre entiere une molécule de matiere qui n'ait fait partie de l'homme. Ce raiſonnement n'eſt pas ſeulement applicable à notre eſpece, il eſt également vrai relativement à tout ordre d'animaux, de végétaux & d'êtres. vû que tous ont été diſſouts & changés les uns dans les autres par des révolutions continuelles, enſorte que rien n'eſt plus certain que chaque être matériel eſt toutes choſes & que toutes les choſes ſe réduiſent à une ſeule.

§. 17. Les effets ſenſibles que vous voyez vous forcent donc de reconnoître un mouvement continuel dans les êtres. Vous convenez que les particules de l'air, de

l'eau, du feu, de la matiere éthérée, des vapeurs, ſont dans une action perpétuelle; vous reconnoiſſez encore le mouvement dans les corpuſcules imperceptibles qui émanent de tous les corps grands & viſibles, qui par leur maſſe, leur figure, leur nombre & leurs mouvemens agiſſent ſur nos ſens & produiſent en nous les ſenſations & les idées que nous avons des couleurs, des odeurs, des ſaveurs, du chaud, du froid &c.; mais en même tems vous en appellez à mes ſens pour prétendre qu'il y a des corps qui ſont dans un repos abſolu, tandis que d'autres ſont dans un mouvement abſolu. Vous citez pour exemples les rochers, le fer, l'or, le plomb, les bois de conſtruction & les autres corps qui ne changent point de place ſans le ſecours d'une force extérieure. Je vous réponds que c'eſt votre raiſon, & non vos ſens, qui doit guider votre jugement dans cette affaire; vos ſens ne peuvent point vous tromper lorsque vous appellerez votre raiſon à votre ſecours; quand vos ſens ſeront unis à votre raiſon, je ne ferai point difficulté de leur laiſſer la queſtion à décider.

Il faut donc que vous diſtinguiez toujours entre l'énergie interne ou l'action eſſentielle de toute matiere, ſans laquelle

elle ne pourroit être ſuſceptible d'aucune altération ou diviſion, & les mouvemens locaux extérieurs ou les changemens de lieux qui ne ſont que des modifications particulieres de l'action eſſentielle qui eſt leur ſujet ; les mouvemens particuliers étant déterminés par d'autres mouvemens plus puiſſans qui les rendent ou directs ou circulaires, ou rapides ou lents, ou continués ou interrompus, ſuivant les mouvemens des autres corps qui les rencontrent, qui les ſuivent ou qui les entourent. Il n'y a aucune partie de la matiere qui n'ait une énergie interne qui lui eſt propre; mais elle eſt ainſi déterminée par les parties qui l'avoiſinent ſuivant que leur détermination particuliere eſt plus forte ou plus foible, cede ou réſiſte; ces parties à leur tour continuent à être variées d'une autre maniere par la plus proche; & c'eſt de cette maniere que tous les êtres continuent à changer ſans ceſſe par un mouvement que je trouve perpétuel. Mais, comme tout le monde convient que tous les mouvemens locaux que l'on peut imaginer ſont des accidens qui s'augmentent, s'alterent, diminuent, s'anéantiſſent, ſans pourtant que le ſujet qu'ils modifient, ou dans lequel ils exiſtent ſe détruiſe, ce ſujet ne peut point

être entiérement imaginaire, une notion purement abſtraite ; il doit être quelque choſe de réel & de poſitif. L'étendue ne peut point être ce ſujet; puiſque les idées de variété, d'altération ou de mouvement ne découlent pas néceſſairement de l'idée de l'étendue ; ainſi, comme je viens de le dire, il faut que ce ſoit l'action, vû que tous ces mouvemens ne ſont que des modifications diverſes de l'action, de même que tous les corps particuliers ou quantités ne ſont que différentes modifications de l'étendue. Je vous parlerai en ſon lieu de la ſolidité ou de l'impénétrabilité, & je vous ferai voir la maniere dont ces trois attributs eſſentiels ou ces trois propriétés ſont inſéparables & cooperent enſemble.

§. 18. Mais n'oublions point que nous en avons appellé à nos ſens. Ne croiriez-vous pas comme le vulgaire que les étoiles ne ſont pas plus grandes que des lampes ordinaires, que le ſoleil & la lune n'ont environ qu'un pied de diametre, ſi votre raiſon ne vous avoit mis à portée de calculer la diſtance qui eſt entre vos yeux & ces corps, & à meſurer leur maſſe réelle par la façon dont ils ſe montrent à vous à une telle diſtance? N'eſt-*ce pas* encore la raiſon qui vous apprend

à diſtinguer les étoiles fixes des planetes & qui vous met à portée de concevoir les mouvemens de celles-ci qui ſont très-différens de ce que les ſens nous montrent? Je ne vous parle point d'un bâton droit qui vous paroît courbé dans l'eau, ni des couleurs que l'on voit ſur la gorge d'un pigeon; je ne vous parle point non-plus de la chaleur & du froid, de la ſaveur & des odeurs qui n'exiſtent point dans les choſes mêmes & que nous diſtinguons par les noms qui expriment les ſenſations qui s'excitent en nous; je m'en tiens au ſujet que nous traitons; le mouvement local n'eſt-il pas lui-même ſouvent ſi lent que nos ſens ne peuvent point l'appercevoir? Nous ne voyons point un corps paſſer ſucceſſivement d'un lieu dans un autre, quoiqu'il ne ceſſe de ſe mouvoir, & quoique nous en ſoyons à la fin convaincus par des effets indubitables & par des intervalles viſibles qu'il laiſſe: n'en avons-nous point des exemples dans l'aiguille d'une montre & dans l'ombre d'un cadran ſolaire? Il en eſt de même dans les mouvemens qui ſont très-rapides, dans leſquels nous ne voyons point diſtinctement de ſucceſſion comme dans le paſſage d'une balle de fuſil &c.

Si l'on jugeoit du corps d'un homme

propre poids ou par l'impulſion plus forte qui lui eſt imprimée par d'autres corps, ayant plus de force que les corps qui lui cedent ſur la route, n'en eſt pas moins en action quand il eſt arrêté, il eſt ſeulement empêché d'avancer plus loin par la réſiſtance plus forte que lui oppoſe la terre, & il ne peut retourner ſur ſes pas à cauſe de la preſſion égale des corps qui ſont derriere lui. Un vaiſſeau n'eſt point ſans action quand la force du vent qui le fait aller vers l'embouchure d'une riviere eſt égale à la force de la marée qui remonte ou qui le pouſſe vers la ſource de la riviere. En effet, ſi l'une de ces forces l'emporte ſur l'autre le vaiſſeau voguera. Mais durant tout ce tems le vaiſſeau n'a été privé que d'une ſorte de mouvement & non de tout effort ou action. Le fer, le plomb ou l'or ne ſont pas plus privés d'action; les changemens qu'ils ſubiſſent ſoit par leurs mouvemens internes ſoit de la part des mouvemens des corps environnans, dont l'effet eſt de les uſer, de les diſſoudre, de les ternir, de les diminuer, d'altérer leurs formes &c. doivent nous convaincre de cette vérité.

Ainſi, puisque le repos n'eſt qu'une certaine détermination du mouvement des *corps*, une action réelle par laquelle ils ré-

réſiſtent à deux mouvemens égaux, il eſt évident que ce qu'on nomme *repos* n'eſt point une inactivité abſolue dans les corps, mais n'eſt qu'un repos relatif, eu égard à d'autres corps qui changent ſenſiblement de lieu.

§. 20. Mais le vulgaire prenant le mouvement local pour un être réel, comme il fait de tous les autres rapports, a regardé le repos comme une privation, ou bien a cru que le mouvement étoit actif & que le repos étoit paſſif, tandis que chaque mouvement eſt paſſif relativement au corps qui lui a donné ſa derniere détermination, tout comme il eſt actif relativement au corps qu'il détermine. enſuite. C'eſt en ôtant à ces mots une ſignification relative pour leur en prêter une abſolue que l'on a donné lieu à la plupart des erreurs & des diſputes qui ſe ſont élevées ſur ce ſujet.

Cependant les plus habiles Géometres & les plus grands Philoſophes, quoiqu'ils ſuppoſaſſent le mouvement accidentel ou étranger & le repos eſſentiel à la matiere, n'ont pas laiſſé de reconnoître que toutes ſes parties étoient actuellement en mouvement ; ils y ont été forcés par le pouvoir irréſiſtible de l'expérience & de la raiſon. Ils conviennent que les corps

renfermés dans le ſein de la terre éprouvent des mouvemens & des changemens continuels ainſi que ceux que l'on voit à ſa ſurface ; c'eſt ce que nous prouvent les bancs ou lits de pierres qui ſe forment, les métaux & les minéraux qui ſe produiſent journellement, & tous les phénomenes du monde ſouterrein. Ils avouent que c'eſt par le mouvement que l'on peut expliquer tout ce qui arrive dans la nature ; que c'eſt par l'action réciproque des corps les uns ſur les autres qu'ils ſuivent toujours les loix de la méchanique. C'eſt ainſi qu'ils nous rendent raiſon de toutes les variétés que la nature nous préſente ; c'eſt ainſi qu'ils nous expliquent les qualités ſenſibles & primitives, les formes, les combinaiſons, les modifications, les changemens de la matiere. Ainſi ceux qui ſe ſont fait les idées les plus nettes du mouvement local conſiderent les points d'où un corps part & vers lesquels il tend, non comme dans un repos abſolu, mais ſeulement comme dans un état de repos relatif au mouvement de ces mêmes corps. Quoique le grand Newton ſoit regardé comme le partiſan d'un eſpace étendu incorporel, il ne laiſſe pas de dire que peut-être n'y a-t-il pas un ſeul corps qui ſoit *dans un* repos abſolu, que peut-être il

n'y a point de centre corporel immobile que l'on puiſſe trouver dans la nature. Voici comme il s'exprime dans un endroit. „ Le vulgaire attribue la réſiſtance aux corps en repos & l'impuſion aux „ corps mouvans; mais le mouvement & „ le repos, de la maniere dont on les „ conçoit pour l'ordinaire, ne ſont que „ relativement diſtingués l'un de l'autre, „ & les êtres que vulgairement on croit „ en repos ne ſe rèpoſent point réelle„ ment (3). C'eſt ainſi que parle cet homme ſi juſtement admiré, qui a porté ſes vues plus loin qu'aucun autre dans la nature ou dans l'état actuel de la matiere: en effet toute la Phyſique eſt compriſe ſous le titre qu'il a donné au premier livre de ſes principes, qu'il a intitulé *du mouvement des corps.*

§. 21. Je ne crois pas avoir beſoin,

(3) Fieri enim poteſt ut nullum reverà quieſcat corpus, ad quod loca motusque referantur. V. PRINCIP. MATH. *pag.* 7.

Hactenus expoſui motus corporum attractorum ad centrum immobile, quale tamen vix extat in rerum naturâ. *pag.* 162.

Vulgus reſiſtentiam quieſcentibus & impetum moventibus tribuit; ſed motus & quies, uti vulgo concipiuntur, reſpectu ſolo diſtinguuntur ab invicem, neque ſemper, verè quieſcunt quæ vulgò tanquam quieſcentia ſpectantur. *pag.* 2.

Monſieur, de vous demander pardon ſi j'inſiſte ſi longtems là-deſſus; vous l'avez voulu, & je le fais en faveur des perſonnes moins inſtruites que vous à qui vous pourriez montrer ma lettre, ou parler de mes opinions. Quoi qu'il en ſoit, je crois pouvoir conclure hardiment de tout ce qui précede que l'action eſt de l'eſſence de la matiere puisque c'eſt cette action qui eſt réellement le ſujet de toutes les modifications que l'on déſigne ſous les noms de mouvemens locaux, de changemens, de différences & de variétés; & ſur-tout parce que le repos abſolu, ſur lequel on s'eſt fondé pour croire l'inertie ou l'inactivité de la matiere, eſt une pure chimere.

Cette erreur vulgaire qui faiſoit ſuppoſer un repos abſolu a été occaſionnée par les apparences que préſentent les corps peſans, durs & en maſſe. En voyant que ces corps ne changeoient point de direction (ce que le vulgaire ne conçut point être l'effet d'une action), mais qu'il falloit pour les en faire changer des déterminations ou des forces plus grandes dont les effets frappoient ſes ſens, il conclut 1°. qu'il y avoit un repos abſolu; 2°. que tous les corps reſteroient dans cet état de *repos* ſans un moteur extérieur, qu'il n'a

point regardé comme matériel, vû que tous les corps étoient matiere, & que ce qui étoit naturel aux parties devoit l'être au tout. Du moins les Philoſophes ont tiré ces inductions de la notion du repos dont ils s'étoient imbus dès leur enfance, & en ne conſultant que leurs ſens. En effet perſonne ne naît Théologien, Philoſophe ou Politique; ainſi au commencement tout le monde eſt au niveau du vulgaire & reçoit les mêmes impreſſions ou les mêmes préjugés que lui, &, quoiqu'un homme parvienne à ſe débarraſſer d'un grand nombre d'erreurs, cependant s'il donne entrée dans ſon eſprit à quelque principe qu'il n'ait point examiné, quelques lumieres qu'il ait d'ailleurs, il finira par tomber dans des abſurdités ſans nombre qui découleront de ce principe admis ſans examen.

Puis donc qu'il n'y a point de repos abſolu dans les exemples que vous avez rapportés, & puiſqu'au contraire toutes les parties de la matiere ſont dans un mouvement abſolu, vous ne devriez point vous ranger du côté de ceux d'entre les Philoſophes qui ſont les plus ſuperſtitieux & les moins clairvoyans; vous ne devez point partir dans vos raiſonnemens d'une erreur vulgaire; mais, en voyant

toutes les parties de la matiere ſont toujours en mouvement, vous devez en conclure que le mouvement eſt eſſentiel au tout par la même raiſon que vous croyez que l'étendue eſt de ſon eſſence, parce que toute partie de la matiere a de l'étendue. Ces deux cas ſont les mêmes & la raiſon le prouvera à tous ceux qui renonceront au préjugé.

§. 22. C'eſt à ce deſſein que j'ai omis de parler des mouvemens relatifs de tous les corps que l'on ſuppoſe dans le repos ; je ne ferai que vous les indiquer ici afin de vous rappeller qu'en même tems ces mouvemens ne ceſſent point d'être abſolus. Tous les êtres qui ſe trouvent ſur notre globe terreſtre participent à ſon mouvement continuel. Il en eſt de même de ceux qui ſont dans les autres planetes, vû que le mouvement du tout n'eſt que la ſomme totale du mouvement des parties. Cela eſt évident par ſoi-même & ſe démontre encore par la force proportionelle qui eſt néceſſaire ſoit pour imprimer une nouvelle direction ou détermination à un corps, ſoit pour arrêter la direction qu'il a déjà reçue ; car l'une ne peut pas être moindre que l'autre. Quoique toutes les *parties* imaginables d'une boule en mouvement ſoient en repos les unes relative-

ment aux autres ou relativement à la place qu'elles occupent dans la boule; cependant perſonne ne dira que toutes ces parties ne ſont point réellement en mouvement, & comme faiſant partie de la boule & relativement aux corps qui ſont hors d'elle. C'eſt ainſi qu'un paſſager participe au mouvement d'un vaiſſeau qui navigue, (je ne vous parle point ici du mouvement ſpécifique de la machine humaine) quoique ce paſſager paroiſſe être en repos relativement à l'endroit où il eſt placé ou aux autres parties du vaiſſeau qui nonobſtant le mouvement du tout demeurent à la même diſtance que lui & dans la même poſition à ſon égard.

Dans le quinzieme Paragraphe je n'ai dit qu'un mot en paſſant de la force centripete par laquelle tous les corps de la terre tendent vers ſon centre, de même que tous les corps tendent vers les centres de leurs mouvemens; je n'ai rien dit non plus de la force centrifuge par laquelle les corps s'efforcent de s'éloigner du centre par une ligne droite s'ils ne ſont point autrement déterminés par une cauſe plus forte. C'eſt ainſi qu'une pierre tournée par une fronde eſt retenue dans ſon orbite par le cuir de la fronde, pendant que les cordons étant tendus par le

mouvement de la pierre, ſont contractés ou reſſerrés du côté de cette pierre par les efforts qu'elle fait pour s'échapper en ligne directe à chaque point du cercle qu'elle décrit. Ces cordons ſont également tendus & contractés près de la main de l'homme ; d'où il ſuit que le centre s'approche autant de la pierre que la pierre s'approche du centre, ce qui par bien des raiſons n'arrive pas toujours. Des effets bien remarquables dépendent de ces forces à meſure qu'elles ſont plus près d'être égales, ou à proportion que l'une eſt plus forte que l'autre ; c'eſt pourquoi la force centripete étant beaucoup plus grande que la force centrifuge des parties de la terre, en y comprenant ſon atmosphere, on voit la raiſon qui l'empêche de perdre aucune de ſes matieres, & pourquoi elle demeure toujours d'un même volume ou avec les mêmes dimenſions, vu que la force centripete de la gravité qui retient les différens corps dans leurs orbites eſt bien plus forte que la force centrifuge du mouvement par lequel ils cherchent à s'échapper ſuivant la tangente.

De quelque nature que ſoient les cauſes de ces forces elles fourniſſent des preuves inconteſtables du mouvement continuel que je ſoutiens exiſter dans tous les

êtres. Mais je ne dirai rien de plus là-deſſus, de peur de m'engager dans une diſpute avec vous ſur la nature de la gravité, & d'être obligé de rechercher ſi la peſanteur des corps eſt toujours proportionelle à la quantité de matiere qu'ils contiennent, c'eſt-à-dire, s'il y a plus de matiere comme plus de poids dans un pied cube de plomb que dans un pied cube de liége; ſentiment que je ſçais que vous ſoutenez d'après des Philoſophes très-habiles, ou ſi la même quantité de matiere eſt contenue dans les mêmes dimenſions de mercure, d'or, d'argent, de fer, de plomb, de terre, d'eau, d'air, quoique leurs peſanteurs ſpécifiques ſoient ſi différentes: ce qui vient en partie des preſſions extérieures & en partie des ſtructures intérieures ou des modifications qui donnent à leurs matieres communes les formes diverſes qui conſtituent leurs eſpeces & qui les diſtinguent par leur poids comme elles le ſont par leurs figures, leurs couleurs, leurs ſaveurs, leurs odeurs ou leurs autres qualités qui ſont dûes à leur diſpoſition particuliere, à l'action des autres corps, ou à notre propre imagination & à nos ſens.

Tel eſt mon ſentiment, ſur quelque raiſon qu'il ſe fonde; joint à ce que ſi la

gravité étoit un attribut eſſentiel de la matiere & non un mode particulier, les mêmes choſes ſeroient également peſantes dans tous les lieux & dans toutes les circonſtances, de même qu'elles ſont partout également ſolides & étendues ; elles ne varieroient point dans l'accélération & le retardement de leur chûte à des diſtances variées du centre.

Ainſi ſelon moi la gravité ne prouve point l'exiſtence du vuide comme je vous l'ai dit dans le §. 14. ; elle n'eſt qu'un des modes nombreux de l'action, de quelque maniere que cette détermination arrive, ce que nous n'examinerons point quant à préſent, vû que perſonne ne nie ſon exiſtence, que les quantités & les proportions du mouvement ſont dûes à la gravité, ou à l'action des corps particuliers à cet égard, & que l'on doit les calculer d'après des faits & des obſervations, de quelque nature que ſoient leurs cauſes phyſiques. Par la même raiſon je ne parlerai point de l'attraction des planetes, de leur gravitation ou de leur façon d'agir les unes ſur les autres, vû qu'il eſt certain par les influences du ſoleil, par le flux & reflux occaſionné par la lune, & par beaucoup d'autres preuves, que les planetes s'affectent très-ſenſiblement les unes les

autres en raiſon de leur maſſe, de leur figure, de leurs diſtances & de leurs poſitions.

§. 23. Les opinions de ceux qui ſe perſuadent que le mouvement eſt accidentel à la matiere, qu'elle a des parties actuellement indépendantes & ſéparées, qu'il exiſte un vuide ou un eſpace incorporel, ne ſont point les ſeules erreurs auxquelles la notion d'un repos abſolu ait donné lieu. En effet les Philoſophes les moins ſuperſtitieux & qui ont le plus attentivement conſidéré la nature des choſes ont enſeigné que toute la matiere étoit animée, & que les molécules de l'air, de l'eau, du bois, du fer, de la pierre, jouiſſoient de la vie comme l'homme & les animaux ou comme la maſſe entiere. Ils ont été naturellement conduits à cette idée, parce qu'on leur avoit appris que la matiere étoit eſſentiellement inerte, préjugé dont ils ne ſe ſont point dégagés. Cependant comme ils voyoient à l'aide de l'expérience que la matiere ainſi que toutes ſes parties étoit dans un mouvement continuel, & comme ils crurent pareillement que la vie étoit une choſe diſtinguée du corps vivant ou organiſé, ils ont conclu que la cauſe de ce mouvement étoit quelqu'être intimement uni avec la

matiere de quelque façon qu'elle fût modifiée & qu'il en étoit inſéparable. Ces Philoſophes *vivifians* ſe partagerent en différentes claſſes ; car il faut un grand nombre d'expédiens pour donner à l'erreur les apparences de la vérité. Quelques-uns, parmi leſquels on doit placer les Stoïciens, regardoient cette vie comme l'ame de l'univers, coétendue avec la matiere, répandue dans le tout & pénétrant toutes ſes parties, comme eſſentiellement corporelle quoiqu'infiniment plus déliée que tous les autres corps que l'on ſuppoſoit très-groſſiers en comparaiſon d'elle.

Mais l'ame univerſelle des Platoniſtes étoit immatérielle ou n'étoit qu'un pur eſprit. D'autres, parmi leſquels ſe trouvent Straton de Lampſaque & les modernes Hylozoïſtes, ont enſeigné que les molécules de la matiere avoient de la vie & conſéquemment de la penſée jusqu'à un certain dégré, ou une perception directe ſans aucune réflexion. A quoi Héraclite chez les anciens, & Spinoſa chez les modernes ont ajoûté de l'intelligence ou des actes réfléchis ſans jamais s'embarraſſer de lever les difficultés qui ſe préſentoient contre un ſyſtême ſi peu fondé, & ſans même ſe donner la peine de faire voir

comment, même en accordant cette conſcience à la matiere, les différentes molécules raiſonnantes pouvoient s'accorder pour former un même corps ou ſyſtême d'êtres, ou pour ſe ſéparer & ſe joindre ſi réguliérement dans de certaines occaſions, ſans avoir de diſputes entre elles; ſur les meilleures ou les plus mauvaiſes places qu'elles devoient occuper ou ſur la compagnie qui s'aſſocioit avec elles. Ils ne nous ont pas dit non plus pourquoi l'homme, quoique compoſé de parties douées de ſentiment & d'intelligence, trouve pourtant en lui-même que cette faculté n'excerce ſon pouvoir que dans un ſeul endroit.

L'idée de la vie plaſtique adoptée par d'autres Philoſophes n'eſt pas moins romanesque. Suivant le Docteur Cudworth qui l'a fait revivre, elle n'eſt point matérielle; c'eſt une eſpece d'eſprit d'un ordre inférieur, dépourvu de ſentiment & de penſée, & qui cependant eſt doué d'une énergie qui lui fait remplir les fonctions de la vie. Ces partiſans des formes plaſtiques ne paroiſſent différer des Hylozoïſtes que dans les mots, quoiqu'ils ſe prétendent dans des ſentimens très-oppoſés, ce qu'ils font, ſans doute, dans la crainte des conſéquen-

ces abſurdes ou odieuſes que l'on pourroit tirer de leurs opinions. Il en eſt d'eux comme des Janſéniſtes & des Calviniſtes, qui, quoique certainement du même avis ſur le dogme de la prédeſtination (nonobſtant leurs diſtinctions ſubtiles) ne laiſſent pas de ſe blâmer réciproquement.

Mais toutes ces hypotheſes ſont viſiblement des ruſes ou des tours d'adreſſe dont on s'eſt ſervi pour expliquer le mouvement actuel de la matiere inerte, pour éviter de faire à chaque inſtant intervenir la Divinité, & pour ne point la rendre auteur indiſtinctement de toutes les actions en la ſoumettant à une néceſſité abſolue & inévitable.

Voilà ce que j'avois à dire de ceux qui ont eu recours à des moteurs étrangers pour mouvoir la matiere. Quant à ceux qui l'ont regardée comme inerte & dépourvue d'action par ſa nature, & qui n'ont point aſſigné de cauſe de ſon mouvement, comme ont fait Anaximandre, Anaximene & quelques autres anciens Philoſophes ; & ceux qui, comme Spinoſa parmi les modernes, n'ont point dit la cauſe ni de la penſée ni du mouvement de la matiere ; leur opinion eſt ſi peu raiſonnable qu'il eſt inutile de

l'expoſer, & elle a toujours été un ſujet de triomphe pour les Stoïciens, les Spiritualiſtes & les partiſans des formes plaſtiques, &c.

§. 24. Mais l'erreur la plus univerſelle qui ait été produite par la ſuppoſition fauſſe de l'inertie de la matiere, c'eſt celle qui veut perſuader qu'il exiſte un eſpace infini, étendu & néanmoins incorporel. Comme on a fondé de très-grands ſyſtêmes ſur cet eſpace ſubſtantiel qui a eu pour défenſeurs des hommes très-célebres & d'un mérite reconnu, je vais vous donner l'hiſtoire de cette opinion comme j'ai fait celle des autres; quoique je puſſe m'en diſpenſer, ſur-tout après avoir prouvé que la matiere eſt eſſentiellement active, & que ſon mouvement général eſt le ſujet immédiat de toutes les déterminations mouvantes, de même que l'étendue eſt le ſujet immédiat de toutes les formes & quantités. En effet ce fut encore pour expliquer la production du mouvement dans la matiere inerte que l'on imagina principalement cet eſpace comme le lieu de ſon action; mais la matiere n'étant point inactive, & n'ayant pas beſoin que le mouvement lui ſoit continuellement imprimé par un agent extérieur, l'on peut bannir l'eſpace de la

Philoſophie comme un être inutile & chimérique. Tout le monde convient que l'étendue eſt infinie vû qu'elle ne peut être bornée par l'inétendue; les démonſtrations de ce principe ſont ſi univerſellement reconnues & adoptées que je ne vous les répete point. La matiere n'eſt pas moins infinie quand on la conçoit comme une ſubſtance étendue; car vous ne pouvez point lui imaginer des limites auxquelles vous ne puiſſiez ajoûter encore de l'étendue à l'infini; ainſi, ſi elle n'eſt pas actuellement infinie, ſa qualité d'être finie doit venir d'une autre cauſe que de ſon étendue.

Ceux qui d'après des principes philoſophiques ont cru que la matiere étoit finie, ſe ſont imaginé qu'elle étoit inactive, diviſible en parties ſéparées & indépendantes les unes des autres, entre leſquelles ſe trouvoient des interſtices; ils ont penſé que ces parties étoient ou peſantes ou légeres par elles-mêmes, qu'elles avoient des figures diverſes, des dégrés variés de mouvement quand elles avoient été une fois forcées de ſortir de leur état naturel de repos. Cela les conduiſit néceſſairement à ſuppoſer des étendues infinies, en même tems qu'ils admettoient une autre étendue infinie. Pour lors ils ne purent

ſe

ſe diſpenſer de faire ces étendues différentes à d'autres égards; l'une fut immobile, pénétrable, indiviſible, invariable, homogene, incorporelle, & renfermant tout; l'autre fut mobile, impénétrable, diviſible, variable, hétérogene, corporelle, & contenue; l'une déſigna l'eſpace infini & l'autre les corps particuliers.

Mais toute cette diſtinction eſt fondée ſur la ſuppoſition de la choſe en queſtion, & ſur la ſignification équivoque des mots de *lieu*, de *tout*, de *parties*, de *particules*, de *diviſibilité*; &c. Ainſi après avoir regardé comme conſtant que la matiere étoit finie, diviſée en parties, qu'elle avoit beſoin de recevoir le mouvement d'ailleurs, qu'elle agiſſoit dans un lieu vuide, ces Philoſophes ont fait cette roue dans une autre roue ou ont ſuppoſé une étendue qui en pénétroit une autre, comme ſi des modes pouvoient être pénétrés par leur ſujet.

Mais toutes ces ſuppoſitions n'étant, comme je vous ai dit, que des conſéquences de la ſuppoſition générale que la matiere étoit dépourvue d'action, & vous ayant au contraire prouvé que le mouvement lui eſt eſſentiel, il n'y a pas de raiſon pour ne pas croire que la matiere ſoit infinie, & que comme le néant n'a point

de propriétés, l'étendue que tout le monde s'accorde à reconnoître pour infinie, convient à ce ſujet qui eſt infini lui-même, & qui eſt modifié à l'infini par ſon mouvement, ſon étendue & ſes attributs inſéparables.

§. 25. Je pourrois m'arrêter ici; mais, pour mettre la choſe dans tout ſon jour & hors de toute diſpute, je vais vous montrer que tout ce que l'on attribue à l'eſpace & au corps comme leurs différences eſſentielles, appartiennent indubitablement à la matiere infinie. Car j'avoue que ces propriétés ont une exiſtence réelle, & que, quoiqu'elles ſoient en apparence oppoſées, elles ne ſont que les affections du même ſujet conſidéré ſous divers points de vue. Quand on conçoit les corps comme finis, mobiles, diviſibles, en repos, peſans ou légers, de différentes formes & dans des ſituations variées, alors nous ſéparons par abſtraction les modifications du ſujet; ou, ſi vous voulez, nous ſéparons les parties du tout, & nous imaginons des limites propres à certaines portions de la matiere qui les ſéparent & les diſtinguent de tout le reſte; c'eſt de-là qu'eſt venue orginairement la notion du vuide: mais lorsque nous conſidérons l'eſpace infini comme impénétra-

ble, immobile, indiviſible, comme le lieu qui reçoit tous les corps où ils ſont contenus & ſe meuvent, tandis qu'il eſt lui-même privé de forme, exempt de changement, pour lors au contraire nous ſéparons par abſtraction le ſujet infini des modifications finies, c'eſt-à-dire, le tout de ſes parties.

Appliquons maintenant cette doctrine à des exemples particuliers. Puisque rien ne peut être ajoûté à l'infini ni ne peut en être retranché, l'univers ne peut ni augmenter ni diminuer, vû qu'il n'exiſte point de lieu hors de lui dans lequel vous puiſſiez placer ce que vous en aurez retranché, ni où vous puiſſiez prendre ce que vous voudrez lui ajoûter: conſéquemment, il eſt immuable & indiviſible; ainſi il eſt ſans figure puisqu'il n'a point de limites; il eſt immenſe, puisque nulle quantité finie, quelque ſouvent qu'on la répete, ne peut égaler ou meſurer ſon étendue. C'eſt pourquoi, quand nous diſons que l'eſpace renferme tout, nous parlons de la matiere infinie pour diſtinguer le tout des parties qui néanmoins ne different point réellement du tout; lorsque nous diſons qu'il pénetre tous les êtres, nous ſéparons par abſtraction l'étendue

de la matiere de ſes autres propriétés ; nous faiſons la même choſe lorsque nous diſons que l'eſpace eſt incorporel, vû qu'alors nous ne le conſidérons que comme les Géometres conſiderent les points, les lignes, les ſurfaces. Quand nous diſons qu'il eſt un, nous voulons déſigner qu'il eſt infini & indiviſible; car il n'y a qu'un ſeul univers, quoiqu'il y ait des mondes ſans nombre. Lorsque nous diſons qu'il eſt le lieu de toutes choſes, nous indiquons qu'il eſt le ſujet de ſes propres modifications, de ſes propres mouvemens, de ſes propres figures &c.; quand nous diſons qu'il eſt homogene nous voulons annoncer que la matiere eſt toujours la même, quelque variées que ſoient ſes modifications. Enfin, quand nous diſons que des corps finis ne peuvent point exiſter ſans un eſpace infini, nous ne faiſons que dire qu'ils ne peuvent point être à moins qu'ils n'exiſtent, vû que leur propre ſolidité ou leur façon d'être relativement à d'autres êtres, eſt ce qu'on appelle leur place, abſtraction faite de l'univers dont ils ſont des parties, & dont ils partagent d'une maniere finie & limitée le mouvement, la ſolidité & l'étendue infinis; car la matiere infinie eſt l'eſ-

pace & le lieu réel aussi bien que le lieu réel de ſes propres modifications & de ſes portions.

§. 26. Ce qui vient d'être dit doit vous faire ſentir comment la notion d'un eſpace abſolu s'eſt formée. Elle eſt venue en partie de ſuppoſitions gratuites, telles que ſont celles que la matiere eſt infinie, qu'elle eſt inerte & qu'elle peut être diviſée, & en partie de ce qu'on a fait abſtraction de l'étendue, qui eſt la propriété la plus frappante de la matiere, ſans faire attention à ſes autres propriétés ou à leur connexion avec le même ſujet, quoique chacune d'elles puiſſe être abſtraite mentalement des autres; ce qui dans pluſieurs occaſions eſt d'une très-grande utilité pour les Géometres: mais il ne faut jamais prendre ces abſtractions pour des réalités, ni les faire exiſter hors du ſujet dont on les a mentalement ſéparées, ni les placer dans un autre ſujet incertain ou inconnu. La matiere eſt ſouvent conſidérée abſtraction faite du mouvement, de même que le mouvement eſt ſouvent conſidéré abſtraction faite de la matiere, l'étendue abſtraction faite du mouvement, de la ſolidité &c. Chacune de ces propriétés peut être conſidérée ſéparément des autres; quoique dans la

réalité le mouvement de la matiere dépende de ſa ſolidité & de ſon étendue, & quoique ces attributs ſoient inſéparables les uns des autres. Mais ceux qui ſoutiennent l'exiſtence d'un eſpace abſolu, après avoir conſidéré la matiere abſtraction faite de l'étendue, ont diſtingué l'étendue générale, de l'étendue particuliere de la matiere de tel ou tel corps, comme ſi la derniere étoit quelque choſe de ſur-ajouté à la premiere ; quoiqu'ils ne puſſent point aſſigner le ſujet de la premiere étendue, ni dire ſi c'étoit une ſubſtance qui ne fût ni corps ni eſprit ou ſi c'étoit une nouvelle eſpece de néant, doué pourtant des propriétés de l'être.

Bien plus, pluſieurs d'entre eux ont voulu le faire paſſer pour l'Etre ſuprême lui-même, ou du moins pour une idée incomplette de la Divinité, comme on peut voir dans le traité de l'eſpace réel de M. Ralphſon que j'ai eu en vue dans les deux paragraphes précédens ; quoique l'on puiſſe voir d'après les autorités qu'il allegue qu'il n'eſt point le premier inventeur de cette notion, ni le ſeul qui la ſoutienne aujourd'hui. Je ne doute point que la plupart de ces Meſſieurs n'aient cru fermement l'exiſtence de la Divinité & je veux charitablement le croire de tous ;

mais il me ſemble qu'à force de ſubtiliſer ils l'ont réduite à rien du tout, ou du moins ils ont fait de l'univers ou de la nature le ſeul Dieu, ce dont ils ne voudroient aſſûrément point convenir : mais la bonté de leurs intentions doit les diſculper auprès des perſonnes équitables & empêcher qu'on ne les accuſe d'Athéiſme. Cependant leur erreur a été apperçue par les Athées eux-mêmes, & quelques-uns s'en ſont moqué comme on peut le voir dans ces quatre vers d'un poëme ou après avoir chicané ſur quelques autres notions de la Divinité, ils tournent en ridicule cet eſpace incorporel infini avec bien plus de raiſon. „ *D'autres*, y eſt-il dit, dont „ la tête s'eſt fait des notions plus ſubli„ mes prouvent avec beaucoup d'adreſſe „ que tu es l'eſpace tout-puiſſant ; or „ nous ſommes ſûrs que l'eſpace n'eſt „ rien, donc il en eſt de même de toi. „ Ces gens ſans y penſer rencontrent la „ vérité (4). En effet l'idée d'une étendue qui en pénetre une autre a paru ridicule à bien des perſonnes d'ailleurs très-

(4) Others whoſe heads ſublimer notions trace,
Cunningly prove that thour 't almighty ſpace;
And ſpace w'are ſure is nothing, ergo thou:
Theſe men ſlip into truth they know not how.

éloignées de l'athéiſme ou de l'irréligion. Elles pourroient demander où peuvent réſider l'intelligence, la raiſon, la ſageſſe d'un eſpace étendu, ſi c'eſt dans le tout ou dans quelqu'une de ſes parties. Quand je parle des parties c'eſt pour m'accommoder aux idées ordinaires; car l'infini ne peut point avoir de parties; mais ſi, comme l'un des interlocuteurs des Dialogues de Cicéron, on prétendoit que le tout a de l'intelligence vû que quelques-unes des parties en ont, outre qu'on ne pourroit leur accorder que l'intelligence de ces parties appartînt d'aucune maniere à leur étendue, nous pourrions encore leur rétorquer avec l'autre interlocuteur de Cicéron, que par le même raiſonnement le tout doit être un courtiſan, un muſicien, un maître à danſer, un philoſophe vû que pluſieurs des parties le ſont. Mais ce ſont-là des ſophismes de part & d'autre, vû que c'eſt confondre des modes variables avec des propriétés eſſentielles, ou aſſigner des effets véritables à des cauſes imaginaires, étrangeres ou peu proportionées à ces effets.

§. 27. Après avoir vu que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere vous trouverez que les argumens de ceux qui *ſoutiennent* l'exiſtence de l'eſpace abſolu ſont

plutôt des comparaiſons & des ſimilitudes que des raiſonnemens, qu'ils ne prouvent rien que ce que vous voulez y concevoir, & qu'en général ce ſont des pétitions de principes. Je puis ſuppoſer avec eux que Dieu a partagé toute la matiere de l'univers en deux ſphères égales, que ſi elles ſont à une certaine diſtance l'une de l'autre il ſe trouvera entre elles un eſpace ou un vuide que l'on peut meſurer, ou que ſi elles ſe touchent dans un ſeul point comme des corps ſphériques parfaits doivent le faire, il y aura un eſpace qui ne ſera point corps entre les autres points de leur circonférence. Mais n'eſt-ce pas ſuppoſer en même tems la matiere finie que de ſuppoſer cet eſpace que l'on prétend prouver, & par aucune raiſon que j'apperçoive ſi ce n'eſt la ſimple conſidération de la gravité? Je puis bien avec M. Locke concevoir le mouvement d'un corps ſeul ſans qu'un autre lui ſuccede immédiatement pour prendre ſa place; mais ce ſera en faiſant abſtraction de ce corps unique ou en empêchant mon attention de ſe porter ſur ceux qui lui ſuccedent réellement. Je puis avec lui concevoir deux corps placés à une certaine diſtance qui s'approchent l'un de l'autre ſans déplacer aucun autre corps jusqu'à ce qu'ils

viennent à ſe rencontrer. Mais ce ſera en faiſant abſtraction de tout ce qu'ils déplaceront; car, comme M. Locke l'obſerve très-bien lui-même, de ce que nous concevons qu'une choſe peut être ainſi il ne s'enſuit pas pour cela qu'elle exiſte dans cet état, ſans cela nous remplirions le monde de chimeres, de centaures, de monſtres qui n'ont jamais exiſté; mais je lui accorde que par ces ſortes d'exemples j'entends très-bien l'idée de ceux qui ſoutiennent l'exiſtence de l'eſpace ou du vuide, qu'il étoit abſurde aux Cartéſiens de nier, ainſi qu'il étoit impardonnable à eux de diſputer contre une choſe dont ils avouoient n'avoir aucune idée.

M. Locke a dit tout ce qu'on pouvoit dire là-deſſus dans ſon *Eſſai ſur l'entendement humain*, & ſur-tout dans le chapitre XIII. du ſecond livre ou entre autres il s'exprime ainſi. *Si le corps n'eſt point ſuppoſé infini, ce que je crois que perſonne n'affirmera, je puis concevoir à l'extrémité de la matiere un homme qui pourra étendre la main au delà de ſon corps.* Ce Philoſophe ne pouvoit point ignorer que bien des gens avant qu'il fût né avoient ſoutenu l'infinité de la matiere, & je ne ſuis pas le ſeul qui la ſoutienne de ſon tems. *Mais*, quoique je puiſſe concevoir par

abſtraction ces limites imaginaires, cependant je ne puis rencontrer une bonne raiſon pour me perſuader que l'étendue, que M. Locke avoue être infinie, puiſſe exiſter quelque part hors de la matiere. Je dis que bien loin de trouver dans tout ce qu'on a écrit à ce ſujet quelque raiſonnement péremptoire ou capable au moins de balancer les miens, je n'y vois que des ſuppoſitions que j'ai déjà détruites; ſans parler des difficultés inſurmontables qui réſultent de ces extrémités fictives quand il s'agit d'examiner leur conſiſtance & leur figure & de ſavoir ſi quelque choſe peut s'en détacher, ce que deviennent ces fractions ou parties détachées, & une infinité d'autres problêmes inexplicables.

Je puis encore pour faire plaiſir à M. Locke conſidérer des parties diviſées; mais je nie que la continuité de la matiere infinie puiſſe être jamais rompue ou ſéparée par aucunes ſurfaces diſtinguées, par des eſpaces vuides intermédiaires; car, comme je l'ai dit dans les paragraphes 6 & 7., nous ne faiſons qu'abſtraire ce que nous appellons *des parties*, en ne conſidérant qu'autant d'étendue qu'il eſt néceſſaire pour notre objet, & en diſtinguant ces parties non par des diviſions

réelles du tout, mais par les modifications de la couleur, de la forme, du mouvement, &c., de même que nous conſidérons la chaleur du ſoleil ſans faire attention à ſa lumiere.

M. Locke dit encore que *ceux qui aſſurent l'impoſſibilité de l'exiſtence de l'eſpace ſans matiere, ſont non ſeulement forcés de faire les corps infinis, & doivent encore nier que Dieu ait le pouvoir d'anéantir aucune partie de la matiere.* Il eſt conſtant qu'ils font la matiere infinie; mais on nie ce qu'il ajoûte ſur l'anéantiſſement de ſes parties; car outre que l'on ne peut montrer que Dieu ait jamais révélé qu'il dût anéantir aucune portion de la matiere, ce ne ſeroit pas plus un argument en faveur d'un eſpace réel de dire que Dieu a le pouvoir d'anéantir les portions de la matiere que de prétendre que le monde finira dans trois jours, parce que l'on conçoit qu'il eſt poſſible à Dieu de le détruire dans un tems ſi court.

Je ne vois pas pourquoi M. Locke dit dans le même endroit que ceux qui ſoutiennent l'infinité de la matiere devroient être réſervés à déclarer leur opinion; je ne ſais pas ce qui doit les rendre plus réſervés que ceux qui ſoutiennent l'exiſtence d'un eſpace infini ou de tout

autre être infini; car ce mot s'applique à plus d'un ſujet. Ce qui a empêché Deſcartes d'affirmer nettement que la matiere fût infinie & ce qui l'a déterminé à ſe contenter de la dire *indéfinie*, c'eſt qu'il étoit d'un côté aſſuré que l'étendue étoit infinie, tandis que de l'autre il diſoit que la matiere étoit inerte par elle-même, & réellement diviſible, ce qui faiſoit qu'il ne pouvoit démontrer ſon infinité, quoique vous, Monſieur, qui l'avez lu ſi ſouvent, n'ayez pas beſoin qu'on vous prouve qu'il l'a quelquefois très-poſitivement affirmé.

Quant aux difficultés que les Théologiens peuvent oppoſer contre ce principe, elles ſont de très-peu de poids & montrent qu'il y a des hommes qui ont très-peu de philoſophie avec beaucoup de zêle & de chaleur. Pour moi je ne crois pas que les Théologiens modérés de notre ſiecle aient envie de faire revivre les ſophismes futiles de leurs ignorans prédéceſſeurs; mais je vous prie de vous ſouvenir que, quoique je ne ſois point de l'avis de M. Locke ſur l'eſpace, je fais tout le cas que je dois de ſon excellent ouvrage *ſur l'entendement humain*, & que je le juge comme le plus propre à guider le raiſonnement d'une façon exacte, con-

venable & intelligible ſur toutes ſortes de matieres. Ce n'eſt point par affectation que je me déclare ici contre le ſentiment de ce grand homme ; mais ſachant le cas que l'on doit faire de ſon autorité, j'ai cru devoir écarter les préjugés qu'elle pourroit faire naître en vous contre l'infinité de la matiere, contre le mouvement qui eſt de ſon eſſence, ou contre toutes les inductions que l'on pourroit tirer de ces principes.

§. 28. J'oſe donc me flatter, Monſieur, que tout ce que j'ai dit vous convaincra que le mouvement doit entrer dans la définition de la matiere ainſi que ſon étendue & ſa ſolidité. Si vous me demandez la définition du mouvement lui-même, je vous dirai que ni moi ni perſonne ne pouvons vous la donner. Ce n'eſt pas que nous le connoiſſions moins pour cela, au contraire nous le connoiſſons beaucoup mieux que bien des choſes qui peuvent ſe définir. Les idées ſimples telles que celles du mouvement, de l'étendue, de la couleur, du ſon &c. ſont évidentes par elles-mêmes, quoiqu'on ne puiſſe les définir ; mais les mots qui déſignent des idées complexes, c'eſt-à-dire, un aſſemblage d'idées évidentes conſidéré comme une ſeule choſe, ſont les

vrais objets de la définition; parce que les différens termes qui repréſentent ces idées, quand ils ſont réunis, montrent la liaiſon, la poſſibilité & la conception du tout. C'eſt ainſi que tous les mots de l'univers ne pourroient point expliquer ce que c'eſt que le bleu, ni en donner une idée claire à celui qui n'auroit jamais vu cette couleur. Si l'on ſuppoſe que la même perſonne n'ait jamais vu d'or quoiqu'elle connût très-bien d'autres métaux, elle ſera en état de s'en faire une idée diſtincte, quand on lui dira que c'eſt un métal jaune, peſant, malléable, fuſible, fixe au feu &c. Ainſi quand on définit les mots qui déſignent des idées ſimples nous ne devons point prendre ces mots pour les ſujets de ces idées, car des termes ſynonymes n'expliquent point la nature d'une choſe, ils ne font que nous expliquer le ſens du mot d'une façon plus intelligible; c'eſt pourquoi les termes de *paſſage*, de *tranſlation*, d'*application ſucceſſive* ne ſont que des mots différens pour déſigner le mouvement, & n'en ſont pas plus des définitions que celle d'Ariſtote qui dit que c'eſt *l'action d'un être qui a le pouvoir de s'avancer autant qu'il en a le pouvoir.* Mais tous les mouvemens locaux particuliers peuvent être définis par les lignes

qu'ils décrivent & par les cauſes qui déterminent le cours ou les dégrés de ces mouvemens.

On peut dire la même choſe de l'étendue générale de la matiere & de ſes déterminations particulieres par la meſure, les figures &c. : la ſolidité de la matiere eſt pareillement une idée intuitive ou indéfiniſſable; mais je ne prends point ici la ſolidité dans le ſens des Géometres, je n'entends point par-là toute quantité aſſignée qui a trois dimenſions; mais je la prends dans le ſens de M. Locke qui a ſubſtitué le terme poſitif de *ſolidité* au terme négatif d'impénétrabilité, pour déſigner la réſiſtance que nous trouvons dans chaque corps lorſqu'il en empêche un autre de ſe mettre dans le lieu qu'il occupe avant de l'avoir abandonné : c'eſt ainſi qu'une goute d'eau également preſſée de tous côtés eſt un obſtacle inſurmontable à la réunion des corps les plus forts de l'univers tant qu'elle n'eſt point écartée; c'eſt ainſi qu'un morceau de bois empêchera vos deux mains de ſe joindre, quelqu'effort que vous faſſiez pour cela. La même choſe eſt auſſi vraie de tous les corps mous & fluides que des corps les plus durs & les plus fixes, des plus peſans & des plus légers, de l'air que de l'or &

des

des diamans ; ce qui, comme l'obſerve très-bien M. Locke qui porte tant d'exactitude par-tout, diſtingue le mot employé pour déſigner une propriété inſéparable de la matiere, de ſon acception commune, quand on ſe ſert du mot *ſolide* au lieu du mot *dur*, dans quel ſens il déſigne la cohéſion des parties de tout corps difficile à ſéparer, tandis que dans le ſens philoſophique c'eſt une réplétion ou une excluſion totale de tous les autres corps ; & voilà le ſens que je lui attache dans toute cette lettre à l'exception du troiſieme paragraphe.

§. 29. Je ne prétends point dire que la matiere n'ait pas d'autres propriétés eſſentielles que celles de l'étendue, de la ſolidité, de l'action ; mais je ſuis perſuadé que, ſi l'on fait l'attention convenable à ces trois propriétés, on pourra expliquer une infinité de phénomenes d'une façon bien plus claire que l'on n'a fait juſqu'à préſent. Mais il faut s'attendre à ne faire que très-peu de découvertes dans la phyſique quand on voudra faire abſtraction d'une de ces propriétés ou de celle qui ſeule peut completter l'eſſence de la matiere ; car il eſt certain que dans la matiere ces attributs ne peuvent être ſéparés que mentalement.

Je nie, par exemple, que l'étendue épuiſe l'idée de la matiere; puiſqu'elle ne renferme point ſa ſolidité & ſon mouvement; il peut être très-vrai que la matiere ſoit étendue quoiqu'elle ne ſoit pas uniquement étendue, mais encore active & ſolide. Mais, puiſque dans la conſidération pure de ces idées, l'une ne ſuppoſe point les autres, & quoique chacune d'entre elles ait de certains modes que l'on conçoit lui appartenir en propre & immédiatement; cependant elles ſont tellement liées dans la nature que l'une ne peut exiſter ſans l'autre, & que toutes concourent néceſſairement à la production de ces modes qui ſont propres à chacune d'elles.

L'étendue eſt le ſujet immédiat de toutes les diviſions, les figures & les portions de la matiere; mais c'eſt ſon action qui produit ces changemens, & ils ne pourroient point être diſtingués ſans la ſolidité. L'action eſt la cauſe immédiate de tout mouvement local, de tous les changemens & de toutes les variétés que nous voyons dans la matiere; mais l'étendue eſt le ſujet & la meſure de leurs diſtances, & c'eſt de la ſolidité que dépend la réſiſtance, l'impulſion & la protruſion des corps, & cependant c'eſt l'ac-

tion qui les produit dans l'étendue.

Ainſi la ſolidité, l'étendue & l'action ſont trois idées diſtinctes ſans être trois êtres différens, ce ſont des façons diverſes d'enviſager la même matiere.

Mais pour en revenir au ſujet particulier que nous traitons, vous vous appercevrez facilement à préſent que la vraie *force motrice* eſt cette action eſſentielle à la matiere, & que la force imprimée (*vis impreſſa*) des corps particuliers eſt quelque détermination ou direction de l'action générale ; car, dans ce ſens, il eſt indubitable que rien ne peut ſe mouvoir, c'eſt-à-dire, ſe déterminer lui-même juſqu'à ce qu'il ſoit déterminé par quelqu'autre être : ainſi la matiere étant active, la direction donnée à cette action dans quelque partie que ce ſoit, continueroit pour toujours d'elle-même puiſqu'il ne peut y avoir d'effet ſans cauſe, & que par conſéquent cette direction devroit être changée par une force ſupérieure, & celle-là par une autre, & ainſi de ſuite, l'une ne ceſſant d'agir que lorſqu'une autre commence ; de même qu'une forme n'eſt jamais détruite dans la matiere que pour faire place à une autre. Ainſi chaque mouvement eſt toujours ſuccédé par un autre mouvement & ne l'eſt jamais

par un repos abſolu, de même que dans chaque portion de la matiere la ceſſation de la figure ſeroit la ceſſation de tout: ce qui eſt impoſſible.

Ces déterminations du mouvement dans les parties de la matiere ſolide & étendue ſont ce que nous appellons les phénomenes de la nature, auxquels nous donnons des noms & nous attribuons des uſages, des perfections ou des imperfections ſuivant la maniere dont ils affectent nos ſens, ou cauſent du plaiſir ou de la douleur à nos corps, & contribuent à notre conſervation ou à notre deſtruction. Cependant nous ne leur donnons pas toujours des déterminations tirées de leurs cauſes réelles ou de la maniere dont ils ſe produiſent les uns les autres, telles que l'élaſticité, la dureté, la moleſſe, la fluidité, la quantité, les figures & les rapports des corps particuliers; au contraire nous n'attribuons ſouvent pluſieurs déterminations du mouvement à aucune cauſe du-tout, comme nous faiſons dans les mouvemens ſpontanés des animaux; car quand même ces mouvemens ſeroient accompagnés de penſée, néanmoins, ſi on les conſidere comme des mouvemens, ils ont leurs cauſes phyſiques. C'eſt ainſi qu'un chien court après un lièvre, ce

qui vient de ce que l'objet extérieur agit avec toute ſa force impulſive ou attractive ſur les nerfs, qui ſont diſpoſés avec les muſcles, les jointures & les autres parties, de maniere à produire des mouvemens divers dans le méchanisme de l'animal. Quiconque a quelque idée de l'action des corps les uns ſur les autres par leur contact immédiat, ou par les molécules imperceptibles qui en partent inceſſament, & qui à cette connoiſſance joint celle des loix de la Mécanique, de l'Hydroſtatique & de l'Anatomie, ſera convaincu que tous les mouvemens par leſquels l'homme s'aſſied, ſe tient debout, ſe couche, ſe leve, marche & court, &c. ont pour principe des déterminations propres, matérielles, extérieures & proportionelles à leurs effets.

M. Newton dans la préface de ſes *principes mathématiques*, après avoir parlé de la gravité, de l'élaſticité, de la réſiſtance, de l'impulſion & de l'attraction, & de la façon dont il explique le ſyſtême du monde par ces choſes, dit: „ je ſouhaite„ rois bien que l'on pût, à l'aide des „ principes de la mécanique, expliquer „ de même les autres phénomenes de la „ nature; car bien des choſes me font „ ſoupçonner qu'ils pourroient bien dé-

„ pendre de quelques forces qui miſes en „ action par des cauſes encore incon- „ nues, ſont que les corps ſont pouſſés „ les uns contre les autres & s'uniſſent „ pour former des figures régulieres, ou „ s'éloignent & ſe fuient les uns les au- „ tres : mais ces forces étant inconnues „ les Philoſophes ont tenté vainement „ d'expliquer la nature " (5). Perſonne au monde n'eſt plus en état que ce grand homme de découvrir la nature de ces forces & de ces figures particulieres & de les réduire en ſyſtême. Quant à la force générale ou à la force motrice de toute la matiere, j'oſe me flatter d'avoir dans cette Lettre contribué à la faire connoître.

§. 30. Vous trouverez, je crois, Monſieur, que j'ai fait des réponſes ſuffiſantes à toutes vos demandes, à l'exception de votre derniere objection, que j'appellerois la plus foible de toutes ſi la vérité &

(5) Utinam cætera naturæ phenomena ex principiis mechanicis eodem argumentandi genere derivare liceret ! nam multa me movent, ut non nihil ſuſpicer ea omnia ex viribus quibusdam pendere poſſe, quibus corporum particulæ per cauſas nondum cognitas vel in ſe mutuò impelluntur & ſecundùm figuras regulares cohærent, vel ab invicem fugantur & recedunt : quibus viribus *ignotis*, Philoſophi hactenùs naturam fruſtrà tentarunt.

la fauſſeté étoient ſuſceptibles de dégrés. Vous dites donc qu'*après avoir admis l'activité de la matiere il ne paroîtroit pas néceſſaire de la ſoumettre à une intelligence ſouveraine.* Permettez-moi de vous dire que c'eſt-là une propoſition ſi hazardée que je ne l'aurois jamais attendue de vous, vû que je ne crois pas que vous vous permettiez, comme tant d'autres, de tirer des conſéquences odieuſes oppoſées à votre conſcience. Outre que Dieu a pu créer la matiere active auſſi bien qu'étendue, qu'il a pu lui donner l'une de ces propriétés tout comme l'autre, & que l'on ne peut aſſigner aucune raiſon pour qu'il ne lui eût pas accordé l'activité tout comme l'étendue, ne faut-il pas néceſſairement qu'il dirige ſans ceſſe ſes mouvemens? Peut-on rendre raiſon de la formation des plantes ou des animaux autrement que par l'action & par l'étendue de la matiere? Ou êtes-vous en état d'imaginer que l'action & la réaction des corps & de toutes les molécules de la matiere les unes ſur les autres eût pu jamais produire le méchanisme admirable de ces plantes ou de ces animaux? Toutes vos connoiſſances profondes dans la mécanique ne vous ſerviront pas plus qu'elles n'ont ſervi à Descartes pour trouver le

ſecret de faire un homme ou une ſouris. Toutes les rencontres fortuites des atômes, tous les coups du hazard que l'on puiſſe ſuppoſer, n'ont pas pu davantage donner aux parties de l'univers l'ordre que nous y voyons, que des caracteres d'imprimerie jettés confuſément un million de fois ne produiront des poëmes comme l'Enéide de Virgile ou comme l'Iliade d'Homere.

A l'égard de l'infinité de la matiere, elle ne fait qu'exclure, comme font toutes les perſonnes ſenſées, un Dieu étendu & corporel, mais non un Dieu ſpirituel & immatériel. Je ſuis perſuadé qu'en ſupprimant pluſieurs objections que vous auriez pu me faire, vous avez eu deſſein de m'épargner, ſachant bien qu'en partant de faux ſyſtêmes on tombe dans des abſurdités ſans nombre. Dans quelles abſurdités, par exemple, ne ſont pas tombés les Cartéſiens ! Ne ſachant point en quoi conſiſtoit la force motrice, & pour éviter d'admettre la tranſition des accidens d'un ſujet dans un autre, ils n'ont pas eu honte de dire que Dieu enlevoit le mouvement d'une boule qui roule pour le communiquer à une autre boule que la premiere vient frapper, & qu'il concouroit immédiatement à y maintenir le mou-

vement & à l'en ôter par dégrés ſuivant les loix ordinaires du mouvement. Eſt-ce-là expliquer un phénomene ? Sont-ce-là les hommes qui ſe croient en droit de rire de ce qu'on dit de la ſympathie, de l'antipathie, des qualités occultes, &c. ? Je ſais à qui ma lettre s'adreſſe lorſque je parle des choſes ſi ſuccinctement ; il ſuffit de vous les indiquer pour vous mettre au fait. D'ailleurs les ſolutions ordinaires ne peuvent contenter un homme qui nie les ſuppoſitions ordinaires.

§. 31. Je vous prie, quand vous aurez occaſion de m'écrire la premiere fois, d'examiner ſi les Mathématiciens, qui, quoiqu'ils partent quelquefois de ſuppoſitions peu fondées, & quoiqu'ils réaliſent ſouvent des abſtractions, n'ont pas ſouvent, ſans y ſonger, ſenti la néceſſité de cette action intrinſeque inhérente eſſentiellement à la matiere, vû qu'ils ont imaginé ce qu'ils nomment l'effort ou la tendance au mouvement (*conatus ad motum.*) C'eſt à deſſein que j'ai évité d'inſiſter là-deſſus lorſque je vous ai fait voir que ce fut la découverte de la même action continuelle & univerſelle qui fit naître autrefois les ſyſtêmes des Stoïciens, des Plaſtiques, des Hylozoïſtes & des autres. En effet, je ne me ſuis point propoſé d'écri-

re tout ce que je pouvois rapporter ſur ce ſujet, je n'ai voulu dire que ce qui m'a paru néceſſaire pour répondre à vos objections & pour vous amener à mes opinions.

Je ne m'arrêterai pas non plus à vous indiquer les avantages que la Philoſophie peut retirer du principe par lequel je prouve que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere; il eſt propre à donner des notions plus claires de la nature en général, & ſur-tout à décider les diſputes ſur la force motrice, ſur le mouvement local avec ou ſans le vuide, ſur la nature de l'eſpace, ſur l'infinité de la matiere. Je ſuis perſuadé que même avant d'en être venu juſqu'ici dans votre lecture vous aurez déjà appliqué cette doctrine à beaucoup d'autres queſtions difficiles, d'autant plus que vous ſavez très-bien à quoi vous en tenir ſur les miſérables hypotheſes, ſur les conjectures peu ſatisfaiſantes, ſur les cercles vicieux & les ſubterfuges des Ecoles. Vous ſavez pareillement que des erreurs ſans nombre peuvent ſe répandre ſur toute la Philoſophie, pour peu que l'on y admette comme une vérité inconteſtable un ſeul principe qui n'aura été ni examiné ni prouvé.

Au reſte j'aurai l'honneur de vous com-

muniquer mes idées ainſi qu'à notre ami commun qui a le courage de philoſopher à la Cour. Quant à préſent, je finis & j'attendrai vos ordres pour l'avenir, &c.

FIN.

DIALOGUES

SUR

L'AME.

PAR LES

INTERLOCUTEURS

EN CE TEMPS-LÁ.

MDCCLXXI.

TABLE
DES
DIALOGUES.

DIAL. I. *Entre un Phariſien & un Saducéen.* . Pag. 1

II. *Le Saducéen & le Docteur.* . . . 24

III. *Le Phariſien & le Saducéen.* . . 36

IV. *Le Chrétien & le Philoſophe.* . . 67

ARTICLE. I. *Je crois en Dieu le Pere tout-puiſſant, créateur du ciel & de la terre.* . . 80

II. *Et en Jéſus-Chriſt ſon Fils unique notre Seigneur.* 81

III. *Qui a été conçu du Saint-Eſprit, qui eſt né de la Vierge Marie.* . . 83

ART. IV. *Qui a ſouffert ſous Ponce Pilate, a été crucifié, eſt mort, a été enſéveli.* . 84

V. *Qui eſt deſcendu aux Enfers, eſt reſſuſcité des morts.* 85

VI. *Qui eſt monté aux Cieux, qui eſt aſſis à la droite de Dieu le Pere tout-puiſſant.* . 86

VII. *D'où il viendra juger les vivans & les morts.* . 88

VIII. *Je crois au Saint-Eſprit.* 90

DIAL. V. *Entre le Philoſophe, le Chrétien & le Saducéen.* 103

VI. *Le Philoſophe, le Saducéen, & le Chrétien.* . 126

VII. *Le Philoſophe, le Chrétien & le Saducéen.* . 148

DIALOGUES

DIALOGUES SUR L'AME.

DIALOGUE I.

ENTRE UN PHARISIEN ET UN SADUCÉEN.

LE PHARISIEN.

SÇAIS-TU que depuis quelques jours que nous voyageons enſemble, je n'ai pu encore bien démêler ta façon de penſer? Ta conduite & tes diſcours ſont un problême que je ne puis réſoudre: je tâche en vain de te concilier avec toi-même: Tu es Juif, tu pratiques exactement la loi de Moyſe; mais il ſemble que ton aſſerviſſement aux préceptes de notre ſaint Légiſlateur n'a pour but que d'être heureux pendant cette vie, ſans t'embarraſſer de ce que tu deviendras dans l'autre.

LE SADUCÉEN.

Tu m'as deviné ; & par-là tu m'évites la peine de t'expliquer mes ſentimens.

LE PHARISIEN.

Si tu penſes de la ſorte, tu n'es pas Diſciple de Moyſe.

LE SADUCÉEN.

Si tu penſes autrement que moi, tu n'es pas hérétique, tu n'en es pas moins mon frere ; mais tu n'es pas inſtruit de la loi que Dieu a dictée pour nous. Ce premier Etre infini ſeroit tombé en contradiction avec lui-même, s'il nous eût enſeigné qu'une ſubſtance ſpirituelle, qui ne peut être qu'une portion de lui-même, nous anime ; parce qu'il ceſſeroit d'être infini, s'il étoit diviſible. Lis le Pentateuque, tu n'y trouveras pas le mot *Ame*, au ſens où tu l'entens. Lorſque Moyſe l'employe, c'eſt pour exprimer le ſang dont la circulation fait notre vie ; il ne faut que lire les termes qui précedent ou ſuivent celui-ci, pour s'en convaincre.

LE PHARISIEN.

Tu es Saducéen, je m'en apperçois ; mais ſçais-tu qu'il eſt dangereux de ſui-

vre aveuglément les ſentimens d'une Secte particuliere, ſur-tout lorſqu'il y va de l'éternité ?

LE SADUCÉEN.

JE ſuis de ton avis. C'eſt pourquoi je rejette l'opinion des Phariſiens ſur la nature de l'ame. C'eſt une nouveauté qui datte de notre captivité en Perſe. Obligés de ſervir des maîtres qui croyoient l'ame immortelle, les moins inſtruits d'entre nous adopterent leurs maximes. Nos chefs qui s'apperçurent de l'utilité de ce dogme pour contenir un peuple remuant, feignirent d'en reconnoître la vérité. Il n'eſt pas difficile de s'imaginer que le plus grand nombre embraſſa avidement cette chimere ; mais pour nous, nous crûmes devoir reſter attachés au tronc, & mépriſer toutes les traditions, toutes les allégories qu'on imagina pour étayer le nouveau ſyſtême. Vous croyez que Dieu a parlé à Moyſe ; nous le croyons auſſi ; & cette perſuaſion nous fonde à croire que tout périt à notre mort. Si Dieu avoit voulu que nous cruſſions une vie à venir, il nous l'auroit révélée d'une maniere claire ; & pour en avoir la connoiſſance, nous n'aurions pas eû beſoin des leçons

des Babiloniens. Si quelque danger ſuit la nouveauté des ſentimens, c'eſt vous qui devez craindre, & non pas nous. Notre opinion ſur l'ame a été celle d'Adam & de ſes deſcendans juſqu'à Moyſe. Si ce Légiſlateur qui ſans doute s'étoit bien informé des traditions anciennes, avoit erré ſur ce point, Dieu n'auroit pas manqué de le redreſſer; l'immortalité de l'ame eût été conſignée dans la Loi des Tables; mais loin de là, Moyſe abhorre la Religion des Egyptiens qui comporte ce dogme. De ſorte qu'en ſuppoſant même que Moyſe n'a ſuivi que ſes propres lumieres en nous donnant des loix, il n'eſt pas à préſumer que ce grand politique eût négligé ce dogme ſi propre à captiver l'eſprit, s'il l'eût crû tant ſoit peu fondé. Pendant notre ſéjour en Egypte, le commun du peuple avoit perdu entiérement la connoiſſance de ſes conſtitutions primitives; Moyſe étoit donc le maître d'introduire quels dogmes il lui plaiſoit. Il a exclu de ſa légiſlation celui de l'immortalité de l'ame, parce qu'il n'en a trouvé nuls veſtiges dans notre antiquité, & qu'il a craint que l'admiſſion de cette hypothèſe injurieuſe à l'Etre ſuprême, n'attirât ſur nous ſon indigna-

tion. Peut-être auſſi ce ſage Inſtituteur, qui connoiſſoit ſi parfaitement les hommes, s'eſt-il apperçu que le fruit ordinaire des opinions métaphyſiques étoit de porter les hommes au mal. En effet, nous ne voyons que trop ſouvent ceux qui ſont imbus d'idées abſtraites, négliger la pratique des vertus ſociales, pour ſe livrer ſans réſerve à la défenſe de leurs ſophiſmes.

LE PHARISIEN.

SI l'opinion des Saducéens étoit fondée, il s'enſuivroit que Moyſe ſeroit un fourbe, un Tyran, qui ne nous a aſſervis à la pratique gênante d'une multitude de loix, que pour nous retenir ſous le joug accablant de ſa domination.

LE SADUCÉEN.

TU te trompes. C'eſt de l'opinion des Phariſiens, au contraire, qu'on peut tirer cette conſéquence; mais il faudroit qu'auparavant on prouvât que votre ſentiment a été celui de Moyſe. Alors on pourroit dire; Moyſe a connu le dogme de l'immortalité de l'ame, & n'en a point parlé. Tout homme qui ſçait une utile vérité & la recele, eſt un fourbe. S'il a connu l'immortalité de l'ame, ç'a

été pour raiſon qu'il n'en a point parlé ; mais toutes les raiſons ceſſent quand il s'agit du ſalut éternel. D'où l'on pourroit conclure que la crainte ſeule que la révélation de ce dogme n'altérât l'entiere obéiſſance qu'il exigeoit des Hébreux, le porta à n'en point parler. Cette opinion qui détruit la divinité de nos loix, ne s'accorde point non plus à l'idée que nous avons du Légiſlateur. Moyſe avoit pour but de faire de nous un peuple conquérant, & le dogme en queſtion, loin de barrer ſes deſſeins, y auroit ſervi, puiſqu'il eſt très-propre à faire ſoutenir conſtamment les plus durs revers. Moyſe n'a point établi le dogme de l'immortalité de l'ame, parce que Dieu ne le lui a point révélé ; ou, ſi l'on veut, parce que n'en ayant point trouvé de veſtiges chez nos Peres, il l'a cru une innovation, ſinon dangereuſe, du moins inutile.

Quant à la multitude de cérémonies légales dont tu ſembles te plaindre, il faut diſtinguer entre celles que Moyſe a inſtituées, & celles qui ont été ajoûtées à ſon code. Parmi ces dernieres il en eſt quelques-unes que la ſageſſe a dictées dans certaines circonſtances où s'eſt trouvée notre nation ; & comme

elles peuvent contribuer à ſon bonheur, on peut, & on doit même s'y ſoumettre. Tout le reſte eſt l'ouvrage de la fourbe & de l'intérêt de nos Prêtres & de nos chefs civils ; & comme le plus grand nombre les a adoptées, la prudence exige qu'on s'y conforme à l'extérieur mais ſans l'acquieſcement de l'eſprit, & ſans que le bonheur temporel en ſoit altéré.

Il n'en eſt pas de même des loix originales contenues dans le Pentateuque de Moyſe. Toutes ſont utiles, ou l'ont été, & le ſeul reſpect dû à un Légiſlateur dont toutes les vues ſe tournoient au bonheur général de la nation, ne permet pas qu'on en viole un *iota*. Vous ne ſentez pas aujourd'hui toute la néceſſité de certaines loix relatives au climat, parce que vous en avez changé. Retournez en Judée, placez-vous dans le déſert, & vous les trouverez indiſpenſables. Nos Peres en ſortant d'Egypte ont murmuré contre Moyſe : l'inutilité apparente de quelques cérémonies a pu les y porter. Ils ont pu ne pas concevoir que la pratique des ablutions, indifférente à des hommes vivans à l'air, ſous des tentes, dans de vaſtes camps, deviendroit eſſentielle à

ces mêmes hommes réunis en ſociété dans des villes étroites, dans des maiſons peu aërées. Lis bien Moyſe, mon ami, & tu verras qu'il fut au moins un grand homme, s'il ne fut point un homme inſpiré d'en-haut; & qu'il n'a rien fait d'inutile. Avec autant d'eſprit qu'il en avoit, je crois que s'il a été méchant, c'eſt qu'il a été forcé de l'être.

LE PHARISIEN.

IL me ſemble que bornant le bonheur ou le malheur à cette ſeule vie, il ne devoit pas punir ſi ſévérement les transgreſſeurs de ſa loi.

LE SADUCÉEN.

C'EST préciſément parce que Moyſe étoit perſuadé qu'il n'y avoit rien au delà de la vie préſente, qu'il puniſſoit rigoureuſement ceux qui attentoient à ſon bonheur. C'eût été agir inconſéquemment que de punir des coupables de mort, puiſqu'en leur ôtant la vie, on les privoit du repentir, & du temps néceſſaire à réparer leurs torts. Toutes les nations qui ont adopté l'immortalité de l'ame, donnent dans cette inconſéquence; mais les ſupplices n'ont plus rien d'abſurde dans l'opinion oppoſée.

C'eſt retrancher quelques jours, peut-être peu heureux, à quelques particuliers, pour aſſurer la félicité générale.

LE PHARISIEN.

IL réſulte toujours de votre ſentiment que la pratique ou la violation des loix ſont deux choſes très-indifférentes, & qui n'influent tout au plus que ſur la courte durée de cette vie.

LE SADUCÉEN.

DEUX objets d'où dépend le bonheur ou le malheur de notre vie, ne ſont point dans la claſſe des choſes indifférentes. Ils pourroient y être placés dans l'hypothèſe d'une vie à venir parce que cent ans n'ont rien de comparable à une éternité. Dès qu'on eſt aſſuré qu'un culte répugne à la Divinité, qu'elle manifeſte ſa haine pour lui, qu'elle en punit les ſectateurs par des coups partis immédiatement de ſa main, le témoin de ces prodiges doit tout riſquer, plutôt que de déplaire à ſon créateur. C'eſt dans ce cas ſeulement, qu'il vaudroit mieux ſacrifier le foible bonheur du reſte d'une courte vie, que d'embraſſer des maximes démontrées haïes de Dieu. Mais pour faire ſon propre

malheur, il faut un ordre exprès d'en-haut. Ainſi je n'irai pas contre ce que me dicte le bon ſens & la raiſon, & ſans une révélation particuliere & marquée, abandonner une opinion qui depuis tant de ſiècles a fait le bonheur de mes Peres & le mien. Je trouve dans les loix de Moyſe, priſes à la lettre, de quoi me ſatisfaire; il ne m'a point dit qu'elles fuſſent ſuſceptibles d'interprétation; je rejetterai donc toutes celles qu'on en fera.

N'AS-TU jamais remarqué en liſant notre hiſtoire, de quelle agréable paix nous avons joüi tant que nos inſtitutions primitives ont été en vigueur? Le mélange des opinions étrangeres avec les notres, eſt ce qui nous a perdus ſans reſſource. Nous n'avons preſque jamais été ſans ennemis, je l'avoue; mais quel eſt le peuple naiſſant qui n'en a point? La puiſſance où nous atteignions ne pouvoit manquer de nous en ſuſciter; mais l'obſervation ſtricte de nos loix ſur la propreté, ſur la propagation, ſur les mœurs, réparoit amplement nos pertes. Ces aſſemblées ſolemnelles de toute la nation à certains Sabbaths de l'année, avoient quelque choſe de gênant pour

les particuliers ; mais elles entretenoient la ferveur en remettant ſous les yeux les auguſtes ſymboles de la Religion : elles obvioient à un éloignement trop conſidérable des Sujets de l'Etat ; enfin elles nouriſſoient l'amitié entre les divers particuliers de ce grand corps, obligés de ſe réunir en un même lieu.

DANS ces temps heureux nous ignorions l'immortalité de l'ame ; nous ne travaillions qu'à notre bonheur temporel, & nous réuſſiſſions. Dès que l'application s'eſt partagée, notre bonheur a diminué. Pluſieurs peuples qui ne nous aimoient pas, admettoient l'immortalité de l'ame ; & nous ne dûmes pas trouver des défenſeurs bien ardens dans ceux de notre nation qui étoient imbus de ce dogme. On nous trouva diviſés d'opinions ; c'eſt comme ſi nous euſſions été diviſés d'intérêts : nous fumes vaincus ; & cela eſt dans l'ordre.

LE PHARISIEN.

QUOIQUE nous penſaſſions d'une maniere oppoſée aux Saducéens, nous nous ſommes ſans ceſſe ſacrifiés au ſervice de la nation en général. Avec quelle ardeur n'avons-nous pas pourſuivi ceux

qui ont tenté d'en troubler le repos? Qui a arrêté les progrès du Meſſie des Chrétiens, ſi ce n'eſt nous?

LE SADUCÉEN.

MAIS, dis-moi un peu, comment juſtifieras-tu la conduite de ta ſecte en cette rencontre? Vous admettez l'immortalité de l'ame, Moyſe n'en a point parlé; mais vous prétendez qu'il l'a implicitement exprimée; vous convenez donc d'un ſens allégorique. Mais qui vous l'a révélé, ce ſens allégorique? Des hommes. Or, d'où ſçavez-vous que Jéſus n'a point auſſi bien rencontré en allégoriſant certains paſſages, qu'ont fait vos Docteurs? Si Moyſe vous a parlé par figures, comme il s'eſt écoulé un laps de temps conſidérable entre l'inſtant où ce Légiſlateur a écrit, & celui où l'on a eu l'intelligence d'une de ces figures, qui vous garantit qu'au temps de Jéſus il n'en reſtoit pas encore un grand nombre à expliquer, & dont il vous auroit donné la ſolution, ſi vous lui en aviez laiſſé le temps? Dès qu'on convient qu'une Loi eſt allégorique, on ouvre la porte à tous les allégoriſeurs. D'ailleurs quelle idée donniez-vous de votre Légiſlateur, de votre Dieu, à

vos ennemis ? La même préciſément que vous aviez des leurs. Mais de tout temps les ſectaires ont méconnu leurs inconſéquences. Jéſus prêche l'immortalité de l'ame, vous ſoutenez que ce dogme vous eſt révélé ; & vous condamnez Jéſus à mort. Il étoit cependant d'accord avec vous ſur ce dogme capital. Vous m'alléguerez qu'il violoit vos loix à certains égards : j'en conviens. Mais ceux qui les premiers vous ont enſeigné le dogme de la réſurrection, de l'immortalité de l'ame, n'ont-ils point violé ces mêmes loix ? ne leur ont-ils point donné d'entorſe ? L'eſpoir de Jéſus étoit fondé ſur votre peu d'attachement aux loix primitives. De ce que vous en aviez déjà abdiqué pluſieurs, il conclut aſſez ſenſément que vous pourriez renoncer au reſte. Vous avez dû remarquer qu'il ne s'eſt jamais attaqué à nous ; vous aviez en vous-même le germe de ſa religion ; auſſi eſt-ce parmi vous qu'il s'eſt fait des ſectateurs. Dans cette circonſtance, vous avez formé deux ſectes qui d'accord ſur le principal s'égorgeoient follement ſur des acceſſoires. Les Romains ont ſaiſi l'inſtant & ont écraſé tous les partis. Il falloit ſuivre notre méthode, queſtionner le préten-

du Meſſie, & s'aſſurer par l'ineptie de ſes réponſes qu'il n'étoit point Dieu, puis lui tourner le dos. Mais d'un homme de rien, vous avez ſçu faire un homme de conſéquence; vous l'avez perſécuté: le peuple qui à cette époque ne jouiſſoit pas de beaucoup d'aiſance, n'a pas manqué de s'attacher à un prédicateur qui annonçoit une nouvelle vie, d'autant plus heureuſe que celle-ci ſeroit traverſée. Il ne prouvoit pas ce qu'il avançoit; mais vous avez toujours été les mêmes, & dès qu'on a échauffé votre imagination, vous n'avez pas beſoin de preuves.

LE PHARISIEN.

MAIS vous-mêmes en avez-vous de votre opinion, qu'il n'eſt rien à eſpérer au delà de cette vie?

LE SADUCÉEN.

UNE opinion qui a ſa ſource à l'origine du monde, & qu'on croit tenir de Dieu-même, n'a pas beſoin d'être prouvée. C'eſt à ceux qui tentent de la ſubvertir qu'il faut demander des preuves. Si Moyſe eût parlé de l'immortalité de l'ame, & que nous la nias-

ſions, ce ſeroit à nous à donner des motifs. Nous avons pour garans de notre ſentiment celui de nos Peres, dont pluſieurs ont eu l'honneur de conférer avec Dieu-même; celui de Moyſe qui, de votre aveu, étoit ſon ami, avec qui il s'entretenoit familiérement, & qu'il a choiſi pour nous donner des loix; & enfin l'autorité divine. Dieu eſt immuable; & qu'elle apparence qu'après avoir ſauvé nos Peres, depuis Adam juſqu'à notre tranſmigration en Babylone, ſans que leur foi fût ſoumiſe à l'hypothèſe de l'immortalité de l'ame, il ait dans la ſuite fait, de la croyance de ce dogme, une des conditions de notre ſalut? Il eſt plus abſurde encore de ſuppoſer que Dieu ait changé la nature du ſalut qu'il nous a promis, & qui conſiſtoit en proſpérité temporelle. Si votre opinion relativement à ces deux objets, étoit vraie, il ne ſeroit pas impoſſible que la Religion Chrétienne le fût auſſi. Un Etre, & ſur-tout un Etre tout-puiſſant, qui a ſubverti une fois ſes promeſſes, peut les ſubvertir toutes les fois qu'il le trouve à propos, ou que ſon inconſtance le lui ſuggere.

Il me ſemble qu'il n'y a point de

raiſonnement contre ces preuves, & que tout ce qu'on dit pour les affoiblir, n'eſt qu'un tiſſu de ſuppoſitions, dont je ſens la fauſſeté, ſans cependant pouvoir la démontrer.

F I N du premier Dialogue.

Nos deux Juifs n'étoient point aſſez inſtruits pour pouſſer plus loin la diſpute. Ce n'eſt pas que le Phariſien ſe rendît, ni qu'il fût homme à reculer. C'étoit de ces gens qui retranchés dans un préjugé, réſiſtent à la démonſtration même. Le Saducéen s'en apperçut; c'eſt pourquoi il lui proqoſa d'attendre qu'ils fuſſent arrivée dans quelque Capitale où il y eût des hommes de diverſes croyances, afin d'avoir des juges qui prononçaſſent ſans partialité ſur le point conteſté entre eux. Ce Saducéen avoit vû le monde, & étoit aſſez inſtruit pour un enfant de Moyſe; il ſçavoit en ſubſtance les preuves de la matérialité de l'ame & les argumens négatifs de ſon immortalité, tirés ſoit de l'expérience journaliere, ſoit de la connoiſſance acquiſe de l'homme, & n'ignoroit pas que des conſéquences très-juſtes, tirées des axiomes infaillibles d'une métaphyſique raiſonnée, combattoient

toient puiſſamment l'opinion de ſon ami ; mais il étoit hors d'état de faire uſage de ces choſes. Le ſoin d'un commerce floriſſant, & qui faiſoit ſon bonheur, & celui de ſa famille, ne lui avoit pas permis de ſacrifier ſon temps à des ſpéculations oiſeuſes qui pour l'ordinaire ne font que nous égarer dans l'avenir, ſans nous éclairer ſur le préſent. D'ailleurs il n'aimoit point à diſputer, ſurtout avec des gens d'une opinion différente de la ſienne, parce-qu'il ne vouloit ni être mortifié, ni mortifier perſonne. Les gens imbus de quelques-uns de ces ſyſtêmes que l'imagination a produits, aiment beaucoup à ergoter. La croyance qu'ils donnent à une opinion les flate autant que s'ils l'avoient inventée. Notre Phariſien étoit de ce nombre, & ſon ame ſpirituelle maudiſſoit tout bas celle du Saducéen qui gardoit le ſilence. C'eſt dommage, diſoit la premiere, que l'ame de ce Saducéen qui eſt ma ſœur, ne ſe connoiſſe point elle-même, & qu'elle ignore ſa nature & les ſuites de ſon ignorance : elle ſera damnée. Il eſt fâcheux, diſoit l'autre, que mon frere le Phariſien ſe ſoit chauffé la tête d'une opinion qui peut altérer ſon bon-

heur, & lui rendre affreux le paſſage de la vie à la mort. Sa fortune paroît être au deſſous du médiocre : il faut le rétablir ; & ſi on peut l'engager enſuite à veiller aſſidûment à ſes affaires, peut-être que l'application aux choſes de ce monde, lui fera perdre de vue celle de l'autre. Car enfin, ajoutoit le Saducéen, les fantômes de notre imagination tiennent toujours de la poſition où nous nous trouvons actuellement.

Après avoir marché pendant pluſieurs jours, nos voyageurs arriverent en Italie. Le Phariſien demanda ſi dans ce pays on croyoit l'ame immortelle ? On lui répondit qu'oui. Oh bien, dit-il à ſon compagnon, vous ne me refuſerez pas d'aſſiſter à quelques conférences, qu'on ne manque pas de faire ici ſur cette importante matiere. Un Moine qui ſe trouva là par hazard, aſſura qu'on n'agitoit point cette queſtion en Italie ; que l'on n'y diſputoit que ſur la valeur réelle des Indulgences, ſur l'Immaculée Conception, ſur les mérites infinis du Roſaire, & ſur l'étendue des droits du Pape quant au temporel. Au reſte, ajouta le Religieux, il n'y a que des fous qui puiſ-

ſent nier l'immortalité de l'ame: c'eſt un dogme prouvé par le Pentateuque..... Alte-là, dit le Saducéen, tu mens. A l'inſtant il tire de ſa poche un Pentateuque en langue hébraïque, de la plus haute antiquité; je te défie, dit-il au Moine, de trouver le mot *Ame* dans tout ce livre, ſi ce n'eſt en ce ſens, que c'eſt ce qui fait la vie des animaux. Le Docteur Italien ne ſçavoit point l'hébreu; mais il aſſura à notre Saducéen qu'un Prêtre Chrétien nommé S. Jérôme avoit traduit le Pentateuque, quoiqu'il ignorât la langue des Juifs, & que le mot *Ame* ſe trouvoit en pluſieurs endroits de ſa traduction. Le Phariſien triomphoit; je crois, dit-il en montrant ſon compatriote, que cet homme-ci nieroit que Moyſe nous a permis d'épouſer trois femmes, & d'avoir autant de concubines que nous pouvons en nourrir. Il n'y a pas longtemps qu'il vouloit me prouver que nous avions mal fait de faire pendre un ſcélérat nommé Jéſus qui ſe donnoit pour le fils de Dieu.... quelle horreur, dit le Prêtre en l'interrompant! Jéſus un ſcélérat! Dans peu tu ſeras brûlé, ſcélérat toi-même.

Qu'on aille chercher la Sainte-Hermendad.

Un voyageur charitable avertit nos deux Juifs. On ne diſpute point ici, leur dit-il, ſans un viſa du St. Office, & quoiqu'il me ſemble que l'un de vous tient pour l'immortalité de l'ame, & l'autre pour l'opinion contraire, un même bucher ſeroit votre ſépulture. Un pareil ſort m'étoit réſervé, ſi je n'euſſe pas fui, parce que j'ai ſoutenu que le Pape n'eſt point infaillible quant aux deſcriptions géographiques.

Le Phariſien & le Saducéen remercierent celui qui venoit de les inſtruire & prirent le chemin de France. On leur avoit dit que depuis un demi-ſiècle on y penſoit aſſez librement; qu'on n'y brûloit ni ceux qui admettoient, ni ceux qui nioient l'immortalité de l'ame, pas même ceux qui avoient pendu Jéſus, pourvû qu'ils ne s'applaudîſſent point de cette action.

Dès que nos Hébreux furent en France, le Phariſien s'informa s'il n'y avoit point quelqu'un qui ſoutînt le dogme de l'immortalité de l'ame & qui en diſputât. Préciſément, lui dit-on, Monſieur notre Curé qui eſt

Docteur, (car c'étoit dans une ville) prêche demain ſur cette article; trouvez-vous au ſermon; & vous aurez lieu d'être content. J'ai gagné, dit le Phariſien à ſon ami; tu teras convaincu, j'en ſuis ravi. J'attends la démonſtration, répondit le Saducéen. Ils ſe rendirent le lendemain à l'Egliſe, où le Docteur débita un ſermon bien diviſé, dans lequel, entre autres choſes, on remarqua ce bel épiſode Il s'agiſſoit de la réſurrection du Chriſt, & il avoit pris pour ſon texte: *il eſt reſſuſcité*. Après avoir prouvé ſa thèſe par le témoignage des femmes, & ſurtout par celui de Magdelaine qui avoit vu Jéſus déguiſé en garçon-jardinier, il s'écria: preuve bien convaincante, mes freres, de la réſurrection de nos corps! Jéſus eſt reſſuſcité: donc nous reſſuſciterons. Mais qui nous animera de nouveau? Sera-ce une nouvelle ſubſtance? Non: nos ames immortelles quitteront leur demeure au jour du jugement, pour venir encore une fois nous animer, & ce pour l'éternité. Si je ne parlois pas à des Chrétiens, mes chers Auditeurs, je vous expliquerois ce que c'eſt que cette ame immortelle; mais

nul de vous n'eſt en doute ſur ſon eſſence, ſur ſes propriétés, ſur ſon origine & ſur ſa fin. Son eſſence eſt ſpirituelle, donc elle eſt immortelle. Ses propriétés ſont la penſée, le ſouvenir, le jugement : or nous penſons, nous nous ſouvenons, nous jugeons : donc une ame ſpirituelle & immortelle eſt en nous, nous anime. Quant à ſon origine, on convient que c'eſt Dieu qui eſt l'auteur de tout ; donc c'eſt Dieu qui crée les ames. La difficulté eſt de ſçavoir ſi toutes les ames poſſibles ont été créées à la fois, ou ſi Dieu crée une ame à meſure qu'il ſe forme de nouveaux Individus ; la moitié des Saints Peres tient pour le premier ſentiment, l'autre moitié pour le ſecond ; mais cela importe peu. Venons à la fin pour laquelle l'ame a été créée : Et qui peut douter que c'eſt à ſon créateur qu'elle doit rapporter toutes ſes actions ? C'eſt pour remplir cet objet que notre premier Pere après ſa chute a conſacré ſes jours à la pénitence ; que depuis lui, tous les Patriarches, tous les Saints de l'Ancien Teſtament juſqu'au temps de Jéſus-Chriſt ont fait de bonnes œuvres ; que des milliers de Chrétiens ont ſouf-

fert le martyre; que des Papes, des Docteurs, des Ecrivains Apoſtoliques ont conſumé leurs jours dans les plus pénibles travaux. Quel fait mieux prouvé que le dogme de l'immortalité de l'ame? Depuis Adam juſqu'au déluge tous les hommes l'admettent: du déluge à Moyſe la nation ſainte l'adopte: ſa vérité eſt révélée expreſſément au Légiſlateur des Juifs par Dieu même: Jéſus-Chriſt le trouve établi chez le Peuple de Dieu, & établi univerſellement, ſi l'on excepte une poignée de gens nommés Saducéens, qui le rejettoient parce qu'ils ne l'avoient point approfondi. Chez les Payens, Platon, Socrate, Cicéron, tous les hommes illuſtres, en un mot, atteſtent dans leurs écrits que les peuples de leur temps reconnoiſſoient l'ame immortelle; enfin une foule de ſaints Peres, de ſaints Papes, de ſaints Conciles, ont décidé que ce dogme étoit d'une telle certitude, qu'il étoit impoſſible d'entrer au royaume du Ciel ſans la foi explicite de ſa vérité.

Comme il ne s'agiſſoit-là d'aucun raiſonnement, mais ſeulement de preuves tirées des témoignages, le Saducéen ſe crut en état de diſputer avec le Doc-

teur. Il l'invita à ſouper; & après s'être aſſuré qu'on ne brûloit plus les Saducéens en France, il entama la queſtion.

DIALOGUE II.

LE SADUCÉEN ET LE DOCTEUR.

LE SADUCÉEN.

Il me paroît, M. le Docteur, que vous comptez beaucoup ſur la foi en ce pays, & qu'on s'y contente de ſimples allégations, ſans exiger de preuves.

LE DOCTEUR.

Vous vous trompez, Mr., nos ſermons ne ſont autre choſe qu'une ou pluſieurs propoſitions, avec les preuves qui en démontrent la vérité. Mais nous ne nous attachons à bien établir que le principal objet; laiſſant à part les acceſſoires, qui tôt ou tard ſe prouvent, quand ils deviennent le ſujet principal d'une Prédication. D'ailleurs il eſt des dogmes, des myſteres, des faits même,

qui ſont univerſellement reconnus, & qu'il ſeroit puéril de chercher à établir; tels ſont la mort, la réſurrection de Jéſus-Chriſt, l'incarnation du Verbe, l'immortalité de l'ame &c.

LE SADUCÉEN.

C'EST juſtement ſur ce dogme que je veux vous entretenir; & pour la ſatisfaction de mon ami que voilà je ſerai charmé que vous puiſſiez prouver votre hypothèſe; car il eſt Phariſien, & comme vous, il admet l'immortalité de l'ame. Quant à moi, je ſuis Saducéen, & le reſpect que j'ai pour Dieu & pour Moyſe m'oblige à rejetter ce dogme.

LE DOCTEUR.

SI vous ne croyez pas l'ame immortelle, c'eſt que vous n'avez pas l'intelligence des Ecritures.

LE SADUCÉEN.

TOUTE la diſpute pourroit ſe réduire la preuve de votre propoſition. Je n'entends pas les Ecritures; entendez-vous l'hébreu?

LE DOCTEUR.

Non.

LE SADUCÉEN.

JE l'entends, moi. Je pourrois donc vous dire avec plus de raiſon, que par conſéquent vous n'entendez pas les Ecritures. Mais allons au fait. Vous avez avancé tantôt que depuis Adam juſqu'au déluge tous les hommes ont cru l'ame immortelle : nous n'avons ſur ce fait aucun témoignage que celui de Moyſe; or Moyſe n'en dit pas un mot. Ce n'eſt même qu'au temps d'Enos, petit-fils d'Adam par Seth, que ſelon lui les hommes commencerent à invoquer l'Eternel. Or ſuppoſerez-vous la connoiſſance de l'immortalité de l'ame antérieure à celle du Créateur ? Je ne le crois pas; car s'il étoit des idées innées, celle de Dieu ſeroit la premiere de toutes.

APRÈS le déluge Noé offre un ſacrifice à Dieu, & lui demande la proſpérité, mais non le ſalut de ſon ame. Depuis lui juſqu'à Moyſe, tous les holocauſtes ont pour objet le bonheur temporel de celui qui les offre; les bénédictions que les Patriarches reçoivent de Dieu, & qu'ils conferent enſuite à leurs enfans, conſiſtent toutes en roſées pour engraiſſer les terres, & en la fécondité

de leur lit nuptial & de leurs troupeaux. Dieu-même agit conformément à cette opinion dans toute la durée de cette époque; c'eſt par des peines temporelles & actuelles qu'il punit ceux qu'il réprouve; nous en avons des exemples dans les Villes de Sodôme & de Gommorrhe, dans Eſaü &c.

Si Noë avoit eû quelques notions du dogme de l'ame immortelle, ſon premier ſoin eût été de les tranſmettre à ſa poſtérité. Abraham, Iſaac, Jacob, ces SS. Patriarches qui conſerverent précieuſement le ſacré dépôt de l'ancienne Religion, ne l'auroient pas ignoré. Si par impoſſible, un dogme de cette importance fût tombé dans l'oubli, les Anges qui s'entretinrent ſi longtemps avec Abraham, n'auroient pas manqué de lui en rappeller le ſouvenir.

LE DOCTEUR.

COMMENT préſumer que tant de ſoins, que Dieu prenoit pour ſes Saints de l'Ancien Teſtament, ſe bornaſſent à la vie préſente?

LE SADUCÉEN.

DE ce qu'on ne comprend pas une

choſe, il n'en faut pas ſuppoſer une autre. Mais il eſt ſi vrai que le bonheur ou le malheur des Juifs n'excédoit point la vie préſente, que nous voyons dans l'Ecriture tous les ſollicitudes de l'Eternel ſe borner à cet objet; tous ſes miracles y tendent. Dieu n'ignoroit pas que Lot ſeroit inceſtueux; mais Lot par ſa conduite précédente avoit mérité de longues années; Dieu préfere de lui ſauver les jours aux dépens d'un crime. Dans votre opinion, il valoit mieux que Lot périt dans les flammes avec ſon innocence, que de ſurvivre à l'embraſement de Sodôme pour tomber dans un inceſte monſtrueux, dont il ne paroît pas qu'il ait fait pénitence.

La femme de ce même Lot déſobéit à l'ordre ſuprême; elle eſt punie, Dieu la prive de la vie; mais comment accorderez-vous ſon changement en une ſtatue de ſel, avec votre dogme de la réſurrection? Mais franchiſſons ces intervalles ſur leſquels Moyſe a lui-même paſſé très-légérement, & venons au temps plus connu de ce ſaint Légiſlateur. Vous convenez que ce qu'il a écrit lui a été dicté par l'Eſprit Saint, par l'Eſprit de Dieu, ou par Dieu lui-même. Je

laiſſe à part ces loix nombreuſes qui peuvent n'avoir rapport qu'aux ſeuls Juifs, pour ne m'arrêter qu'au Décalogue, dont les préceptes ſont communs à tous les hommes. *Honore ton Pere & ta Mere*, y eſt-il dit, *afin que tu vives longuement ſur la terre.* Y a-t-il-là le moindre veſtige d'une autre vie?

Si quelqu'un, dit ailleurs Moyſe, *tue ſon frere, lui ôte ſon ame, il payera de la ſienne, & rendra ame pour ame, c'eſt-à-dire, ſang pour ſang.*

Il eſt dit de tous les Patriarches qui meurent, *qu'ils ſont réunis à leurs Peres.* Tous leurs ancêtres n'avoient point été des juſtes; mais on ne diſtingue point de ſituation après la mort.

Nous voyons dans le Pentateuque un Lévite abandonner une de ſes femmes pour être proſtituée, & cela dans la vue de ſauver ſes propres jours: cette action eut une approbation générale, quoique la femme mourût ſous les efforts brutaux de ſes raviſſeurs; elle eût été blâmée dans l'opinion que cette femme avoit une ame à ſauver, & que ſon maître l'expoſoit pour éviter la mort.

Toutes les preuves de l'immortalité

de l'ame, tirées de nos Ecritures, ſe réduiſent à un paſſage des Machabées. Il y eſt dit que prier pour les morts eſt une action approuvée de Dieu. Mais 1°. la révélation de ce livre n'eſt point avérée. 2°. Son Auteur eſt inconnu, & il ne ſe donne point pour un Ecrivain inſpiré. 3°. Ce livre eſt poſtérieur à la captivité de Babylone, & ſe reſſent des préjugés que notre nation acquit dans le ſéjour qu'elle y fit.

L'AUTORITÉ du livre des Machabées, au reſte, ne ſçauroit tenir contre celle de Moyſe, contre celle de Salomon, ce Roi dont avec raiſon vous vantez tant la ſageſſe. Vous n'ignorez pas que ce Prince avoit pour principe que tout notre bonheur conſiſtoit dans la ſatisfaction de nos beſoins naturels; qu'il falloit faire tout ce qui eſt permis pour ſe la procurer; qu'il étoit d'autant plus eſſentiel d'obſerver des loix, qui ſeules peuvent rendre heureux ſur la terre, qu'après la mort il n'eſt plus rien à eſpérer; qu'enfin un homme mort ne vaut pas un chien en vie.

LES preuves tirées des anciens Philoſophes payens ſont d'une autre nature. On trouve dans leurs écrits quelques expreſſions qui ſemblent favoriſer votre opi-

nion, j'en conviens. Mais d'abord je crois qu'on pourroit dire d'eux, qu'ayant ſoutenu la pluralité des Dieux, l'éternité de la matiere, le retour des ames en de nouveaux corps, & mille autres opinions auſſi chimériques, c'eſt avec auſſi peu de fondement qu'ils ont crû l'ame immortelle. Des Auteurs qui prouvent également la divinité de Jupiter & l'immortalité de l'ame, ne prouvent rien.

D'UN autre côté il ne ſuffit pas de prendre un mot à la volée dans un Ecrivain, pour en conclure en faveur d'une telle opinion. Platon, que vous me citez, par exemple, n'avoit point du tout de l'ame immortelle les notions que vous avez. Par le mot *Ame* il entendoit une ſubſtance matérielle répandue dans l'univers, où elle anime tous les individus. Cette ſubſtance, ſelon lui, animoit indiſtinctement tous les Etres, de quelque genre & eſpece qu'ils fuſſent. Pour donner la vie, elle ne quittoit point la maſſe générale de ſa totalité, ne ſe modifioit point; dans tous les points de la matiere univerſelle, dont elle faiſoit partie, elle y animoit toutes les portions qui ſont ſuſceptibles de l'é-

tre. Puiſque l'ame univerſelle de Platon faiſoit partie de la matiere univerſelle, elle n'en étoit point diſtinguée, ſinon par des dégrés de ſubtilité, de pureté, comme on diſtingue le vin de ſa lie. Ce Philoſophe ayant admis l'éternité de la matiere, ſe ſeroit contredit en faiſant l'ame mortelle ou périſſable; puiſque cette ame elle-même étoit une portion de la matiere, éternelle ſelon lui.

Si c'eſt en ce ſens que les ſubſtances ne périſſent point, que vous ſuppoſez l'ame immortelle, nous ſommes d'accord. Mais prétendre que là, où les portions de matiere ſubtile, diaphane, aërienne, ou pénétrante, qui ont donné & entretenu la vie de mon corps pendant quelques années, ſe réuniront pour former une ſubſtance diſtincte de la ſubſtance générale, & qu'en cet état elles formeront une eſpece d'Etre ſpirituel capable de connoiſſance, & ſuſceptible de peine & de plaiſir pendant l'éternité; c'eſt une hypothèſe que je ne puis concevoir. Songez-vous, M. le Docteur, que pour former vos individus ſpirituels, vous alterez la circulation des Etres, & que dans quelque régne que vous les placiez,

ciez, vous laiſſez du vuide, ou vous augmentez la plénitude : & que ce procédé eſt contraire aux loix immuables de la Divinité ?

Quant au ſentiment de vos SS. Papes & de vos SS. Peres, de vos SS. Docteurs & de vos SS. Conciles, il n'eſt d'aucun poids. Votre Légiſlateur étoit Phariſien, & croyoit l'ame immortelle ; ſes Diſciples tirés de cette ſecte ou Payens l'admettoient telle, ſous des acceptions différentes ; enſorte que dans la ſuite on a ſuppoſé ce dogme, ſans le démontrer ; ç'a été une affaire d'autorité. Un tel, a-t-on dit, a cru l'ame immortelle : donc elle l'eſt : & dorénavant pour être S. Pape, S. Docteur &c., il a fallu recevoir cette opinion devenue vulgaire, comme une démonſtration. Au ſurplus, Mr., je ne vous demande qu'un ſeul témoin de l'ame immortelle. Citez-moi uniquement un Auteur qui ait mis en avant cette opinion, & qui l'ait démontrée comme on démontre une propoſition arithmétique ; & je me rends.

FIN du deuxieme Dialogue.

Le Docteur ayant rêvé quelque temps, ſe ſouvint que dans les divers traités de

l'ame qu'il poſſédoit, il n'y en avoit pas un ſeul qui ne fût appuyé ſur des témoignages ; & que ſi quelques-uns contenoient des eſpeces de démonſtrations, c'étoient des ouvrages où la majeure partie des argumens concluoient pour la négative. Il ſe douta que le Saducéen pourroit bien avoir aſſez de bon ſens pour diſtinguer dans ces livres, compoſés par des Philoſophes, ce qui étoit dit par reſpect pour les préjugés, d'avec les endroits où l'on parloit à la raiſon. Il préféra donc de ſe taire ſur cet objet, & après avoir remercié ſes hôtes, il ſe leva en diſant que l'immortalité de l'ame étant un dogme généralement reçu, il falloit de néceſſité l'adopter. Sur ce principe, lui répondit le Saducéen, il faut reconnoître l'Idole *Fo* ou *Foë* pour un Dieu, parce que depuis environ mille ans que les Bonzes l'ont apportée du Japon à la Chine, elle y eſt adorée ſur ce pied d'un peuple infiniment nombreux. C'eſt, reprit le Docteur, donner dans une erreur populaire ; quand je dis qu'il faut acquieſcer au ſentiment général, j'entends celui des gens diſtingués dans une religion par leurs vertus & leur ſçavoir. En ce cas, j'embraſſerai le ſentiment des Lettrés Chinois,

de Confucius, de Zoroaſtre, dit le Saducéen ; ils ſuppoſent le monde éternel, & Dieu un Etre matériel ; mais ce ſont des gens diſtingués par leurs vertus & leur ſçavoir.

Le Docteur ſortit en aſſurant le Saducéen qu'il feroit mémoire de lui au ſacrifice de la meſſe, afin que le Pere des miſéricordes daignât l'éclairer, & lui appliquer quelque particule des mérites de ſon cher fils. Vous avez bien de la bonté, dit le Saducéen ; je vous en remercie, mais vous m'obligeriez davantage en me prêtant pour quelques heures un autel où je puſſe brûler quelques livres de parfums ſous le nez de l'Eternel, & lui faire un ſacrifice d'expiation pour me purifier de la ſoüillure que j'ai contractée en ſoupant avec vous. Je ne doute pas que le ſacrifice d'une partie des aromates précieux que j'apporte de l'Orient, ne me fît faire un gain conſidérable ſur ma pacotille. Je ne puis vous accorder ce que vous me demandez, dit le Curé. Je me ſuis néanmoins apperçu, reprit l'Hébreu, que vous brûliez tantôt de mauvais encens. Cela eſt vrai ; repartit le Curé, mais nous en mettons peu à la fois dans un petit vaſe ſuſpendu par des chaînes ; au lieu que vous le brûlez en

tas ſur l'autel. Et cette différence, dit le Saducéen, n'empêchera pas que vous n'en acceptiez quelques livres de ma main; il eſt excellent. Le Curé ne refuſa point le préſent & ils ſe quiterent.

Nos deux Juifs partirent le lendemain pour Paris. Le Phariſien, quoique battu dans la perſonne du Curé, ne ſentoit point diminuer en lui l'amour de la diſpute. Dès qu'ils furent placés dans une même chaiſe, il entama la converſation.

DIALOGUE III.

LE PHARISIEN ET LE SADUCÉEN.

LE PHARISIEN.

IL faut avouer que les Prêtres Chrétiens ſont bien peu inſtruits & ſur nos Ecritures & ſur nos Traditions.

LE SADUCÉEN.

NE voyez-vous pas que c'eſt uniquement pour ne pas démentir leur Légiſlateur, qu'ils conſervent en apparence

quelque reſpect pour le notre. L'eſpoir de réunir la Religion de Moyſe à celle de Jéſus, a porté les Inſtituteurs de celle-ci à ne pas fronder ouvertement nos uſages dans les premiers ſiècles. Cette maxime des anciens Peres de leur Egliſe a fait une planche. La preuve de mon opinion, c'eſt qu'ils n'ont gardé de nos loix que quelques points minutieux, ou que certains uſages qu'ils ne pouvoient remplacer que par de ſemblables; & qu'ils en ont ſubverti l'eſſentiel. La loi de Moyſe abrogée & ſans vigueur, n'a plus valu la peine qu'on s'en inſtruiſe; ce que les Chrétiens en ont réſervé s'eſt trouvé incorporé à la leur; enſorte qu'en apprenant leur propre Religion, ils apprennent tout ce qu'ils doivent ſçavoir de la notre.

LE PHARISIEN.

EH mais! devroient-ils ignorer nos Traditions ſur le dogme de l'immortalité de l'ame? Si le Docteur avec qui nous avons ſoupé les avoit ſçues, certainement vous n'en auriez pas triomphé.

LE SADUCÉEN.

JE vous l'ai déjà dit, vos Traditions ne prouvent rien. 1°. Elles ſont l'ou-

vrage des hommes, & leurs Auteurs, de votre aveu, n'ont été que des gens intelligens, & non des perſonnes inſpirées.

2°. ENTRE vous, vous n'êtes point d'accord ſur l'authenticité de ces Traditions; elles ſont en partie rejettées ou admiſes par certains Phariſiens. Jéſus & Paul ſon Diſciple les rejettoient abſolument, & lorſqu'ils les ont mépriſées en public, je ne vois point qu'aucun Zélateur ſe ſoit mis en devoir de leur en prouver la vérité. Depuis pluſieurs ſiècles, de fameux Rabbins qui avoient embraſſé leur défenſe, ont été contraints par la critique de les abandonner, pour ſe retrancher ſur la lettre du texte.

3°. EN admettant des traditions qui ne ſont pas des conſéquences néceſſaires du texte, vous énervez la loi originale; vous atténuez le reſpect dû au Légiſlateur; vous le repréſentez comme un homme qui n'a ni ſçû, ni dit tout ce qu'il étoit eſſentiel de ſçavoir & de dire. Par ce procédé vous mettez tout autre que moi en droit de conclure, ou que vous tirez de vraies conſéquences d'un texte débile, ou, au moins, que d'un texte authentique vous tirez d'incertaines conſéquences.

Tout ce qui eſt tradition, continua le Saducéen, tout ce qui eſt allégorie, interprétation, ne peut rien prouver. On peut tout au plus de l'ancienneté d'une tradition, conclure que l'erreur qu'elle tranſmet eſt très-ancienne. C'a été une tradition conſtamment reçue en Egypte juſqu'à l'extinction du Paganiſme, que pluſieurs milliers d'années avant l'Ere de notre Création, le Dieu Oſiris avoit gouverné les Egyptiens ſous la figure d'un homme, & que depuis ce temps il n'avoit que rarement ceſſé d'y reparoître ſous différentes formes, dont les Prêtres ſeuls connoiſſoient les caracteres. Que penſez-vous de la vérité de cette tradition ?

LE PHARISIEN.

Elle differe des notres; la révélation a fait diſparoître les illuſions du Paganiſme. Nous ſçavons que tout ce qui en dépendoit étoit faux. D'ailleurs une preuve de la divinité de notre croyance, c'eſt ſa perpétuité, malgré les efforts qu'on a faits pour l'éteindre.

LE SADUCÉEN.

Si tout étoit illuſoire & faux dans le Paganiſme, comment les ſuppôts du

dogme de l'immortalité de l'ame oſent-ils ſe ſervir de l'opinion des Payens pour prouver cette thèſe ? Quelle idée me donnez-vous de Dieu qui mêle ſa divine révélation aux illuſions diaboliques de Sathan ? Ne penſe pas d'ailleurs, mon ami, que la perpétuité de ta croyance & de tes opinions, ſoit une preuve de ſa véracité : ce n'en eſt peut-être qu'une de ton entêtement. Plus d'une nation abhorre cette croyance ; & crois-moi, ſi on ne nous eût pas diſperſés, ſi nous ne l'euſſions pas été déjà lors de la ruine de notre pays, & que nous euſſions été vaincus en corps de nation, on ne retrouveroit plus parmi nous le moindre veſtige de la loi de Moyſe. Il nous auroit fallu ſuivre la Religion du vainqueur. D'ailleurs les Romains qui nous ont ſubjugué étoient fort tolérans. On a vû dans les pays qu'ils ont conquis, ſubſiſter pendant des ſiècles entiers le ſyſtême Religieux local, avec les dogmes du Capitole. Par-tout où les Chrétiens & les Mahométans ſont les maîtres, ils plantent leur Religion & employent la violence pour lui procurer de l'accroiſſement : ſoumis par des Payens tolérans nous avons conſervé notre loi ; les Payens vaincus par les Chrétiens ont

embraſſé la leur. Tout dépend, comme tu peux le remarquer, des circonſtances où ſe trouve une nation. Aujourd'hui ſi nous nous réuniſſions en corps, & que nous formaſſions un peuple, il nous faudroit adopter la Religion dominante dans la partie de notre établiſſement, à moins que nous ne fuſſions aſſez forts pour contraindre nos voiſins à recevoir la notre. Ainſi le dogme de l'ame immortelle peut, comme toute autre opinion, dépendre du ſuccès des armes. C'eſt dans la captivité de Babylone qu'une partie de notre nation en a été imbue.

LE PHARISIEN.

MAIS te flattes-tu de penſer plus juſte, & de mieux entendre la loi de Moyſe, que n'ont fait nos célèbres Interprêtes, que l'Auteur de la Miſnie?

LE SADUCÉEN.

NON; mais je penſe avoir plus de reſpect pour Moyſe, qu'ils n'en ont. Interpréter un texte, c'eſt ſuppoſer l'incapacité dans ſon Auteur. Or, cette ſuppoſition une fois admiſe, il ſeroit aſſez indifférent que Moyſe eût ou non parlé de l'immortalité de l'ame.

On tombe dans un plus grand inconvénient encore, en donnant un ſens allégorique à certains paſſages. Cette liberté que vous prenez à l'égard de votre propre loi, autoriſe d'autres perſonnes; & ſi vous prétendez d'un tel paſſage conclure que l'ame eſt immortelle, je conclurrai d'un autre que Dieu eſt un Etre corporel; & peut-être ſans donner l'entorſe au paſſage, du moins en apparence.

D'après certains textes vous avez conclu que Jéſus n'étoit point le Meſſie promis; quelques expreſſions ont donné lieu aux Chrétiens de penſer que les Juifs étoient réprouvés, & qu'ils nous étoient ſubſtitués. Cette interprétation a couté la vie à des milliers de Juifs que les Chrétiens ont égorgés ſans remords.

Mais, mon ami, ni toi, ni moi n'avons aſſez de lumieres pour pouſſer plus loin cette controverſe. Tu n'as que des autorités & tes propres ſentimens à m'alléguer; je ne puis employer que ce que je ſens & l'opinion de mes ancêtres pour te répondre: il eſt cependant des preuves; aucune vérité n'en doit manquer. Le parti le plus ſage eſt d'attendre que quelqu'un ait la charité de nous inſtruire. Peut-être combattons-nous pour la

chimere; j'entrevois, mais de bien loin, la vérité; & je t'avouerai confidemment, qu'à la réſerve de mon ſentiment ſur la nature de l'ame, je ſoupçonne que nous ſommes tous deux dans l'erreur.

FIN du troiſieme Dialogue.

LA diſpute fut ſuſpendue juſqu'à Paris. Dès que nos voyageurs y furent arrivés, ils s'informerent exactement des lieux où l'on traitoit de l'ame immortelle. Ils alloient aux ſermons comme à la Comédie; mais ils trouverent mauvais qu'on payât 24. ſous une chaiſe, ſans qu'il fût libre de dire ſon ſentiment ſur le morceau débité. Ils ſe choquerent encore de ce qu'on traitoit ſi rarement une matiere ſi eſſentielle, & de ce qu'on mettoit cette hypothèſe en avant, comme ſuppoſée prouvée, ſans prendre la peine d'indiquer lequel des témoins cités en avoit donné la démonſtration.

LAS de ne rencontrer que des preuves d'autorité, nos Juifs ſe diſpoſoient à retourner chez eux. Leurs pacotilles étoient vendues; l'inſtinct du Saducéen lui avoit fait quadrupler ſes fonds; mais l'intelligence ſpirituelle de ſon camarade l'avoit laiſſé donner dans un échange où il perdoit moitié. Dieu punira

mon fripon dans l'autre monde, diſoit celui-ci, & me vengera de lui. Tu ſeras donc éternellement heureux, reprit le riche Saducéen; car je t'aime. Tiens, prens de l'or, fais de nouvelles emplettes pour le Levant où nous allons, & conſulte-moi. C'eſt toute la reconnoiſſance que j'exige de toi. Le Phariſien accepta l'offre, & fit cette réflexion; cet homme n'eſpere rien dans l'autre monde, je ne puis augmenter ſa félicité dans celui-ci; cependant il m'oblige. On peut donc être vertueux, ſans eſpérer de récompenſe, ni craindre de châtimens.

Lorsque tout étoit préparé pour leur départ, on vint les avertir qu'il y alloit avoir une conférence célèbre entre un Moine Franciſcain, Théologien, Métaphyſicien, Logicien, Phyſicien, Dialecticien, ancien Lecteur de ſon Ordre, Penſionnaire du Pape, des Prélats, des Princes & de tous les Libraires de France, &c. &c. & un Philoſophe *tout court*. Nos Juifs apprirent en même temps que ce Moine étoit auteur de plus de cinquante volumes, dont pluſieurs traitoient de l'ame, & que s'ils étoient curieux de ces ſortes d'ouvrages, ils pourroient ſe procurer les Editions en-

tieres de quelques-uns. S'il ne s'agiſſoit que de ma propre inſtruction, dit le Saducéen, j'aurois volontiers recours à quelques livres ; mais par rapport à mon ami, il faut entendre les deux parties diſputer. Je crains toujours qu'on n'affoibliſſe les objections, en imprimant. Rendons-nous donc à cette conférence, ajouta-t-il parlant au Phariſien.

Ce fut le Moine qui commença à parler. Après avoir prouvé ſa thèſe par une foule d'argumens Théologiques, c'eſt-à-dire, qui ne ſont bons que de Théologien à Théologien, parce qu'on n'y admet que des principes convenus ; il eſſaya de la prouver encore par les régles de la Logique & de la Métaphyſique. Dans les mains d'un habile artiſte tous les inſtrumens ſont bons ; notre Moine vit l'immortalité & la ſpiritualité de l'ame clairement prouvée par les rêves, par l'intelligence qui régne dans une armée qui ſe remue à la volonté d'un ſeul homme ; par la faculté que nous avons de penſer, & de réfléchir ſur nos penſées ; de produire des actes, de juger ; de connoître des ſujets qui n'ont point d'exiſtence individuelle. Il prétendit même que l'opinion de l'ame

immortelle étoit innée en nous. Pour prouver ce genre d'idées, il apporta l'exemple d'un enfant qui crie en venant au monde avant que d'avoir fait aucune expérience. Le témoignage de tous les Philoſophes, même celui de pluſieurs Athées, tels que Pythagore & Empédocle, fut invoqué par le Révérend Pere; & il termina ſon diſcours par prouver que ſelon l'opinion ſcholaſtique, Bayle, Leibnitz, Newton, Locke, tous les Encyclopédiſtes étoient des impies qui n'avoient pas le ſens commun.

Le Phariſien étoit ravi d'aiſe. Attendez, lui dit ſon Collégue; toutes ces preuves, excepté celles tirées du raiſonnement, ne ſervent à rien. Il faudroit prouver que ceux qu'on cite ont prouvé; & c'eſt ce que l'on n'a pas fait.

Le calme étant revenu dans l'aſſemblée, parlant ſans véhémence le Philoſophe dit:

Je ſouhaite, mon Pere, que tout ce qu'il y a ici de Théologiens ſoient contens de vos preuves préliminaires, pour moi qui ne ſuis point convenu antérierement des principes d'où elles découlent, elles ne m'effleurent ſeulement p

Le ſentiment des Anciens & des Modernes n'eſt non plus d'aucun poids, parce qu'ils ont ſuppoſé & non démontré. C'eſt de cette démonſtration ſeulement qu'il s'agit aujourd'hui. Vous prétendez la donner en diſant: la matiere ne penſe point; or je penſe; donc je ne ſuis point matiere. Votre argument revient à celui-ci: le marbre ne penſe pas; moi je penſe: donc je ne ſuis pas marbre.

Sans doute la matiere conſidérée abſtractivement & ſans certaines modifications, ne penſe pas. Du moins je ne préſume pas qu'un grain de ſable, qu'une poignée de terre ſoit douée de la faculté de penſer. Mais cette même matiere conſidérée revêtue de certaines formes, acquiert de nouvelles facultés. Elle ſe meut dans les végétaux & les minéraux; l'accroiſſement des plantes & des pierres en forme la preuve. Voilà donc la matiere capable de mouvement.

La queſtion eſt de ſçavoir ſi cette faculté de ſe mouvoir eſt inhérente à la matiere, ou ſi elle lui vient d'une force étrangere. L'expérience nous apprend que la ſeule mixtion de certains agens excite le mouvement dans leurs parties; & que l'eau ou le lait éprouve une grand

de commotion ; ſi on l'approche trop près du feu. Ceci combat pour l'inhérence du mouvement à la matiere combinée avec elle-même, ou à ſes parties détachées, mais aidées par le véhicule du feu.

UNE autre expérience nous enſeigne que pour mettre un corps en mouvement, il faut que la puiſſance qui le frappe ſoit de même nature quant à la ſubſtance. De même que le vice ou la vertu, qui ne ſont point des Etres corporels, ne ſçauroient remuer une pierre ; la volonté qui eſt une opération de l'eſprit, & qui n'a rien de matériel, ne ſçauroit mettre la matiere en mouvement hors de celui qui veut. D'où il faut conclure néceſſairement que ſi un agent étranger à la matiere, la remue, il faut que cet agent ſoit de même nature qu'elle quant à la ſubſtance. Je vous laiſſe à choiſir entre ces deux opinions.

LA matiere douée de mouvement ſe combine d'une maniere qui nous eſt inconnue, mais ſuivant des loix invariables en conſéquence deſquelles la rencontre de certaines analogies produit des germes marqués, qui ne ſont autres que la réunion d'une infinité de petites parties ſéminales qui n'ont point la vie, mais

mais qui ſont ſuſceptibles de l'acquérir.

Du nombre de ces germes formés, un grand nombre, de différent genre, périt, c'eſt-à-dire, ne produit pas. Mais ceux qui ſont pouſſés par le mouvement général ou particulier, dans les matrices qui leur ſont propres, font à l'égard des parties de matiere qu'ils y trouvent la même opération que leurs principes primitifs ont faite ſur les portions de matiere dont ils faiſoient précédemment partie. Ils deviennent le levain des humeurs qu'ils trouvent dans leur matrice, excitent en elles la commotion; & par leur chaleur & leur humidité les mettent dans une fermentation qui eſt telle, qu'après une grande diſſolution les parties homogenes s'uniſſent, & les hétérogenes s'en ſéparent. Tant que le germe trouve des analogies dans ſa matrice il y demeure. Dès qu'il ceſſe d'y en trouver il arrive de deux choſes l'une; ou il en ſort pour vivre ailleurs, s'il en a la force; ou il meurt dans le lieu même où il a pris la vie.

La vie ſe fait, elle devient ſenſible, lorſque certaines doſes de différentes humeurs ſe trouvant enveloppées dans des membranes qu'elles ne peuvent percer, ſont obligées d'y circuler ſuivant les loix

de leur pésanteur. Si elles s'y trouvoient seules, c'est-à-dire, si elles étoient uniquement aqueuses, elles resteroient dans l'inaction; mais le feu qui s'y est glissé avec elles, les met en commotion. Ce combat dure autant que la vie de l'Etre en qui il se passe. Si le feu manque, ou s'il a dévoré tout l'humide, l'Etre finit.

Ce sentiment appuyé sur l'expérience, ne peut être combattu que par de vaines suppositions, & qu'en niant des propriétés que l'on reconnoît à chaque instant dans la nature.

Dans le nombre des Etres que la matiere produit par cette voye, il en est quelques-uns, comme les minéraux & les végétaux, qui n'ont point de sentiment; encore dans ce dernier régne, faut-il excepter cette plante qui se retire dès qu'on la veut toucher, & qui, pour cette propriété, est nommée Sensitive; d'autres qui en ont peu, comme l'huître, la torpille; & d'autres enfin qui en ont beaucoup, comme l'homme, le cheval, le chien &c.

Le sentiment se fait dans tous les Etres par la même voye, c'est-à-dire, par le choc des corps ou des rayons qui partent de ces corps. Aussi n'est-ce pas

le point qui nous diviſe ; car ſi vous rapportiez la faculté de ſentir à un agent ſpirituel, comme elle eſt dans les brutes & dans quelques végétaux zoophytes, il en faudroit conclure qu'une ſubſtance ſpirituelle anime indiſtinctement tous les Etres ; mais alors les conſéquences que vous tirez de cette hypothèſe ſeroient abſurdes.

Reste à ſçavoir ſi la matiere douée de la faculté de ſe mouvoir, de ſe modifier, & de donner à quelques-unes de ſes modifications la vie & le ſentiment, peut à force de combinaiſons devenir penſante. C'eſt à quoi ſe réduit toute la difficulté ; car au fond, il eſt aſſez indifférent de ſçavoir ſi c'eſt, ou non, le même agent qui forme, meut, & donne le ſentiment aux divers Etres des trois régnes. Le ſort des végétaux, des minéraux & des brutes, après leur mort, ne forme point une queſtion, & il importe peu de connoître la nature de la ſubſtance qui les anime, puiſqu'elle périt avec eux.

Mais, mon Pere, n'eſt-ce point faute de nous entendre, que nous diſputons? La forme de votre argument me le perſuade. La matiere ne penſe point (dites-vous) ; or je penſe : donc je ne

ſuis point matiere. Par la même règle je pourrois dire : la matiere, abſtraction faite de certaines modifications, n'eſt pas rouge ; or le vin eſt rouge : donc le vin n'eſt pas matiere. Certainement chaque particule materiélle conſidérée ſéparément, ne ſe meut point, n'a point de vie, ni, par une conſéquence naturelle, de ſentiment. Ces propriétés dépendent des analogies qu'elle rencontrera ou par lesquelles elle ſera rencontrée, & avec qui elle s'unira ; mais chaque particule eſt habile & a toute l'aptitude convenable pour avoir un jour ces propriétés & peut-être bien d'autres, ſans qu'il ſoit beſoin qu'aucun agent étranger les lui procure.

Le mouvement ou la vie, le ſentiment, ſont deux accidens réſultans du choc des corps. La même action imprimée ſur un chien, ou ſur un arbre, forme deux changemens ou ſenſations différentes. Le même agent cependant anime ces deux Etres. Mais la différence qui régne entre les tiſſures de leurs corps, la délicateſſe des membranes qui couvrent les nerfs du chien, rendent celui-ci ſenſible à un choc qui n'émeut point l'autre. C'eſt donc du dégré de flexibilité, de dureté ou de molleſſe dans

les organes des Etres, que dépend & que réſulte même le ſentiment.

La penſée eſt, comme le ſentiment, un réſultat de l'organiſation. Elle n'eſt point un Etre matériel, non plus que le mouvement & le ſentiment; mais un accident de ſujets matériels. Ainſi la couleur, la rondeur d'un corps, ne ſont point des Etres, mais des accidens de corps colorés, ronds &c.

De là, nous voyons que les divers Etres ont plus ou moins de ſentiment, de penſées par conſéquent, à raiſon de leur figure, de leur contexture, & de la délicateſſe des membranes qui enveloppent leurs organes. Un coup de fouet ſur le ſabot d'un cheval ne lui cauſe pas la moindre ſenſation; appliqué au deſſus il lui cauſe une ſenſation douloureuſe; il remue à l'inſtant ſa tête; preuve bien claire de la communication des ſenſations, de quelques parties du corps où elles ſe reçoivent, au cerveau.

C'est par ce même moyen de l'impreſſion reçue que nous formons nos idées. Nul homme n'a d'idées originales; elles ſont toutes des copies de ce qu'il a vû, oüi, touché, goûté, ou flairé. Un cheval n'a pas l'idée de

Dieu, parce qu'on ne lui en a jamais parlé dans une langue qu'il entende; nous-mêmes n'en ſçavons que ce qu'on nous en a dit. Si nous ajoutons aux notions que nous avons reçues de cet Etre, des notions plus ſublimes encore, il nous ſuffit de réfléchir pour ſentir que ces notions ajoutées ſont des ampliations d'idées antérieurement reçues à l'occaſion d'impreſſions ou de ſenſations excitées en nous par des ſujets matériels.

Les idées reçues de feu, de gêne, jointes à celles de caverne ſombre, de foſſe profonde, d'odeur infecte, d'abſence, de privation, des quelles on exclut l'idée de mort & de décompoſition; ces idées, dis-je, qui ont toutes leur ſujet dans la nature, ont formé par leur réunion celle d'enfer, de dam, de peines éternelles &c.

J'imprime mon cachet ſur la cire; le cachet eſt l'agent; la cire, le patient; la figure imprimée, l'accident. L'idée de cet accident n'a rien de matériel. Cependant on ſent que pour recevoir l'impreſſion du cachet, agent matériel, il a fallu une table matérielle & qui eût même des dégrés convenables de dureté & de molleſſe, de flexibilité & d'adhérence. D'où il ſuit que rece-

vant toutes nos ſenſations à l'occaſion d'agens matériels, il faut néceſſairement que la table qui reçoit en nous les impreſſions, ſoit auſſi matérielle. Appliquez un cachet ſur l'air : il n'en reſte aucun veſtige : il faut donc un dégré de conſiſtance de plus dans la ſubſtance qui reçoit en nous les impreſſions & qui en conſerve les idées. Néanmoins l'air eſt matériel, il a de la conſiſtance ; mais quel nom donner à une ſubſtance qui en a davantage ?

Les idées du vice & de la vertu qui ſont, je ne dis pas ſpirituelles, mais immatérielles, entant qu'on les ſépare des ſujets vicieux ou vertueux qui ſont matériels, ne ſont point des idées ſimples, mais compoſées. Les enfans ne les ont pas, par cette raiſon qu'il faut connoître les divers ſujets matériels qui, par des impreſſions quelconques, les produiſent en nous. L'idée particuliere d'un aſſaſſinat excite en moi l'idée générique du mal : elle rappelle le ſouvenir du plaiſir, qui eſt un bien, dans la tête d'un Antropophage.

Si l'on agiſſoit de bonne foi, il ſuffiroit pour terminer la diſpute, d'avoir prouvé que le ſentiment ſe fait d'une maniere uniforme dans tous les animaux,

Or on ne le peut nier, à moins qu'on ne veuille ſuppoſer avec Deſcartes que les Brutes ſont de purs automates, ſemblables aux machines de Vaucanſon : mais pour ſentir le ridicule de cette hypothèſe il ſuffit de piquer en même tèmps & dans les mêmes parties, un homme & un chien, avec un dégré de force proportionné à la dureté ou la molleſſe des membranes qui les couvrent ; la ſenſation ſera la même, c'eſt-à-dire, une ſenſation de douleur, plus ou moins forte à raiſon de la contexture de l'individu piqué.

C'EST le ſouvenir de l'impreſſion que laiſſe en nous le ſentiment reçu à l'occaſion de l'action agréable, déſagréable, ou indifférente, que certains corps font ſur nous, que nous appellons idées ; cette impreſſion eſt plus ou moins forte, à raiſon de la violence du choc de l'agent, & de la réſiſtance ou de la foibleſſe du patient ; par conſéquent elle laiſſe des traces plus ou moins profondes de ſon action dans celui qui la reçoit, proportionnellement aux dégrés de dureté ou de molleſſe, de conſiſtance ou de fluidité des parties deſtinées à en conſerver le ſouvenir. Un enfant, un jeune chat jouent avec les verges

qui ſervent à les châtier ordinairement, lorſqu'avant de s'en ſervir de nouveau, on les leur préſente. Cela peut venir de deux cauſes. 1°. La ſenſation qu'excitent les coups de verges peut être trop forte, & exciter une commotion trop violente dans ces deux animaux délicats; enſorte que tout ou une partie de leurs nerfs ſe trouvant irrités à la fois, occaſionnent un mouvement tumultueux dans les vaiſſeaux capillaires de leur cerveau, qui loin de laiſſer aucune trace, renverſeroit plutôt celles qui s'y ſeroient précédemment gravées.

2°. Trop peu de conſiſtance, trop de fluidité dans les parties deſtinées à recevoir les impreſſions ſupprime tout ſouvenir. Un cachet n'imprime point ſur une pâte trop liquide, du moins ſon impreſſion ne s'y conſerve point. Je penſe que ce défaut de conſiſtance dans les parties intérieures de la tête des jeunes animaux, eſt ce qui fait qu'ils jouent volontiers avec les inſtrumens qui ſervent à les châtier.

Cependant la premiere cauſe de leur inconſéquence peut ſe prouver par l'expérience de quelques hommes formés qui ont perdu tout ſouvenir par une

commotion trop violente excitée en eux. Une grande peur, un coup violent, une douleur très-aigue, a effacé dans beaucoup d'hommes toutes les impreſſions reçues pendant cinquante ans ; ou renverſant l'ordre qui étoit entre elles, ne leur en a laiſſé qu'un ſouvenir confus qu'ils expriment par des paroles ſans ſuite & qui n'ont aucun ſens.

Le cerveau de ce même chat & de ce même enfant ayant acquis plus de conſiſtance, ou leurs organes plus de robuſticité, l'impreſſion cauſée par le choc des verges leur eſt moins univerſellement douloureuſe, cauſe une commotion moins générale dans leur cerveau & s'y place avec plus d'ordre ; ou bien y trouvant plus de conſiſtance dans les parties deſtinées à la recevoir, s'y fixe, & y demeure juſqu'à ce que de nouvelles impreſſions l'en enlevent, ce qui dans quelques individus n'arrive jamais.

Tant que l'impreſſion de la ſenſation reçue à l'occaſion du choc des verges ſubſiſtera, ces animaux n'en auront point la perception, ſans une crainte fondée ſur le ſouvenir du mal qu'elles leur ont fait.

C'est ce ſouvenir, ſuite de l'expérience, qui forme ce que nous appel-

lons idées, penſées; action par laquelle je me repréſente que j'ai éprouvé du plaiſir ou de la douleur à l'occaſion de certaines impreſſions excitées en moi par certains objets. Enſuite de cette action repréſentative, vient celle par laquelle je juge ſur ces repréſentations que je dois les exclure ou les admettre.

Cette opération, commune à l'homme & aux brutes, n'eſt pas toujours ſure. Les animaux en général décident ſouvent bon ce qui eſt mauvais, & mauvais ce qui eſt bon. Cela vient de la foibleſſe des perceptions reçues, ou de l'ignorance de la qualité des choſes dont on juge; enſorte que nous ne jugerions jamais mal des objets, ſi avant que de prononcer, nous nous inſtruiſions parfaitement de leur nature & de leur qualité.

Les facultés de ſentir, de penſer, de juger, ſont plus univerſelles dans l'homme que dans certains animaux que nous connoiſſons; mais on n'en ſçauroit conclure que ce ſoit à l'union d'une ſubſtance diſtinguée de la matiere qu'il ſoit redevable de ce ſurplus de facultés. Car alors il faudroit conclure auſſi qu'un ſinge, un caſtor &c. ſont ani-

més par une ſubſtance différente de celle qui anime une huître, une marmote, un ver de terre &c.

La variété & la délicateſſe des organes, leur nombre, la quantité de matiere molle & propre à recevoir les impreſſions, qui réſide dans leur tête, ſont les cauſes & les conditions du plus ou moins de facultés dont ils ſont doués. L'homme a la tête trois fois plus petite que celle d'un bœuf; mais la cervelle d'un bœuf peſe trois fois moins que celle d'un homme. Cette différence fait qu'un homme bien conformé a plus d'idées que le bœuf le plus accompli.

La progreſſion de nos idées, de nos penſées, eſt une nouvelle preuve de la matérialité du ſujet qui les retient, & qui les ayant reçues ſimples, les combine pour les reproduire compoſées. Dans les individus juſtement proportionnés, on les voit ſe multiplier à meſure qu'ils croiſſent; à un certain âge on acquiert & l'on perd peu d'idées principales: enfin ſur le déclin de nos jours nos penſées s'affoibliſſent, nos idées diminuent. Les plus ſimples, celles dont l'uſage ne demande aucune combinaiſon, reſtent ſouvent juſqu'à la mort. Le Maréchal de Noailles ſe faiſoit habiller

tous les jours de Conſeil, dans le deſſein d'y aller. Il avoit conſervé l'idée ſimple d'aller au Conſeil: Mais ſi on l'y eût admis, il n'auroit pu juger, parce que le jugement exige des combinaiſons d'idées dont il n'étoit plus capable. Son cerveau ne conſervoit plus aucune impreſſion. Une heure ou deux après l'avoir habillé, on lui perſuadoit aiſément qu'il avoit été au Conſeil, parce qu'il ne pouvoit ſe rappeller qu'il n'étoit pas ſorti de ſa chambre.

Si l'ame de ce Maréchal avoit été une ſubſtance ſpirituelle, elle ne ſe ſeroit point ſentie de la caducité de ſon corps. Peut-être que trouvant ſes organes endurcis, ſes fibres racornies, elle ne pouvoit plus leur donner le mouvement néceſſaire pour réaliſer par des actes extérieurs les projets dont elle lui offroit les images intellectuellement; mais par la même voye qu'elle excitoit en lui le deſir d'aller au Conſeil, ne pouvoit-elle pas l'avertir qu'on lui impoſoit en l'aſſurant qu'il avoit été au Conſeil lorſqu'il n'avoit bougé de ſa chambre?

FIN du Diſcours du Philoſophe.

Quand on fut ſorti de l'aſſemblée,

le Saducéen dit à ſon ami : eh bien ; crois-tu encore l'ame immortelle ? J'avoue, répondit le Phariſien, que ſuivant le raiſonnement du Philoſophe, il paroît clair que nous ne ſommes que matiere, & que toutes nos opérations ſont des accidens réſultans des combinaiſons de la matiere. Mais n'as-tu pas remarqué, comme moi, que cet homme n'a point entrepris de démontrer la fauſſeté de nos Traditions ſur cet objet. Vos Traditions, repartit le Saducéen, ſont à l'égard de ce dogme, ce que les Métamorphoſes d'Ovide ſont à l'égard de Jupiter. On démontre que ce Roi de Crete n'eſt pas un Dieu ; c'eſt prouver que la Théologie Payenne n'eſt qu'une fable.

Le Saducéen n'étoit point de ces gens qui ſouffrent volontiers qu'on altere leur opinion, pourvû qu'on détruiſe celle de leur adverſaire. Les propoſitions qu'il venoit d'entendre, en combattant puiſſamment pour la matérialité de l'ame ſembloient combattre, ſinon l'exiſtence d'une premiere cauſe, du moins ſa néceſſité ; puiſque les différentes facultés de la matiere étant le réſultat des diverſes combinaiſons des diverſes particules matérielles, & ces

combinaiſons une ſuite de ſon mouvement, il s'enſuivoit que ce mouvement étant inhérent à la matiere, elle n'avoit eu beſoin d'aucune force étrangere, ni exiſtante hors d'elle-même, pour produire toutes les formes qu'elle comporte. Notre Juif ſentit bien encore que le Philoſophe n'avoit pas tout dit, & quoiqu'il ſçût bien qu'on ne brûloit plus en France pour des vétilles, il crut qu'il étoit des bienſéances à obſerver, qui empêchoient de s'expliquer en public d'une maniere trop libre, & capable d'altérer le repos des particuliers, & par conſéquent celui des Etats. Il s'imagina, & il n'avoit pas tort, que s'il pouvoit joindre ce Philoſophe, il en tireroit de nouvelles lumieres. Le Saducéen ne travailloit que pour lui, & ſa démarche lui parut innocente. Le mal qui pourroit réſulter, dit-il en lui-même, des converſations de ce Sage avec moi, ne me paſſera jamais ; car je n'ai point envie de faire de Proſélytes. Mais je voudrois m'éclaircir. Peut-être je ſers mal Dieu ; peut-être auſſi les ſacrifices que je lui voue ſont autant de vols que je fais à ma famille, &

peut-être enfin je ne fais que retrancher de mon bonheur ſans ajouter au ſien.

Pour un Juif c'étoit raiſonner aſſez juſte. Dès que l'éxiſtence d'un Souverain Etre eſt démontrée, il faut y ſoumettre ſa croyance; &, motifs de peines & de récompenſe à part, lui rendre le culte qui eſt prouvé lui être le plus agréable. Mais dans le cas contraire, agir contre ſa propre conviction, eſt au deſſous de l'homme. Reſte à examiner quel parti prendre, en ſuppoſant le défaut de preuves de part & d'autre. Le plus ſage eſt, ce ſemble, de reſter dans l'inaction, juſqu'à ce que la vérité ſe montre d'une maniere claire & préciſe; & il n'eſt pas poſſible de douter qu'une premiere cauſe, que le culte des hommes intéreſſeroit, ne leur en révélât directement, actuellement & ſans interruption la forme, s'ils ne le lui dénioient que par une ignorance invincible. S'il étoit un Dieu & un Dieu qui s'intéreſſât au bonheur des humains, s'écrioit Toland, ſans doute il prendroit pitié de l'état de doute & d'ignorance où je ſuis.

La façon de penſer du Saducéen étoit très-pure. Il ne ſouhaitoit d'être inſtruit, que pour mieux remplir ſes devoirs. Peu d'hommes ont un but auſſi ſage. Dans cette vue, il s'informa en diligence de la demeure du Philoſophe. C'étoit un myſtere; perſonne n'en ſçavoit rien de poſitif. Cela paroiſſoit étonnant à l'Hébreu. Il ne pouvoit comprendre comment celui qui avoit paru ſi ſçavant, qui avoit montré tant d'eſprit en public, étoit ignoré. C'eſt qu'il ignoroit lui-même, le bon Iſraëlite, qu'il n'eſt qu'une claſſe d'hommes en état de connoître & de protéger les Sciences & les Sçavans; mais que cette claſſe eſt conſtituée de maniere que ceux qui la compoſent, ſemblables en cela au Dieu qu'ils ſuppoſent, croyent que tout ſe doit rapporter à eux, ſans jamais être redevables de rien, & que d'ailleurs ils ſont ſi perſuadés de leur dignité, qu'il conſiderent leur ſimple reconnoiſſance comme un bienfait, au delà duquel il n'y a plus rien à prétendre!

Le Saducéen tomba dans une ſurpriſe plus grande encore lorſqu'il apprit que la diſtinction qu'on met entre un Sçavant & un Manœuvre, n'eſt

qu'une diſtinction métaphyſique & de pur cérémonial; qu'elle ne regarde que la perſonne, & non les ouvrages, qui ſortis de la main de l'un ou de l'autre, ont la toiſe pour meſure.

Cependant notre Juif ne trouvoit point l'homme qu'il cherchoit. A la Chine on l'eût connu. Ce n'eſt pas qu'à la Chine les villes ne ſoient auſſi grandes, & le Peuple auſſi nombreux qu'ailleurs; c'eſt que le mérite éleve aux premieres places. Enfin après des perquiſitions redoublées, la demeure du Philoſophe fut découverte & le Saducéen ne tarda pas à s'y rendre. Par malheur, la place étoit priſe. Un Chrétien de bonne foi, ſoupçonnant un peu de main d'homme dans ſa religion, vouloit s'en éclaircir. Dès le matin il étoit venu trouver le Philoſophe pour s'entretenir avec lui ſur cet objet; & ils en étoint à un article très-intéreſſant quand le Saducéen entra, & pria qu'on lui permît d'être témoin de la converſation.

DIALOGUE IV.

LE CHRÉTIEN ET LE PHILOSOPHE.

LE CHRÉTIEN.

Je conviens qu'il y a dans la Religion Chrétienne bien des points qui répugnent à la raiſon humaine, mais de cette répugnance même de pluſieurs points d'une Religion aux ſentimens naturels, ne pourroit-on pas conclure que ſon établiſſement eſt divin ? Car comment ſuppoſer que des hommes, libres de choiſir, ſe ſoient aſſervis volontairement à une multitude de pratiques auſſi gênantes que le ſont celles que comporte le Chriſtianiſme, ſans qu'il ſe ſoit mêlé rien de ſurnaturel dans cet aſſerviſſement ?

LE PHILOSOPHE.

Cet argument de la divinité de l'établiſſement de la Religion Chrétienne, ne peut rien opérer en ſa faveur, parce

qu'il eſt commun, non ſeulement à tous les établiſſemens religieux, mais encore à tous les établiſſemens civils. Les uns & les autres n'ont acquis de conſiſtance qu'à raiſon du dégré de force qu'on a employé pour les monter. Ne croyez pas que les hommes ſe ſoient ſoumis de propos délibéré au deſpotiſme des Rois. Nous convenons tous, au reſte, qu'il n'y a rien de ſurnaturel dans la formation des Monarchies & des Républiques & qu'on n'y reconnoît que des efforts humains: & quoique les établiſſemens religieux ſuivent préciſément la même route dans leurs progrès, comme nous nous obſtinons à leur croire un commencement divin, nous nous donnons la torture pour trouver du miraculeux dans leur accroiſſement : défaites-vous du préjugé de l'origine; & le reſte vous paroîtra ordinaire.

LE CHRÉTIEN.

QUANT à l'origine de la Religion nous ſommes, à ce qu'il me paroît, un peu trop éloignés de ſa ſource primitive pour en raiſonner pertinemment; mais comme ſes plus grands ennemis, à cette époque, ne l'ont point attaquée victorieuſement de ce côté-là, je ne crois

pas que nous puiſſions aujourd'hui l'arguer d'humanité à ſa naiſſance. Ceux d'entre les Payens qui l'ont vu naître ſe ſont contentés de reprocher à Jéſus-Chriſt qu'il ne ſurpaſſoit pas leurs hommes divins : donc ils regardoient Jéſus comme une perſonne divine.

LE PHILOSOPHE.

J'AVOUE que le ſoin que les Chrétiens ont pris pour ſupprimer tous les ouvrages qui tendoient à prouver l'humanité de leur Religion, nous met dans une ſorte d'embarras, quand il s'agit de diſcuter ſon origine. Cependant ils n'ont pu nous tranſmettre l'hiſtoire des progrès de cette Religion, ſans nous indiquer en même temps les moyens dont on s'eſt ſervi pour lui procurer l'accroiſſement. D'ailleurs quel Livre moins récuſable de l'hiſtoire de la Religion naiſſante, que celui des Evangéliſtes, & quel nombre de preuves d'humanité ne recueilleroit-on pas de cet ouvrage, ſi cela en valoit la peine?

L'AVEU des Philoſophes payens ne combat point pour la divinité du Chriſt, parce qu'ils admettoient le merveilleux dans les actions, ſans reconnoître rien de divin dans les perſonnes. Et ſi l'on

me vouloit pouſſer par rapport à cet aveu, je dirois que puiſqu'il milite pour la divinité de Jéſus, il doit également ſervir pour prouver celle de Jupiter ou de Bacchus. Quand d'anciens Philoſophes ſont convenus que votre Légiſlateur opéroit des prodiges, c'eſt qu'ils ne pouvoient les nier, attendu la parité de ſes actions avec celles de leurs Dieux, & s'ils euſſent nié les uns, ils auroient au moins affoibli les autres, qui avoient une même ſource, & ſe ſeroient attiré des affaires; car dans tous les temps & dans tous les lieux, la Religion dominante a été cruelle.

Cependant cet aveu des Philoſophes payens n'eſt pas ſi univerſel que peut-être vous le croyez. La ſuppreſſion de leurs ouvrages eſt une preuve bien convaincante qu'ils n'étoient pas favorables au Chriſtianiſme. Nous avons un échantillon de leur façon de penſer à cet égard dans quelques lambeaux de leurs écrits que nous ont conſervés vos SS. Peres. Ces objections qu'ils nous ont tranſmiſes ne ſont certainement pas les plus fortes : du moins je me crois en droit de le conclure de ce qu'on a ſupprimé le ſurplus.

Mais quand je vous accorderois que

les Philoſophes payens ont cru vrais les prodiges de votre Légiſlateur, & que forcés par la conviction divers peuples ont adopté ſa doctrine, ſeulement par cette raiſon qu'ils la croyoient deſcendue du ciel, cela ne prouveroit encore rien. Il ſuffit de jetter un coup d'œil ſur le tableau des erreurs qui tour à tour ont bercé les humains, pour être en droit de conclure que l'univerſalité & l'ancienneté d'une croyance ne fait point une preuve de la réalité de l'objet cru. Remarquez cependant qu'il s'en faut bien que les choſes ſe ſoient paſſées de la ſorte. Le Chriſtianiſme, comme toutes les ſectes du monde, s'eſt établi par la force. Voici un écrit (*a*) que vous lirez à loiſir, & qui, je penſe, vous fera bien rabattre de ce merveilleux que vous ſuppoſez dans les progrès de votre Religion.

Plus vous êtes perſuadé que la Religion Chrétienne eſt divine, & plus vous la mépriſerez; car enfin il faut être conſéquent, & ne pas préſumer qu'une inſtitution divine puiſſe jamais ceſſer d'être la même, à quelque éloi-

(*a*) C'étoit l'Examen des Apologiſtes Chrétiens par *Freret*, qui n'étoit pas encore imprimé.

gnement de ſa ſource qu'on la veuille conſidérer.

(Le Chrétien accepta avec plaiſir l'écrit que le Philoſophe lui offroit, mais il avoit encore bien des queſtions à faire, & le Sage s'en appercevant le mit à ſon aiſe, en lui diſant qu'il étoit prêt de le ſatisfaire ſur tous les objets dont il auroit connoiſſance; car, ajouta-t-il, il ne faut parler que de ce qu'on ſçait. Alors la converſation devint générale, & le Saducéen n'y fut pas tout-à-fait inutile, parce qu'il ſçavoit l'hébreu, & que d'ailleurs il avoit lu.)

Le Chrétien.

Jusqu'à préſent j'avois crû que ma Religion étoit d'inſtitution divine, & quoique j'y reconnuſſe certains traits d'humanité, je les regardois comme des acceſſoires que l'ignorance ou la malice y avoient ajoutés, & qui défiguroient, mais ne corrompoient point le principal,

Le Philosophe.

Qu'appellez-vous le principal & l'acceſſoire dans une Religion? Le principal eſt, ſi je ne me trompe, le fait; & l'acceſſoire, les conſéquences qu'on

en tire. Quant au fait, chez vous il eſt incertain ou faux. Dans la claſſe des faits incertains que comporte votre Religion, je range l'année de la naiſſance & de la mort de Jéſus, l'époque de ſon aſcenſion, celle de la deſcente du S. Eſprit, la durée au juſte de ſa miſſion, ſon origine du côté maternel. Sur le fait le plus important, le ſeul même qu'on eût à prouver, vos Evangéliſtes ſe ſont tus. Le ſeul Saint Matthieu ſe contente d'aſſurer que Joſeph & Marie ne s'étoient point connus, quand elle mit Jéſus au monde. Qui n'inférera de ce paſſage que Marie étoit groſſe, quand elle épouſa Joſeph? Mais c'eſt bien pis ſi nous laiſſons là les faits incertains, pour jetter les yeux ſur ceux qui ſont faux.

1°. Le dénombrement de toute la terre, ordonné par Auguſte. Jamais les Romains n'ont été maîtres du monde entier, ils ne pouvoient donc pas ordonner qu'on dénombrât les habitans de toute la terre. Au reſte, il ne s'eſt jamais fait que deux dénombremens dans l'Empire, & l'époque de celui dont parle S. Luc ſe fit 37. ans après la bataille d'Actium, la 10e. & derniere année du régne d'Archelaüs; bien différente com-

me vous voyez de la fin du régne de d'Hérode.

2°. L'ADORATION des Mages. Un fait eſt appellé faux quand deux hiſtoriens s'entredétruiſent. Or, l'un de vos Evangéliſtes dit que ce furent des Mages qui vinrent de loin adorer le nouveau-né, & l'autre aſſure qu'en cette circonſtance ce furent des Bergers d'alentour qui vinrent lui rendre hommage. Il pourroit ſeulement arriver qu'ils euſſent tous deux menti.

3°. LE maſſacre des Enfans ordonné par Hérode. Tous les hiſtoriens de ce Prince s'accordent à le repréſenter comme le Bourreau de ſes enfans, & pas un ne le charge du maſſacre en queſtion. Pour détruire ce fait il ſuffit de ſe rappeller qu'Hérode étoit tributaire des Romains. Il pouvoit bien égorger ſes enfans, mais non ſes ſujets, qui l'étoient d'Auguſte.

ICI le Chrétien voulut citer le témoignage de Joſeph; mais le Saducéen lui aſſura que dans les exemplaires antérieurs au ſixieme ſiècle, on ne trouvoit point ce paſſage, qui eſt viſiblement ajouté au texte de l'hiſtorien. J'ai un ancien Joſephe, continua le Juif; je puis ſatisfaire votre curiorité. Le Sçavant

en poſſédoit un auſſi: on y recourut, & le fait fut vérifié faux.

4°. La fuite en Egypte, continua le Philoſophe, eſt encore de la même main; c'eſt un acceſſoire du maſſacre. C'eſt dommage que tandis qu'un Evangéliſte aſſure cette fuite un autre ſoutienne que Jéſus & ſa famille reſterent ſans diſcontinuer à Nazareth, d'où ils venoient tous les ans au temple dans le temps preſcrit. Ajoutez à cela, dit le Saducéen, que ſelon l'Evangéliſte, Jéſus va en Egypte pour vérifier cette prophétie: *J'ai rappellé mon fils de l'Egypte.* Mais ouvrez la Bible & vous verrez que Dieu parlant aux Juifs leur dit que leurs deſcendans ſeront captifs en Egypte, mais qu'il les en retirera. Voici les propres paroles: *Iſraël eſt un enfant, je l'ai aimé & le tirerai hors d'Egypte* (*). Il en eſt à-peu-près de même, reprit le Philoſophe, de toutes les applications qu'ils ont faites. Mais continuons notre examen.

5°. Un de vos Evangéliſtes aſſure que Jéſus guérit près de Génézareth deux poſſédés: ſon confrere, témoin oculaire du fait en queſtion, ſoutient

(*) Oſée 11. 2.

qu'il n'en guérit qu'un, mais qui étoit furieux.

6°. Si l'un dit que Jéſus reſſuſcita la fille de Jaïre, l'autre affirme qu'elle n'étoit pas morte; Et quelle entorſe ce rapport donne-t-il aux prodiges? ſoyez-en les juges.

LE CHRÉTIEN.

Vous choiſiſſez ceux des faits ſur leſquels les Evangéliſtes ne ſont point d'accord; mais qu'avez-vous à dire de ceux qu'ils rapportent d'une maniere ſi uniforme?

LE PHILOSOPHE.

POUR faire cette diſtinction, il faut commencer par ranger vos Evangéliſtes dans la claſſe des hiſtoriens ordinaires. Sans doute je ne révoquerai pas en doute tout ce que rapporte Tacite, parce qu'il n'eſt pas toujours d'accord avec Suétone. Mais pourquoi? Le voici. C'eſt que Tacite & Suétone ſont des hommes ordinaires & dans les ouvrages deſquels il n'y a rien de ſurnaturel. Etant qu'hommes & guidés par leur propre génie, ils ont pu errer. La thèſe changeroit, ſi on vouloit me donner ces deux hiſtoriens pour inſpi-

rés, & leurs dires pour des articles de foi. Si vous n'euſſiez pas avancé que vos Evangiles avoient été dictés par la Divinité elle-même, leurs contradictions n'empêcheroient pas qu'on ne les crût ſur les faits dans leſquels ils s'accordent; mais cette allégation une fois faite il faut, ou que les Evangéliſtes ſoient parfaitement d'accord entre eux, ou abſolument faux. Je mets à part la baſſeſſe du ſtile. C'eſt, dites-vous, pour s'accommoder à notre foibleſſe, que Dieu en a agi ainſi; mais il n'avoit donc plus d'égard à cette foibleſſe dans les écrits de S. Paul, qui ſont d'un ſtile infiniment plus relevé que les Evangiles. Cette diverſité prouve d'une maniere bien claire que chacun écrivoit comme il ſçavoit.

LE CHRÉTIEN.

MAIS comment ces contradictions qui vous choquent n'ont-elles point arrêté ces excellens génies qui, dans les premiers ſiècles de la Religion, ont tout ſacrifié pour ſa défenſe?

LE PHILOSOPHE.

JE pourrois vous demander comment tant de grands hommes, doués de plus

de qualités que vos Peres, ont pu ſe réſoudre à quitter la vie tranquille & ſure que leur offroit leur état naturel, pour entrer dans des factions, dans des conſpirations dont l'iſſue les a conduits ſur l'échaffaut? Les fondateurs du Chriſtianiſme ont toujours été ou des ignorans ou des gens intéreſſés. C'a toujours été la force qui a décidé. La preuve de ceci réſulte de la diverſité qui ſe rencontre dans les actes de différente date. Un tel parti eſt le plus foible aujourd'hui, & forcé d'accéder au ſentiment des autres; mais étant revenu en vigueur, il fait révoquer tout ce que la contrainte l'a obligé de conſentir dans un temps antérieur. Confrontez S. Cyrille & S. Cyprien, S. Chryſoſtôme & S. Auguſtin avec S. Thomas, vous verrez briller les preuves de leur ignorance & de leur méſintelligence. Cependant ces Docteurs triompherent tout à tour, malgré leur oppoſition dans le dogme & la morale. Mais qui les empêchoit de s'accorder? Etoit-ce obſtination de leur part, ou obſcurité dans le principe? Dans le premier cas, vous n'en deviez pas faire des Saints; dans le ſecond vous attaquez Dieu même, qui s'eſt mal expliqué.

Vos Saints Peres & vos Docteurs ne ſe ſont éclairés qu'avec le temps. Lorſque les Apôtres s'aſſemblerent pour dreſſer le Symbole de leur Foi, ſous la direction de l'Eſprit de Dieu, ils ne purent jamais s'accorder; Et le réſultat de leurs conférences, fut de rédiger une Confeſſion de Foi qui n'a pas le ſens commun. Si vous vous trouvez diſpoſés à l'entendre, je m'en vais la diſcuter.

LE CHRÉTIEN.

OH! pour cet article je ne crois pas qu'on y puiſſe toucher; car en ſuppoſant que ce Symbole ſoit l'ouvrage des hommes, il eſt hors de doute qu'ils y ont mis toute la ſagacité dont ils étoient capables; car c'eſt la pierre fondamentale du Chriſtianiſme.

LE PHILOSOPHE.

SANS doute ce Symbole eſt le principal ouvrage de la Religion; & c'eſt préciſément parce qu'il eſt à préſumer qu'on n'a rien négligé pour le rendre exact, qu'il eſt plus utile de l'examiner. Cet examen nous fera voir qu'elle eſpece d'hommes c'étoient que les fondateurs du Chriſtianiſme. Commençons

ARTICLE I.

Je crois en Dieu le Pere tout-puiſſant, créateur du ciel & de la terre.

Ne convenez-vous pas qu'à parler juſte, il réſulte de ces expreſſions que c'eſt le Pere ſeul qui eſt tout-puiſſant, que c'eſt lui qui a tout créé, que par conſéquent le Fils & le Saint-Eſprit lui ſont inférieurs & ne ſont que de pures créatures, comme les Anges, les Hommes &c.? Cette façon de parler excluſive auroit convenu à Moyſe qui n'admettoit qu'une Perſonne en Dieu; mais non à des Chrétiens qui en admettent trois coëternelles, puiſque par-là vous inſinuez que votre Jéſus & le S. Eſprit ne ſont pas ſubſtantiellement Dieu ni Créateur. Car ſi, comme vous l'affirmez dans cette propoſition, le Pere a tout créé, il n'eſt plus rien reſté à faire aux deux autres Perſonnes. La Trinité eſt individuelle; vous l'avez ſoutenu contre Arius; vous l'avez condamné parce qu'il diviſoit les Perſonnes; encore aujourd'hui, vous convenez tous

que

que les opérations *ad extra* appartiennent en commun & par indivis aux trois Perſonnes. Mais vous ne remarquez donc pas que tout ce qu'a fait le Concile de Nicée, compoſé de 318. Evêques, & tout ce que vous dites actuellement de la Trinité, eſt abſolument deſtructif de votre ſymbole, duquel néanmoins vous convenez qu'on ne peut s'écarter, ſans errer dans la foi.

ARTICLE II.

Et en Jéſus-Chriſt ſon Fils unique notre Seigneur.

DIRE que Jéſus-Chriſt eſt le Fils unique de Dieu, c'eſt faire mentir Dieu qui dit expreſſément au v. 6. au Pſeaume 81. en parlant aux Juifs: *vous êtes tous les Enfans du Très-Haut.* Je prévois que vous m'allez objecter que ce n'eſt point dans le même ſens que Jéſus & les Juifs ſont appellés Fils; mais pour lever l'équivoque il ne ſuffiſoit pas d'ajouter la qualité d'unique en parlant du Chriſt, car elle ne peut qu'exclure le nombre; ce que le paſſage cité dé-

truit. Il falloit donc dire que Jéſus étoit Fils unique, naturel & conſubſtantiel de Dieu: & cela auroit obvié à toute diſpute. En effet, vous êtes Chrétien; & comment concilierez-vous cette épithete d'*unique* avec ce que dit Saint Paul, dans le 8e. chapitre de l'Epitre aux Romains, que tous ceux qui ſont conduits par l'Eſprit de Dieu ſont les enfans de Dieu?

D'AILLEURS il ſe rencontre dans cette propoſition le même vice que dans la précédente. Vous appellez Dieu Très-Haut & Tout-Puiſſant dans l'une; & dans celle-ci vous qualifiez Jéſus de Seigneur. Cette Souveraineté que le mot Seigneur exprime, appartient ſans doute, au Pere, comme aux deux autres Perſonnes. Et tout ce que je pourrois conclure en rigueur de ces deux paſſages de votre Symbole, c'eſt que vous n'admettez qu'une ſeule Perſonne en Dieu, à laquelle vous donnez tantôt le nom de Pere & tantôt celui de Fils, comme vous l'imaginez; mais ce ſentiment d'unité a été condamné par toute votre Egliſe dans la perſonne de l'héréſiarque Sabellius, & anathématiſé comme impie.

ARTICLE III.

Qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie.

Il est reconnu par tous ceux qui se mêlent de raisonner que les particules *du* & *de* entraînent après elles une idée de principe & de composition ; ensorte que dire que Jésus a été conçu du Saint Esprit, c'est avancer qu'il est composé de la substance du Saint Esprit, & par conséquent qu'il en est le fils propre & naturel. J'avoue qu'il étoit difficile de dire la chose autrement ; mais que penser d'une vérité qui n'a point de termes clairs pour l'exprimer ? En général quand nous disons qu'une chose vient d'une autre, qu'un Enfant a été conçu de son Pere, nous excitons dans l'esprit de ceux à qui nous parlons les idées de priorité & de postériorité. Et ce n'est pas tirer votre proposition par les cheveux que d'en conclure que, selon vous, le Saint Esprit seroit antérieur à Jésus ; car enfin Jésus est conçu de lui.

Au reste, qu'entendez-vous par être

né de la Vierge? Suivant les acceptions les plus communes, naître, c'eſt prendre naiſſance, c'eſt paſſer à l'exiſtence. Si Jéſus a pris naiſſance, eſt né de la Vierge, il n'étoit donc pas avant. De cette expreſſion vague *eſt né*, on pourroit encore croire que Marie eſt la mere de tout ce qui eſt en Jéſus; & dans ce ſens elle ſeroit la mere de la Divinité; ce qui non ſeulement eſt abſurde, mais impie, & d'une dangereuſe conſéquence. Il falloit, comme l'Auteur de l'Evangile de St. Jean l'a dit, poſer ſeulement qu'il s'étoit fait ou qu'il avoit pris chair dans les flancs de Marie.

ARTICLE IV.

Qui a ſouffert ſous Ponce Pilate, a été crucifié, eſt mort, a été enſéveli.

C'étoit ici le pas gliſſant; il falloit plus d'habileté que n'en avoient les Apôtres pour n'y pas échouer. Comme il étoit de l'eſſence de la Religion que Jéſus ſoit reſſuſcité, il falloit néceſſairement ſuppoſer ſa mort. Mais les actions & les paſſions ſont tellement pro-

pres au ſuppôt qu'on les attribue à ſa nature, à laquelle appartient l'hypoſtaſe ou la perſonne; ainſi quand un bras eſt mort dans le corps d'un homme, on ne dit pas pour cela que l'homme ſoit mort, à moins que la nature elle-même ne ſoit entiérement périe en lui; qu'il ne ſoit tout mort. Il falloit donc dire que l'humanité de Jéſus étoit morte; autrement il n'eſt perſonne qui ne conclue de votre propoſition *eſt mort*, que tout ne ſoit mort en lui; car remarquez que le ſentiment de vos Théologiens eſt que les deux natures divine & humaine étoient unies hypoſtatiquement en Jéſus, c'eſt-à-dire, qu'elles compoſoient indiviſiblement ſa perſonne.

ARTICLE V.

Qui eſt deſcendu aux Enfers, eſt reſſuſcité des morts.

POURQUOI Jéſus eſt-il deſcendu aux enfers? Eſt-ce pour y ſouffrir les tourmens des damnés? Cela eſt impie & blaſphématoire. Cependant on ne peut attribuer ce voyage à aucun autre motif;

car il pouvoit faire tout le reſte par ſa toute-puiſſance.

Ce n'eſt pas tout. La peine du dam conſiſte dans la privation de la vue de Dieu : ainſi on ſoutient, d'un côté & de l'autre, que cette peine eſt éternelle. Mais de deux choſes l'une : ou Jéſus, entant que Dieu, n'eſt point deſcendu aux enfers, ou Jéſus n'eſt pas Dieu; à moins qu'on n'aime mieux dire que la peine du dam n'eſt point éternelle. Les deux propoſitions précédentes ſont liées à celle qui ſuit; & leur réunion en va faire voir de plus l'abſurde.

ARTICLE VI.

Qui eſt monté aux Cieux, qui eſt aſſis à la droite de Dieu le Pere tout-puiſſant.

Vous ne pouvez disconvenir à préſent que la divinité de Jéſus n'ait ſouffert, ne ſoit morte, n'ait été enſévelie; car en partant de ces diverſes ſituations, vous vous ſervez des mêmes termes que vous employez pour exprimer ſon aſcenſion; c'eſt toujours *qui a ſouffert, qui eſt mort, qui eſt reſſuſcité*; & il paroît clai-

rément que c'eſt préciſément la même nature, le même individu *qui eſt* monté au ciel.

Malgré l'abſurdité qui brille à travers toutes ces propoſitions, je rends juſtice à vos Apôtres. Ils ne pouvoient guere s'expliquer autrement. Dans l'hypothèſe du péché originel qui damnoit tous les hommes, il falloit qu'une perſonne d'un mérite infini, donnât une ſatisfaction infinie, pour réparer l'offenſe infinie que Dieu avoit reçue. Or tous ces moyens infinis de réconciliation ne pouvoient pas ſe trouver dans la nature humaine qu'on ſuppoſoit infiniment corrompue. Les Apôtres donc crurent qu'il falloit tout ſimplement faire mourir Jéſus tout entier. Ils n'étoient point métaphyſiciens, ils ne s'apperçurent point qu'il étoit ridicule de faire mourir, enſévelir &c. la Divinité.

Il y a plus de maladreſſe dans la tournure qu'ils ont donnée à la ſeconde partie de la 6e. propoſition; car par la maniere indéfinie dont ils s'expliquent on peut juger 1°. que Dieu eſt un Etre corporel, puiſqu'il a une droite & une gauche, & encore qu'il n'eſt point infini. 2°. Que Jéſus eſt aſſis à cette droite perpétuellement; ce qu'on n'auroit

pû inférer, s'ils euſſent ſimplement dit qu'il s'eſt aſſis; car on peut ſuppoſer qu'il s'eſt levé enſuite; mais cette maniere excluſive *eſt aſſis*, prouve qu'il s'y eſt placé d'abord & qu'il y eſt encore actuellement. Outre la plaiſante idée qu'offre un Dieu qui ne peut changer de place, c'eſt que je ne ſçai comment accorder cet *eſt aſſis* affirmatif avec ce que rapporte le Chap. 7. v. 55. des Actes des Apôtres, que St. Etienne l'a vu debout; & encore avec ce que dit St. Jean, Chap. 14. v. 4. de l'Apocalypſe, que les Vierges ſuivent continuellement l'Agneau par-tout où il va.

ARTICLE VII.

D'où il viendra juger les vivans & les morts.

Je ſçai que votre Evangile inſinue que Dieu le Pere ne veut plus s'occuper à juger & qu'il s'eſt déchargé de ce ſoin ſur ſon fils; mais cela prouve encore la main d'homme, car outre que cette action prouve dans la Divinité deux volontés, l'une du Pere, qui

ne veut plus juger, l'autre du Fils qui ſe charge du jugement, c'eſt qu'encore, comme nous l'avons dit plus haut, tous & chacun des actes, faits par l'une des trois Perſonnes, ſont communs à toutes.

Mais arrêtons-nous un moment à ce que Jéſus viendra juger les vivans & les morts. Comment ſe pourra-t-il faire qu'il y ait des hommes vivans à la fin du monde? Eſt-ce qu'il y en auroit quelques-uns qui ne mourront pas? D'ailleurs tant que l'homme eſt en vie, il n'eſt point ſuſceptible de jugement parce que ce qui lui reſte de temps à vivre, quelque court qu'en ſoit l'eſpace, ſuffit pour le remettre dans la voye du ſalut, ou pour l'en ôter, s'il y étoit. En ſuppoſant néanmoins qu'il ſe trouvât des hommes encore vivans au dernier jour, quelle eſpece de jugement pourront-ils ſubir? Ce ne ſera ni la récompenſe ni la punition. Dieu n'a dit nulle part qu'il précipiteroit des Etres tous vivans dans l'enfer. Et pour entrer dans le ciel, il faut que les corps ſoient dépouillés de leurs parties terreſtres; c'eſt une condition ſans laquelle ils ne ſçauroient poſſéder la gloire.

ARTICLE VIII.

Je crois au Saint-Eſprit.

Cette propoſition n'eſt pas aſſez expliquée; il n'y eſt parlé ni de la divinité du Saint-Eſprit, ni de ſa proceſſion de deux autres Perſonnes. Elle favoriſe l'Arianiſme & les Grecs ſchiſmatiques. Mais vous croyez peut-être que les Auteurs du Symbole ne ſe ſont exprimés de la ſorte que pour abréger une formule qui avoit beſoin d'être très-courte; point du tout. La vraie raiſon pour laquelle ils n'ont rien dit de la divinité & de l'éternité du Fils & de celle du Saint-Eſprit, c'eſt que ces points de votre foi n'étoient pas encore établis de leur temps, & qu'ils n'ont été inſérés dans le corps de votre croyance, que dans des temps très-poſtérieurs aux Apôtres, le Concile de Nicée étant le premier des Conciles où l'on ait agité ces queſtions, que des hérétiques avoient élevées.

Le Chrétien ne trouvoit rien à rétorquer dans la diſcuſſion du Philoſophe,

Il ſentoit trop le foible de ſa cauſe, pour riſquer de ſe compromettre en la voulant défendre. Quant au reſte du Symbole, ajoûta le Sçavant, il n'eſt pas plus exact. Les deux épithetes de *Sainte* & de *Catholique* qu'on y donne à l'Egliſe, ne ſignifient abſolument rien. Si par *Sainte* vous entendez que tous ceux qui la compoſent ſont Saints, c'eſt une lourde erreur. Si dans le ſens oppoſé, vous dites que l'aſſemblée des Juſtes compoſent l'Egliſe, autre erreur. Non, me direz-vous, & les paroles, *la Communion des Saints*, qui ſuivent immédiatement levent la difficulté. Je trouve moi qu'elle ſubſiſte en entier. Car, ou cette communion avec les Saints eſt abſolue, ou elle eſt particuliere. Dans le premier cas il eſt abſurde de dire que les méchans & les réprouvés partagent les biens ſpirituels avec les Saints. Et ſi cette communion eſt partielle, elle eſt inutile, puiſque ce qu'on communique de biens aux méchans ne ſuffit pas pour les rendre bons.

Il paroît que ç'a été le ſentiment des Apôtres, qu'il ſuffiſoit d'être Chrétien, c'eſt-à-dire, d'être baptiſé, pour être ſauvé: maxime plus politique que religieuſe, qui a valu Conſtantin au Chris-

tianiſme & qui, entre les mains de gens plus habiles, auroit pû mériter à votre Religion le titre d'Univerſelle ou de Catholique, que vous lui déférez ici fauſſement, puiſqu'il eſt clair, qu'elle ne domine que dans une très-petite partie de l'univers.

C'EST ce préjugé qu'on gagnoit le ciel par la ſeule action de ſe faire Chrétien, qui a fait inſérer dans le Symbole l'article de la rémiſſion des péchés. Cette rémiſſion eſt exprimée ici de la maniere la plus abſolue. D'où vient? c'eſt que ſi on y eût ajouté la condition de la ſatisfaction, par la voye du repentir & de la pénitence, comme la Religion payenne en offroit autant, & qu'elle agréoit mieux aux hommes, perſonne ne ſe fût fait Chrétien.

ENFIN nous voilà arrivés aux deux dernieres propoſitions de votre Symbole. Il s'agit dans l'une de la réſurrection de la chair. Mais d'où vient que Saint Paul dans ſon Epitre à Timothée, Chap. 2. v. 18. prononce anathême contre Philete & Hymenée qui ſe ſervoient de la même propoſition pour annoncer cette réſurrection de la chair? Il eſt certain que St. Paul penſoit comme moi que cette expreſſion étoit trop

abrégée; & en effet comme elle vient à la ſuite de choſes qu'on repréſente comme étant déjà, il ſemble que cette réſurrection ſoit déjà faite, ou qu'elle ſe fait inceſſamment. D'ailleurs, comme rien n'eſt ſpécifié dans l'expreſſion, on peut en conclure que Mahomet n'eſt pas dans l'erreur, quand il aſſure que les hommes reſſuſciteront avec une chair animale & ſujette aux mêmes paſſions qui nous travaillent en cette vie.

La maniere de parler indéfinitivement, eſt le vice qui régne dans tout le Symbole. Vous croyez la vie éternelle, dites-vous. Mais par la maniere générique dont vous vous exprimez, vous ſemblez exclure tous les hommes de la mort éternelle. Et l'on doit rapporter ceci à ce que nous venons de dire du préjugé affecté, ou de bonne foi, que tous les Chrétiens ſeroient ſauvés. Il convenoit de balancer les ſacrifices qu'on exigeoit des nouveaux convertis, par l'eſpoir de récompenſes dont la certitude équivalût, autant que cela ſe pouvoit, à celle des pertes qu'on ſouffroit actuellement en ſe faiſant Chrétien.

Le Chrétien.

Mais ce que vous appercevez d'hu-

main dans la Religion Chrétienne, & ce que moi-même je ſuis forcé d'y reconnoître pour tel, ſuffit-il pour engager à l'abdiquer? J'avoue que ſi l'examen de la Religion conduiſoit à y renoncer, je ſerois dans un extrême embarras; car d'un côté, je n'en vois point de meilleure, quant aux faits qui lui ſervent de preuves, & aux dogmes dont elle exige la croyance; & de l'autre, je vois que la morale du Chriſtianiſme eſt la meilleure & la plus conforme à notre ſituation en ce monde, de toutes celles qui exiſtent actuellement. Tout y ramene l'homme à l'homme & à ſon Créateur, & ne peut qu'opérer notre félicité.

LE PHILOSOPHE.

SÇAVOIR ſi l'on doit ſuivre la Religion Chétienne conſidérée comme l'ouvrage des hommes & ſeulement à cauſe de l'excellence de ſa morale, eſt une queſtion qui tient à beaucoup d'autres, & que nous ne pouvons vuider dans cette ſéance. Mais ſi vous voulez me revenir voir demain, je vous promets d'éclaircir ce point. Quand une Religion n'eſt plus reſpectée comme divine, la ſoumiſſion à ce qu'elle preſcrit peut de-

venir une affaire de ſentiment ou de tempérament, ou de ſimple déférence pour les loix civiles, ſi elles en défendent l'infraction, ou enfin de préjugé reſpectueux pour l'Inſtituteur. Auſſi dès qu'une Religion en eſt réduite à ce point, elle n'eſt plus, & tout ſon Etre eſt perdu. La foi des myſteres que comporte une loi religieuſe, en eſt toute la baſe, & dès qu'on y touche, l'édifice eſt ébranlé. Les Chrétiens affermis par le ſang & par une longue habitude de la croyance de leurs dogmes, ont voulu, pour s'aſſujettir l'univerſalité des hommes, entreprendre de raiſonner ſur leurs dogmes, ſur leurs myſteres, & d'en démontrer la probabilité; & par ce procédé, ſi contraire à la maxime qui veut que le ſilence & l'obſcurité accompagnent toujours la Religion, ils n'ont point acquis ce qui leur manquoit & ont perdu beaucoup de ce qu'ils avoient. Ce n'eſt pas que les myſteres du Chriſtianiſme l'emportent, quant à l'abſurde, ſur ceux des autres Religions. Les Epiphanies d'Oſiris chez les Egyptiens, & la préſence réelle de Jéſus ſur tous les autels de la Chrétienté, n'ont pas un dégré de probabilité

les premiers à raiſonner ſur ces o

Pour ne dire qu'un mot en
ſur vos myſteres, je penſe qu'c
agi ſagement en ſe contentant
d'abord que Dieu étoit préſent
autels. Mais dès qu'en éclairc
queſtion, on a ajouté que Jéſus
étoit réellement dans chaque h
près la conſécration, & dans
particule même de l'hoſtie, & 1
lement comme Dieu, mais comn
me, en un mot tel qu'on l'avoi
Judée, on a détruit tout le
Des gens attentifs n'ont pas ma
ſentir qu'il eſt impoſſible qu'u
matériel de 5. pieds & quelques

qu'un corps qui n'avoit point d'étendue, n'étoit point un corps. La préſence réelle, l'Enfer & le Paradis ſont trois dogmes qui n'ont pas plus de fondement l'un que l'autre. Nous concevons les ſubſtances indeſtructibles, quant à l'eſſence, mais comme périſſables, quant à la forme. Par quelque préparation que paſſent ces ſubſtances, il faut de néceſſité qu'elles tiennent toujours eſſentiellement de leur nature : en ſorte qu'il n'eſt pas plus poſſible que mon corps ſoit éternellement récompenſé dans le ciel, ou puni dans l'enfer, ou qu'un corps pareil au mien ſoit réduit en une ligne, ou à l'inviſibilité, qu'il ne l'eſt qu'un morceau de bois ne ſe brûle point dans le feu, ou qu'une lieue de chemin ſoit réduite à une toiſe.

Ceux d'entre vous qui ont réduit à l'ame ſeule l'eſpoir des peines & des récompenſes, n'ont pas mieux réuſſi. Il faut abſolument que les ames ſoient des ſubſtances créées ; autrement elles ſeroient éternelles ; mais comme vous ſuppoſez l'éternité en Dieu, & que vous ajoûtez qu'il eſt infini, il doit comprendre l'infinie éternité : & alors, comprenant tout, les ames ſeroient néceſſairement de ſes

parties. Or, il eſt abſurde de prétendre que Dieu puniſſe ou récompenſe des parcelles de ſa propre ſubſtance.

Dans ce principe qui eſt le plus vraiſemblable, & le plus communément ſuivi parmi vous, que les ames ſont des ſubſtances créées, le dogme qui admet leur peine ou leur récompenſe eſt extravagant. Avez-vous donc oublié cet axiome inconteſtable, que tout ce qui a eû un commencement aura une fin? D'ailleurs la nature ſpirituelle que vous donnez aux ames, les met à l'abri de la crainte des peines; & je ne vois pas ce qui pourroit faire leur félicité. Quand, mettant à part tout ce que vos myſtiques ont imaginé de l'enfer, je réduirois la peine du dam à la ſeule privation de Dieu, je ſoutiens que l'ame ſpirituelle n'eſt point ſuſceptible d'une telle privation; car voir eſt un acte phyſique, & qui, convenant aux corps, ne ſçauroit convenir à l'eſprit pur & dégagé de toute matiere.

Vous m'allez dire qu'il nous arrive journellement d'appercevoir par les yeux de l'eſprit, au moyen de la réflexion, des Etres qui n'ont nulle réalité. D'où vous conclurrez que la faculté ſpirituelle n'a pas beſoin d'objets corporels pour

agit ; ni d'être elle-même une table matérielle, pour recevoir l'impreſſion phantaſtique des Etres intellectuels. Pour vous répondre en deux mots, il eſt utile de diſtinguer la nature des divers objets apperçus par ce que vous appellez l'ame.

1°. Cette faculté apperçoit ſouvent des Etres qui n'exiſtent point hors d'elle-même, & qui n'ont de réel que le phantôme qu'elle s'en repréſente.

2°. Il arrive, & c'eſt le plus ordinairement, que l'imagination ſe repréſente des formes qui n'ont point d'exiſtence hors d'elle, ni dans la nature ; mais qu'on y prenne garde, les formes partielles de ces formes génériques ſont priſes dans les corps que nous connoiſſons. Les Sphinx n'exiſtent pas plus que les Centaures ; mais les Etres qui en tout ou en partie les compoſent ſont l'homme, la femme, le cheval &c.

La faculté qui apperçoit en nous, ne le fait que de trois façons. Ou elle voit les objets tels qu'ils ſont dans la nature & n'ajoute ni ne retranche rien à l'idée de cheval qu'elle conçoit, par exemple : ou elle réunit les idées génériques du cheval & de l'homme qu'elle conſidere comme partielles alors ; pour en

faire la forme d'un Centaure: ou enfin elle conſidere comme des Etres des choſes qui ſont ſeulement des qualités ou des accidens d'Etres, comme la couleur, la grandeur, la beauté, la bonté &c. Mais ſoit que l'ame conſidere les Etres ou leurs propriétés, c'eſt toujours dans la nature qu'elle puiſe les objets de ſon action; c'eſt toujours à l'impreſſion que des objets corporels ont précédemment faite ſur elle, qu'elle eſt redevable de ſes conceptions actuelles. Enſorte que pour la rendre ſuſceptible de peine ou de punition non-corporelle & purement ſpirituelle, il faut qu'on lui ôte la faculté de recevoir les impreſſions de la matiere. Et ſi l'on s'obſtinoit à ſoutenir qu'elle eſt également capable de recevoir les impreſſions des divers agens matériels & ſpirituels, il n'y auroit point de doute qu'elle ne fût au moins en partie matérielle, & comme telle périſſable à la façon de nos corps, & non ſuſceptible par conſéquent d'une peine ni d'une récompenſe éternelle.

L'AME des juſtes, dites-vous, verra Dieu; la peine de l'ame des réprouvés ſera de ne le point voir. Dieu eſt infini, dans votre hypothèſe: & comment votre ame, créature finie, pourra-t-elle

appercevoir l'infini ? Il faudra donc que Dieu la rende infinie comme lui.

L'AME des réprouvés ne verra point Dieu : je le crois. Il y a bien plus de diſtance entre le ciel & l'enfer, qu'entre vous & moi ; cependant le moindre voile met votre ame dans l'impoſſibilité d'appercevoir mon corps.

L'AME, me direz-vous, a une connoiſſance de Dieu ; & c'eſt cette connoiſſance qui lui en rend la privation ſi douloureuſe en enfer. Où a-t-elle acquis cette connoiſſance ? Ce ne peut être qu'à l'inſtant de ſa création. Mais ſi le bien ſuprême conſiſte dans la vue de Dieu, par quelle injuſtice Dieu punit-il une ame encore innocente, en l'envoyant habiter un corps ? Si la vue de Dieu eſt un bien infini, la privation de cette vue, ne fût-ce que pour un très-court eſpace de temps, eſt un ſupplice infini ; & je ne m'étonnerois plus de voir tant de méchans, ſi votre hypothèſe étoit fondée.

QU'ON ne m'objecte point que cela étoit dans l'ordre des choſes. Ce raiſonnement eſt pitoyable. Si Dieu vouloit être adoré, il a ſes Anges ; il pouvoit en multiplier le nombre. L'homme, ſuppoſé doüé d'une ame ſpirituel-

le, eſt le plus malheureux de tous les animaux. Il n'a comme eux que les facultés propres à ſon Etre, & ſouvent dans un très-foible dégré ; & ſans jouïr de plus de plaiſir que le reſte des Etres de ſa ſphere, il eſt dévoré par une inquiétude ſur ſon ſort futur, qui eſt bien capable d'empoiſonner tous ſes plaiſirs, s'il y livre ſon imagination.

Je voudrois bien qu'on me dît pour quelle raiſon Dieu s'eſt déterminé à doüer l'homme d'une ame, plutôt que le lion ou tel autre animal ? Puiſque toutes les fonctions de l'ame ſont indépendantes de la matiere, il étoit indifférent de la placer dans tel ou tel individu. Il eſt fatal à l'homme d'avoir été choiſi.

FIN du quatrieme Dialogue.

Le Saducéen, d'accord ſur la matérialité de l'ame avec le Philoſophe, craignoit & avec raiſon de ne s'y point trouver ſur le reſte. Il brûloit d'envie de s'éclaircir ; mais il falloit attendre ſon tour. Pour le Chrétien, il ſe promettoit toujours que la morale de ſa Religion étoit la meilleure ; il falloit, en ne la regardant même que comme une inſtitution civile, s'y conformer exacte-

ment, & par amour pour l'ordre, & par reſpect pour la bonne intention du Légiſlateur. Nous allons voir s'il perſiſta dans ſon ſentiment.

DIALOGUE V.

ENTRE LE PHILOSOPHE, LE CHRÉTIEN ET LE SADUCÉEN.

LE PHILOSOPHE.

J'AI, dit-il parlant au Chrétien, une queſtion préliminaire à vous faire. Etes-vous heureux dans votre Religion, & trouvez-vous une entiere ſatisfaction à accomplir ſes préceptes ? Je me ſuis fait une loi, qui eſt de ne jamais tirer de l'erreur ceux qui y trouvent leur félicité. Car comme c'eſt à raiſon des paſſions qui nous agitent, que nous enviſageons les objets, il arrive ſouvent que tel qui jouit de tout le bonheur dont il eſt ſuſceptible au ſein des préjugés, devient le plus malheureux des hommes, ſi on lui montre la vérité.

Tous les humains ne ſont pas également faits pour la ſaiſir. Il en eſt des Religions comme des femmes: c'eſt ſouvent par ce qu'elles ont de mauvais qu'elles plaiſent.

LE CHRÉTIEN.

JE manquerois de ſincérité en vous diſant que c'eſt à la Religion que je ſuis redevable du peu de bonheur dont je jouis. Je ſuis même forcé d'avouer que je ne me procure que rarement quelque ſatisfaction, ſans donner l'entorſe à un ou à pluſieurs des préceptes qu'elle m'impoſe; infraction qui fait de ma vie une alternative continuelle du plaiſir, au repentir de l'avoir goûté. Cependant je ne hais point ma morale; & lorſque je m'en écarte, je ſens que c'eſt moins la faute du principe qui m'eſt preſcrit, que la mienne propre.

LE SADUCÉEN.

LA poſition où vous vous trouvez eſt celle de tous les hommes perſuadés de la vérité d'une Religion quelconque. Notre Légiſlateur a trouvé la ſource de cette ſituation. Le combat perpétuel que nous éprouvons, réſulte du bien qui eſt reſté en nous, & du mal qui l'ac-

compagne, depuis la corruption de notre nature par le péché d'Adam. Nulle autre loi que celle de Moyſe ne rend bien raiſon de ce contraſte entre nos penchans & nos devoirs.

LE PHILOSOPHE.

IL régne, je l'avoue, un contraſte bien frappant entre nos devoirs & nos inclinations; mais il y a apparence que cette différence ne ſeroit pas ſi remarquable, ſi nous vivions encore dans l'état de pure nature. Ce qui me le fait croire, c'eſt que nous n'éprouvons pas les mêmes obſtacles, lorſque nous nous acquitons de certains devoirs, que de certains autres. Il faut diſtinguer dans les Religions entre les préceptes ou points de morale qui leur ſont particuliérement propres, & ceux qui ſont communs à tous les hommes de différentes croyances.

DANS la premiere claſſe, il faut encore ſe garder de confondre certains préceptes relatifs aux temps, aux lieux & aux perſonnes.

LES loix de propreté preſcrites par Moyſe & très-utiles en Aſie, où elles ſubſiſtent encore indépendamment de la loi Judaïque, ſeroient abſurdes ſous la

Zône glaciale. Cependant ceux des Juifs qui ſe trouvent habiter les climats froids ne laiſſent point de pratiquer ces loix. Elles faiſoient leur bonheur dans l'Orient ; elles leur deviennent extrêmement à charge dans le Nord. Ce n'eſt point la faute du Légiſlateur, mais bien celle de ceux qui les pratiquent. Tout ce qu'on peut en ce cas reprocher à Moyſe, c'eſt de ne s'être pas aſſez expliqué ſur la nature des lieux où ces pratiques étoient eſſentielles. Mais comme il falloit que ces inſtitutions paſſaſſent pour divines, il n'en pouvoit dire davantage.

Nous venons de voir que les loix de Moyſe relatives à la propreté, l'étoient auſſi aux lieux pour leſquels elles étoient faites. Diſons la même choſe de celles que Jéſus-Chriſt porta ſur l'aumône. Ces loix regardoient les perſonnes. Une Religion dont les membres primitifs n'étoient que des gueux, avoit un beſoin eſſentiel du précepte de la charité. Ce n'eſt pas que ce précepte ne fût plus ancien que le Légiſlateur des Chrétiens ; tous les Inſtituteurs l'avoient poſé. Mais Jéſus, qui en avoit plus beſoin qu'eux, le rendit de rigueur. D'un moyen de plus grande perfection, il fit

un moyen abſolu de ſalut. Dans les anciennes Religions, il ſuffiſoit de donner ce qu'on demandoit : ſelon Jéſus-Chriſt, il faut donner ſon manteau à quiconque ne nous demande que notre robe. Ses ſucceſſeurs ont donné à ce précepte toute l'ampliation dont il étoit ſuſceptible. Il a été des temps parmi les Chrétiens où l'on étoit privé de la ſépulture lorſqu'on ne léguoit rien aux Egliſes. Quand un homme mouroit *ab inteſtat*, l'Evêque nommoit un Clerc à la diſcuſſion de ſes biens, pour en diſtraire ce qu'il convenoit de prendre, c'eſt-à-dire, ce qu'on ſuppoſoit que le défunt eût légué s'il ne fût pas mort ſans teſter. Ils ont même fait conſiſter le vrai mérite à donner, à ſe dépouiller de tout ſans qu'on nous le demandât, & en faveur de l'opulent, comme du néceſſiteux. S'ils euſſent mis eux-mêmes en pratique le précepte de l'aumône, les richeſſes ne ſeroient pas reſtées un inſtant dans la main d'une même perſonne, & la confuſion n'auroit pas tardé à paroître.

Tant que l'Egliſe Chrétienne a été compoſée d'un petit nombre de miſérables pêcheurs auxquels peu ſuffiſoit, ce principe n'a rien eu d'abſolument dan-

gereux. Mais quand elle eſt venue à s'aggrandir, que ſes chefs ont pris le faſte des puiſſances civiles, il a été fatal au monde, parce qu'il a fait un grand nombre de pauvres, que les aumônes, qui ſe refroidiſſoient à meſure que la Religion s'éloignoit de ſa ſource, ne pouvoient plus faire ſubſiſter.

Vous verrez dans l'écrit que je vous ai remis hier, quels maux ſont nés des largeſſes faites aux Prêtres, dès qu'ils les ont employées à leurs propres beſoins réels ou ſuppoſés.

On eût obvié à ces inconvéniens en ceſſant de donner aux Prêtres dès qu'ils ont eû aſſez pour ſubſiſter. Peut-être n'auroit-on pas moins rempli l'idée du Légiſlateur en agiſſant ainſi & l'on ſe ſeroit réſervé dans tous les cas le pouvoir d'aſſiſter ceux qui ont des beſoins réels & naturels. Comme les ſecours doivent être proportionnés à l'état des perſonnes, il ſemble que les hommes ne devoient jamais ſe dépouiller du droit de faire par eux-mêmes un acte qui exige tant de précautions.

La maxime qui rend la chaſteté préférable au mariage & le précepte qui rend celui-ci indiſſoluble, en le reſtraignant à une ſeule perſonne, a ſa ſource

dans la néceſſité où Jéſus ſe trouvoit de contraſter avec l'ancien Légiſlateur des Hébreux. On ne trouve ni dans les lieux, ni dans les perſonnes la raiſon de ces prohibitions. On peut donc les regarder comme nées uniquement du caprice du fondateur, qui étoit garçon, ou de ſon intérêt.

L'ORDRE de garder la chaſteté pour une plus grande perfection, ne ſçauroit convenir à nulle ſociété ; car une ſociété de gens qui voudroient être parfaits à ce prix, ne ſubſiſteroit pas longtemps. Une preuve que cette maxime eſt contre nature, c'eſt la peine qu'on a à s'y conformer, & le plaiſir qu'on ſent à l'enfraindre. Mettez un Juif & un Chrétien dans le même cas ; l'un n'aura point de remords, l'autre ſera déchiré de repentir parce que la loi du Juif lui permet de ſe multiplier, & que celle du Chrétien, ſi elle ne le lui défend pas, ne lui en accorde au moins la permiſſion, que comme par condeſcendance pour ſa foibleſſe.

LA différence qui ſe remarqueroit en ce cas, ne feroit point une preuve de la fauſſeté de la maxime évangélique, ſi elle ne ſe rencontroit qu'entre deux perſonnes. Mais de toutes les Religions du

monde, la Religion Chrétienne eſt la ſeule qui ait préconiſé la virginité, comme elle l'a fait. Or dans ce cas, comme dans tous ceux où la nature ne s'exprime pas ſenſiblement à chaque Etre, c'eſt la multiplicité des témoignages qu'il faut ſuivre. Ils ſont toujours conformes au vœu de la nature. Ce qu'il y a de ſingulier, tant eſt grand l'empire de la nature; c'eſt que ces mêmes Prêtres qui raſſemblés diviniſent la virginité, font ſans ceſſe, & par leurs diſcours & par leur conduite, l'apologie de l'acte qu'ils proſcrivent.

Au reſte, ce point de vôtre morale eſt d'autant plus abſurde, qu'il eſt impraticable à bien des gens; & que ceux qui s'y conforment par tempérament n'en ont aucun mérite de plus. La nature doit l'avoir en horreur; & ſi elle étoit l'ouvrage d'un Etre diſtingué d'elle, il ne lui ſeroit pas moins répugnant.

Chez vous on ajoute des conditions à la virginité qui la rendent plus gênante. Il ne ſuffit pas dans certains Ordres d'être chaſte actuellement; il faut encore promettre avec ſerment de l'être toujours; comme ſi l'homme pouvoit prévoir quel ſera ſur lui dans l'avenir l'effet de certaines cauſes phyſi-

ques indépendantes de lui & ſur leſquelles il n'a aucune ſorte d'empire.

Ces promeſſes, que vous appellez des vœux, ne ſont point dans la nature, ſous quelque point de vue qu'on les conſidere. En bute aux impreſſions continuelles de tous les objets qui nous environnent, nous n'avons de force que pour ne pas toujours réſiſter à leurs impulſions, que pour nous laiſſer entraîner par la loi victorieuſe du plaiſir. La réſiſtance que nous lui oppoſons n'eſt que pure grimace; & ſi elle eſt ſincere dans quelques-uns, elle n'eſt pas continue. La preuve de ce que j'avance ſe tire des déſordres privés & publics qui réſultent des vœux, de quelque nature qu'ils ſoient.

L'indissolubilité du mariage eſt encore une ſource de plus de maux. Le pardon & l'oubli des injures peut ſe ſuppoſer plus facilement entre particuliers; mais il eſt barbare d'exiger que deux perſonnes qui ſe haïſſent & qui en ont ſouvent de bonnes raiſons, partagent une même couche. Jéſus en portant cette loi, vouloit ſe diſtinguer de Moyſe, & arrêter l'abus de la loi du divorce que les Juifs avoient portée à l'excès. Il ne pouvoit pas préſumer que ſon pré-

cepte ſeroit accompli de rigueur ; ce n'étoit pas non plus ſon intention, puiſque, comme il le dit, il ne vouloit point détruire la loi de Moyſe, mais l'accomplir. Ses premiers ſectateurs n'ont point cru qu'il eût parlé ſtrictement en ce cas. Nous voyons la loi du divorce en vigueur dans les premiers ſiècles du Chriſtianiſme, & ce n'eſt qu'après Charlemagne qu'on en trouve la ſuppreſſion.

Cette loi portée par Jéſus-Chriſt eſt vicieuſe ; & en voici quelques preuves. 1°. En certains pays chauds, comme en Eſpagne, où les femmes ſont peu fécondes, on a été contraint d'enfraindre cette loi d'une maniere implicite, en tolérant les concubines, & accordant une légitime à leurs enfans.

2°. En d'autres pays ſeptentrionaux comme la Pologne, on a préféré d'admettre plutôt mille vétilles religieuſes que d'abandonner le droit de convoler à de ſecondes noces, lorſque les premieres ſont mal aſſorties.

3°. En France, la loi civile a barré la rigueur de la loi ſacrée. Elle ſépare quant aux biens & aux corps ; mais elle ne permet pas de paſſer à un nouveau mariage, parce qu'elle regarde avec l'Egliſe, le premier lien comme indiſſoluble

luble tant que vivent les deux parties qui l'ont contracté. Mais comme en ce cas il s'agit d'atténuer une loi & d'en invoquer une autre, & que par ménagement pour la loi ſacrée, la loi civile a rendu les ſéparations très-difficiles, peu de gens y ont recours. On peut dire qu'en France & en Italie le divorce ſubſiſte, mais d'une maniere illégale, d'une maniere auſſi préjudiciable à la population de ces lieux qu'au repos & au bonheur des particuliers. De quelque part que vienne le motif de désunion entre deux Epoux, il eſt toujours ſûr qu'il y a une partie innocente, laquelle eſt punie comme la coupable; & qu'en en ſuppoſant une qui ſoit inhabile à ſe reproduire, c'eſt toujours une créature que la nature perd par la loi de l'indiſſolubilité du mariage. C'eſt encore de cette même loi que naît cette foule de célibataires, qui ſont tout à la fois la cauſe d'une perte ineſtimable pour la nature, & des troubles ſans nombre qui déshonorent les familles & les conduiſent à leur perte.

Enfin cette loi née du caprice du Légiſlateur n'eſt bonne tout au plus que pour un peuple peu nombreux, & où l'on verroit naître un nombre égal d'in-

dividus mâles & femelles. Elle avoit été portée primordialement en Aſie; elle n'a pû y ſubſiſter. Les opinions ne tiennent pas longtemps dans un lieu où elles ont à combattre le phyſique du climat.

Le renoncement à ſoi-même que preſcrit la Religion Chrétienne, eſt encore un point de morale très-mal conçu. Comment concilier ces deux préceptes, dont l'un commande de ſe haïr, & l'autre d'aimer ſon prochain comme ſoi-même? Le renoncement à ſoi-même, s'il étoit pratiqué en général, anéantiroit la loi plus ancienne & mieux fondée des ſecours mutuels. Comment dans l'abnégation parfaite de ſoi-même, un Pere pourra-t-il prendre ſoin de ſon fils? La violation d'une loi entraîne celle d'une autre. De-là, on voit parmi les Chrétiens peu d'hommes qui renoncent à eux-mêmes, & qui ſe rendent utiles aux autres.

On peut dire en général que ce renoncement abſolu n'eſt point pratiqué; mais on ne ſçauroit nier qu'il eſt un grand nombre d'humains qui aiment leur prochain. L'un de ces deux actes nous plaît, l'autre nous répugne. Nous venons de dire que ces deux préceptes,

quoique contenus dans le même livre, ſont diamétralement oppoſés. Donc l'un eſt faux & l'autre vrai. Pour ſçavoir lequel des deux a la vérité de ſon côté, il ſuffit d'examiner lequel ne répugne pas à la nature; lequel eſt le plus généralement ſuivi. C'eſt ſans doute l'amour du prochain. Votre Légiſlateur a rendu lui-même ce précepte inviolable; mais il n'avoit pas la faculté de faire que deux propoſitions contraires fuſſent néanmoins vraies.

Il ſeroit inutile de nous arrêter à cette multitude de préceptes ſubalternes, qui conſiſtent à ſe mortifier, à jeûner, à n'avoir qu'un habit, à ne point s'inquiéter du lendemain. Les plus ſages d'entre vous ſçavent quel cas ils doivent en faire; & je ſuis ſûr qu'il n'eſt aucun de vos Prélats qui les mette en pratique. Je vois que vous m'attendez à cet admirable précepte qui ordonne de faire le bien & de fuir le mal. Cette loi portée par le Chriſt, lui eſt antérieure; elle datte de l'exiſtence de la nature, & tous les Etres bien conſtitués s'y ſoumettent ſans réſerve, chacun ſelon ſon genre & les beſoins de ce genre. Il ne faut pas être Chrétien pour la ſuivre; auſſi eſt-elle obſervée, ſi vous

le remarquez bien, par tous les hommes en général, ſoit qu'ils vivent en ſociété ou errans. Et s'il y a des exceptions à faire, je crois que c'eſt principalement dans les pays où il y a une inſtitution religieuſe. Ces ſortes d'inſtitutions, & ſur-tout la votre, impoſent un ſi grand nombre d'obligations minutieuſes à ceux qui les adoptent, qu'ils n'ont pas le temps de remplir les obligations eſſentielles. D'ailleurs la pratique des grands principes n'entre pour rien dans le ſyſtême d'intérêt qui fait le fond d'une Religion quelconque : enſorte que les Prêtres n'appuyent que rarement ſur ces points capitaux dont l'exercice leur eſt au moins indifférent, & rebattent ſans ceſſe les oreilles de choſes frivoles ou abſurdes dont il leur eſt intéreſſant que le peuple ſoit infatué. Une choſe eſt à remarquer ; c'eſt que tous les Légiſlateurs religieux ſe ſont accordés ſur les principaux points de morale, tels que ſont ceux qui regardent le reſpect dû à une premiere Cauſe, la tendreſſe & l'amour paternel & filial, l'amour du prochain, & en général la fuite du mal & la recherche du bien ; mais leur conformité ne va pas plus loin, & à l'exception de quelques

maximes indifférentes, ils ſont dans une perpétuelle oppoſition. Ne diroit-on pas que la nature les a contraints ſur ces chefs de rapport, & que tout le reſte eſt l'ouvrage de leurs préjugés, de leurs goûts & de leurs intérêts?

LE CHRÉTIEN.

JE ſens malgré moi qu'il eſt impoſſible de pallier les vices de la morale Chrétienne. Un grand nombre de perſonnes penſent comme vous ſur cet objet, & vû les progrès des lumieres en ce ſiècle, on ne ſçauroit douter qu'il ne ſoit le tombeau du Chriſtianiſme. Mais convenons d'une choſe, qui eſt, qu'il faut une Religion aux hommes. Cependant je ne m'apperçois pas que vous donniez la préférence à aucune de celles qui exiſtent. Toutes, ſelon vous, ſont un amas mal digéré de quelques maximes génériques, communes à toutes les ſectes, & de préceptes arbitraires & particuliers à chaque Légiſlateur.

LE PHILOSOPHE.

JE ſçai qu'il faut une religion aux ſociétés; mais la nature a-t-elle jamais négligé le ſoin de leur en donner une? Quand toutes les inſtitutions religieuſes

qui ſont dans le monde ſeroient détruites au même inſtant, les hommes n'en ſeroient pas pour cela un moment ſans religion. Quelques efforts qu'ayent pu faire la tyrannie des Princes & l'autorité des Pontifes, ils n'ont pu anéantir la religion éternelle & univerſelle gravée en caracteres indélébiles dans le cœur de tous les Etres qui penſent. On verra tomber, avec le temps, tous les préceptes humains; mais l'inſtant où l'on ceſſera de les pratiquer, ſera celui où les préceptes naturels, affoiblis par le préjugé, reprendront toute leur vigueur. La ſoumiſſion au précepte abſurde qui ordonne de ſe haïr ſoi-même, s'évanouira, ſans porter la moindre atteinte à celui de l'amour du prochain, quoique tous deux émanent, à votre égard, de la même ſource. Pour ne pas croire à Jéſus-Chriſt, on ne croira pas moins qu'il faut fuir le mal & chercher le bien. C'eſt de ce précepte qu'on peut dire avec raiſon qu'il contient tout ce qu'il eſt utile de ſçavoir & de pratiquer. Il renferme & la loi & les oracles de la nature.

C'est donc mal à propos que l'on s'allarmeroit ſur la chute de certains ſyſtêmes religieux: un ſyſtême plus ſimple,

qui ſubſiſte conjointement avec eux & malgré eux, eſt tout monté, & tout préparé pour les remplacer. Il n'a pas à craindre les troubles qui accompagnent ordinairement les nouveaux établiſſemens, parce qu'il eſt tout établi, que tous les hommes le ſuivent, ſouvent même ſans y penſer; & que ſi on ne s'apperçoit pas que dans toutes les opinions, il ſoit le ſentiment dominant, c'eſt qu'on n'y veut pas faire attention, ou qu'on a intérêt de ſe le diſſimuler. Approfondiſſez le principe de la recherche du bien & de la fuite du mal; prenez le temps néceſſaire à cet examen, & vous verrez qu'il ſuffit à tous les hommes. Vous obſerverez même, en y regardant de près, que la conduite de ces perſonnages que vous canoniſez à cauſe des grands ſacrifices que vous croyez qu'ils ont faits en leur vie, n'a point d'autre baſe que la recherche du plaiſir & la fuite de la douleur, le tout comparativement, & relativement aux intérêts & aux préjugés; car en bien des rencontres le plaiſir & la douleur, le bien & le mal ſont reſpectifs.

FIN du cinquieme Dialogue.

Il eſt bien certain que ces deux pro-

poſitions, fuyez la douleur & cherchez le plaiſir, ſont toute la baſe de la Religion naturelle, & que la multitude de conſéquences qui peuvent s'en tirer, ſeroient plus que ſuffiſantes pour former une inſtitution capable de lier & de reſſerrer même les ſociétés. Il ne l'eſt pas moins qu'un ſyſtême uniquement formé ſur ce principe n'apporteroit aucun trouble dans l'ordre civil d'un Etat, entant que ſes loix civiles ſeroient fondées ſur l'équité & conformes au droit de la nature. Tout ce qui y répugneroit courroit riſque de ſubir le ſort des opinions myſtiques; mais cela ne pourroit préjudicier qu'à quelques particuliers, & la grande claſſe s'en trouveroit mieux.

Il étoit bien du goût du Saducéen & du Chrétien, qu'en cas d'une révolution religieuſe on remît en honneur ces excellens préceptes : ils entrevoyoient une morale très-pure & très-ſimple en découler comme de ſa ſource. Le Juif, ſur-tout, homme pacifique, ſe congratuloit dans l'avenir d'une religion qui n'étant point ſuſceptible d'héréſie, diſpenſeroit les Pontifes de la cruelle peine de faire brûler les Hérétiques. On tient toujours à ſa ſecte par quelque côté. Il

ſe flattoit des rapports qu'il croyoit trouver entre la Religion naturelle & celle de Moyſe. Un ſeul point les arrêtoit tous deux. La morale ſortoit naturellement de nos deux préceptes; mais ils n'en voyoient dériver aucun culte. Cela les jettoit dans un extrême embarras. Tous deux tenoient pour certain cet axiome: il eſt un Dieu; donc il faut qu'il y ait un culte.

D'AILLEURS, diſoit le Chrétien, je vois ce Philoſophe être partiſan du bien & déteſter le mal: il prétend même que tous les hommes, généralement parlant, ont du penchant pour l'un, & de l'averſion pour l'autre; mais je ne vois point à qui il rapporte les actions, ni quel motif il donne à l'abſtinence de mal faire. Si l'on s'en tient à ce qu'il nous a dit juſqu'ici, la fin de l'homme c'eſt l'homme même.

CE ſeroit aller un peu loin, dit le Saducéen. Je ſuis né dans une opinion qui n'admet ni peines ni récompenſes au delà de cette vie; mais nous croyons que la félicité ou la miſere de cette même vie actuelle eſt conditionnelle, & qu'elle dépend d'un Souverain Etre qui en diſpoſe à raiſon que nos actions lui plaiſent ou lui répugnent. Auſſi nous

abſtenons-nous de faire le mal autant qu'il eſt en nous, & rapportons-nous à Dieu le bien que nous croyons faire. Cela me paroît conſéquent, reprit le Chrétien. S'il n'eſt aucun objet auquel on rapporte ſes actes, & qui en juge, pour enſuite y proportionner les récompenſes & les peines, ces actes me paroiſſent indifférens en eux-mêmes; & pourvû qu'ils ne lèzent point la loi nationale, ou que ſes miniſtres l'ignorent, ils ſont toujours bons, s'ils tournent à l'avantage de celui qui les produit. La queſtion m'embarraſſe, dit le Juif; mais je ne ſuis pas en état de la réſoudre. Ne nous hâtons pas de prononcer. Cet homme ne prétend ni ma victoire, ni votre offrande, & n'a point intérêt de nous tromper. D'ailleurs il ne ſe donne aucune autorité, & je ſuis ſûr qu'il n'en ſera pas moins notre ami, quand nous rejetterons ſon opinion.

L'INTÉRÊT qu'ont les Prêtres, dans toutes les Religions, à ſoutenir la vérité de leurs dogmes, rendra toujours ſuſpectes & leur perſuaſion & les raiſons qu'ils en donnent. Un Sçavant du dernier ſiècle diſoit que s'il y avoit une Religion révélée & un culte, il ſeroit [illegible] faire, pour qu'une telle Religion

entraînât tous les hommes, ou qu'elle ſe fît connoître à chacun d'eux en particulier par un moyen ſenſible, ou que ſes miniſtres & ſes prédicateurs fuſſent des Etres extraordinaires, dont la langue fût entendue de tous, ſans qu'aucuns la puſſent prononcer, & qui vécuſſent d'une maniere non commune au reſte des hommes, ſans manger rien de ce qu'ils mangent, ſans boire ; que leurs vêtemens, fournis par la Divinité, ne s'uſaſſent point ; enſorte qu'ils ne fuſſent à charge à perſonne. Il faudroit encore, ajoutoit-il, qu'ils nâquiſſent tout élevés dans leur art, & qu'on ne fût point obligé de les fouetter pour leur apprendre ce qu'ils doivent un jour enſeigner aux autres.

Si l'on exigeoit ces conditions, n'allons même pas ſi loin, ſi l'on réduiſoit l'état de Prêtre au ſimple néceſſaire, & que ſa condition n'excédât point celle du Soldat, il eſt ſûr que le nombre en ſeroit très-petit. Qu'on les ramene à leur inſtitution primitive, & la claſſe s'affoiblira à vue d'œil. Les richeſſes ont toujours été l'écueil des divers ſacerdoces qui ont inondé la terre. C'a été dans la vue d'en acquérir qu'il s'en eſt établi de nouveaux ; qui après être

parvenus à un dégré exceſſif de fortune, ont été renverſés par d'autres, qui n'affectoient moins d'avidité que pour ſurpaſſer leurs prédéceſſeurs en rapines. Qu'on liſe attentivement l'hiſtoire de toutes les Religions, on verra que l'ambition des Pontifes payens donna lieu au ſyſtême de Moyſe, dont le culte étoit peu coûteux d'abord & ne conſiſtoit qu'en viande, en pain & toile, pour l'entretien des Prêtres; que dans la ſuite Jéſus ſe réduiſit au plus ſimple néceſſaire; & que ce fut par un principe d'œconomie que l'on adopta la Religion Chrétienne, qui condamnoit également les richeſſes & l'orgueil faſtueux des Miniſtres Payens & Juifs, montés de ſon temps au plus haut point. D'après ce qui s'eſt paſſé avant nous, & la connoiſſance que nous avons des révolutions religieuſes, on peut conjecturer que le Chriſtianiſme qui a été dans ſon plus haut point d'élévation dans le 10. 11. & 12e. ſiècles, eſt voiſin de ſa chute. Ses richeſſes immenſes feront le motif de ſa deſtruction; parce qu'il n'eſt qu'une certaine maſſe de richeſſes réelles dans un Etat, qui devient languiſſant dès qu'elles ſont accumulées dans un ſeul

corps, & que, dût-on employer la violence, il faut tôt ou tard lui rendre la circulation qui lui eſt eſſentielle, & que chaque Ordre y participe en proportion.

Nous avons vû que le Philoſophe en ſuppoſant la deſtruction de tous les cultes actuels, qu'il traitoit d'illuſoires, en avoit un tout prêt pour leur ſubſtituer. Mais tous ces cultes ſuppoſés faux dans les conſéquences, n'étoient pas moins reſpectables dans l'hypothèſe, puiſque ce n'étoient que diverſes manieres d'adorer le Souverain Etre. Cette fin de toutes les Religions borne la curioſité & ſatisfait la pareſſe de l'homme. Nos Néophites en blâmant reſpectivement les uſages religieux, dont ils connoiſſoient le faux, en vénéroient le motif; mais à qui rapporter le culte préſuppoſé? Ils vont l'apprendre.

DIALOGUE VI.

LE PHILOSOPHE, LE SADUCÉEN, ET LE CHRÉTIEN.

LE CHRÉTIEN.

J'Ai lû avec toute l'attention dont je ſuis capable, l'écrit que vous m'avez prêté. L'établiſſement de la Religion Chrétienne m'avoit juſqu'ici paru tenir du prodige; actuellement je ſens qu'il n'eſt qu'humain, & qu'on pourra, toutes les fois qu'on ſe rencontrera en de pareilles circonſtances, en faire un ſemblable ſans ſecours ſurnaturels. Comme d'un autre côté, les ſectateurs du Chriſtianiſme ont parfaitement démontré l'illuſion & la fauſſeté des autres cultes, il s'enſuit que de toutes les Religions exiſtantes, il n'en eſt pas une ſeule vraie, ni par conſéquent une ſeule qui mérite notre croyance.

LE SADUCÉEN.

DOUCEMENT: votre Religion, toute

ſuperbe & jalouſe qu'elle eſt, n'a jamais oſé arguer de faux la Religion de Moyſe. Elle s'eſt contentée d'avancer qu'elle étoit preſcrite, n'ayant été donnée aux Juifs que pour un temps, & que pour les amener inſenſiblement & par dégrés à la foi de myſteres plus ſublimes que Jéſus a enſeignés aux hommes; myſteres dont, ſuivant les Chrétiens, les types étoient renfermés dans la Religion Judaïque. Il ſeroit beau voir le Chriſtianiſme attaquer le Judaïſme comme faux, lui qui n'eſt qu'une branche ſchiſmatique de l'ancienne Religion; qui en a conſervé les principaux uſages; qui ne s'en eſt ſéparé abſolument que plus de trois ſiècles après la mort de Jéſus. Pierre & le plus grand nombre des premiers Diſciples, auroient ſans doute anathématiſé vos Docteurs; car pendant toute leur vie le culte qu'ils rendoient à Dieu étoit un mélange du Judaïſme & de quelques nouvelles opinions. Notre Loi ſera toujours un code reſpectable aux Chrétiens, parce que de ſa vérité dépend celle de la leur. Ils ſe retranchent ſur ce que nous n'entendons pas notre propre inſtitution; mais cette diſtinction, vous en ſentez la fri-

volité. Autant vaudroit dire qu'un Saxon n'entend pas l'Allemand.

LE PHILOSOPHE.

NE croyez pas que les Chrétiens ſoient perſuadés de la vérité de votre Religion. Ils ne lui ont déféré le titre de divine que par intérêt. Moyſe avoit par ſes allégories ouvert la porte à tous les Prédicans. Les nouveaux ſectaires réfléchirent ſur le poids qu'une haute antiquité donneroit à leurs opinions; ils adopterent le double ſens qu'offroient vos livres, abandonnant la lettre au mépris des fables uſées de l'ancienne Mythologie. Il y a beaucoup d'apparence que vos livres ſerviront encore de baſe à plus d'une impoſture. Cette époque de la création, cette origine du mal & du péché, enfin ce détail, quoique confus, du prétendu premier âge du monde, tout cela eſt une beſogne toute faite dont plus d'un fourbe profitera. Aucune Mythologie n'a parlé auſſi affirmativement que Moyſe ſur ces faits hors de vraiſemblance. Si Jéſus, tout ami qu'il paroiſſoit être de vos conſtitutions religieuſes, eût trouvé ailleurs ce qu'il a trouvé chez vous, il y a long-

longtemps que vos Livres divins auroient été condamnés au feu.

Mais vous convenez que la Religion Chrétienne eſt fauſſe; & penſez-vous que, ſi la votre eût été vraie, Dieu auroit permis qu'elle ſervît de fondement à l'impoſture, & que ſans force ni vigueur, elle fût contrainte d'errer dans l'obſcurité? Quelle idée avez-vous donc de votre Dieu & de ſes loix? S'il ne vous eût donné votre Religion que pour un temps, ſans doute il en auroit parlé à Moyſe, ſon organe ſenſible. Il ne l'a pas fait: donc elle devoit durer toujours. Et c'eſt ce qui ſeroit arrivé, ſi elle fût émanée de la Divinité. Vous ſoutenez Dieu immuable; & en même temps vous ſuppoſez qu'il varie dans ſes décrets. Il faut au moins être d'accord avec ſoi-même.

D'ailleurs la Religion de Moyſe eſt un tiſſu de traits qui ſentent l'humanité, groſſiere même. Liſez vos livres, de bonne foi, vous verrez que Moyſe n'eſt parvenu à vous donner des loix, qu'en faiſant périr ceux qui ſçavoient bien certainement qu'il n'avoit point droit d'être votre Légiſlateur. Vos abſurdes ſacrifices ne pouvoient être agréables qu'aux Lévites qui les dévoroient,

& non à la Divinité, qui n'a beſoin de rien, & de qui, de votre propre aveu, vous tenez & votre Etre & votre bien-être.

LE SADUCÉEN.

COMME c'eſt l'intention qui détermine la nature des actions, en ſuppoſant que la Divinité n'ait point commandé nos ſacrifices, ils pouvoient toujours nous la rendre favorable, en conſéquence de notre bonne foi. Il n'eſt pas abſurde de penſer que la Divinité veuille bien augmenter le bien-être de celui qui ſe prive volontairement d'une partie du ſien, dans la vue de l'honorer.

LE PHILOSOPHE.

NON, dans un ſens. Mais n'eſt-ce pas d'après la conduite des hommes que vous avez jugé de celle de Dieu? Un propriétaire de fonds ne donne ces mêmes fonds qu'à certaines conditions, ſans leſquelles il ſe trouveroit réduit à un pire état que celui à qui l'abandon en ſeroit fait. Si le Rentier ne ſatisfait pas, le Seigneur le dépoſſede; & le fait punir, s'il a dégradé; quelquefois même il le rend eſclave, ou l'empriſonne, ſuivant les coutumes. Voilà le type de votre Dieu,

& j'y trouve auſſi celui du Paradis & de l'Enfer des Chrétiens. Je le diſois il n'y a pas longtemps : c'eſt dans la nature que nous puiſons toutes les images dont nous formons nos idées.

LE SADUCÉEN.

JE pars d'un principe : ce n'eſt pas nous qui ſommes les auteurs des biens dont nous jouiſſons. A qui donc déférerons-nous le culte de reconnoiſſance?

LE PHILOSOPHE.

LA reconnoiſſance doit être analogue à la perſonne à qui on la doit. Si Dieu dévoroit les offrandes qui lui ſont préſentées, plus de doute qu'il ne fallût les continuer. Hors ce cas je n'en vois qu'un à excepter; c'eſt celui où la Divinité preſcriroit par un ſigne évident, qu'elle entend qu'on pourvoye aux néceſſités d'un certain nombre d'hommes caractériſés ſpécialement, & deſtinés d'une façon plus particuliere à ſon ſervice que le reſte de la ſociété.

POUR juſtifier les oblations il faudroit prouver que l'Etre auquel on les adreſſe manque de ce qui lui eſt offert, mais qu'il a toute autre choſe en ſa puiſſance, & qu'il en fait part à ceux qui ſup-

pléent à ſes beſoins. Si votre Dieu eſt dans ce cas, vos offrandes ſont faites conformément à la ſaine raiſon. Mais votre thèſe eſt toute différente. Votre Dieu eſt maître abſolu de tout, & n'a beſoin de rien. Un culte de pure gratitude, me ſemble, lui conviendroit mieux, (je parle aux Chrétiens & aux Juifs) que des fondations pécuniaires, & que de la graiſſe de bouc & de géniſſe, qui ne peuvent lui être d'aucune utilité.

LE CHRÉTIEN.

Nous penſons tous que nos ſacrifices ne ſont d'aucune utilité à Dieu; mais ils ont un autre motif: comme il eſt eſſentiel que tous les actes de l'homme ſe rapportent à la Divinité, afin que ſa préſence univerſelle retienne ceux que l'eſpoir de l'impunité porteroit à pécher dans le ſecret, les ſacrifices ſervent à rappeller continuellement cette préſence. D'ailleurs il ne ſuffit pas d'offrir à Dieu quelque don, pour expier des forfaits; il faut que le don nous prive, & que cette privation que nous éprouvons ſoit encore accompagnée du remords & de la ferme réſolution de ne *plus* tomber dans la même faute.

Or, ſi une fois vous ſupprimez cette fin unique de toutes les actions de l'homme, quel ſera le frein que vous apporterez aux paſſions déréglées? L'homme rapportant tout à l'homme ne manquera pas de pallier ſes travers; & ſe devenant de plus en plus indulgent à lui-même, il en viendra bientôt au point de ſe permettre tout. Alors les déſordres bouleverſeront tous les Etats, & le crime n'aura plus rien à craindre.

Le Philosophe.

Il faut donc, ſelon vous, un frein aux hommes. Si cette propoſition n'eſt par vraie en particulier, elle peut le devenir en général dans une ſociété corrompue par le préjugé. Les premiers hommes, ſi l'on en croit vos Livres Saints, n'ont pas connu ce frein, puiſque nous ne voyons Dieu adoré parmi eux qu'après un laps de temps conſidérable, qui s'étoit écoulé depuis la création juſqu'à Enos. Quoi qu'il en ſoit, il s'agit de ſçavoir ſi votre queſtion s'étend ſur un plan général de Religion, ou ſeulement a rapport à l'état d'un particulier, qui pourvu qu'il ſe conforme extérieurement aux loix du pays dans lequel il vit, eſt très-libre d'ailleurs

de fixer à ſon gré les objets de ſa croyance.

LE CHRÉTIEN.

L'AMOUR de la paix me feroit deſirer, qu'au moins dans chaque ſociété il n'y eût qu'une Religion. Mais parlons de bonne foi; l'homme peut-il ſe refuſer à l'exiſtence d'un Souverain Etre? Et en ſuppoſant que ce premier Etre fût une chimere, pourroit-on ſe diſpenſer de l'admettre, ſans renverſer tout l'ordre du monde?

LE PHILOSOPHE.

IL eſt démontré par l'expérience que les habitudes s'incorporent en notre nature, de maniere qu'elles s'y confondent & ne font plus qu'une avec elle. Je ſuppoſe donc qu'il ſeroit difficile de ramener les hommes à une religion qui ſeroit telle que l'homme en la pratiquant n'auroit que la vertu pour but, & le titre de vertueux pour récompenſe. La vertu n'a plus ces attraits dont nos Peres l'ont décorée, & qu'elle poſſédoit réellement; elle eſt maintenant maigre & hideuſe. On l'a dépouillée de tous ſes ornemens pour en vétir des fantômes qu'on ne voit pas mieux qu'el-

le, mais qu'on ſent moins.

Pour des hommes foibles & corrompus, une Religion dogmatique & la ſuppoſition d'une premiere Cauſe, deviennent néceſſaires. Si vous êtes d'un tempérament délicat, tendre, craintif, n'entreprenez jamais de ſortir du Déisme. Il faut, à quelque prix que ce ſoit, une Dulcinée aux Dom Quichottes. Vous feriez bien quelques pas dans l'opinion contraire : la nature qui ne reſpire que pour la liberté, ſembleroit vous conduire comme par la main à ſa conviction ; mais au premier inſtant de foibleſſe, que vous payeriez cher un court intervalle de tranquilité ! Le reſte de votre vie ſeroit un combat continuel entre votre raiſon & votre préjugé. L'une vous reprocheroit ſans ceſſe votre lâcheté & vous porteroit à de nouveaux efforts pour ſecouer le joug ; l'autre gourmanderoit continuellement votre témérité & vous ſolliciteroit au retour. On ne captive jamais la raiſon quand elle a apperçu la liberté ; & le préjugé n'eſt jamais plus à craindre que lorſqu'on a laiſſé échapper l'occaſion de le vaincre.

Votre eſprit a toujours été flaté de votre divine origine ; votre vanité s'at-

tend à des délices éternelles, d'autant plus alléchantes qu'elles ſont réſervées à l'eſpece humaine ſeule. La perſuaſion de votre immortalité entre dans la compoſition de votre bonheur ; & les ſoins que quelques-uns prennent pour ſe rendre recommandables à la poſtérité, ſont un foible échantillon de ce que d'autres ſont capables de faire pour l'éternité. Ces prétentions ſans nombre ſont fomentées par l'amour-propre ; & ſi quelquefois la nature veut énerver les promeſſes qui les fondent, parce qu'elles ſont conditionnelles de ſon eſclavage, on ne manque pas de rapporter ces tentations à un mauvais principe, quoiqu'elles ne ſoient que le jeu d'un reſſort qui ſe détend.

A force de contraindre la nature, ſa vertu s'atténue. Le combats ſe rallentiſſent, ou les victoires deviennent plus fréquentes. C'eſt ici le triomphe du préjugé. On attribue à la perſévérance l'effet de la décrépitude. On s'applaudit d'avoir réſiſté, & d'être enfin parvenu au point qu'on deſiroit. C'eſt alors qu'on blâme ſans pudeur ceux qui éprouvent les mêmes ſenſations que nous-mêmes avons éprouvées ſans vouloir faire attention qu'on ne l'emporte ſur les

paſſions que parce qu'elles ſont éteintes.

Un partiſan du Déiſme n'a point à ſe plaindre quand les choſes lui réuſſiſſent ainſi. Il s'eſt privé de bien des plaiſirs; mais il lui reſte peu de temps à vivre; & ce court intervalle ſera délicieux pour lui, parce qu'alors plus que jamais ſes préjugés le berceront du bonheur éternel.

Mais malheur à un tel homme, s'il vient à perdre en même temps ſes préjugés & ſes paſſions. En vain il rappellera la nature à ſon ſecours, pour le dédommager, au moins en partie, du temps qu'il a perdu. Le terme qui ſuit la caducité, eſt la mort, & plus on veut contraindre les ſens à ſuivre les penchans de l'eſprit, quand ils n'en ont plus la force, & plus on accélere la deſtruction totale de ſon Etre. Le ſeul parti à prendre en ce cas, c'eſt de conſentir qu'une éternité de privation ſuccede à un temps pendant lequel on n'a joui de rien.

Je ne ſuis entré dans cette digreſſion, que pour vous faire ſentir de quelle conſéquence il eſt de bien conſulter la nature, avant que d'embraſſer une opinion. Quelle affaire exige plus de ſoin? C'eſt de ce choix que dépend le bon-

heur ou le malheur de notre vie entiere, & ſurtout de cet intervalle qui eſt entre l'âge mûr & notre deſtruction; parce que c'eſt le temps où nous ſongeons le plus à nous-mêmes.

Il ne ſuffit pas, pour ſe déterminer à un choix dans cette matiere, de ſe conſidérer actuellement. Il faut ſe placer dans les différentes poſitions, où l'on préſume qu'on pourra ſe trouver dans le cours de la vie; comparer enſemble les ſacrifices, & l'eſpoir; ſe mettre ſous les yeux les démonſtrations reſpectives des diverſes opinions; & s'interroger ſoigneuſement ſoi-même pour ſçavoir quel parti on prendroit dans un tel cas, s'il arrivoit que la conviction ſe refusât de part & d'autre. Outre que dans toutes les opinions il eſt des difficultés à ſurmonter, lorſqu'on veut approfondir, c'eſt qu'il eſt des choſes qu'on ſent, mais qui ne ſont point accompagnées de cette lucidité néceſſaire pour les faire ſentir aux autres; & enfin d'autres choſes encore que je verrai & expliquerai à pluſieurs qui en ſeront vivement frappés, tandis qu'elles ne vous effleureront pas ſeulement l'eſprit.

En général on peut dire que c'eſt un travail immenſe que la deſtruction des

préjugés. Le paſſage d'une croyance à une autre croyance n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'il y a à faire pour parvenir à ne croire rien. Quoiqu'il ne s'agiſſe que d'opérations purement ſpéculatives, il ſe fait une révolution dans le phyſique ; & cette refonte de tout l'Etre demande une organiſation vigoureuſe, & à laquelle il ne manque rien pour former d'immuables réſolutions.

Nous parlions, il n'y a qu'un moment, de l'état d'un homme qui, ſur le déclin de ſon âge, s'appercevroit qu'il a été la dupe de ſes préjugés : celui qui après en avoir ſecoué le joug, s'y ſoumettroit de nouveau, ſeroit plus malheureux encore. Le ſacrifice de ſa vie ne lui paroît pas capable d'expier ſon crime. La vue de ces malheureux qui, rongés de remords & navrés de douleur, expirent ſur la roue, n'eſt qu'une foible image des ſupplices qu'endure un homme qui, au moment ſuprême, rentre ſous l'empire de l'opinion.

Ce retour eſt d'autant plus à craindre, qu'au terme de la caducité, la terreur naturelle d'une deſtruction prochaine ſe joint à l'aſcendant qu'ont eû ſur nous nos premiers principes. Nous n'avons plus beſoin de ces raiſons qui nous

tranquiliſoient au ſein des plaiſirs, & qui étoient les mobiles de notre ſupériorité aux opinions. Notre eſprit qui s'affoiblit à meſure que notre corps décline, perd néceſſairement la forme de tous les raiſonnemens. Il faut donc ſe préparer à n'avoir pour défenſe contre les attaques de l'opinion, que le ſouvenir de la ſubſtance de ces raiſonnemens, ou ſeulement la certitude de leur valeur paſſée, qui n'a pu changer avec la ſituation de notre corps. Si l'on a bien approfondi une vérité en ſanté, & qu'on l'ait admiſe ſur ce pied; comme ce qui eſt vrai de ſa nature, l'eſt toujours, c'eſt en vain qu'on en changera les termes, pour la détruire en moi. Je peux ſans riſque m'en tenir à la premiere démonſtration, ſans qu'il ſoit beſoin que, pour cela, je me rappelle les diverſes propoſitions affirmatives ou négatives qui la compoſoient.

LE CHRÉTIEN.

JE ſens par les efforts qu'il m'a fallu faire, pour en venir ſeulement où j'en ſuis actuellement, ce qu'il en doit couter à quiconque veut ſe délivrer du joug de toute opinion; mais je me crois aſſez de force pour aller plus loin. Je ſuis

d'autant plus en ſureté contre ces retours tant à craindre, que je ne me rendrai qu'à l'évidence ; & je vous crois aſſez complaiſant pour réſoudre mes difficultés, quand l'occaſion ſe préſentera d'en faire.

LE SADUCÉEN.

Je ſerois moins ſurpris de voir un partiſan de l'ame immortelle paſſer à la négation d'un premier Etre, qu'un pur Déiſte au ſens où nous le ſommes. Les abſurdités dont fourmillent pluſieurs ſyſtêmes Religieux, entre autres le Chriſtianiſme, en aviliſſant l'idée d'un Dieu, peuvent conduire à l'athéiſme ; car de la croyance d'un Etre ſuprême imparfait, & abſurde, tel que l'admettent les Chrétiens qui ne ſont pas inſtruits, à la négation de ce même Etre, il n'y a pas loin : le bon ſens & la raiſon ſemblent y conduire.

LE PHILOSOPHE.

PEUT-ÊTRE qu'après un mûr examen, vous trouverez que vous en êtes tous deux aux mêmes termes. C'eſt le propre de l'homme de croire que ſon opinion, lors même qu'il l'abroge, étoit la

meilleure à ſuivre, excepté celle qu'il a nouvellement embraſſée.

FIN du ſixieme Dialogue.

Un défaut très-ordinaire aux hommes, c'eſt l'inconſéquence. Le Saducéen n'avoit pas tort quand il penſoit qu'un Chrétien pouvoit paſſer plus facilement à l'athéiſme, qu'un Déiſte; en les ſuppoſant tous deux d'un caractere égal d'eſprit. Les extrêmes ſont faciles à atteindre, & à force d'avoir trop cru, on en vient à ne plus rien croire. Mais s'il avoit raiſon à l'égard de deux perſonnes non inſtruites, il ne raiſonnoit pas juſte par rapport à deux autres perſonnes éclairées. Que peut penſer de la Divinité un homme de bon ſens élevé dans l'opinion de l'ame mortelle & périſſable? Que la fonction de cette Divinité ſe borne à remuer la matiere, qu'elle eſt éternellement occupée à faire pleuvoir à propos ſur le champ de ſon Dévot, & à lui rendre une vache pour un veau qu'il lui a offert; & pour peu qu'un tel homme trouve de la répugnance à donner un ſi vil emploi à Dieu, il faut qu'il le gratifie d'une éternelle inaction. Mais ce Dieu

plongé dans l'infini repos, ce poids étranger, inutile à la nature, pourquoi exiſte-t-il? Il n'exiſte, il n'a exiſté de toute éternité, que pour créer, dans un temps limité, la nature, & l'entretenir ſans ſe mouvoir, par certaines loix qui, immuables comme lui, n'ont plus, par-là-même, beſoin de leur Auteur pour continuer d'aller.

Mais quand on ſuppoſeroit l'action continuelle de Dieu pour opérer l'entretien du monde, qu'eſt-ce que cette action, néceſſaire puiſqu'elle eſt, peut exiger de la part d'un Saducéen qui ne craint ni n'eſpere rien au delà de la vie préſente? Tout ſon eſpoir ſe borne à quelques retours lucratifs de dons qu'il ſacrifie: & il faut avouer qu'une hypothèſe fondée ſur une baſe auſſi fragile eſt bien peu ſure; & qu'il a fallu trouver un peuple auſſi avide de gain que le ſont les Juifs, pour oſer s'en promettre la durée pendant quelques ſiècles.

Le Saducéen éclairé peut donc franchir preſque ſans obſtacle l'intervalle qui ſe trouve entre ſon opinion & l'athéisme. Celui qui ne l'eſt pas doit trouver plus de difficultés, parce que jugeant ſeulement de la réalité de ſon ſan-

tôme, par les conſéquences qu'on a tirées de ſon exiſtence, il eſt certain que, quand il compare la multiplicité de dogmes abſurdes que certaines ſectes en ont tirés, avec le culte ſimple qui lui eſt preſcrit, il en conclud que ſon ſentiment eſt le bon, puiſqu'il n'eſt pas accompagné de toutes les abſurdités qu'il voit ailleurs, ou du moins qu'il ne s'en apperçoit pas. Nous avons un exemple de ce que je dis ſous nos yeux. Les pays où la Réforme s'eſt faite ont embraſſé une eſpece de Déiſme : dans ces provinces peu d'Athées. L'Italie, qui le croiroit? en contient plus, au centuple, que l'Angleterre & la Hollande.

Tous ceux qui admettent la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, agiſſent conſéquemment en admettant un Etre Souverain. La premiere opinion ſuppoſe la ſeconde. Et comment, ſur-tout parmi les Chrétiens, des gens qui reçoivent tant d'impoſſibilités comme des vérités démontrées, ne recevroient-ils point le dogme d'une premiere Cauſe qui dans les infinies perfections qu'ils lui attribuent, renferme une infinité d'impoſſibilités & de contradictions? Il ſeroit ſingulier de voir des perſonnes ad-

admettre une foule d'abſurdités ſecondaires & dérivées, & rejetter en même temps l'abſurdité générale & le principe d'où toutes les autres découlent.

Les Matérialiſtes dogmatiques, c'eſt-à-dire, ceux qui ont été conduits à leur opinion par un enchaînement de conſéquences juſtes, tirées d'un principe certain; ces Matérialiſtes, dis-je, font aux Déiſtes un reproche ſemblable à celui que nous venons de voir qu'on pourroit faire aux Chrétiens, s'il s'en trouvoit dans le cas que nous avons ſuppoſé. Vous admettez un Dieu, leur diſent-ils, & vous niez les cultes que divers peuples lui rendent. Dans l'énumération des attributs de votre Divinité, vous ſentez qu'il y a au moins, des improbabilités. Eh, dites-nous, s'il vous plaît, ſi Dieu, qui a voulu qu'il exiſtât en lui des propriétés incompatibles, telles que ſont l'infinie miſéricorde qui doit tout pardonner, & l'infinie juſtice qui doit tout punir, ne ſçauroit auſſi avoir voulu faire le monde à une telle époque, le noyer à une telle autre; donner une loi aujourd'hui aux Juifs, & la révoquer demain; envoyer ſon fils pour en porter une nouvelle, & le faire pendre pour avoir injurié le Ma-

giſtrat Hébreu. Qui ſçait ſi ce n'eſt pas à deſſein que voulant couronner la Virginité, il a fait de la Mere du genre humain une Coquette. Il n'eſt plus impoſſible que Dieu ſe trouve à la fois ſur tous les Autels Chrétiens du monde, que d'être préſent par-tout, ſans néanmoins ſe trouver dans la matiere. Eſt-il plus difficile de créer un univers que de redreſſer un boiteux? Enfin citez-nous un dogme, un myſtere d'une Religion quelconque, qui répugne plus à la ſaine raiſon, que l'exiſtence d'une infinie ſpiritualité avec, nous ne diſons pas, un monde infini, mais ſeulement une particule matérielle, qui enfin, ſi petite qu'elle ſoit, occupe une place.

Il eſt une eſpece de Déiſtes différens de ceux à qui l'on vient de parler. Ce ſont ceux qui n'admettent aucune action en Dieu & qui aſſurent que les actions des hommes lui ſont abſolument indifférentes, de quelque nature qu'elles ſoient. On peut bien dire de ces Déiſtes, qu'ils reſſemblent aux Danaïdes. Pourquoi ſe charger d'un fardeau inutile?

La plus grande atteinte qu'on ait pu porter à la liberté naturelle des hommes, a été de ſuppoſer un Dieu. On s'eſt

mis en droit de les asservir aux plus ridicules superstitions, dès qu'on est parvenu à les infatuer de l'existence d'une premiere Cause distincte de la Nature! Tous les cultes sont des conséquences de cette opinion ; & l'on ne peut s'empêcher d'avouer que quiconque l'a une fois admise, doit, pour agir conséquemment, adopter un système religieux.

Dans cette supposition le Déiste doit craindre ; car a-t-il assez vécu, a-t-il eu assez de secours & de lumieres pour discerner, entre les divers cultes établis, quel est le véritable? D'ailleurs qui sçait si cet Etre tout-puissant n'a pas voulu pour son plaisir être adoré diversement ; & si l'on ne court pas également risque de se perdre en frondant le culte des Chinois & en ne suivant pas celui des Chrétiens?

Cette raison de la possibilité de plusieurs cultes contraires, ou d'un seul absurde, en supposant une Divinité absolue, est bien capable de faire aller en avant tout homme qui a tant fait que de secouer le joug de la religion, quand les sectes actuelles ne lui offrent rien de meilleur que ce qu'il a quitté.

Outre les raisons que nous venons de voir, il est des preuves que les par-

tiſans de chaque ſyſtême mettent en avant ; & quand nous aurons entendu nos interlocuteurs, nous ſerons en état de juger de la valeur de ces preuves. Au fond le partiſan de la nature n'a pas beſoin de démontrer ſon opinion : il lui ſuffit de battre celle de ſon adverſaire & d'en faire voir la vanité. Car enfin c'eſt à celui qui ſuppoſe, à étayer ſa ſuppoſition ; & l'on doit la regarder comme fauſſe, dès que ceux-là-mêmes qui la défendent ne la peuvent ſoutenir.

DIALOGUE VII.

LE PHILOSOPHE, LE CHRÉTIEN ET LE SADUCÉEN.

LE CHRÉTIEN.

JE ſens qu'il eſt d'autres précautions à prendre, lorſqu'il s'agit de former un ſyſtême général de croyance, auquel tout un peuple doit être aſſervi, que dans le cas où il n'eſt queſtion que d'une

Religion particuliere, adoptée par un ſeul homme, ou par un petit nombre. Ainſi bornons-nous à nous-mêmes.

LE SADUCÉEN.

SANS doute; & la poſition où nous nous trouverons ſoit que nous adoptions ou rejettions l'hypothèſe d'une premiere & ſouveraine Cauſe, nous fera ſentir, au moins en général, celle où ſe doit trouver un peuple qui n'admettroit point de Dieu, vis-à-vis d'un autre qui auroit embraſſé l'opinion contraire. D'ailleurs nous n'avons point envie de devenir Prédicans, & la diſpute nous regardant perſonnellement, en ſera beaucoup plus libre.

LE PHILOSOPHE.

COMME vous ne différez entre vous que dans les conſéquences, & que tous deux vous êtes d'accord ſur le principe, il eſt bon de convenir que les raiſons qui militent contre l'un, ſont applicables à l'opinion de l'autre. Cela n'empêchera pas que vous ne fourniſſiez à votre gré, ſéparément, les raiſons que vous croirez concluantes en faveur de votre hypothèſe. Car je ſçai qu'entre les partiſans d'une premiere Cauſe, il en

eſt peu qui ſoient d'accord ſur ſa nature & ſur ſes attributs : & cette diverſité n'eſt pas une foible préſomption de la vanité de leur hypothèſe.

Pour mettre quelque ordre dans notre conférence, fixons nos perſonnages. Vous dites qu'il eſt une premiere Cauſe, un ſouverain Etre, un Dieu enfin diſtinct de la nature matérielle & ſenſible, & qui poſſede, dans un dégré infini, une infinité de propriétés. Moi, je nie qu'il exiſte un tel Etre. Exprimez donc, je vous prie, quels ſont les motifs de crédibilité qui vous portent à l'admiſſion d'une hypothèſe, qui me paroît abſurde.

Le Saducéen.

Je vais les expoſer. 1°. L'ordre de l'univers, ſa création & ſon entretien.

2°. Le chef-d'œuvre du mécaniſme de certains Etres, tels que l'homme, &c. &c.

3°. La préſence & la puiſſance actuelle d'une Providence.

Telles ſont les preuves *à poſteriori*.

Celles *à priori* conſiſtent 1°. Dans l'impuiſſance où eſt la matiere de produire ce que nous voyons. Si elle eût pu être créatrice ou ſimplement for-

matrice, elle le ſeroit toujours, & nous verrions continuellement de nouvelles formes. D'où ſuit

2°. L'EXISTENCE d'un principe diſtinct de la nature, & ſupérieur à la nature, à laquelle il a donné ce qui lui manquoit pour être.

3°. ENFIN l'idée que j'ai d'un tel Etre ſéparé de la nature; idée d'autant moins répugnante, que je la trouve être celle de tous les hommes de tous les ſiècles, qui, diviſés ſur le reſte de leurs opinions, ſe ſont accordés ſur celle-ci.

LE PHILOSOPHE.

COMME les preuves *à priori* ſont les plus fortes, & même les ſeules qui ſoient ſpécieuſes ce ſeront elles que je vais attaquer, & celle que vous poſez en dernier lieu, ſera la premiere renverſée.

1°. L'IDÉE actuelle de l'exiſtence d'une premiere Cauſe, peut être en vous l'effet du préjugé, comme l'eſt celle de pluſieurs autres points, auxquels vous donniez précédemment votre conſentement, parce que vos peres vous en ont tranſmis le reſpect avec l'éducation. L'idée de Royauté réveille en vous celle de ſainteté & de vénérabilité; cependant il eſt des Rois qui ne ſont ni ſaints

ni vénérables. Mais la ſagacité des loix a donné cette attribution aux Souverains, & veut qu'on la regarde comme inhérente à leurs perſonnes, ſans diſtinction: & le ſoin qu'elle prend de ramener à cette croyance, par la voye des châtimens, ceux qui oſent s'en écarter, lui a juſqu'ici donné une ſorte d'univerſalité. Comme cette maxime entre dans le plan de toute éducation civile, il eſt peu d'hommes qui n'en ſoient pénétrés. Si un enfant y répugnoit, il ſeroit châtié; & peut-être l'avez-vous été plus d'une fois, avant d'acquérir l'idée que vous avez de Dieu.

Si Dieu avoit voulu que ſon exiſtence ſe manifeſtât par celle de ſon idée, cette idée ſeroit dans la tête de tous les hommes, & elle ſeroit la même chez tous. Or il y a actuellement & il y a toujours eû des hommes, & des peuples entiers même, qui n'ont point eû cette idée: vos Ecritures avouent qu'avant Enos elle n'exiſtoit point: & dans le nombre des hommes qui diſent l'avoir, cette idée, elle varie à l'infini: *Quot capita, tot ſenſus.* Je vous laiſſe à tirer la conſequence.

On ne peut répondre à ce raiſonnement qu'en admettant la prédeſtination;

mais dans cette hypothèſe, il m'eſt inutile d'agir. Je me conforme à la volonté de Dieu, en niant ſon exiſtence, puiſqu'il ne veut pas que j'en aye l'idée.

D'AILLEURS prenez garde que dans l'idée que vous avez de Dieu, il n'entre que des idées ou des parcelles d'idées, priſes dans la nature; ce qui ne convient nullement à un Etre purement ſpirituel. Il faudroit pour la validité de votre motif de crédibilité que l'idée que vous avez de Dieu n'eût aucune affinité avec celle des Etres corporels, ni avec leurs diverſes qualités.

VOUS me direz qu'en transférant à la Divinité certaines propriétés des Etres corporels, vous épurez ces images par la qualité infinie que vous leur donnez; mais cette opération de votre eſprit eſt-elle capable de changer la nature des propriétés, & de corporelles, qu'elles étoient, les faire devenir ſpirituelles? D'ailleurs qu'eſt-ce que l'infinité? C'eſt, répondrez-vous, l'excluſion de toutes limites; mais cette excluſion de limites ne change point la nature de la propriété. Etendez la force, qui eſt une propriété corporelle, tant qu'il vous plaira, elle n'en acquerra aucun dégré de ſpiritualité. Il en eſt de même de

la peſanteur, de la légereté &c. Le mouvement infini ſera toujours un accident de la matiere, tant qu'il ſera le réſultat du choc des corps matériels. Enfin ſi vous ne pouvez définir autrement l'infinité qu'en diſant qu'elle eſt l'excluſion des limites; comme la nature joüit de cette excluſion, puiſqu'il n'eſt aucune de ſes extrémités au delà de laquelle il ne ſe trouve de l'eſpace, votre attribut eſſentiel conviendra également à Dieu & à la matiere; & tout ce qu'on en pourra conclure, c'eſt qu'il exiſte deux infinis dans le monde. Concluſion abſurde, & qui faiſoit la baſe du ridicule ſyſtême des Manichéens, qui admettoient deux Principes égaux; mais qu'on n'a pas beſoin de détruire.

2°. Je répondrai, à la fois, à vos deux autres preuves *à priori*, & je commence par la premiere, dont la ſeconde n'eſt qu'une conſéquence.

L'INDUCTION que vous tirez, que la matiere n'a jamais pu produire ni former, de ce qu'elle ne forme ni ne produit plus de nouveaux Etres, n'eſt pas juſte. De ce qu'une femme n'a plus d'enfans actuellement, inférer qu'elle n'en a jamais eu, eſt une aſſertion téméraire. Nous ne connoiſſons aucun

principe d'une vertu éternelle. Mais pour que nous donnions ce nom à une choſe, il ſuffit qu'elle ait produit une fois; ſurtout ſi ſes effets ſont tellement conſtitués, qu'ils puiſſent à leur tour devenir des principes d'autres effets, qui portant en eux les mêmes germes réproducteurs, aſſurent l'éternelle durée de leur genre. Telle a été l'œconomie de la nature. Il étoit eſſentiel à l'ordre qu'elle ceſſât de produire, après avoir une fois jetté hors de ſon ſein les germes principes de chaque genre. Cela prouve à merveille & ſon indifférence & ſa ſageſſe. Si vous mettez un Dieu, un Etre intelligent, à ſa place, la thèſe change. Comme cet Etre connoiſſant n'a dû ſe déterminer à produire que dans la vue d'un plus grand bien, relatif n'importe à qui, il ne doit point ceſſer de produire; car le bien ne peut être pouſſé trop loin. La ceſſation de produire des Etres originaux, s'accorde bien mieux, avec l'indifférence qu'a la nature de faire ceci ou cela; & comme abſtraction faite des formes, elle ne connoît ni ne ſent, il lui eſt égal de produire, ou d'entretenir, ou de détruire, quoiqu'il y ait une grande diſparité entre ces actes. Si elle

étoit connoiſſante & capable d'intelligence, & que, comme votre Dieu, l'infinité fût attachée à ſes propriétés, il auroit fallu qu'elle fît un choix entre ces différens actes: d'où il ſeroit arrivé néceſſairement qu'elle auroit toujours, & ſans interruption, ou produit, ou entretenu, ou détruit. Dans votre ſentiment, ſi Dieu a créé & que l'acte ait été bon, il doit toujours créer; mais réduiſons-nous à l'entretien des Etres: il ſera donc éternel; car ce qui une fois a été bon ne peut ceſſer de l'être. Mais ici ſe préſente une impoſſibilité: car que dirons-nous du principe que tout ce qui a eû un commencement doit avoir une fin?

Il ne s'enſuit pas cependant que, de l'état actuel du monde, on puiſſe inférer qu'il a toujours été le même; mais par la même raiſon que les ſubſtances ne peuvent être détruites, quant à l'eſſence, la matiere conſidérée en général, & comme le ſujet & les accidens des corps, a toujours exiſté. Il a pu être un temps où les formes ne ſubſiſtoient pas; mais les conditions des Etres ont toujours exiſté, enſemble ou ſéparément. Au reſte il ne faut point entendre le mot matiere comme

un nom propre, & qui déſigne un corps particulier; c'eſt un terme formé, & qui n'exprime pas un individu, mais dont nous nous ſervons pour exprimer par abrévation, cette choſe ſans forme & ſans nom qui ſert de baſe aux diverſes formes, & qui, comme un autre Prothée, eſt ſuſceptible, ſoit naturellement, ſoit par le ſecours de l'art, de prendre toutes celles qu'on veut lui donner.

Mais ſous quelque acception qu'on prenne le mot de matiere, il reſte toujours pour conſtant qu'elle eſt éternelle. Son exiſtence actuelle en eſt la preuve. Elle n'a pu ſe créer elle-même: vous en convenez. Dieu n'a pu lui donner l'être; car il auroit pris ſon type, ou ce rien, ou enfin cette idée qui lui a ſervi à la créer, ou dans lui-même, ou hors de lui-même. Etre infini, il n'a pu trouver de types ni d'idées hors de lui-même, puiſqu'il eſt l'excluſion de toutes limites; & que par-là il excede le néant même; ſans quoi le néant ſeroit plus infini que l'Etre. Il n'a pu prendre le type de la matiere en lui-même; car alors, s'il étoit vrai de dire qu'il eſt ſpirituel, on ne pourroit le dire infiniment ſpirituel, puiſqu'au moins

il auroit en lui des types qui, s'ils n'étoient pas encore matiere à certaines époques, ne laiſſoient pas d'avoir toutes les diſpoſitions propres à devenir matiere, comme il eſt arrivé dans la ſuite.

Tout eſt infini en Dieu : donc ſes vouloirs le ſont ; il a voulu l'exiſtence de la matiere : donc la matiere ſera éternelle. On peut, par le même argument, ſoutenir que ſi Dieu l'a voulu créer, il a dû la créer au premier terme de l'éternité ; car qui a pu empêcher l'effet de ſes vouloirs ? ce ne peut être qu'un autre vouloir oppoſé à celui-là, ou la volonté d'une cauſe ſupérieure à la premiere cauſe. Je vous laiſſe à choiſir laquelle de ces deux opinions vous plaira le mieux.

Mais revenons. Vous imaginez une cauſe ſéparée de la matiere, parce que, dites-vous, elle eſt inhabile à ſe modifier d'elle-même. Obſervez d'abord que vous ne connoiſſez point la matiere privée de formes. Loin d'en connoître la ſubſtance, à peine en appercevez-vous quelques accidens ; & dans l'inſtant même que vous vous appliquez, à l'aide de la lentille, à découvrir une de ſes propriétés, elle en exerce des milliers qui vous échapent. Par la même raiſon que vous ne concevez pas com-

ment la nature peut produire des Etres, il ne me tombe pas ſous les ſens comment une premiere Cauſe ſpirituelle a pu la prendre où elle n'étoit pas & lui donner des propriétés qu'elle ne poſſede pas elle-même.

Sans doute, ce que nous connoiſſons de la matiere, ce que nous en avons ſous la main, n'eſt pas capable de donner l'Etre à un individu organiſé. Ces parties de la matiere ſont moins des ſubſtances que des accidens. Ce ſont des portions qui ont reçu leur forme, & qui ſont bornées à l'inaction, juſqu'à ce qu'ayant perdu leur forme actuelle, elles périſſent ſenſiblement & retournent dans la matrice générale des Etres, pour, à la ſuite des temps, y acquérir de nouvelles formes, de nouvelles propriétés, par la voye de dépuration, & d'où elles reſortent de nouveau, ſous une figure réſultante de la nature des ſujets qui ont agi ſur elles dans le temps de leur rénovation. Ainſi cette pierre qui ſert de borne, eſt dans une parfaite inertie, parce qu'elle eſt extirpée de ſon centre naturel. Mais attendez qu'elle ait perdu ſa forme actuelle, qu'elle ſoit périe ſenſiblement; ſuivez ſes particu-

les détachées là où elles iront; examinez les divers mouvemens d'attraction & de répulsion qu'elles éprouveront; ne laissez pas échaper les accroissemens qu'elles essuyeront par la rencontre des particules analogues ou contraires à leur nature, des sympathies & des antipathies; suivez-les dans les progrès de dépuration : voyez-les, au sortir du creuset de la nature, reparoître sous la forme de la plus délicate molécule; ne les perdez point de vue : bientôt toutes ces préparations vont vous paroître inutiles; la molécule va disparoître, & sembler s'anéantir. Mais, quel prodige! cette foible molécule étoit le germe de la plus énorme pierre qu'on eût jamais vue. Encore quelques milliers d'années, ou peut-être de siècles, & sa cime atteindra les nuées. Elle bornoit une maison, on va bâtir une ville dessus.

NOTRE vie est souvent trop courte pour suivre la nature dans une de ses plus simples opérations, & notre vue trop foible pour appercevoir son procédé dans les moins compliquées; mais en faut-il conclure qu'elle n'agit pas, surtout lorsque nous sommes barrés par la contradiction, quand nous voulons sup-

ſuppoſer un autre agent qu'elle?

La maniere dont la nature entretient les Etres, ne ſçauroit former une queſtion, c'eſt par la voye de la putréfaction & de la génération, deux termes également éloignés & voiſins l'un de l'autre, & qui juſtement ſont les moyens entre la poſſibilité d'Etre & l'Etre réel. Ce qui arrive dans un grain de bled, Etre qui, comme l'homme, joue ſon rôle dans la chaîne infinie des choſes, arrive dans chaque individu.

Ici ſe préſente une difficulté, que je me fais pour vous éviter la peine de me la propoſer. En admettant, comme on eſt contraint de le faire, l'alternative de corruption & de génération, on ne peut que remonter dans l'échelle des Etres à l'infini; mais comme il a fallu que la putréfaction précédât la génération, ſans quoi il y auroit des effets ſans cauſes, & que pour y avoir putréfaction il a été néceſſaire qu'il y ait eu un germe diſpoſé à être putréfié, que d'ailleurs l'état actuel de la nature ne nous offre que des effets dans les germes que nous voyons, effets dont le plus léger examen nous indique la cauſe, on demande comment ce premier germe a pu être produit & par qui?

C'est préciſément à ce point de la diſpute, qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'intervention d'une premiere Cauſe pût ſatisfaire un eſprit attentif. C'eſt peut-être quand la curioſité des hommes les a emportés juſque-là, qu'ils ont invoqué une Divinité, pour les tirer du labyrinthe où ils ſe trouvoient plongés. Comment parler ſûrement d'un fait qui n'a point eu de témoins? Qui ne craindroit de s'égarer dans un myſtere ignoré même de la Nature qui en eſt l'Auteur & dans le ſein de laquelle il s'eſt paſſé? Il eſt facile d'imaginer que c'eſt à cet écueil que la raiſon humaine eſt venue échouer. L'homme né pareſſeux crut qu'il lui étoit impoſſible de franchir ce vaſte & obſcur intervalle, écoulé entre le premier point de l'éternité & celui où il connut ſon exiſtence. D'un autre côté ſon orgueil ne vouloit pas qu'il reſtât court ſur une époque ſi intéreſſante à ſa curioſité, & lui ſuggéroit tout bas de trancher la difficulté en ſe donnant une divine origine.

La propoſition étoit doublement flateuſe: elle ne manqua pas d'être agréée. Heureux pour les hommes, s'ils s'en fuſſent tenus à l'admiſſion de ce principe dénué d'évidence, & s'ils n'en eus-

ſent pas tiré des conſéquences fatales à leur repos!

CEPENDANT l'eſprit humain livré ſans réſerve au fantôme qu'il venoit de ſe forger, donna tout ſon eſſor pour l'orner de ce qu'il crut de plus beau dans la nature; il le chargea, il l'accabla de propriétés, & quoique la nature continuât d'exercer ſous les yeux des hommes, ces mêmes facultés dont ils tentoient en vain de la dépouiller, ils s'obſtinoient à la regarder comme un corps ſans vie, & comme un automate qu'un habile Méchanicien faiſoit mouvoir. Mais des Philoſophes attentifs remarquoient que d'un côté cette premiere Cauſe, ce premier Point, impliquoit contradiction, ou qu'il étoit la nature elle-même ou qu'il n'exiſtoit point: que d'un autre côté la nature ſembloit agir par ſa propre force, ſans choix, ſans connoiſſance, ſans détermination préciſe; qu'on en accéléroit ou retardoit les opérations, par le ſecours d'agens qu'elle-même produiſoit; ce qui ne ſeroit point arrivé ſi une cauſe ſéparée d'elle & ſupérieure, lui eût imprimé ſon action. Car n'ayant que la faculté de ſouffrir & de recevoir l'action d'un principe tout-puiſſant & exiſtant hors d'elle, elle eût toujours

produit déterminément telle ou telle modification à raiſon de l'impreſſion reçue d'en-haut.

Si la nature étoit aſſervie à un principe étranger, connoiſſant, intelligent & voulant, ce ſeroit inutilement que je tenterois de redreſſer un arbre tortu, ou d'en courber un qui ſeroit droit; en vain je planterois un chêne ſur un terroir propre à l'orme; en vain je voudrois faire meurir tel fruit dans une ſaiſon contraire à ſa maturité : tout l'art ſeroit inutile, & il n'y auroit que l'emploi de moyens divins qui pût interrompre l'effet d'une volonté divine. Mais où cette main divine a planté un grain de ſennevé, je l'arrache & lui ſubſtitue un grain de bled qui produit. Cela ne fait point honneur à l'immutabilité de Dieu.

Ces obſervations étoient ſuffiſantes, & il falloit en reſter là; mais il ne ſuffit point à notre curioſité de ſçavoir qu'une choſe eſt. Nous voulons encore ſçavoir comment elle eſt. De là ces nombreux ſyſtêmes ſur la formation du monde : ſyſtêmes qui en derniere analyſe, ſe réduiroient peut-être à nous apprendre ce que nous ſçavons tous ſans qu'il nous en coute aucun effort; c'eſt-à-di-

re, que le monde eſt, & que peut-être il a pris l'Etre d'une telle maniere plutôt que d'une telle autre.

Tous ces ſyſtêmes montrent une infatigable ſagacité dans leurs Auteurs; mais ils ne ſont pas ſans difficultés. L'Hylée de Platon, les Formes d'Empédocle, les Atômes d'Epicure, les Monades, les Entéléchies, les molécules de divers Philoſophes ont toutes les leurs. L'opinion qui veut que le monde n'ait été d'abord qu'une maſſe molle où tout étoit confondu eſt peut-être la plus ſatisfaiſante.

Il faut remarquer que ſi l'on n'explique pas préciſément dans tous ces ſyſtêmes de quelle maniere le monde s'eſt fait, on y démontre au moins qu'il s'eſt fait ſans le ſecours d'aucune force étrangere, & par la ſeule force naturelle de la matiere. Or, comme c'eſt de ſa prétendue inertie que vous tirez votre concluſion, qu'il faut, en donnant le repos à la matiere, qu'un autre Etre lui donne le mouvement; je conclus auſſi à mon tour, que la matiere étant ſuſceptible de ſe mouvoir par elle-même & le mouvement lui étant inhérent, comme il a été prouvé tant de fois, je conclus, dis-je, qu'elle n'a pas beſoin qu'un

Etre étranger & exiſtant hors d'elle-même, la remue.

Nos conſéquences ſont également juſtes, il ne s'agit plus que d'établir la vérité de nos principes.

Dans la ſuite peut-être, je vous ferai voir que, quand même il ſeroit impoſſible d'établir un ſyſtême probable de matérialité, en prenant un juſte milieu entre ceux qui ont déja été faits, votre ſyſtême d'une Divinité n'en ſeroit pas plus probable, ni même moins faux; parce que, quoique nous ne puiſſions dire au juſte comment la nature fait ce que nous voyons, néanmoins ce qui eſt, convient à l'Ouvriere aveugle & indifférente qui en eſt l'auteur, & non à une Divinité intelligente, bonne & ſage, qui poſſédant le ſouverain bien dans ſon infinité, ne peut jamais produire le mal que nous voyons dans le monde.

FIN du ſeptieme Dialogue.

En ſortant de ce dernier entretien, le Saducéen & le Chrétien s'apperçurent qu'ils étoient plus triſtes qu'à l'ordinaire, ce dernier ſur-tout; car, quoique depuis longtemps il eût ſenti la vanité de quelques points de ſa doctrine, il ne s'attendoit point à ſe voir privé de

l'éternité. A l'aide de mes propres forces, diſoit-il au Saducéen, j'ai quelquefois été juſqu'à ſuppoſer ma Religion purement humaine; mais je m'en conſolois par l'idée d'un Etre ſuprêmement bon, vengeur du crime & rémunérateur de la vertu dans les hommes, de quelque croyance qu'ils fuſſent.

Je ne craignois ni n'eſpérois rien après la mort, reprit le Saducéen; & j'avois mes garans dans la perſonne de Moyſe & de Salomon, les plus ſages de tous les hommes. Mais je voyois en Dieu un conſervateur de mon Etre & de ma fortune, que je voue tous les jours à ſa providence. C'eſt ſur ſes ſoins que je me repoſois, en quittant des femmes chéries, qu'un accès de violence ou de foibleſſe peut me ravir à chaque inſtant, & que je confiois de précieuſes richeſſes à l'inconſtance des eaux. Seul & ſans défenſe, j'ai traverſé des pays barbares ou étrangers, & cela ſans crainte, parce que je croyois, avec David, qu'un Ange me ſoutenoit, de peur que je ne heurtaſſe mes pieds contre la pierre. A la vue de quelque péril dont j'ai été menacé, j'ai promis de plus conſidérables ſacrifices que ceux que j'avois coutume de faire, & oppoſé au danger

qui me pourſuivoit, la vertu des ſacrés caracteres que je porte continuellement ſur ma poitrine : ces reſſources me tranquilliſoient d'autant plus, que je ne doutois point de leur efficacité, après l'expérience que j'en avois.

Il me ſemble, dit le Chrétien en interrompant le Juif, que n'eſpérant rien au delà de cette vie, il vous devoit être plus facile qu'à un autre, d'embraſſer l'opinion du Philoſophe. L'athéiſme eſt aſſez conſéquent dans un homme qui n'admet point l'immortalité de l'ame ; car enfin que riſque-t-il? Tout au plus, de n'être pas heureux en ce monde : & peut-être trouveroit-il à s'en conſoler, par la comparaiſon qu'il feroit de ſon état à l'état plus malheureux encore de bien des gens perſuadés de l'exiſtence de Dieu.

Mais, continua-t-il, j'ouvre les yeux, & je penſe entrevoir la vérité. Plus ſenſibles au bien phyſique qu'à la ſatisfaction idéale, plus attachés à l'actuel qu'à l'avenir, ſous quelque nom que ce ſoit, les hommes n'ont d'autre mobile que leur intérêt propre. Toutes les opinions qui flatent cet intérêt doivent être indeſtructibles ; celles qui le combattent ſe ſuccedent rapidement,

c s'évanouiſſent enfin. Je ne doute pas ue la connoiſſance diſtincte des motifs ui font admettre une Divinité par les ommes (je parle des hommes éclairés) e pût conduire à l'athéiſme. Dieu eſt our le Saducéen, un Mercure protecteur du commerce; pour le Muſulman, l eſt le fils de Vénus qui préſide aux laiſirs; comme il eſt pour le Chrétien, n Deſpote cruel, qu'on n'aime pas, nais qu'on craint. Ces diverſes acceptions de la Divinité ſont toutes fondées ur le phyſique de la nature de ceux ui l'admettent. Les Juifs, très-pauvres à leur origine, avoient beſoin d'un Dieu conquérant & *fertiliſeur*; dans la nême poſition, à-peu-près, les Romains invoquerent Mars. D'ailleurs omme l'action de la Divinité ſur vous, e s'étend pas au delà de la vie, je conois, d'après la réflexion que je viens e faire, qu'ayant moins de raiſons de a craindre, vous avez plus de motifs de 'aimer. Toutes les ſectes ne ſont pas lans la même poſition. Dans ma Religion, par exemple, l'eſpoir des récompenſes n'équivaut point à l'attente les châtimens.

Ce ſeroit donc, reprit le Juif en ſou-

riant, un grand ſervice à rendre à ceux de votre croyance, que de les convaincre qu'il n'exiſte point d'Etre ſuprême au ſens où on l'entend. L'intérêt que je prends au bonheur de tous mes ſemblables, & au votre en particulier, m'oblige à ne point laiſſer imparfait l'ouvrage commencé par notre Philoſophe; & quoique la démonſtration de ſon hypothèſe pût altérer ma félicité, je veux l'entendre parler encore.

On convint du jour où l'on ſe réuniroit chez le Philoſophe, & l'on ſe ſépara.

Dès que nos Interlocuteurs furent raſſemblés au jour indiqué, l'exiſtence de Dieu fut remiſe en queſtion. Peut-être, dit le Philoſophe, que tout ce qu'on a écrit ſur ce ſujet pour ou contre, n'eſt d'aucune utilité. Je crains bien, qu'en parlant de l'exiſtence de Dieu, nous ne reſſemblions à ceux qui combattent la chimere. Eſſayons de réduire la diſpute à certains termes. Tout dépend, ce me ſemble, de la diſcuſſion de vos preuves *à poſteriori*. Ecartons avec ſoin de nous livrer aux ſpéculations ſur la maniere dont les choſes ont été faites: qu'il nous ſuffiſe

de ſçavoir qu'elles ſont. Le reſte ſera toujours un myſtere pour nous. Mais ſi nous en venons à concevoir que ce qui eſt a pu prendre l'Etre ſans le concours d'une puiſſance étrangere, il restera pour conſtant que la Divinité eſt, au moins, inutile. Cela ne ſera pas une démonſtration de ſa non-exiſtence; mais alors ce ſera à ceux qui ſont dans cette opinion, à nous prouver qu'un Etre exiſte indépendamment de ſon inutilité; & toutes les preuves, ſupérieures ou inférieures, qu'ils nous ont précédemment adminiſtrées, ſeront en pure perte pour eux: il leur faudra changer de batterie. Toutes les preuves des Théiſtes ſe réduiſent, ſi on y prend bien garde, à l'utilité d'un Dieu dont l'impulſion fait mouvoir une nature impuiſſante; ainſi faire diſparoître cette prétendue impuiſſance, c'eſt annihiler le reſſort ſuppoſé; à moins qu'on ne nous montre qu'il eſt impoſſible que la matiere ait les vertus que nous appercevons en elle. J'ai mis par écrit mes réflexions ſur ce ſujet; & après les avoir entendues, vous ſerez les maîtres d'en conférer avec vos Docteurs, & de me faire part de leurs objections, ſi

vous les trouvez plauſibles. Croyez, au reſte, que s'il étoit des preuves claires de l'exiſtence de la Divinité, ceux qu'on nomme Athées deviendroient les plus zélés partiſans de cette opinion, qui ne peut que flater l'amour-propre & la pareſſe. Ils n'attendent que la démonſtration: Et par quelle fatalité s'obſtine-t-on à la leur refuſer, ſi elle eſt poſſible, ou à les perſécuter ſi le fait n'eſt pas vrai?

FIN.